

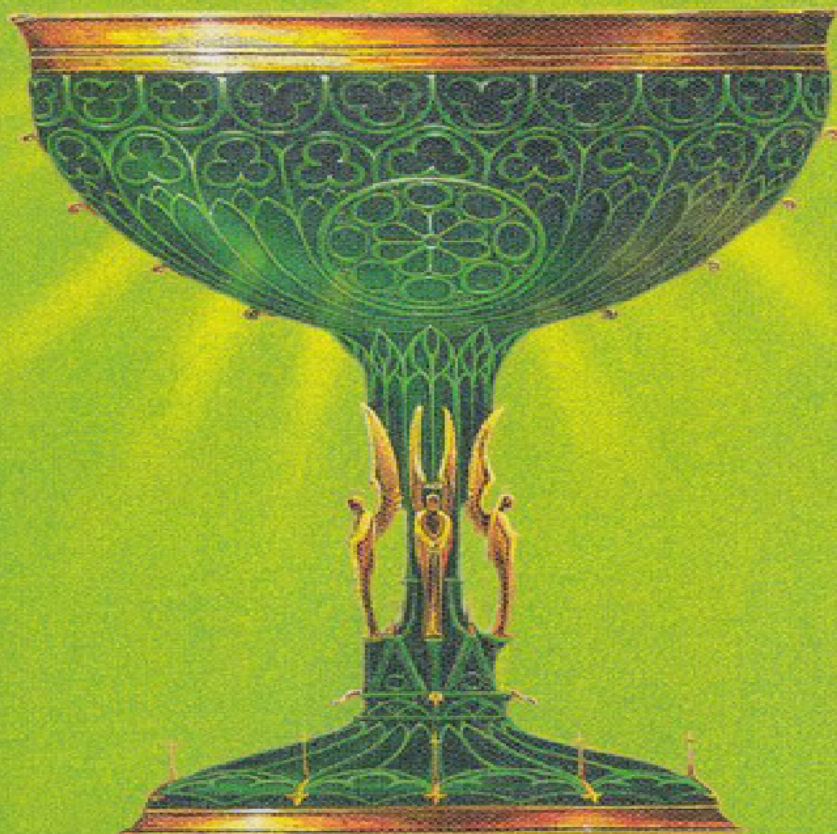
Galaad et le roi pêcheur

Markale, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jean Markale
**Galaad
et le Roi Pêcheur**
Le cycle du Graal - 7



Jean Markale

GALAAD ET LE ROI PÊCHEUR

Le cycle du Graal – 7
Septième époque

Éditions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris, 1995

INTRODUCTION

L'Héritage de Merlin

En apparence, le royaume d'Arthur est établi sur des fondations solides. Personne ne songerait à contester l'autorité d'Arthur administrant ce monde terrestre à l'image d'une cité céleste et dont le symbole le plus éclairant est la permanence de la Table Ronde. Laquelle, tout en rassemblant les plus valeureux guerriers, tout en leur imposant la plus absolue solidarité, dans la plus totale confraternité, n'en laisse pas moins chacun d'eux paradoxalement libre et indépendant, responsable à titre individuel de ses propres actes, quels qu'ils soient, bons ou mauvais, positifs ou négatifs, glorieux ou déshonorants. Chaque pièce est en place sur l'échiquier. Le roi trône au milieu de ses cavaliers, de ses fous et de ses hommes d'armes ; simples pions que l'on déplace à loisir. Les tours sont là pour veiller aux frontières. Reste la reine, omniprésente, et, en fin de compte, toute-puissante, qu'elle ait nom Guenièvre, Morgane, ou la Vierge Marie. Elle seule pourra se déplacer sur l'échiquier au mépris de la logique et des lois en vigueur, car tout est permis à la Femme qui représente l'ensemble de la collectivité.

Étrange collectivité d'ailleurs, mais sans doute à l'image de l'humanité, avec ses rivalités internes, ses intrigues, ses jalousies, ses fantasmes et ses espérances constamment déçues ou reportées vers un avenir incertain ! Oui, tout est en place, tout est stable, aussi stable que le clan adverse, sur l'échiquier. Mais comme ils sont trompeurs, ces dehors ! Un souffle de vent suffirait à ébranler tout ce bel édifice.

Car quelque chose mine de l'intérieur la société arthurienne, une blessure jamais guérie, une blessure que symbolise le *coup douloureux* porté jadis par le chevalier Balin à Pellès, le Roi Pêcheur^[1]. Coup

douloureux entre tous, à la suite duquel Balin et son frère Balan trouvèrent la mort en s'entre-tuant au cours d'un combat, faute de s'être reconnus. Depuis lors – voire bien auparavant –, le Roi Pêcheur souffre d'une blessure incurable, et son royaume, devenu stérile, a pris le nom de « Terre Foraine » ou de « Gaste Forêt ». Et chacun, dans ce royaume en perdition *comme dans le royaume d'Arthur* dont il n'est que la métaphore, attend le moment béni où le *Bon Chevalier* survenu guérira le vieux roi malade et impuissant et rendra par là même vitalité à cette terre frappée de malédiction.

Merlin l'avait en effet prédit : un jour, les compagnons de la Table Ronde devraient accomplir la mission suprême de délivrer les terres du Roi Pêcheur de la malédiction qui pèse sur elles, guérir le vieux souverain blessé et contempler la coupe sacrée qu'on appelle le Graal. En vérité, n'était-ce pas là, de l'aveu même de Merlin, l'objectif essentiel de la Table Ronde ? N'est-ce pas dans ce but qu'avec Uther Pendragon d'abord, puis avec Arthur, il l'a instituée, à l'image de la Table du Graal, celle-ci n'étant elle-même qu'une réplique de la Cène ? Ainsi se voyaient définies trois étapes : celle de la chevalerie terrestre, celle de la chevalerie céleste et celle de la chevalerie divine. La mission des compagnons d'Arthur est claire : atteindre au divin par l'épreuve. Mais les temps annoncés par Merlin tardant à venir, la lassitude, voire le doute, ont progressivement dévoyé les chevaliers vers la routine d'aventures vaines et stériles.

La chevalerie, qu'elle soit réelle, historique, inscrite dans les faits, ou bien idéale, strictement imaginaire comme dans les romans de la Table Ronde, ne se justifie que par le *service*, un triple service en l'occurrence : celui du seigneur, celui de la Dame, épouse du seigneur, et celui de Dieu. Il s'agit évidemment là d'une justification idéologique et qui, en tant que telle, est entachée de mensonge et de duplicité : la chevalerie, n'en déplaise aux nostalgiques d'un passé qui n'a jamais existé, est seulement un pis-aller, la récupération d'énergies belliqueuses que l'on oriente artificiellement vers un but proclamé sacré. On le sait pertinemment, les chevaliers du Moyen Âge n'étaient qu'une bande d'aventuriers, généralement issus de grandes familles mais, puînés ou cadets, donc « sans terre », et cherchant par tous les moyens à se faire attribuer des fiefs qui leur permettent de rivaliser avec leurs aînés. On sait non moins pertinemment qu'au XII^e siècle, il y avait telle pléthore de « chevaliers » turbulents et cherchant fortune à tout prix qu'il convenait sinon de les neutraliser, du moins de les canaliser. D'où les Croisades (colonisation avant la lettre), d'où la prétendue « Trêve de Dieu », d'où la mission « sacrée » de défendre la veuve et l'orphelin. Poudre aux yeux que tout cela. Pour s'en convaincre, il suffit de repérer dans les textes médiévaux, notamment dans ce qu'on appelle le *Lancelot en prose*, les innombrables épisodes

où les meilleurs chevaliers du monde se conduisent en parfaits gangsters, vivant au détriment de la population, massacrant sans pitié n'importe quel adversaire et affichant un mépris souverain pour les « petites gens », qu'ils les traitent de « rustres », de « manants » ou de « vilains » dans les deux sens du terme, c'est-à-dire « paysans » et « affreux ».

De fait, si les romans de la Table Ronde étaient la seule glorification de la chevalerie médiévale, ils ne présenteraient aucun intérêt, sauf dans le cadre de l'étude des mentalités. Ces récits, surgis de la nuit des temps, recèlent heureusement bien autre chose ; les combats de chevaliers n'y sont pour les héros qu'autant d'étapes intérieures à franchir. En somme, les multiples aventures des compagnons d'Arthur dessinent tout un parcours initiatique, parcours si long, si périlleux, parsemé de pièges, c'est-à-dire de contradictions, que l'on risque fort d'y laisser son âme.

Là gît probablement l'une des raisons de l'angoisse qui tenaille Arthur et ses compagnons. Ils ont beau mépriser la mort, ils ont beau combattre en désespérés les forces des ténèbres qui contrecarrent la bonne marche du monde, ils se sentent infimes face à l'ineffable. Et perdre son âme n'est pas une mince affaire. Déjà, certains d'entre eux s'y sont risqués, Lancelot du Lac le premier, lui, le meilleur chevalier du monde, lui qui incarne, dans l'épopée, le grand dieu panceltique Lug à la Longue Main, le Multiple-Artisan auquel les Tuatha Dé Danann irlandais ne confèrent aucun grade parmi les dieux, à ceci près que sans lui nul ne peut obtenir de victoire.

L'échec de Lancelot est douloureux, mais c'est un échec glorieux ; comme tous les héros de légende, Lancelot ira jusqu'au bout et persistera dans sa volonté farouche d'*appréhender* le Graal. De fait, il l'*appréhendera*, mais il ne le *prendra* pas, pour la simple raison qu'il commet, d'après la morale de l'époque où ont été rédigés les romans de la Table Ronde, l'impardonnable péché d'adultère, pourtant si fréquent dans les récits mythologiques (car synonyme de transgression des interdits). Il est donc en état de *péché mortel* et ne peut en aucune façon *communier* avec l'absolu. Et sa vision de l'absolu demeurera imparfaite. Pourtant, Lancelot était un personnage d'une telle dimension symbolique qu'il était impossible de le laisser dans l'ombre et de ne pas lui permettre de s'approcher du Graal : il est l'image d'un dieu de lumière, d'un dieu civilisateur, l'image de l'homme emprisonné dans les ténèbres, à la perpétuelle recherche de la lumière, ce qui met en valeur sa tentative désespérée et la beauté de son action promise à l'échec. Il fallait donc le récupérer sous l'aspect de son fils, Galaad le Pur, autre visage de Lancelot, complètement désincarné, véritable prolongement spirituel d'un chevalier terrestre dont les mérites relèvent seulement du quotidien, ou bien seulement

du cœur et non de l'esprit. Car l'unique erreur de Lancelot a été de ne voir que l'aspect féminin de la divinité, incarnée par Guenièvre, alors que le divin est une totalité excluant toute dichotomie. Lancelot s'est trompé de but, ou plutôt il a trop projeté ses propres fantasmes sur le but qu'il s'était assigné. Mais son échec est tellement émouvant, tellement beau, qu'on lui pardonne bien volontiers. Ainsi symbolisera-t-il éternellement, tel un papillon de nuit, l'être humain ébloui par un soleil contre lequel il ne peut que se brûler les ailes.

Il en sera de même pour Bohort, son cousin germain, malgré tout son courage et toute sa vaillance. Comme Lancelot, son incarnation est trop réelle pour qu'il puisse échapper à la tentation de la matière. Admis en présence sinon à proximité du Graal, il est réduit au rôle de témoin privilégié, rôle, après tout, plutôt flatteur.

Restent Gauvain et Perceval, les plus attachants sans doute des quêteurs du Graal, parce que les plus *humains*, les plus disponibles aussi. Gauvain, qui paraît d'ailleurs bien être, si l'on en croit la version galloise du *Peredur*, le héros de la quête primitive (une histoire de vengeance par le sang), se caractérise par l'audace, la ténacité et la bonne volonté ; mais son orgueil l'égare bien souvent, ne serait-ce qu'en le faisant tomber dans tous les pièges tendus par les « pucelles » innombrables qui se disent amoureuses de lui. De plus, en tant qu'héritier présomptif d'Arthur, Gauvain veut avec une sorte de rage être le premier, être celui qui trouvera le secret. Or, il semble bien qu'en s'acharnant à trouver, on ne découvre rien. C'est la leçon qu'il faut tirer de l'échec de Gauvain.

Il en va tout autrement de Perceval. Son caractère dominant est la naïveté, doublée d'une capacité d'« émerveillement » qui l'empêche d'ailleurs de bien comprendre ce qu'il voit. Mais il est vrai qu'il ne cherche rien de précis : il erre au hasard, se nourrissant de visions inattendues dont la plénitude semble le satisfaire. D'où les échecs en série qui caractérisent ses premières expériences mais constituent autant d'étapes initiatiques. Il franchit allégrement celles-ci, sans s'en rendre compte, et ce jusqu'au jour où, de sensible, pour ne pas dire sensuelle, la révélation devient consciente. Alors se dessine un second Perceval, produit du premier, mais mûri, lucide et désormais capable d'aller vers un but précis. Malheureusement, sa naïveté lui a fait oublier – ou ne plus reconnaître – le chemin qui mène au château du Roi Pêcheur.

Car il y a un étrange paradoxe dans tout le Cycle du Graal : le Roi Pêcheur est bien connu de tous, il vient parfois à la cour du roi Arthur, et de nombreux chevaliers sont passés par Corbénic. En fait, chacun sait où se trouve Corbénic et quels sont les domaines de Pellès, mais tout se passe comme si les uns n'y avaient rien vu, comme si les autres hésitaient à pénétrer dans ce royaume désolé et stérile. Là réside

l'ambiguïté fondamentale de ce royaume du Graal, qui est à la fois une terre bien réelle, soumise à la suzeraineté d'Arthur dont le Roi Pêcheur est un simple vassal, mais également une « Terre Foraine », au sens strict du terme, c'est-à-dire étrangère, où les lois et les coutumes du royaume arthurien n'ont plus cours. Les domaines du Roi Pêcheur appartiennent en effet à cet « Autre Monde » celtique, qui ressemble à ce monde-ci tout en en différant et où l'on ne peut pénétrer qu'à certaines conditions. Toute la vieille mythologie celtique se cristallise ici, et il n'est pas jusqu'au Roi Pêcheur lui-même qui n'adopte l'allure d'une divinité des temps druidiques. Un texte médiéval français qui, quoique postérieur à Chrétien de Troyes, se présente comme un prologue du *Conte du Graal*, affirme que Pellès, le Riche Roi Pêcheur, a le don de « nigromancie » et de métamorphose. En somme, il serait une sorte de Protée, fuyant sans cesse ceux qui le traquent et les déroutant chaque fois que cela paraît nécessaire. Son prototype gallois porte d'ailleurs un nom révélateur, Pwyll Penn Annwfn, c'est-à-dire Pwyll, chef de l'Abîme, cet Abîme originel, donc l'Autre Monde, d'où les Celtes, selon la doctrine druidique rapportée par César, sont tous originaires. Mieux encore, son prototype gaélique, Cûroi mac Daeré, *lui-même possesseur d'un chaudron magique, première ébauche du Graal*, est une divinité d'en-bas, capable de modifier sans cesse l'aspect sous lequel elle apparaît.

Ce qui rend la compréhension du personnage encore plus malaisée, c'est son dédoublement dans les textes les plus récents. La version dite cistercienne distingue Pellès, le Roi Pêcheur proprement dit, et son père Mordrain, le « Roi Méhaigné », c'est-à-dire le « blessé ». Mais « Mordrain » est le nom de baptême d'un ancien roi païen qu'on appelait Évallach, ou Avallach. Or, Avallach est le nom gallois d'Avalon, l'île merveilleuse où, quelque part à l'ouest du monde, les pommiers (*avallach*) portent toujours des fruits, et où règne Morgane, entourée de fées capables elles aussi de métamorphoses. Mordrain n'est qu'une récupération chrétienne d'un ancien mythe des temps druidiques. Quant au Roi Pêcheur de la version allemande de Wolfram von Eschenbach, il porte le nom – incompréhensible – d'Anfortas, mais, s'il est lui-même blessé, il semble avoir été plus ou moins confondu avec son père, le mystérieux Titurel, fondateur de la lignée initiatique – et élitiste – des gardiens du Graal. Là aussi, on rencontre des éléments mythologiques issus d'antiques traditions difficilement repérables dans le temps et dans l'espace.

Dans ces conditions, compte tenu de la personnalité ambiguë du Roi Pêcheur et de l'espèce d'exterritorialité dont bénéficie son royaume, comment s'étonner que les compagnons de la Table Ronde s'en défient et balancent à faire incursion dans de tels « domaines réservés » ? Il en avait été de même lors de l'enlèvement de la reine

Guenièvre par Méléagant : seuls des héros comme Kaï, Lancelot et Gauvain avaient été capables de franchir les redoutables frontières du royaume de Gorre (ou de Voirre, la Kaer Gutrin des traditions galloises, autrement dit la « Cité de Verre ») de cet Autre Monde que cernait un cours d'eau impétueux et mortel. Au fond, comme le dit Chrétien de Troyes, le royaume de Gorre est un pays « d'où nul ne revient ». Les chevaliers d'Arthur savent bien que le royaume du Roi Pêcheur peut leur réserver le même sort. Leur attitude peut se comparer à celle des héros des épopées gaéliques d'Irlande qui hésitent à s'engager dans le monde mystérieux des Tuatha Dé Danann, dans ce *sidh* (« paix ») qui désigne communément les tertres mégalithiques où sont censés vivre les dieux et les héros de l'ancien temps.

S'engager dans des aventures qui débordent largement le cadre de la vie quotidienne n'est donc pas de tout repos. Les chevaliers d'Arthur ont beau être aguerris, prêts à combattre jusqu'aux extrêmes limites de leurs forces d'hommes, ils éprouvent, chaque fois qu'ils se trouvent confrontés à des puissances surnaturelles – et ce indépendamment de leur volonté de vaincre monstres, géants, fantômes –, un découragement, une appréhension que justifie assez la disproportion... Le surnaturel a beau être au bout de chacune de leurs aventures, il a beau aiguillonner leur désir de dépassement, il n'en demeure pas moins inquiétant, imprévisible et, surtout, étranger à leur compétence. Ils n'en sont pas, tel Baudelaire, arrivés à ce désir insensé de l'Autre Monde qui mène sur des frontières où le Ciel et l'Enfer se côtoient voire se confondent inextricablement. Les chevaliers d'Arthur ont, en dépit de leurs prouesses, toutes les faiblesses, toutes les craintes, toutes les hésitations de l'homme ordinaire.

À l'origine de cette inertie apparente – de cet attentisme, plutôt –, l'ombre de Merlin. Voilà longtemps en effet que le devin a disparu, voilà longtemps qu'il a laissé le royaume d'Arthur vivre à son propre rythme, mais ses paroles hantent toujours la mémoire du roi et de ses compagnons. Paradoxalement, l'absence physique de Merlin est beaucoup plus contraignante que sa présence réelle. C'est que l'héritage est lourd à porter ! Merlin a tout prévu, tout prédit, et chacun sait que les aventures ne se déclencheront qu'il ne l'ait lui-même décidé. À quoi bon entreprendre la quête, si les conditions n'en sont pas remplies ? D'où l'attente des prodiges qui donneront, comme annoncé, le signal. Qui prendra place impunément sur le Siège Périlleux, qui détachera le bouclier apporté par la Demoiselle Chauve et fixé au grand pilier de la salle ? À qui le petit chien qui vit reclus dans les appartements de la reine manifesterait-il sa joie de le voir ?

Quant au roi lui-même, il est partagé entre deux sentiments contradictoires. D'une part, il souhaite ardemment que s'engage la

quête, qui marquera non seulement l'apogée de son règne, mais en sera également la justification. D'autre part, *il a peur*. Il se souvient en effet du rêve de jadis où il vit un ours lutter désespérément contre un dragon qui finissait par le brûler de son horrible flamme. Il se souvient aussi que, selon l'interprétation qu'en avait faite Merlin, lui-même était l'ours, et le dragon n'était autre que le fruit de l'inceste commis, quoique à son insu, avec l'une de ses sœurs. Et les paroles de Merlin résonnent encore à ses oreilles : « Sache aussi, roi Arthur, que tu ne survivras guère au bonheur de ce grand jour, car le dragon que tu as vu en rêve causera ta perte. » Arthur ne peut donc se bercer de ses propres espérances : la réussite triomphale de la quête sera le signal inéluctable de son déclin personnel et de sa fin tragique.

Car il y a toujours une contrepartie : le pouvoir n'est que la maîtrise provisoire d'une œuvre perpétuellement remise en cause parce qu'elle se manifeste toujours différemment selon les temps et les espaces. Arthur, en tant que roi, en tant que mainteneur d'un équilibre instable entre forces créatrices et forces destructrices, est seulement le pivot d'un jeu dont il ne connaît pas les règles. Ces règles, il les subit, ou plutôt les supporte, au sens étymologique du terme. À bien y réfléchir, Arthur, fils biologique du roi Uther Pendragon, est une pure création de Merlin. Merlin seul connaît les règles du jeu. Lui seul place sur l'échiquier les pièces en fonction de la lecture qu'il a faite du grand livre des destinées. Privé de la présence matérielle de Merlin, Arthur n'est rien d'autre que l'instrument privilégié des volontés divines révélées et mises en œuvre par le démiurge – à savoir l'ambiguïté faite homme, simultanément blanc et noir, diabolique autant que céleste, le druide primordial hors duquel rien n'est.

Or voici que, seul susceptible de lire dans les étoiles le chemin tracé par le doigt de Dieu, Merlin va intervenir, une fois de plus, dans le destin des hommes. Il sait bien que, sans les prodiges qu'il suscitera, rien ne pourrait être accompli, tant les hommes, prisonniers de leur sensibilité, ont besoin d'images concrètes pour comprendre le sens de leur propre vie. Depuis longtemps, Merlin a fourni le code grâce auquel Arthur et ses compagnons peuvent s'engager sur la voie périlleuse qui mène la forteresse du Roi Pêcheur. Mais si le décryptage des signes ne pose aucun problème, l'itinéraire n'en demeure pas moins masqué derrière les brumes de l'indécision et de l'ignorance. Le rôle du prophète n'est pas de tracer un parcours initiatique ; il revient aux participants eux-mêmes, en vertu de leur libre arbitre, de décider par quels chemins et quels moyens ils atteindront le but proposé. Une fois accomplie sa tâche de provocateur, Merlin repartira une fois de plus s'enfouir au plus profond de sa tour d'air invisible, non sans lorgner d'un œil parfois goguenard les maladresses de ceux qu'il a envoyés vers le Graal.

Mais, au fait, en quoi consiste la quête ? Si l'on s'en tient à la lettre, c'est-à-dire aux récits de Perceval et Gauvain, il s'agit, en posant certaine question, de guérir le roi blessé et de redonner prospérité à son royaume malade. Quant à la question, elle concerne tout autant la mystérieuse Lance qui saigne que la coupe non moins étrange d'où émane une lumière prodigieuse. Merlin a eu beau fournir bien des détails au sujet du Graal, la plupart des chevaliers ignorent quelle est la nature de celui-ci et ce qu'il contient réellement. D'ailleurs, à ce propos, les versions divergent : pour l'auteur anonyme gallois de *Peredur*, le Graal est un plateau contenant une tête d'homme coupée et baignant dans le sang ; pour Wolfram von Eschenbach, c'est une pierre tombée du ciel sur laquelle une colombe dépose une hostie chaque vendredi ; pour les auteurs qui suivent Robert de Boron, c'est un calice où Joseph d'Arimathie a recueilli le sang du Christ avant de l'emporter jusqu'au cœur de l'île de Bretagne, en l'énigmatique Avalon qu'on identifie à Glastonbury ; pour l'auteur de la quête cistercienne, c'est l'écuelle dans laquelle a été mangé l'agneau pascal, lors de la Cène. Que de contradictions ! Et la lance ? Est-elle, comme on le prétend, celle avec laquelle le centurion Longin a percé le flanc de Jésus sur la croix ? Cela paraît douteux, surtout si l'on comprend le nom de Longin comme dérivé d'un mot qui signifie « longueur » et, par association, « lance ». Il est bien certain que si Gauvain avait percé le secret de la Lance qui saigne, toute autre quête du Graal eût été inutile, et les aventures eussent été menées à leur terme. Car le secret du Graal est en fait le secret de la Lance qui saigne ou, plutôt, la signification de l'un ne va pas sans celle de l'autre.

La lance provint directement de la mythologie celtique. D'après le récit gaélique de la *Bataille de Mag-Tured*, ce sont les dieux Tuatha Dé Danann qui l'apportèrent « des îles du nord du monde ». C'est « la lance qu'avait Lug : on ne pouvait gagner de bataille sur celle ou celui qui l'avait en main^[2] » Il faut d'ailleurs remarquer que l'une des appellations du dieu Lug est *Lamfada*, c'est-à-dire « la longue main » (ou « au long bras »), et que le strict équivalent de Lug dans les romans arthuriens est précisément *Lancelot* du Lac. Mais cette lance, d'après un autre récit gaélique, *La mort des enfants de Tuirenn*, a d'étranges pouvoirs : sa virulence est telle qu'il faut toujours tremper sa pointe dans un chaudron pour éviter que la forteresse où elle se trouve ne s'embrase, car elle est la lance qui brille et qui foudroie. D'autres précisions sont d'ailleurs très intéressantes : pour atténuer sa puissance destructrice, le chaudron dans lequel on la plonge doit être rempli de « fluide noir », c'est-à-dire de sang plus ou moins coagulé. Le thème de la Lance qui saigne se trouve ainsi, dès la plus lointaine mythologie celtique, lié à celui du récipient qui contient lui-même du sang. Et les détails de ce genre abondent dans différents récits

celtiques, irlandais ou gallois.

Bien plus révélatrice encore est l'histoire de Celtchar, fils d'Uthechar, qui, dans le récit gaélique, *Le cochon de Mac Dathô*, souffre d'une infirmité identique à celle du Roi Pêcheur. Un de ses ennemis lui dit en effet : « Tu allas dans un défilé où tu me rencontras. Tu me lanças un javelot. Je t'en lançai un autre qui te perça la cuisse et le haut des testicules. Tu as une maladie de vessie depuis ce temps-là, et dans la suite, tu n'as plus engendré de fils et de filles. »^[3] Dans un autre récit irlandais, *La mort violente de Celtchar*, le héros a appris que sa femme le trompe avec un certain Blai Briuga et a décidé de se venger. Un jour où Blai Briuga se trouve dans la maison du roi Conchobar d'Ulster, regardant celui-ci jouer aux échecs avec le héros Cûchulainn, Celtchar lui plonge si bien sa lance au travers du corps « qu'une goutte de sang, du bout de la lance, vint sur le jeu d'échecs ». Revoilà donc la « Lance qui saigne ». Elle est le témoignage d'une vengeance. Et ce n'est pas tout car, ce faisant, Celtchar a violé les lois de l'hospitalité royale. Le voici donc sous le coup d'une malédiction. Obligé d'aller combattre un chien monstrueux qui dévaste le pays, il réussit sa mission – en fait, une compensation – mais, lorsqu'il retire sa lance du corps de l'animal et la brandit en signe de triomphe, « une goutte du sang du chien roula sur la hampe de la lance et vint à travers lui jusqu'à terre, si bien qu'il en mourut »^[4]. Il est impossible d'imputer à de simples coïncidences cette accumulation d'analogies de situation : la Lance qui saigne voisine avec le récipient rempli de sang et rappelle le Coup douloureux fatal au Roi Pêcheur, le tout baignant dans une histoire de vengeance par le sang qui semble indéniable.

Même thématique dans la version galloise de *Peredur* : le héros est l'acteur d'une scène qu'il ne comprend pas, mais où prédominent le meurtre (la tête baignant dans le sang) et la tristesse (les lamentations) avant le massacre des Sorcières de Kaerloyw, responsables de la mort d'un des fils du Roi Pêcheur.

Il n'y a là aucune référence au thème chrétien du Graal. Or, à y bien réfléchir, il en va de même chez Chrétien de Troyes, et surtout chez ses différents continuateurs. Voilà pourquoi la première partie de la « carrière » de Perceval est consacrée à la vengeance qu'il doit tirer des ennemis de son père. Perceval ne pourra commencer sa quête proprement dite de l'objet Graal qu'après avoir obtenu réparation des torts causés à sa famille.

Du reste, la christianisation du thème ne l'a nullement altéré : la présence du sang du Christ dans la coupe qu'on appelle Graal confirme simplement l'histoire de vengeance. En effet, le Christ est sacrifié et son sang versé pour *racheter* une faute ancienne. C'est exactement comme si Jésus était considéré, du moins dans les données légendaires, comme le héros qui vient venger l'humanité frappée de

malédiction et rendre au royaume la prospérité et la vitalité perdues. À cet égard, la façon dont le Roi Pêcheur est guéri est exemplaire : il suffit en effet que Galaad place le fer de la Lance qui saigne sur la plaie dont souffre le roi pour que celle-ci se referme immédiatement. Le cycle est accompli, et c'est la lance responsable du « coup douloureux » qui opère la guérison. Encore fallait-il pour ce faire que le héros eût d'abord compris le sens profond de sa mission.

Car l'errance ne suffit pas : comme dans toute initiation, les étapes franchies sont autant de seuils vers l'illumination intérieure. Et c'est ainsi que, de simple histoire de vengeance par le sang à l'origine, la quête du Graal devient un drame qui se joue sur le plan universel, cosmique même, un drame liturgique donc, dont les officiants sont les chevaliers d'Arthur propulsés par les avertissements de Merlin vers les domaines incompréhensibles du Roi Pêcheur polymorphe.

Confondre avec celle dont souffre le royaume la blessure du roi symbolise tout simplement les maux dont souffre l'univers : c'est le monde entier qui est atteint, et nulle harmonie ne peut être que la blessure ne soit guérie. Il s'agit d'une blessure métaphysique, voire mystique. Prisonnier de la matière, le Graal est dans l'ombre ou, pour utiliser un autre symbolisme, le Dragon des Profondeurs s'est hissé trop haut pour que l'Archange de Lumière parvienne sans peine à le contenir. Il appartient donc aux humains d'aider l'Archange à repousser le Dragon vers les profondeurs de la terre et à permettre à la lumière qui émane du Graal de rayonner sur l'univers. Voilà le but assigné aux chevaliers de la Table Ronde, et ce depuis les temps où, ayant institué celle-ci, Merlin l'a confiée à des rois terrestres comme Uther ou Arthur.

Or donc voici que, les prodiges annoncés ayant eu lieu, chacun va quitter – peut-être sans retour – la cour d'Arthur et s'engager dans les sentiers entre tous ténébreux. Ceux-là mêmes qui, tels Lancelot, Gauvain, Bohort et Perceval, sont déjà allés à Corbénic, partiront aussi, tant les tenaille l'espoir de résoudre l'énigme naguère entrevue, et dussent-ils se douter (les deux premiers du moins) que leur tentative sera vaine, une fois de plus. De fait, tous sont appelés. Tous doivent, sous peine de perdre leur honneur, accepter le destin mis en place par Merlin. Une terrible fatalité, dirait-on, pèse sur la société idéale qu'est la Table Ronde, et ce bien qu'y règne le libre arbitre.

Là n'est pas le moindre paradoxe en l'occurrence, puisqu'on sait pertinemment qu'un seul réussira l'épreuve définitive et qu'il est même désigné d'avance. La quasi-totalité des versions réserve cet honneur à Perceval. Rien de plus logique, puisque c'est lui qui accomplit la vengeance en tant que fils de la sœur du Roi Pêcheur, donc héritier présomptif de celui-ci dans l'antique coutume celtique. Il appartient à une lignée royale, même s'il l'ignorait en se lançant dans

les aventures. Ainsi tout se déroule-t-il comme en fonction d'un rituel bien établi, du reste conforme aux traditions celtiques du choix, puis de l'intronisation du roi. Sur la colline de Tara, lieu sacré entre tous, centre symbolique de l'Irlande, la Pierre de Fâl criait lorsqu'un futur roi d'Irlande y prenait place. Lorsque le héros du Graal s'assied sur le Siège Périlleux, une voix se fait entendre pour l'en approuver et confirmer qu'il est le prédestiné. Perceval a bel et bien été choisi par Dieu (ou les dieux ?) pour devenir le Roi du Graal.

Une seule version écarte Perceval de ce rôle, du moins en apparence, la *Quête du saint Graal*, l'une des composantes du cycle en prose du XIII^e siècle inspiré par les cisterciens et attribuée – à tort – à Gautier Map. Il est probable que, pour rédiger cette version très christianisée, l'auteur ait été effrayé par le paganisme encore trop visible du personnage de Perceval. Au lieu de l'éliminer complètement, il a transféré sa charge à un autre personnage conçu tout spécialement à cet effet, quoique annoncé de longue date dans les premiers épisodes du cycle, Galaad, fils de Lancelot du Lac et de la fille du Roi Pêcheur.

On se trouve certes en présence (à nouveau) d'une lignée royale, mais celle-ci n'est plus à la mode celtique : en tant que son petit-fils, Galaad est l'héritier direct du Roi Pêcheur. On a fait davantage encore, on a doté Lancelot d'ancêtres glorieux, sauf qu'ils sont *bibliques*, pour le coup. Il descend en effet de David et de Salomon, et le roi Ban de Bénoïc, son père, l'avait nommé Galaad. « Lancelot » n'est qu'un sobriquet postérieur. Le héros se serait-il montré indigne de son nom de baptême ? Sa faute majeure, c'est-à-dire ses relations adultères avec la reine Guenièvre, a en quelque sorte effacé son nom réel, dont son fils sera revêtu et, grâce à sa pureté, s'en montrera digne.

Que d'ambiguïtés toutefois là-dedans ! La conception de Galaad le Pur résulte d'une « impureté », pis même, d'une odieuse tromperie. En donnant à la fille du Roi Pêcheur l'aspect de la reine Guenièvre, on a fait commettre à Lancelot un adultère d'intention. Certes, tout au long du cycle du Graal, les relations « coupables » ou « anormales » semblent de rigueur : le roi Arthur est né d'une tromperie et d'un adultère ; le futur fossoyeur du monde arthurien, Mordret, est né d'un inceste ; le bon chevalier Hector des Mares, frère de Lancelot, est issu d'un adultère de Ban de Bénoïc ; c'est d'une relation illégitime et secrète qu'est né le pur Hêlain le Blanc, fils de Bohort, et ainsi de suite... Quant à Merlin, il est le produit de l'union scandaleuse d'une vierge et d'un diable. Et tout cela figure, froidement raconté, dans des récits qui prônent la morale chrétienne ainsi que les vertus de la virginité et de la chasteté.

Le nom de Galaad est lui-même des plus équivoques. En effet, la référence à David et à Salomon en fait le nom biblique d'un pays

montagneux à l'est du Jourdain, donc un terme hébraïque. C'est oublier qu'il existe une racine celtique *gal-* signifiant « puissant », ou encore « étranger », que l'on retrouve dans le nom des Gaulois et des Galates. Galaad ne serait-il pas « le Puissant », ou « l'Étranger » ? La chose n'a rien d'impossible, surtout si l'on tient compte du continuel mélange de noms bibliques et celtiques dans les récits arthuriens. Bien souvent, le vernis chrétien ou biblique sert seulement à dissimuler un élément païen très archaïque et qui, soit n'était plus compris, soit devait être éliminé.

D'ailleurs, au milieu des chevaliers de la Table Ronde, Galaad est, quoiqu'on le sache fils de Lancelot, un « étranger ». Et, à l'analyse, son comportement durant la quête ne laisse pas d'être ambigu. Certes, il manifeste les signes prévus et prédits par Merlin. Certes, il agit en parfait chevalier, respectueux du droit et défenseur des justes. Certes, il sait manier son épée et n'hésite pas à combattre, pour peu qu'il se trouve engagé dans une affaire périlleuse. Néanmoins, il semble plutôt glisser sur la terre qu'y prendre réellement appui. Il est *désincarné*, contrairement à Lancelot et à Gauvain, bien sûr, mais également à Perceval et à Bohort qui vont être ses partenaires sur les chemins de Corbénic. On s'aperçoit alors qu'il sert seulement de guide, et que sa mission consiste surtout à mener à sa suite les deux hommes qui seront les « découvreurs » véritables du Graal. Et il n'est pas illogique qu'il meure immédiatement après avoir contemplé *ce qui se trouvait à l'intérieur du Graal*. Lui seul est admis à le faire : ni Perceval ni Bohort ne sauront jamais ce que contenait la coupe. Et Galaad aussi vite disparu du monde arthurien qu'il y était entré, voici Perceval qui refait surface, prêt, derechef, à jouer le premier rôle, Bohort n'étant plus alors que le témoin privilégié des merveilles du Graal.

Si les versions divergent quant au sort final de Perceval, seule celle de Gautier Map le fait mourir quelques semaines après, dans un ermitage qu'il s'est construit près du palais de Sarras, nouvelle résidence du Graal. Les autres auteurs le couronnent tous roi du Graal, mais quelques-uns le font revenir à la cour d'Arthur, sa mission une fois accomplie. Quant à Wolfram von Eschenbach, il l'établit solidement dans l'étrange domaine de Montsalvage et en fait le père de Lohengrin, le « Chevalier au Cygne », ancêtre mythique dont se réclameront un jour Godefroy de Bouillon et les ducs de Lorraine rivaux des derniers Valois.

Quoi qu'il en soit de ces diverses interprétations, les jeux sont faits : le Roi Pêcheur a été guéri, et son royaume a recouvré sa plénitude. À présent dégagé des forces obscures qui l'affaiblissaient, le Graal peut briller de tout son éclat. Mais comme sa lumière est surnaturelle, on comprendra facilement qu'il doit disparaître de la vue des hommes et être gardé en un palais irréel que seuls pourront

reconnaître les êtres touchés par l'*illumination*. Désormais, pour retrouver le Graal, il faudra, selon la formule alchimique, passer par « la porte ouverte au palais fermé du roi ».

Tel est au fond le message que Bohort, seul authentique témoin de la Quête, transmettra à Arthur et à ses chevaliers, du moins à ceux d'entre eux qui auront survécu aux épreuves. Nombre en effet se sont perdus à jamais, entre-tués sans se reconnaître. Il fallait des victimes pour restaurer le Graal dans toute sa lumière : n'était-ce pas là, de toute façon, une histoire de vengeance, donc de compensation ? Rien ne prouve d'ailleurs que Bohort ait compris le sens réel de la liturgie à laquelle il vient d'assister et dont il rend compte au monde profane.

Il n'est pas sûr non plus que les chevaliers du roi Arthur aient compris combien pesant était l'héritage de Merlin. Car la mémoire des héros, surtout lorsque ceux-ci sont fatigués, comporte bien des arcanes oubliés...

Poul Fetan, 1995

Avertissement

Les chapitres qui suivent ne sont pas des traductions, ni même des adaptations des textes médiévaux, mais une réécriture, dans un style contemporain, d'épisodes relatifs à la grande épopée arthurienne, telle qu'elle apparaît dans les manuscrits du XI au XV siècle. Ces épisodes appartiennent aussi bien aux versions les plus connues qu'à des textes demeurés trop souvent dans l'ombre. Ils ont été choisis délibérément en fonction de leur intérêt dans le déroulement général du schéma épique qui se dessine à travers la plupart des récits dits de la Table Ronde, et par souci d'honnêteté, pour chacun des épisodes, référence précise sera faite aux œuvres dont ils sont inspirés, de façon que le lecteur puisse, s'il le désire, compléter son information sur les originaux. Une œuvre d'art est éternelle et un auteur n'en est que le dépositaire temporaire.

1

Les Présages incertains

On était à trois jours de la Pentecôte. Le roi Arthur avait envoyé par tout le royaume des messagers convoquer ses vassaux en cour plénière à Kamaalot, et il souhaitait ardemment que tous y fussent présents, car il y avait bien longtemps qu'il n'avait vu certains d'entre eux, retenus en des contrées lointaines par leur destin de chevaliers. Déjà en étaient arrivés quelques-uns, et le roi se plaisait à leur entendre raconter les aventures merveilleuses dont ils avaient été les héros ou les témoins. Comme il faisait beau et chaud, que le ciel était clair et serein, Arthur et ses compagnons s'étaient répandus dans la grande prairie qui s'étendait devant la forteresse et là, ils se reposaient ou se divertissaient à l'ombre des arbres qui la bordaient.

Arthur se tenait au milieu d'un groupe qui devisait joyeusement. On y reconnaissait Yvain, le fils du roi Uryen, Érec, le fils du roi Lac, Yder, fils de Nudd, ainsi que les neveux favoris du roi, Gauvain et ses frères, Agravain le violent, Gahériet le rusé, Mordret enfin, qui, quoique le plus jeune, portait sur sa figure tous les stigmates de la dureté et de la félonie. À l'autre extrémité de la prairie, Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Benoïc, jouait aux échecs avec Girflet, fils de Dôn, tandis qu'adossé au tronc d'un arbre, Perceval le Gallois observait la partie. De temps à autre, Lancelot relevait la tête et fixait ses yeux sur le groupe que formaient la reine Guenièvre et ses suivantes, écoutant un poète qui récitait des histoires d'amour en s'accompagnant parfois à la harpe. La vue de la reine comblait Lancelot d'aise, et son visage s'éclairait chaque fois que celle-ci se tournait vers lui. Mais il arrivait aussi que Lancelot portât ses regards vers Gauvain et ses frères : alors, tout changeait dans sa physionomie,

car s'il considérait le premier comme son ami, il n'aimait guère les autres fils du roi Loth d'Orcanie. Mordret tout spécialement lui inspirait un indicible dégoût. Il est vrai qu'un jour, Lancelot l'avait vu tuer froidement un inoffensif vieillard qui lui révélait un secret terrible. Ce crime, il n'avait pu l'oublier, pas plus que bannir de sa mémoire le secret qui concernait Mordret. Mais il s'était juré en lui-même de ne jamais dire à quiconque ce qu'il savait, et il se contentait d'éviter le plus possible de se trouver face à celui que chacun croyait un fils du roi Loth.

Vers le milieu de l'après-midi, parut une très belle jeune fille, vêtue d'un grand manteau blanc, montée sur un palefroi gris et suivie d'un écuyer chevauchant un roncín. On voyait qu'elle était venue à grande allure, car son cheval était couvert de sueur. Elle se dirigea vers l'endroit où se tenait Arthur, mit pied à terre, s'inclina devant lui et dit : « Roi Arthur, que Dieu te bénisse et garde ton royaume ! – Sois la bienvenue, jeune fille, répondit le roi, quelle que soit ta requête. – Je voudrais savoir si Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc, se trouve ici, dit-elle. – Oui, répondit Arthur, assurément, il est ici. Il joue aux échecs sous le grand arbre que tu vois là-bas, au bout de la prairie. »

La jeune fille s'en alla rapidement auprès de Lancelot, le salua et lui dit : « Lancelot, je viens de la part du roi Pellès et je te prie de me suivre jusqu'à la forêt ». Lancelot lui demanda de quel seigneur elle dépendait. « De celui dont je te parle, répondit-elle. – Mais quel besoin as-tu donc de moi ? – Tu le verras bien. Je ne puis t'en dire davantage pour l'instant. – Par ma foi, dit Lancelot, je te suivrai très volontiers. » Et, sans plus attendre, il commanda à un valet de seller son cheval et de lui apporter ses armes. Tous ceux qui se trouvaient dans la prairie furent affligés, car ils savaient bien que rien ne pourrait retenir le fils du roi Ban. La reine s'était approchée. « Qu'est-ce donc, Lancelot ? dit-elle d'un ton sévère. Prétends-tu nous quitter trois jours avant le jour solennel où le roi tient cour plénière ? » C'est la jeune fille qui répondit : « Dame, ne t'inquiète pas. Sache que Lancelot sera de retour dès demain, avant l'heure du dîner. – Dans ce cas, qu'il parte, dit Guenièvre, mais s'il avait dû s'absenter plus longtemps, je ne l'aurais pas laissé s'éloigner de bon cœur ! »

Lancelot enfourcha son cheval, et la jeune fille sauta sur le dos de son palefroi. Et ils s'en furent, là-dessus, sans plus de cérémonies, accompagnés du seul écuyer qui escortait la jeune fille. Une fois sortis de la prairie, ils chevauchèrent jusqu'à la forêt, puis, ayant emprunté la grand-route, arrivèrent au bout d'une heure dans une vallée bien abritée où serpentaient de multiples ruisseaux. À l'autre extrémité du chemin, Lancelot aperçut les bâtiments d'un monastère. Dès qu'ils furent parvenus à proximité, la jeune fille se dirigea vers la porte et,

après que l'écuyer eut appelé, cette dernière s'ouvrit toute grande. Mettant pied à terre, ils entrèrent tous trois.

Des religieuses occupaient ce couvent. Quand elles surent que Lancelot du Lac venait d'arriver, elles vinrent à sa rencontre pour lui faire bon accueil, et on le mena dans une chambre où il put être désarmé. Or, pendant qu'on s'affairait autour de lui, il aperçut, couchés dans deux lits, ses cousins Bohort et Lionel, fils du roi de Gaunes. Tout joyeux, il s'approcha d'eux et les réveilla, car ils dormaient d'un profond sommeil. Ils s'embrassèrent avec beaucoup d'affection. « Seigneur, dit Bohort, quelle aventure te conduit ici ? Nous pensions te retrouver à Kamaalot ! » Lancelot leur conta alors comment la jeune fille dont il ignorait le nom l'avait amené en ce monastère sans qu'il sût dans quel but. Pour Bohort et Lionel, ils se rendaient de conserve à la cour d'Arthur quand, la nuit les ayant surpris, ils avaient accepté l'hospitalité des religieuses.

Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, tout heureux de s'être retrouvés après une si longue séparation, on introduisit dans la chambre un jeune homme d'une telle élégance et d'une telle beauté que Lancelot pensa n'avoir jamais vu son pareil au monde. La religieuse à l'aspect le plus digne – ce devait être l'abbesse – le menait par la main. Quand elle fut devant Lancelot, elle lui dit : « Seigneur, voici un jeune homme que nous avons élevé avec tendresse^[5]. Il est notre joie, notre réconfort et notre espérance : daigne le faire chevalier. Il ne saurait, selon nous, recevoir l'ordre de chevalerie d'un homme plus valeureux que toi. » Lancelot regarda longuement l'adolescent, puis il répondit qu'il acceptait la requête avec joie et la tenait pour honneur insigne. « Seigneur, dit alors celle qui lui présentait le jeune homme, nous désirons que la cérémonie ait lieu cette nuit ou demain matin. – Par Dieu, répondit Lancelot, il en sera comme vous le désirez. »

Lancelot demeura donc au monastère et imposa, la nuit suivante, à l'adolescent de veiller dans la chapelle. Le lendemain, dès le lever du jour, il le fit chevalier, lui chaussant personnellement l'un de ses éperons, tandis que Bohort s'occupait de l'autre. Puis, Lancelot lui ceignit l'épée et lui donna l'accolade. Enfin, après qu'il eut accompli tout ce qu'il convenait de faire, il lui dit : « Compagnon, viendras-tu avec moi à la cour de mon seigneur, le roi Arthur ? – Non, seigneur, répondit le jeune homme, je ne te suivrai pas. » Quelque peu étonné de ce refus brutal, Lancelot se tourna vers l'abbesse. « Dame, dit-il, permets que notre nouveau chevalier nous accompagne à la cour du roi. Il en obtiendra plus d'honneur et de perfection qu'en demeurant parmi vous. – Seigneur, répliqua l'abbesse, sache qu'il ne t'accompagnera pas maintenant. Il demeurera avec nous tant que je n'aurai pas décidé de te l'envoyer. »

Lancelot n'insista pas. On sella les chevaux des compagnons et on leur apporta leurs armes et, prenant congé des religieuses, ils se mirent à chevaucher en direction de Kamaalot. Ils y parvinrent à la fin de la matinée, alors que le roi était allé à l'église entendre la messe en compagnie de la plupart de ses chevaliers. Les trois cousins descendirent de cheval dans la cour, montèrent à la salle haute attendre le retour du roi et, là, se mirent à parler de l'adolescent que Lancelot venait d'armer chevalier. Bohort affirma n'avoir jamais vu personne qui ressemblât autant à Lancelot. « Certes, dit-il, je suis bien certain que c'est là Galaad, l'enfant qui naquit de la belle fille du Roi Pêcheur, car il porte merveilleusement les traits de son lignage et du nôtre. – Par ma foi, ajouta Lionel, je le pense aussi, car son visage m'a rendu le Lancelot de ma jeunesse. » Ils devisèrent longtemps de la sorte dans l'espoir d'arracher un aveu ou un commentaire à leur cousin ; mais celui-ci les laissa discourir tout leur soûl et, sans piper mot, se contenta d'aller à la fenêtre et de regarder fixement au-dehors chaque fois que les autres insistaient un peu trop.

Au sortir de l'église, le roi s'émerveilla que Lancelot fût revenu si vite et lui eût de surcroît amené Bohort et Lionel. Il leur fit grand accueil, tout comme les compagnons de la Table Ronde, car il les aimait beaucoup et de longtemps ne les avait vus à la cour. Il commanda qu'on dressât les tables et, dans la liesse générale, chacun se prépara pour le repas^[6].

Pendant tout le reste de la journée, puis le lendemain, nombreux furent les chevaliers qui arrivèrent de toutes les parties du royaume. Ils étaient accueillis en grand honneur, et le roi Arthur allait en personne les saluer lorsqu'il apprenait leur venue. Et chacun se divertissait à sa guise, participant aux conversations ou aux jeux, prêtant l'oreille aux musiciens et aux chanteurs qu'avait attirés la solennité. Survint enfin le jour de la Pentecôte.

Le matin, dès le lever du soleil, le roi Arthur se vêtit somptueusement et, couronne en tête, alla à l'église entendre la messe. Les chevaliers s'y trouvaient également, qui l'entouraient et lui faisaient grand honneur. Se voyaient là tous les fidèles compagnons du roi, Gauvain et ses frères, Yvain, fils du roi Uryen, Érec, fils de Lac, le roi Baudemagu, Caradoc Briebras, fils du roi de Vannes, Perceval le Gallois, Lancelot du Lac et ses deux cousins Bohort et Lionel, le sénéchal Kaï, frère de lait d'Arthur, Calogrenant et Dodinel le Sauvage, Sagremor le Desréé, Méraugis de Portleguez, Gervain Cadruz, Tristan de Lyonesse, neveu du roi Mark de Tintagel, Hunbaut, neveu du roi Loth d'Orcanie, Yder et Owynn, fils de Nudd, Girflet, fils de Dôn, Mabon, fils de Modron, Bedwyr et Kilourh, et bien d'autres chevaliers et barons, tous braves et valeureux, qui s'avouaient vassaux du roi Arthur.

Quand ils eurent entendu l'office, ils sortirent de l'église et revinrent vers la forteresse, menant gaiement le plus grand tapage. En guise de passe-temps, ils se mirent alors à narrer chacun ce qui lui plaisait. Les uns parlaient d'amour, les autres de chevalerie, se proposant de chercher aventures où ils en pourraient trouver. On remarquait, au milieu de cette assemblée bruyante et désordonnée, le sénéchal Kaï. Il marchait en long et en large, d'une allure très désinvolte, brandissant une canne taillée dans une branche de pommier. Chacun prenait garde de bien s'effacer devant lui et lui laisser toute la place, car chacun redoutait sa langue acérée et les railleries discourtoises qu'elle proférait. Kaï ne respectait personne et s'arrangeait toujours pour provoquer des querelles parmi ses compagnons. Et ceux-ci, quitte à craindre sa méchanceté, s'inclinaient devant sa bravoure et son expérience d'autant plus volontiers que le roi l'aimait... Arthur, certes, n'eût pas toléré que quiconque causât du tort à l'homme qu'il avait longtemps cru son frère.

Cependant, Kaï s'était approché d'Arthur : « Roi, lui dit-il, je pense qu'il est l'heure d'aller nous restaurer. » Arthur se retourna vers le sénéchal et lui rétorqua sur un ton furieux : « Kaï, tu es vraiment né pour être désagréable et pour parler sans réfléchir ! Tu n'as pas plus de cervelle qu'un oiseau ! Tu connais pourtant la coutume : quand je tiens ma cour plénière, en la fête de Pentecôte, nul ne se peut mettre à table avant qu'une aventure ne survienne ou qu'on n'apprenne quelque étrange nouvelle d'un chevalier ou d'une jeune femme. Va donc t'asseoir dans un coin et cesse de débiter des niaiseries ! » Or, Kaï n'eut garde d'aller s'asseoir. La faim le tenaillait, et c'est dans l'espoir de n'y plus penser qu'il alla écouter les propos qui s'échangeaient dans la grande salle. Il y avait là des gens de toutes conditions, des chevaliers, bien sûr, mais aussi des jongleurs et des courtisanes qui comptaient bien tirer profit de cette journée de fête. Les conversations se prolongèrent si fort après-midi qu'il n'était pas loin de trois heures quand le roi Arthur, enfin sensible à l'impatience générale, fit appeler Gauvain. « Mon neveu, lui dit-il, puisqu'il ne se passe rien, fais seller les chevaux. Nous allons partir et rechercher les aventures puisque celles-ci ne viennent pas à nous. Les chevaliers sont fort mécontents de ce retard, et il faut admettre qu'ils auraient dû dîner depuis longtemps. – Comme tu voudras, mon oncle, s'inclina Gauvain. Je vais donner des ordres. »

Il dit alors aux écuyers et aux valets de seller les destriers et de préparer de telle sorte les équipements que chacun pût s'armer en cas de nécessité. Il les pria de faire diligence, ajoutant qu'il ne souffrirait aucun retard. Écuyers et valets se précipitèrent donc vers les logis pour y prendre les armes et vers les écuries pour s'y occuper des chevaux. Quand tout fut prêt et que les roncins furent chargés de

vêtements et d'équipements, le roi et ses barons montèrent à cheval, ceignirent leurs épées, et l'on se mit en route vers la grande forêt que l'on appelait Brocéliande. On y était engagé déjà profondément quand le roi, prêtant l'oreille, demanda qu'on fît silence autour de lui. « J'entends une voix, dit-il, une voix qui semble appeler à l'aide. Il me faut aller de ce côté-là. Mais je veux être seul, sans compagnon. – Non, mon oncle, dit Gauvain. Laisse-moi te suivre. – Pour rien au monde ! s'écria Arthur. Personne ne m'escortera. N'insiste pas. – Fort bien, dit Gauvain. Puisque tu y tiens, personne ne te suivra. »

Arthur demanda son bouclier et sa lance, puis, éperonnant son cheval, il se dirigea du côté où la voix avait retenti. Bientôt, il entendit les cris redoubler d'une étrange façon. Il parvint au bord d'une rivière au travers de laquelle se dressait un joli moulin dont la chute écumait à gros bouillons. À l'entrée du moulin, une femme s'arrachait les cheveux, se tordait les mains, criait et se lamentait avec tous les dehors d'un désespoir parfait. Le roi, pris de pitié, s'approcha et demanda : « Femme, que se passe-t-il donc ? Pourquoi crier ainsi ? – Seigneur, répondit-elle, viens à mon secours ! À l'intérieur du moulin se trouve une bête monstrueuse qui est venue de la montagne et qui dévore tout mon blé ! »

Le roi jeta un regard l'intérieur et aperçut une chose qui le stupéfia : plus grosse qu'un taureau, la bête avait le pelage épais et roux, un cou démesuré, une énorme tête hérissée de cornes, des yeux ronds, d'immenses dents, un nez recourbé, d'interminables jambes, et des pieds aussi longs que les landiers d'une forte cheminée. Arthur se signa et mit pied terre. Puis il se couvrit la poitrine de son bouclier et, brandissant son épée, entra dans le moulin sans que la bête parût seulement s'en aviser. L'échine toujours ployée, elle continuait de s'empiffrer plus voracement qu'une truie du blé qui se trouvait dans la trémie. En la voyant si peu troublée par son intrusion, le roi, se fiant à l'apparence, se dit qu'elle n'était pas bien farouche puisqu'elle n'avait cure de se défendre. Il lui cingla les flancs du plat de son épée : elle ne bougea pas pour autant. Il se plaça alors devant elle et fit mine de la frapper, mais elle ne paraissait pas même le voir. Posant son bouclier et rengainant sa lame, il empoigna le monstre par ses cornes longues et plates, tira dessus, les secoua, les tordit mais, tout grand, massif et vigoureux qu'il fût, rien n'y fit. Il ne réussit pas l'ébranler. Alors, il voulut brandir le poing afin de l'assommer, mais il eut beau s'agiter, se démener, ses mains ne se détachaient pas plus des cornes que si elles y eussent été clouées.

Comprenant que son adversaire était bel et bien pris, la bête se mit alors en branle, sortit du moulin et s'engagea bien doucement, d'un pas bien tranquille, sur le chemin qui traversait la forêt, sans s'inquiéter du roi plus que d'une plume. Or, Gauvain, qui, avec deux

compagnons, avait jugé bon de suivre Arthur de loin et de se poster en observation sur une éminence, aperçut l'étrange spectacle du monstre placide qui emportait, suspendu à ses cornes, le souverain éperdu de rage et de dépit. Il en faillit d'abord perdre le sens, mais il finit par s'écrier d'une voix forte : « Chevaliers, il nous faut aller au secours du roi ! Par Dieu ! que nul ne s'esquive ! qui n'ira pas le secourir se verra exclu à jamais de la Table Ronde. Nous serons tous tenus pour des lâches et des traîtres si, par malheur, le roi périt faute de secours ! »

Abandonnant aussitôt son observatoire, il se rua au galop contre la bête sans attendre aucune réponse, et il abaissait déjà sa lance afin de frapper l'adversaire à la tête quand le roi se mit à crier : « Gauvain ! ne touche pas cette bête, par pitié ! car si tu la frappes, elle m'entraînera dans sa chute, et je risque fort d'y perdre la vie ! Si tu l'épargnes, j'ai une chance de m'en tirer. Après tout, j'aurais pu la tuer moi-même tout à l'heure, et je ne l'ai pas fait. Plaise au Ciel qu'elle s'en souvienne et m'accorde mêmes égards ! Avertis mes gens de ne la point frapper ! – Mon oncle, répondit Gauvain en pleurant, comment pourrais-je supporter de rester là sans rien faire, au risque de te voir mourir sous mes yeux ? – Beau neveu, reprit Arthur, la meilleure façon de me défendre est encore de laisser faire la bête ! »

Enragé par son impuissance, Gauvain jeta sa lance au sol, détacha son bouclier de son cou et l'envoya violemment au loin. Il déchirait ses vêtements et s'arrachait les cheveux de ses deux mains et de toutes ses forces quand ses deux compagnons, Tristan de Lyonesse et Yvain, fils d'Uryen, le rejoignirent. Ils piquaient des deux, lance baissée, prêts à frapper. « Seigneurs ! s'écria Gauvain en levant les bras, arrêtez, je vous en prie ! Épargnez la bête, ou le roi risque d'en mourir ! – Mais qu'allons-nous faire ? demanda Tristan. – Suivons la bête et observons comment elle se comporte. Nous n'interviendrons qu'en cas de nécessité ! »

Or, la bête s'en allait, tranquille et indifférente, semblait-il, à la présence des trois chevaliers. Mais soudain, telle une hirondelle en plein vol, elle escalada si vivement une roche arrondie, haute, raide et escarpée que Gauvain et ses compagnons eurent bien du mal à ne pas se laisser distancer. Sitôt en haut de la butte, la bête se dirigea du côté où se creusait le plus affreux des précipices et elle y tendit si bien le col que le roi se retrouva suspendu dans le vide. La posture d'Arthur plongea Gauvain et ses compagnons dans une angoisse extrême. Chacun lacérait ses vêtements et se frappait la poitrine avec de si piteuses lamentations que le reste de l'escorte les entendit et, piquant des deux, arriva bientôt au pied de la roche. En levant la tête, tous aperçurent le roi accroché aux cornes du monstre et, à leur tour, se répandirent en plaintes, frémissant de rage inutile. « Hélas ! s'écria Kai, qui avait rejoint la troupe, voilà un bien grand malheur ! Nous

sommes tous perdus si nous perdons Arthur, et personne ne nous pardonnera notre passivité ! » Or, en disant ces mots, il perdit l'équilibre et tomba à la renverse, de tout son long, sur le sol. Quant au roi, toujours suspendu là-haut, il ne savait comment se tirer de ce mauvais pas.

« Seigneurs ! dit alors Gauvain, il me vient une idée. Entassons tous nos vêtements au-dessous du roi. Ainsi, s'il venait à tomber, sa chute serait amortie, et il en serait quitte pour quelques contusions ! » Sans perdre de temps à discuter, les autres se déshabillèrent et ne tardèrent pas à n'avoir plus un fil sur eux. Ils empilèrent leur récolte au-dessous du roi et furent un peu rassurés : si Arthur tombait, il ne se ferait assurément pas grand mal. Mais quand la bête vit ce qui se passait, elle fit mine de se mouvoir et branla violemment du chef. Ceux d'en-bas poussèrent un cri d'angoisse et de terreur, implorant Dieu de sauver le roi.

Or, la bête, là-dessus, joignit ses quatre pattes et, d'un bond, sauta au milieu d'eux. Elle laissa alors tomber le roi, toujours cramponné à ses cornes, et les assistants virent avec stupéfaction qu'elle venait de se transformer en un chevalier grand et beau, somptueusement vêtu d'écarlate de la tête aux pieds. Lequel alla s'agenouiller devant Arthur et lui dit en riant : « Roi, tu peux dire à tes gens de se rhabiller. Ils ont très faim, je pense, et ils peuvent se rendre au banquet maintenant qu'une aventure est arrivée ! »

Persuadé que le roi se serait rompu les membres pour être tombé de si haut, Gauvain, qui s'était précipité, fut fort étonné de le trouver sain et sauf, allègre, souriant et de bonne humeur : « Qui es-tu ? », demanda-t-il au chevalier. Celui-ci se mit à rire bruyamment, puis il répondit : « Je ne le sais pas moi-même, car je revêts tellement d'aspects différents qu'il est bien difficile de choisir celui qui me convient le mieux. – Eh bien ! dit le roi, qui que tu sois ou ne sois pas, viens avec moi à ma cour, parmi mes chevaliers. Je te ferai honneur et te traiterai en ami très cher. – Certainement pas ! s'écria le chevalier. Que dirait mon amie si elle ne me voyait pas revenir en notre logis ? Sache, roi Arthur, que je tiens à elle plus qu'à rien au monde. Peu m'importent la gloire et les honneurs pourvu que j'aie l'amour de celle pour qui je donnerais ma vie. – Dans ce cas, dit Gauvain, pourquoi t'être ainsi joué du roi ? » Le chevalier se remit à rire. « J'ai le droit de me divertir de temps à autre, dit-il enfin, et je crois qu'aujourd'hui je me suis bien amusé tout en accomplissant une bonne action. Vous cherchiez tous une aventure et, la voyant tarder, j'ai fait en sorte de la provoquer. Mais peut-être n'est-ce pas la seule dont vous serez témoins. En attendant, roi Arthur, ordonne à tes hommes de se rhabiller, car ils sont franchement ridicules dans cette tenue ! »

Sur ce, il tourna les talons et s'engagea dans un étroit sentier qui

se perdait sous les frondaisons. Arthur, tout pensif, le regarda s'éloigner : il le vit disparaître dans les buissons comme une brume légère qui se dissipe dans les rayons du soleil. Et le roi ne put s'empêcher de murmurer : « Merlin ! je suis sûr que c'est Merlin. » Puis, se tournant vers les autres, il dit à voix haute : « Compagnons, il est grand temps de gagner ma table ! »

Gauvain et les chevaliers se rassemblèrent autour du tas de vêtements. Ce fut alors une belle pagaille, car personne ne cherchait à faire le tri. Les uns prenaient une cape, les autres un manteau sans se soucier du véritable propriétaire. Ils se rhabillèrent néanmoins vaille que vaille, enfourchèrent leurs chevaux et, suivant Arthur et Gauvain, ils se dirigèrent vers la forteresse de Kamaalot, tout joyeux de l'heureuse conclusion de cette aventure [7].

Les premiers à pénétrer dans la grande salle furent Lancelot, Bohort et Lionel. Ils virent que tout était prêt pour le repas et allèrent examiner les sièges de la Table Ronde. Ils trouvèrent écrit sur chacun d'eux : « Ici doit s'asseoir Untel. » Mais, au grand siège qu'on appelait le Siège Périlleux, l'inscription leur parut toute fraîche, qui annonçait : « Quatre cent et cinquante-quatre ans sont accomplis depuis la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Un jour de Pentecôte, ce siège doit trouver son maître. » Aussi, là-dessus, se dirent-ils mutuellement : « Par ma foi, voici encore une merveilleuse aventure ! – Par Dieu tout-puissant ! s'écria Lancelot, j'ai bien l'impression que ce siège sera occupé aujourd'hui même, car c'est la Pentecôte, et quatre cent cinquante-quatre ans ont passé. Mais je crois qu'il vaudrait mieux que personne ne vît cette inscription avant que ne survienne celui qui doit prendre place sur ce siège. » Ses deux cousins en tombèrent d'accord. Ils firent apporter un drap de soie et en recouvrirent le Siège Périlleux.

Cependant, Arthur était arrivé à son tour, et les chevaliers commençaient à s'asseoir autour de lui. Quand un valet fit irruption, qui, tout essoufflé, déclara : « Seigneur roi ! voici une autre merveille ! – Comment cela ? Quelle merveille ? – Roi, devant la forteresse, sur la rivière qui borde la prairie, nous avons vu flotter une grande dalle de pierre dans laquelle était fichée une épée, et cette dalle s'est échouée sur le rivage. Viens voir toi-même, car c'est assurément une chose bien étrange. »

Arthur se leva sur-le-champ et sortit de la salle, suivi par tous les compagnons. « Par ma foi ! s'écria Kaï avec mauvaise humeur, il est dit que nous ne mangerons pas aujourd'hui ! » Mais personne ne fit attention à sa remarque et, en arrivant au rivage, chacun put voir le perron de marbre vermeil qu'avaient apporté les flots. Fichée dedans s'admirait une épée belle et riche dont la garde était sertie de pierres précieuses très habilement ouvragées. Enfin, la dalle comportait une inscription gravée en lettres d'or. Les barons l'examinèrent

attentivement, et voici ce qu'ils déchiffrèrent : « Nul autre ne m'ôtera d'ici que celui au côté duquel je dois pendre. Et celui-là sera le meilleur chevalier du monde. »

« Dieu ! murmura le roi, les temps seraient-ils venus ? Je reconnais cette épée. Elle appartenait au chevalier Balin qui, avec son frère Balan, mourut si tragiquement... C'est Merlin lui-même qui a planté cette épée dans le perron et qui m'a raconté toute cette histoire. Ah ! Merlin... C'était bien lui, tout à l'heure dans la forêt, je n'en puis plus douter, et c'est lui qui a amené ce perron ici. » Puis il se tourna vers Lancelot et lui dit : « Seigneur, cette épée te revient si tu veux la prendre, car nul n'ignore que tu es le meilleur chevalier du monde. » L'air très contrarié, Lancelot répliqua d'un ton sévère : « Non, roi Arthur, cette épée ne me revient pas, elle ne sera jamais mienne. Je n'aurai jamais la hardiesse d'y porter la main. Je n'en suis pas digne et serais bien fou d'y prétendre.

— Ta modestie est à l'image de ta valeur, Lancelot. Mais je te demande, comme on le fait à un ami, d'essayer d'arracher l'épée. Nous verrons bien ce qui arrivera. — Non, s'écria Lancelot. Je ne le ferai pas, même par amitié pour toi. Je sais très bien que ceux qui tenteraient l'épreuve risqueraient de subir grand dommage s'ils y échouaient. — Comment le sais-tu ? demanda le roi. — Je le sais, répondit Lancelot avec obstination. Et je vais te dire encore autre chose, roi Arthur : je veux que tu saches que c'est en ce jour que commenceront les aventures qui mèneront jusqu'aux merveilles du Graal. »

Quoiqu'il ne fût pas loin de convenir que Lancelot avait raison, Arthur, trouvant les présages encore trop incertains, voulut pousser les choses plus avant. Convaincu qu'il ne viendrait pas à bout de l'entêtement de Lancelot, il s'adressa à Gauvain : « Beau neveu, lui dit-il, essaie de prendre l'épée. — Mon oncle, répondit Gauvain, permets-moi de ne rien tenter, puisque Lancelot lui-même y a renoncé. C'est en vain que je mettrais la main sur cette épée, car Lancelot est meilleur chevalier que moi. — Je te demande d'essayer quand même ! reprit le roi, non pour t'adjuger l'épée, mais pour satisfaire mon bon plaisir ! » À contrecœur, Gauvain s'approcha du perron, saisit l'épée par la poignée et tira violemment, mais ses efforts demeurèrent vains : l'épée resta fichée comme auparavant. « Beau neveu, dit Arthur, je te remercie d'avoir obéi à mon commandement. » Lancelot intervint alors : « Plaise au Ciel que rien ne t'arrive de fâcheux, Gauvain, dit-il. J'aurais préféré que le roi t'épargnât ce geste... — Moi aussi, répondit Gauvain, mais je n'y peux rien. Au risque d'y perdre la vie, je me serais incliné, puisque telle était la volonté du roi. » En entendant ces paroles, Arthur se repentit d'avoir obligé son neveu à tenter l'épreuve.

Mais il voulait toujours savoir si les présages ainsi manifestés n'étaient pas des leurre diaboliques. Il regarda autour de lui,

cherchant qui, de tous ses compagnons rassemblés là, pourrait à son tour tenter derechef l'épreuve. Visiblement, aucun d'entre eux ne désirait s'y risquer. « Perceval ! Perceval ! dit enfin le roi, serais-tu assez audacieux pour essayer à ton tour ? – Oui, répondit Perceval. Mais je ne le ferai ni pour prendre l'épée, ni même pour t'obéir, seigneur roi. Je le ferai pour partager le sort de Gauvain que tu as contraint à agir contre son gré. » Là-dessus, il se pencha, saisit le pommeau de l'épée, et tira à lui de toutes ses forces.

En vain, car l'épée ne bougea pas d'un cheveu. Perceval se redressa et alla se placer près de Gauvain. Arthur eut soudain mauvaise conscience. Force lui était d'admettre la véracité de l'inscription : le héros capable de retirer l'épée du perron ne se trouvait pas au nombre de ses compagnons. « Roi, dit alors Kaï, tout cela est concluant. Je doute qu'aucun d'entre nous soit assez fou pour insister. Mieux vaudrait nous en retourner à table. – Tu as raison », dit le roi, et il entraîna les autres vers la forteresse, abandonnant le perron où il se trouvait, sur la rive, avec la belle épée flamboyant au soleil.

Après avoir fait sonner le cor, Arthur s'assit à sa place, à la Table Ronde. Ce jour-là, c'étaient quatre rois couronnés qui servaient, et avec eux tant de nobles seigneurs que c'était merveille de voir cette assemblée. Et quand chacun se fut assis, il se trouva que tous les compagnons de la Table Ronde étaient venus. Tous les sièges étaient occupés, hormis celui qu'on appelait le Siège Périlleux [8].

2

Le Bon Chevalier

Le premier service était à peine achevé qu'il advint, dans la grande salle de Kamaalot, une merveilleuse aventure : les portes et les fenêtres se fermèrent d'elles-mêmes, sans que nul y eût mis la main, et sans que la salle s'en trouvât obscurcie. Les chevaliers en furent tout ébahis, et le roi Arthur s'exclama : « Par Dieu tout-puissant ! Nous avons vu, seigneurs, des choses étranges aujourd'hui, dans la forêt, sur le rivage et ici même. Mais je crois que ce soir, nous en verrons de plus étranges encore. – Certes, ajouta Kaï, je crains fort que nous soyons sous le coup d'un sortilège ! – Tais-toi, Kaï ! s'emporta Arthur, et laisse les événements se produire. Ce n'est pas un sortilège qui pèse sur nous, mais la volonté de Dieu. »

À ce moment, on vit un vieillard aux cheveux tout blancs, à la longue barbe argentée, et qui portait une robe blanche immaculée. Personne ne l'avait vu entrer. Il était à pied et tenait par la main un jeune homme qui n'avait pas d'épée mais qui arborait un magnifique bouclier vermeil sur lequel était peint un cerf blanc. Lancelot, Bohort et Lionel reconnurent immédiatement en celui-ci le jeune homme que Lancelot avait armé chevalier l'avant-veille dans le monastère de la forêt.

Une fois parvenu au milieu de la salle, le vieillard s'écria d'une voix forte : « Que la paix soit avec vous tous ! » Arthur était trop saisi d'étonnement pour rien répondre, mais le vieillard, sans s'occuper de lui, lâcha la main du jeune homme et lui désigna d'un geste le bouclier qu'avait apporté la Demoiselle Chauve et qui demeurait suspendu au pilier central. « Prends ce bouclier et mets le tien à sa place. » Sans dire un mot, le jeune homme se dirigea vers le pilier, en détacha sans

difficulté le bouclier que, jusqu'alors, personne n'avait pu décrocher, le remplaça par le sien, et revint auprès du vieillard. À ce moment, le petit chien que la Demoiselle Chauve avait amené et confié à la garde des femmes se précipita dans la salle en poussant de joyeux aboiements. Il ne cessait de tourner autour du vieillard et du jeune homme et jappait avec tant d'entrain que les assistants en furent émus jusqu'aux larmes.

Le vieillard prit alors la parole. « Roi Arthur, dit-il, je t'amène le Chevalier Désiré, le chevalier issu du haut lignage du roi David et de Joseph d'Arimathie, le chevalier par qui doivent être terminées les merveilles de ce pays et des terres étrangères. Le voici. » Le roi sortait à peine de son ébahissement. « Sois le bienvenu, seigneur, dit-il, et si tes paroles sont vraies, que le jeune homme qui t'accompagne soit le bienvenu. – Mes paroles sont vraies, répondit le vieillard, ce jeune homme est celui que tu attendais.

— Dans ce cas, reprit le roi, sache que, s'il est celui que nous attendions pour achever les aventures du saint Graal, nous l'accueillerons comme jamais nous n'avons accueilli personne. Quel qu'il soit, je lui souhaite grand bien. Mais pourquoi l'avoir fait changer de bouclier ? Il me semble que le sien était plus beau et plus solide que celui qu'il vient de décrocher ? – Je vais te le dire, répondit le vieillard : le bouclier vermeil au cerf blanc ne lui appartenait pas. C'est un signe qu'il fallait laisser en cette forteresse, pour témoigner que le Bon Chevalier y était venu. Quant au bouclier qui est resté si longtemps suspendu au pilier, il est celui qui lui était destiné depuis toujours. – D'où vient ce bouclier ? demanda Arthur. La Demoiselle Chauve qui nous l'a confié n'a rien dit à ce sujet.

— Elle ne pouvait alors rien révéler, reprit le vieillard. À présent, sache que ce bouclier a appartenu à la plus sainte personne qui fût au monde en ces temps lointains. Quarante-deux ans après la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, Joseph d'Arimathie, le noble chevalier qui descendit de la Croix le corps du Sauveur et recueillit son sang dans la coupe qu'on appelle le Graal, quitta Jérusalem avec toute sa famille. Guidés par la voix de Dieu lui-même, lui et les siens parvinrent un jour à Sarras, une riche cité qui appartenait au roi païen Évalach. Or, à cette époque, Évalach était en guerre contre son voisin, le riche roi Tholomer. Et quand Évalach fut sur le point de combattre, Josephé, le fils de Joseph d'Arimathie, lui fit comprendre que s'il persistait dans ses croyances païennes, il serait certainement vaincu par son ennemi. « Que dois-je donc faire ? » lui demanda Évalach. Josephé lui répondit : « Fais-toi chrétien, et je te promets la victoire. – J'y consens volontiers, dit le roi Évalach, car j'ai confiance en toi. » Sur ce, Josephé fit apporter un bouclier, y traça une croix de couleur vermeille et dit : « Roi Évalach, Tholomer aura d'abord l'avantage sur

toi. Il te mettra même en péril de mort. Mais ne te décourage pas : au moment où tu te sentiras perdu, brandis ce bouclier frappé de la croix et invoque l'aide de Dieu. » Tout se passa comme Josephé l'avait prédit. Sur le point d'être vaincu et tué, le roi Évalach brandit le bouclier mais, au lieu de la croix vermeille, il y vit l'image sanglante du Crucifié. Rentré vainqueur à Sarraz, il se fit baptiser et prit le nom de Mordrain. Quant au bouclier, il le conserva précieusement. Plus tard, il suivit Josephé dans l'île de Bretagne quand celui-ci s'établissait dans les vaux d'Avalon, et il l'aida à répandre la bonne parole dans tout le pays[9]. Lorsqu'il se sentit sur le point de mourir, Josephé voulut laisser à celui qui était devenu un ami très cher un souvenir de sa personne. Il se fit présenter le bouclier, y retraça de son propre sang la croix vermeille et prédit qu'il garderait éternellement ses fraîches couleurs et n'appartiendrait à personne jusqu'à la venue du Bon Chevalier. Ce bouclier, tu l'as eu en ta garde, roi Arthur. Le voici maintenant aux mains du Bon Chevalier. »

Ayant ainsi parlé, le vieillard pria les valets de désarmer le jeune homme. Celui-ci apparut vêtu d'une cote de soie vermeille qui rehaussait encore la beauté et la finesse de son corps. Sur ce, le vieillard lui tendit un manteau vermeil, également de soie mais tout fourré de blanche hermine, qu'il portait sur l'épaule, et, après que le jeune homme s'en fut paré, il lui reprit la main et le mena droit au Siège Périlleux, près duquel était assis Lancelot. Il souleva le drap de soie dont les trois cousins l'avaient recouvert, et on pouvait lire désormais en lettres d'or l'inscription suivante : « Ceci est le siège de Galaad. »

« Galaad, dit alors d'une voix très douce le vieillard, assieds-toi ici, car cette place te revient de droit. » Le jeune homme s'installa tranquillement et dit au vieillard : « Tu peux t'en retourner maintenant, tu as accompli ce que l'on t'avait demandé. Salue pour moi tous ceux que j'ai connus, et plus particulièrement le Roi Pêcheur. Dis-lui que j'irai le retrouver sitôt que les temps seront venus. »

Le vieillard se dirigea vers la porte après avoir salué le roi Arthur et l'avoir, lui et ses chevaliers, recommandé à Dieu. Ils voulurent tous savoir qui il était, mais il leur répondit que l'heure n'était pas venue de le révéler, mais qu'ils le sauraient plus tard. Au-dehors, il alla rejoindre les quinze chevaliers et écuyers qui l'avaient escorté ; il monta en selle avec une agilité qu'on n'attendait pas de son âge, et il s'en fut en direction de la forêt.

Lorsque ceux de la salle virent le jeune homme assis sur le siège que tant d'hommes de bien avaient redouté et où s'étaient jadis passées bien des aventures, ils furent fort émerveillés. Le nouveau venu était si jeune que pareille faveur n'avait pu lui échoir que par la volonté de Dieu. Et grande fut la joie, car on savait bien qu'il était

l'êlu chargé d'accomplir les mystères du saint Graal : jamais auparavant personne n'avait pu toucher au Siège Périlleux sans s'attirer châtement funeste. On traita donc celui-ci avec les plus grands égards, le tenant pour maître et seigneur de tous ceux de la Table Ronde. Et Lancelot, qui ne pouvait le regarder sans être au comble de l'admiration, fut le plus empressé à le servir.

Quant à Bohort, encore plus joyeux que les autres, il dit à son frère : « Sais-tu qui est ce chevalier du Siège Périlleux ? – Pas exactement, répliqua Lionel. M'est avis qu'il est le jouvenceau qu'adouba Lancelot avant-hier. Ne serait-il pas l'enfant dont nous avons tant parlé, toi et moi, le fils que Lancelot a eu de la fille du Roi Pêcheur ? – Tu as raison, reprit Bohort, c'est lui. Je me souviens l'avoir vu lorsqu'il était encore en sa prime jeunesse. Il est notre proche cousin, et nous devons nous réjouir de sa venue, car assurément il accomplira plus de merveilles que n'en accomplit jamais quiconque jusqu'à ce jour. D'ailleurs, il a déjà commencé, nous en sommes témoins. »

Cependant, la nouvelle s'en répandit si vite à travers toute la forteresse que la reine, qui se restaurait en ses appartements, l'entendit de la bouche d'un valet. « Reine, dit-il, il est arrivé de grandes merveilles ! – Comment cela ? Raconte-moi, je te prie. – Reine, un chevalier est entré dans la grande salle où étaient réunis les compagnons, et il s'est assis sur le Siège Périlleux après avoir décroché le bouclier suspendu au pilier. Seulement, il est si jeune que tous se demandent comment il a obtenu un tel privilège. – Certes, c'est une grâce insigne, dit Guenièvre, car jusqu'à présent, personne n'a pu décrocher le bouclier, et personne n'a réussi à occuper cette place sans être foudroyé ou estropié. » Lors les suivantes manifestèrent leur joie : « Par Dieu tout-puissant, dirent-elles, ce chevalier est né pour accomplir de grandes choses ! Il est, à n'en pas douter, celui qui mettra fin aux aventures du royaume de Bretagne et guérira le roi blessé ! »

La reine demeura un instant songeuse, puis elle dit au valet : « Bel ami, puisque tu as vu ce jeune chevalier, décris-le-moi, je te prie. – Reine, il est un des plus beaux chevaliers du monde. Mais il est jeune à ravir, et il ressemble tant à Lancelot et à la parenté du roi Ban que tous disent qu'il en est issu ! » Guenièvre sentit son cœur battre plus fort et elle éprouva le désir de voir l'inconnu. Au fond d'elle-même, elle était persuadée qu'il s'agissait du fils de Lancelot et de la fille du Roi Pêcheur. Elle connaissait cette histoire par cœur et, bien qu'elle sût qu'on avait abusé Lancelot, elle ne pouvait se défendre d'une jalousie poignante, ainsi que d'une injuste rancœur envers l'homme qu'elle aimait toujours aussi passionnément. Et tout cela ravivait en elle des souvenirs qu'elle eût préféré effacer.

Pendant ce temps, le roi et les compagnons de la Table Ronde avaient terminé leur repas. Ils se levèrent, et Arthur, allant au Sièg Périlleux et soulevant le drap de soie, vit inscrit le nom qu'il désirait apprendre. Il le montra à Gauvain en disant : « Beau neveu, nous avons ici Galaad, le Bon Chevalier que depuis si longtemps nous brûlions d'accueillir. Soyons attentifs à l'honorer et à le servir tant qu'il sera des nôtres. Car, je le sais bien, il ne demeurera guère ici. Bientôt, je n'en puis douter, l'appellera au loin la grande quête du Graal. Lancelot nous l'a laissé entendre aujourd'hui, et je suis sûr qu'il savait quelque chose à cet égard. – Mon oncle, répondit Gauvain, je ferai de mon mieux pour servir Galaad, et tous nos compagnons feront de même, tant nous avons hâte, tous, que le royaume soit délivré des grandes merveilles et des étranges aventures qui y sont advenues. »

Là-dessus, le roi s'approcha de Galaad. « Seigneur, dit-il, Dieu m'est témoin que nous avons désiré ta venue depuis bien des années. À présent, nous ne pouvons que nous réjouir, te voici parmi nous. – Roi Arthur, répondit Galaad, je suis venu parce que je le devais. C'est de ta cour qu'en effet partiront tous les compagnons de la quête du saint Graal, et ce pour la plus grande gloire de ton royaume. – Cependant, repartit le roi, il est un exploit que certains d'entre nous ont tenté aujourd'hui sans parvenir à l'exécuter. Or, j'en suis sûr, si tu le tentes, tu ne peux faillir, puisqu'il te revient de mettre un terme aux aventures où le lot des autres est l'échec, la honte ou le désespoir. Comme c'est Dieu lui-même qui t'a envoyé, tu ne saurais échouer. – De quelle aventure me parles-tu, seigneur roi ? dit Galaad. Sache-le, je ne me déroberai pas, si pénible que soit l'épreuve. – Elle n'est pas pénible, elle est impossible, semble-t-il. Je vais te conduire. » Arthur prit Galaad par la main et l'entraîna au-dehors, du côté de la rivière. Et, désireux de savoir comment s'achèverait l'aventure du perron merveilleux, tous les barons leur emboîtèrent le pas.

La nouvelle en parvint aussi à la reine. Aussitôt, elle fit ôter les tables et dit à quatre de ses suivantes : « Dames, venez avec moi jusqu'à la rive. Je ne veux pas manquer la fin de cette aventure, s'il m'est permis d'arriver à temps. » Et elle les entraîna dehors. Au moment où toutes les cinq parvenaient au rivage, Arthur montrait le perron à Galaad. « Voici de quoi je te parlais, lui dit-il. Les plus valeureux de mes compagnons n'ont pas réussi aujourd'hui à tirer cette épée de la pierre. – Roi Arthur, répondit Galaad, cela n'a rien d'étonnant, cette aventure m'était destinée. Tu as pu voir que j'étais venu sans épée : de fait, je comptais bien sur celle-ci. » Et, sans plus attendre, Galaad se pencha, saisit l'épée et l'arracha de la dalle aussi facilement que si elle n'y avait jamais été fichée. Puis il la plaça dans le fourreau, la ceignit et dit au roi : « Seigneur, me voici maintenant tout armé. Il me semble que je vaux mieux qu'auparavant. »

Au même moment, vers l'aval, apparut une jeune femme montée sur un palefroi blanc qui allait au triple galop. Elle arrêta l'élan de sa monture juste devant le roi et, après avoir salué celui-ci, elle demanda si Lancelot se trouvait là. Il était alors au milieu d'un groupe et répondit en personne, puis s'avança vers la visiteuse en qui, non sans stupeur, il reconnut Saraïde, la fidèle suivante de la Dame du Lac. Saraïde le regarda et se mit à pleurer, ce qui intrigua davantage encore les assistants. « Ah ! Lancelot ! s'écria-t-elle enfin, que ton sort est changé depuis hier ! – Comment cela ? répondit Lancelot. Dis-le-moi, je t'en prie, douce amie. – Par ma foi, reprit Saraïde, je vais te le révéler en présence de tous. Hier encore, tu étais le meilleur chevalier du monde, et quiconque t'appelait ainsi disait la vérité. Mais à présent, en ce jour, on tiendrait pour menteur qui l'oserait prétendre, car il existe un chevalier qui t'est supérieur. La preuve en est cette épée que tu n'as pas osé toucher. Je viens te dire cela de la part de ma maîtresse, la Dame du Lac, afin que tu saches ce qu'il en est et que tu n'aies pas la prétention de te croire encore le meilleur chevalier du monde. – Dieu m'en garde ! s'exclama Lancelot. L'aventure que je viens de voir m'a ôté cette idée pour jamais ! »

Se retournant alors vers le roi, la jeune femme lui dit : « Roi Arthur, sache qu'aujourd'hui adviendra le plus grand honneur qui soit jamais advenu à un chevalier de Bretagne. Cependant, je dois te prévenir : il écherra non à toi, mais à un autre. Sais-tu de quoi je parle ? Du saint Graal. Il apparaîtra ce soir même au milieu de tous tes compagnons dans la grande salle de Kamaalot. Et tous ceux qui se trouveront à la Table Ronde seront rassasiés grâce à la divine vertu du saint Graal. Mais sache également que jamais plus tel honneur ni tel bonheur ne se renouvelleront en ta faveur. » À peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle éperonna son palefroi, lequel bondit en avant et se mit à galoper vers la forêt sans qu'aucun des chevaliers ait eu le temps de réagir. Ils auraient pourtant d'autant plus souhaité en savoir davantage sur ce message que seul Lancelot avait reconnu Saraïde, tandis qu'eux-mêmes se demandaient avec étonnement qui elle pouvait être et d'où elle pouvait venir.

Quand elle eut disparu, Arthur dit aux compagnons : « Seigneurs, nous venons d'avoir un signe évident que vous entrerez prochainement dans la quête du saint Graal. Et, comme je sais que je ne vous reverrai jamais tous réunis comme vous l'êtes aujourd'hui, je veux que commence en cette prairie un tournoi si animé qu'après notre mort, nos descendants s'en souviennent pendant maintes et maintes générations. » Tous approuvèrent ces sages propos, et chacun rentra dans la forteresse pour s'y faire armer. Le roi, lui, était à la fois triste et joyeux : il n'avait décidé ce tournoi que pour voir Galaad à l'œuvre, car il savait bien en lui-même que, celui-ci parti, il ne le

reverrait jamais.

Lorsque tout le monde fut rassemblé dans la prairie, sous les remparts, Galaad, à la prière du roi et de la reine, endossa son haubert et coiffa son heaume. Du reste, quoi qu'on pût lui dire, il refusa son bouclier. Gauvain, tout joyeux, déclara qu'il affronterait Galaad très courtoisement et, de même, Yvain et Bohort de Gaunes déclarèrent qu'ils se tiendraient pour honorés de rompre des lances avec leur nouveau compagnon. Quant à la reine et aux dames de la cour, elles se hâtèrent de prendre place sur les remparts afin de ne perdre rien des prouesses qui s'accompliraient.

Les joutes commencèrent et, si brillants que fussent ses adversaires, Galaad se mit à briser des lances si rudement qu'en peu de temps il n'était plus personne, homme ou femme, qui ne le tînt pour le meilleur de tous. Ceux qui ne l'avaient jamais vu proclamaient qu'il commençait magnifiquement sa carrière de chevalier et que ses seuls exploits du jour prouvaient sans conteste qu'il surmonterait en prouesses les meilleurs compagnons du roi. Quand le tournoi fut sur le point de se terminer, de tous les compagnons de la Table Ronde qui portaient les armes, il n'en restait que deux qu'il n'eût pas abattus : Lancelot du Lac et Perceval le Gallois.

Le déclin du jour s'esquissait quand le roi décida de clore les joutes et de donner le signal du départ. Il fit délayer le heaume de Galaad et le donna à porter à Bohort. Puis il mena Galaad, le visage découvert, par la grande rue de la forteresse de Kamaalot, de façon que tout le monde pût le voir et l'admirer à loisir. Après l'avoir longuement regardé, tandis qu'il passait non loin de l'endroit où elle se tenait, la reine ne put s'empêcher de murmurer : « Ah ! Dieu ! il est vraiment le fils de Lancelot ! Je n'ai jamais vu si parfaite ressemblance entre deux hommes ! Et non seulement ils se ressemblent, mais ils sont de la même trempe et capables tous deux d'accomplir des prouesses inouïes. Il est vraiment digne de son lignage, celui qui manifeste tant de chevalerie et tant de persévérance ! » L'une de ses suivantes, qui avait entendu quelques bribes de cet aparté, lui dit alors : « Par Dieu tout-puissant, dame, est-ce par droit que ce jeune homme doit être aussi bon chevalier ? – Certes, répondit Guenièvre, car par tous ses parents il est issu des meilleurs chevaliers du monde et du plus haut lignage que l'on connaisse ! »

Là-dessus, le roi commanda de dresser les tables, et les chevaliers prirent tous place autour de lui. Après qu'on eut apporté l'eau et qu'ils se furent tous assis, on entendit tout à coup un roulement de tonnerre qui allait s'amplifiant avec une violence si prodigieuse que le bâtiment, crut-on, allait s'effondrer. Alors, une traînée de lumière d'une intensité presque insupportable envahit la salle et la rendit sept fois plus claire qu'elle ne l'était auparavant. Les chevaliers

commencèrent à se regarder les uns les autres comme s'ils venaient d'être illuminés par la grâce du Saint-Esprit mais, attentifs à ce qui ne manquerait pas d'arriver, ils restèrent silencieux. Ils étaient demeurés longtemps ainsi, sans que nul d'entre eux eût le pouvoir de parler, s'entre-regardant seulement telles des bêtes muettes, quand une coupe d'émeraude apparut dans l'air, nimbée d'un voile transparent qui diffusait l'étrange lumière dans tous les recoins de la salle. Mais personne ne put voir qui portait la coupe rayonnante. Elle était entrée par la grand'porte et, dès qu'elle fut à l'intérieur, la salle se remplit d'effluves exquis. On eût juré que tous les parfums du monde s'épanchaient là. La coupe merveilleuse fit le tour de la pièce ; et, au fur et à mesure qu'elle passait auprès des tables, celles-ci se trouvaient garnies, devant chaque convive, de tous les mets délicieux qu'il pouvait désirer. Et lorsque tous furent servis en nourriture et en boisson, la coupe d'émeraude disparut sans qu'on sût ce qu'elle était devenue ni par où elle était passée. Le pouvoir de parler fut alors rendu à ceux qui n'avaient pu échanger aucun mot jusque-là. Et leur première réaction fut de remercier Dieu d'un si grand miracle car, ils le savaient bien, jamais pareil prodige ne se représenterait à leurs yeux.

Puis, émerveillés par la finesse et la suavité de ce qu'ils mangeaient, ils commencèrent leur repas. Et ils conversaient tous avec animation. Quand ils eurent presque terminé, Gauvain se leva et dit d'une voix très forte : « Roi. Arthur, il est une chose qu'il faut absolument remarquer : chacun d'entre nous a obtenu ce soir ce qu'il désirait en fait de nourriture. Cela n'est arrivé en aucune cour, en aucune compagnie, sinon chez le Roi Pêcheur. Mais les hôtes admis à la table du Roi Pêcheur n'en ont guère profité, je peux en témoigner, car ils étaient si étonnés qu'ils n'ont rien vu des grands mystères qui se déroulaient devant eux et que, par là même, l'essentiel leur est demeuré caché. Aussi vais-je quant à moi faire le vœu de me lancer dès demain matin dans cette quête du saint Graal et de la poursuivre pendant un an et un jour, voire davantage si nécessaire. Je ne reviendrai à la cour, quoi qu'il puisse advenir, que je n'aie vu plus clairement encore, si toutefois il m'est permis de contempler pareilles merveilles, ce qui nous a été montré ici ce soir. Faute de quoi je m'en retournerai. »

À ces mots, ceux de la Table Ronde se levèrent comme un seul homme et prononcèrent le même vœu, disant qu'ils ne cesseraient d'errer qu'une fois assis à la haute table du Roi Pêcheur pour y savourer d'aussi délectables mets que ceux qu'ils avaient reçus en ce jour. En les voyant tous liés par ce vœu, le roi fut accablé d'une grande tristesse, car il se doutait que rien désormais ne pourrait détourner ses chevaliers de cette entreprise. Il dit à Gauvain : « Ah !

beau neveu ! tu veux donc ma mort ? En prononçant ce vœu, tu m'ôtes la plus belle et la plus loyale compagnie que j'eusse trouvée ! Je ne la retrouverai jamais plus ! Ceux-ci vont s'éloigner de moi, tôt ou tard, et je ne les verrai plus jamais réunis... Certains périront durant cette quête. Car m'est avis qu'elle s'achèvera moins tôt que vous ne le pensez, et cela me tourmente. Je les ai accueillis en cette Table Ronde, je les ai élevés et instruits de tout mon pouvoir et de tout mon cœur, je les ai tous aimés, je les aime comme s'ils étaient mes fils ou mes frères. Leur départ me sera bien pénible. Que ferai-je sans eux ? Comment pourrai-je supporter leur éloignement ? »

Arthur, après ce discours, sombra dans un noir chagrin. Les larmes lui vinrent aux yeux. Ses compagnons s'en aperçurent, et quand il reprit la parole, ce fut pour dire à Gauvain, si haut que tout le monde l'entendit : « Ah ! mon neveu ! tu m'as mis en grande tristesse et jamais plus je ne pourrai me réjouir avant de savoir vraiment quelle sera la fin de cette quête. J'ai trop de crainte que mes amis n'en reviennent point ! – Roi Arthur, protesta Lancelot, pourquoi pareil découragement ? Un homme tel que toi ne doit pas concevoir de crainte en son cœur ; la crainte est indigne d'un roi. Laisse-toi aller à l'espérance, reprends courage : si nous mourons tous en cette quête, ce sera en grand honneur, car je ne pense pas qu'il puisse exister de plus belle entreprise en ce monde. – Lancelot, répondit le roi, l'amour que j'ai pour mes compagnons m'a arraché ces paroles amères, mais est-il surprenant que je m'afflige de leur départ ? Jamais roi chrétien n'a eu à sa table autant de bons chevaliers. » Lancelot ne savait plus que dire. Quant à Gauvain, il comprenait parfaitement la détresse du roi et, en conscience, lui donnait raison. Il regrettait déjà d'avoir prononcé son vœu, et l'eût-il pu qu'il l'aurait volontiers renié. Mais il était trop tard : ce qui était dit était dit, et aucun de ceux qui s'étaient engagés ne pouvait se dédire sans déshonneur.

On publia donc dans tout Kamaalot que la quête du saint Graal était commencée et que ceux qui devaient y participer quitteraient la cour dès le lendemain. Plusieurs en furent plus tristes que joyeux car, grâce à la prouesse des chevaliers de la Table Ronde, la maison du roi Arthur était plus redoutée qu'aucune autre. Quand les dames et les jeunes filles ouïrent la nouvelle, il en fut beaucoup d'affligées parmi elles, surtout si le départ des chevaliers les privait qui d'un mari, qui d'un ami... Et elles se prirent à mener grand deuil, tant elles craignaient que l'élue de leur cœur n'eût à subir souffrance et mort au cours de la quête.

De son côté, la reine interrogea le valet qui portait la nouvelle : « Dis-moi, mon ami, étais-tu là quand fut jurée la quête ? – Certes, Dame, j'y étais. – Sais-tu si Gauvain et Lancelot sont du nombre qui l'a jurée ? – Oui. C'est Gauvain qui en a fait vœu le premier. Ensuite,

Lancelot, après lui tous les autres. Il n'en est pas un qui se soit dérobé. » En entendant cela, Guenièvre se sentit si navrée à cause de Lancelot qu'elle pensa mourir de deuil et ne put empêcher les larmes d'inonder ses joues. « C'est grand dommage, dit-elle, car, je le sais, la quête ne prendra pas fin sans la mort de nombreux chevaliers. Comment le roi, si sage et si prudent, a-t-il permis semblable chose ? Les meilleurs de ses compagnons vont s'en aller, et ceux qui resteront lui seront de peu de secours. » Elle se mit à pleurer longuement, et bon nombre de ses suivantes en faisaient autant.

Ainsi la cour tout entière était-elle troublée et agitée par la nouvelle, et lorsque, les tables ayant été ôtées dans la salle et dans les appartements, les dames eurent rejoint les chevaliers, la douleur ne fit que croître et embellir. Toutes les femmes qui étaient l'épouse ou l'amie d'un compagnon de la Table Ronde disaient à leurs bien-aimés respectifs qu'elles les accompagneraient dans leur quête. Et beaucoup de chevaliers s'apprêtaient à accéder à ce souhait, tant ils se trouvaient malheureux de les quitter pour si longtemps, quand entra dans la salle un vieillard vêtu d'une robe de religieux. Il alla vers le roi et, assez haut pour être entendu de tous, déclara : « Ô roi Arthur, et vous, compagnons de la Table Ronde, écoutez-moi bien. Vous avez juré d'entreprendre la quête du saint Graal et non d'aller courir les routes à la recherche des aventures. Aucun d'entre vous ne peut donc partir en compagnie de femmes, car cette quête-ci n'est point la poursuite des biens terrestres, elle vous oblige à celle des grands secrets de Dieu et des mystères que le Haut Maître permettra de lire à livre ouvert au bienheureux chevalier qu'il aura choisi entre tous. Il lui découvrira les merveilles du saint Graal, lui fera voir ce qu'aucun mortel ordinaire ne peut supporter. Qui s'engage dans la quête doit donc avoir le cœur pur et l'âme affranchie de toute concupiscence. »

À ces paroles, les chevaliers demeurèrent silencieux et pensifs. En eux-mêmes, ils convenaient que le vieil homme avait raison et qu'il s'agissait cette fois de connaître les choses les plus saintes qui soient au monde. Dès lors, aucun d'eux ne voulut plus emmener son épouse ni son amie. Quant au roi, il ordonna d'héberger dignement le noble vieillard et lui demanda qui il était et d'où il venait. Or celui-ci, sans rien répondre, sans même saluer l'assistance, sortit et s'en fut à pied le long de la rivière. Et si l'on n'en sut pas davantage à son sujet, Arthur ne fut pas sans penser que Merlin, une fois de plus, s'était dérangé spécialement pour révéler aux hommes les secrets desseins de Dieu.

Cependant, la reine s'approcha de Galaad et s'assit à ses côtés. Elle commença par l'interroger sur son pays et son lignage. Il répondit évasivement, se gardant bien de faire la moindre allusion à Lancelot. Certes, Guenièvre était de plus en plus persuadée qu'il était le fils de Lancelot et de la fille du roi Pellès, mais elle voulait en entendre

l'aveu de sa propre bouche. Aussi insistait-elle, le priant instamment de dire la vérité au sujet de son père. Il prétendit ignorer de qui au juste il était le fils. « Ah ! seigneur chevalier ! s'écria la reine, pourquoi me celer ce qui m'est connu ? Dieu me pardonne ! Je n'aurais pas honte, moi, de nommer ton père, car il est le plus beau chevalier du monde et il ne descend que de rois, de reines et du plus haut lignage possible ici-bas. Jusqu'à présent, on le réputait le meilleur chevalier non seulement du royaume mais du monde entier. Et, sache-le, le fils d'un tel chevalier se doit de surpasser chacun en courage, prouesses et vertu. D'ailleurs, tu lui ressembles si étrangement que personne, ici, ne peut s'y méprendre, à moins d'être bien distrait ! » En entendant ces paroles aussi débordantes d'amour que d'admiration, Galaad se sentit éperdument confus. « Dame, répliqua-t-il, puisque tu es si sûre de le connaître, tu peux me dire son nom. Si tu nommes celui que je tiens pour mon père, je louerai ta perspicacité. Dans le cas contraire, tu auras beau faire, je n'en croirai rien ! – Sur ma foi ! s'écria Guenièvre, puisque tu ne veux pas le nommer toi-même, je vais le faire. Ton père a nom Lancelot du Lac, et il est le fils du roi Ban de Bénoïc. C'est le plus beau chevalier, le meilleur et le plus gracieux, le plus désiré d'entre tous et le plus aimé qui ait vu le jour de ce temps. Il me semble que tu ne dois le cacher ni à moi ni à personne, puisque tu ne saurais être né de plus noble chevalier. – Reine, rétorqua Galaad, puisque tu le sais, je ne vois pas de raison pour ajouter quoi que ce soit. Quant à le déclarer publiquement, c'est une autre affaire. On le saura le temps venu. »

Tous deux devisèrent de la sorte jusqu'à la nuit et, malgré sa jalousie instinctive, Guenièvre ne pouvait s'empêcher d'admirer l'adolescent si semblable à l'homme qu'elle aimait plus que tout au monde. Et, l'heure de dormir venue, le roi emmena Galaad dans sa chambre et le fit coucher dans le lit où il avait coutume de dormir lui-même, afin de l'honorer au mieux ; puis il alla, ainsi que Lancelot et les autres barons, se reposer lui-même. Seulement, il ne put trouver le sommeil, tant il était tourmenté, préoccupé. Et la plupart des compagnons de la Table Ronde se trouvaient dans le même cas. Ils ne dormirent guère, cette nuit-là. Ils se savaient sur le point de partir pour la plus hasardeuse des aventures qu'ils eussent jamais risquée.

Quand le soleil chassa la nuit, le roi quitta son lit, s'apprêta et vint en la chambre où Gauvain et Lancelot avaient couché. Il les trouva déjà habillés et plus résolus que jamais. Arthur, qui les aimait comme s'ils eussent été ses propres fils, les salua affectueusement. Ils s'étaient mis debout pour lui souhaiter la bienvenue, mais il les fit rasseoir et prit place à leurs côtés. Puis, regardant son neveu, il lui dit : « Gauvain ! Gauvain ! tu m'as trahi de bien étrange façon ! Jamais ma cour n'a reçu de toi autant de bien qu'elle en reçut de mal

aujourd'hui. Pourquoi avoir prononcé ce vœu inconsidéré qui a forcé tous les autres à t'imiter ? Était-ce bien nécessaire ? – Mon oncle, répondit Gauvain, souviens-toi des prédictions de Merlin : il savait de longue date qu'un jour nous devrions nous lancer dans cette quête du Graal parce que Dieu l'avait ordonnée de toute éternité. » Au seul nom de Merlin, Arthur se rembrunit davantage encore. « Ah ! murmura-t-il, que n'est-il là ! Il me dirait ce qu'il convient de faire ! » Puis il demeura tout pensif et muet, tandis que les larmes lui ruisselaient sur le visage.

À le voir si triste, Gauvain et Lancelot sentirent une égale tristesse les envahir. Ils n'osaient cependant rien dire. « Dieu tout-puissant ! reprit enfin le roi, je croyais ne jamais me séparer de la compagnie que le destin m'avait envoyée ! » Et, se tournant vers Lancelot, il ajouta : « Lancelot, mon ami, par la foi et le serment qui nous lient tous deux, je te prie de m'aider. – En quoi le puis-je, roi Arthur ? Tu le sais je ferais n'importe quoi pour ton service. – Justement, et voilà pourquoi je te demande par quel moyen je pourrais différer cette quête, si vraiment la chose est possible. – Roi, répliqua Lancelot, tu as entendu comme moi tous les compagnons s'engager à commencer la quête et à la poursuivre pendant au moins un an et un jour. Je doute qu'aucun d'eux se renie. Ce serait là se parjurer, et tu ne saurais quant à toi sans grande déloyauté leur demander de renoncer. – Hélas ! reprit Arthur, tu dis vrai, Lancelot. Mais le grand amour que j'ai pour vous tous m'oblige à parler ainsi. Quel malheur est aussi le mien de ne pouvoir rien empêcher ! Et pourtant, si c'était possible et convenable, je ferais tout pour retarder votre départ... »

Tous trois si longtemps devisèrent de la sorte que le soleil avait déjà séché la rosée. La salle commençait à se remplir de barons quand la reine Guenièvre y entra et se dirigea vers Arthur. « Roi, dit-elle, tes chevaliers t'attendent pour aller à la messe, car il ne serait pas bon que vous vous quittiez sans un acte solennel ». Arthur se leva et s'essuya furtivement les yeux pour que personne ne pût s'apercevoir qu'il avait pleuré. Gauvain se fit apporter ses armes, Lancelot de même puis, tout armés, sauf de leurs boucliers, ils se joignirent à leurs compagnons et, avec eux tous, allèrent à l'église entendre la messe. Quand l'office fut terminé, tout le monde revint dans la grande salle et y prit place côte à côte.

« Roi Arthur, dit alors le roi Baudemagu, puisque cette entreprise est si magnifiquement commencée qu'elle ne peut plus être abandonnée, je crois qu'il conviendrait de faire apporter les reliques et de renouveler sur elles notre vœu d'hier soir. – J'y consens, répondit Arthur, puisque c'est là ton désir et le vôtre à tous et que, de toute façon, je ne m'y puis opposer. » Il envoya donc les clercs chercher les reliques sur lesquelles se prêtaient les serments de la cour ; puis il

appela Gauvain et lui dit : « Comme tu as donné le signal de cette quête, il te revient d'être le premier à jurer solennellement ta volonté devant Dieu et devant les hommes. » Mais le roi Baudemagu s'interposa : « Roi Arthur, dit-il, avec ta permission, je prétendrai qu'il n'appartient pas à Gauvain de prêter d'abord le serment. La première place est due à celui que nous tenons pour seigneur et maître de notre assemblée : Galaad, puisqu'il a été choisi pour occuper le Siègle Périlleux. Étant le Bon Chevalier que nous attendions tous, il est juste que son serment précède les nôtres. Cela fait, nous prêterons tous le même serment que lui, car il doit en être ainsi. »

On appela donc Galaad. Il s'avança, s'agenouilla devant les reliques et jura, en loyal chevalier, de poursuivre la quête un an et un jour, voire davantage s'il le fallait, et de ne revenir à la cour qu'il n'eût appris la vérité au sujet du saint Graal, de la Lance qui saigne et de la blessure du Roi Pêcheur. Après lui, Lancelot répéta mot pour mot la formule, puis vint le tour de Gauvain, de Bohort, de Lionel, de Girflet, de Baudemagu, de Sagremor, d'Yvain et, l'un après l'autre, de tous les compagnons de la Table Ronde. Quand tous se furent exécutés, les clercs qui tenaient les registres déclarèrent avoir dénombré cent cinquante chevaliers si vaillants qu'on n'en connaissait aucun qui pût être traité de lâche. Ensuite, à la prière du roi, ils allèrent déjeuner [10]. Enfin, tous coiffèrent leurs heaumes pour signifier leur intention de ne plus demeurer davantage.

Quand la reine Guenièvre les vit sur le point de partir, elle se prit à mener aussi grand deuil que si elle avait vu morts devant elle tous ses amis. Mais, pour éviter de laisser paraître son affliction, elle se précipita dans sa chambre et se laissa choir sur son lit, se lamentant et versant des larmes abondantes. Ses suivantes, effrayées, ne savaient comment la distraire de ce chagrin dont elles connaissaient bien assez l'objet. Aussi l'une d'elles alla-t-elle informer Lancelot que, Guenièvre étant au plus mal, il devait absolument l'aller visiter avant de partir.

Il était sur le point de sauter en selle, mais quand la suivante lui eut délivré le message, il se précipita vers la chambre de la reine, tout ému de la savoir émue d'une telle douleur. Or, dès qu'elle le vit entrer, revêtu de ses armes, elle s'écria : « Ah ! Lancelot ! tu m'as trahie et réduite à la mort, toi qui me laisses en la maison du roi pour te rendre en terre étrangère d'où tu ne reviendras si Dieu lui-même ne te ramène vers moi ! » Troublé par ces paroles, Lancelot se jeta aux pieds de la reine. « Je te demande pardon, dit-il, ô toi que j'aime plus que tout au monde. Je ne pouvais pas ne pas m'engager dans cette quête, il y allait de mon honneur, et je sais que tu ne m'aimerais plus si j'étais déshonoré ! – Hélas ! soupira Guenièvre, voilà précisément ce qui tant me tourmente : savoir que tu devais partir et ne pas vouloir que tu partes ! – Je t'assure, reine, que, si Dieu le veut, je reviendrai

plus tôt que tu ne penses. – Ah ! misère de ma vie ! reprit Guenièvre, mon cœur ne me l'assure pas. Au contraire, il me jette dans des alarmes telles que jamais femme n'en éprouva pour un homme ! »

Et la reine se mit à verser des torrents de larmes. Ne sachant plus que faire ni que dire, Lancelot saisit les mains de Guenièvre et les couvrit de baisers. « Douce dame, dit-il enfin, je ne m'en irai qu'à condition que tu me le permettes. » Guenièvre le regarda avec tendresse. « Lancelot, dit-elle, si je n'écoutais que mon cœur, jamais je ne t'accorderais l'autorisation de partir. Mais, je le sais trop, tu ne pourrais plus vivre si tu devais renier ton serment. Tu partiras donc, j'y souscris, mais je te place sous la protection de celui qui subit tourments et souffrances pour sauver le lignage humain de la mort éternelle. Qu'il te protège et te sauve en tous lieux, Lancelot. Pars, maintenant, et ne regarde pas en arrière. »

Le cœur lourd, Lancelot quitta la chambre de Guenièvre et alla rejoindre ses compagnons qui étaient déjà à cheval et qui commençaient à s'impatienter, car ils n'attendaient que lui pour partir. À son tour, il sauta en selle, et le roi Arthur, qui montait un magnifique palefroi blanc, donna le signal du départ, car il leur faisait un bout de conduite, voulant leur tenir compagnie le plus qu'il pourrait. Ils traversèrent les rues de la forteresse et se retrouvèrent dans la grande prairie. De tous ceux qui demeuraient à l'intérieur, il n'en était pas un qui ne pleurât à chaudes larmes. Alors que ceux qui partaient ne montraient aucune tristesse, aucun regret, tant la pensée de découvrir les grands mystères du Graal s'était déjà emparée de leur être.

Après qu'ils furent arrivés dans la grande forêt et qu'ils y eurent chevauché durant plusieurs heures, ils s'arrêtèrent au pied d'une croix dressée à un carrefour. « Mon oncle, dit alors Gauvain au roi Arthur, il me semble que tu nous as accompagnés assez loin. Il convient que tu t'en retournes maintenant vers Kamaalot, car tu ne saurais être des nôtres. – C'est juste, répondit le roi, mais le retour sera plus pénible que l'aller, et c'est avec un vif regret que je vous quitte. Il le faut, pourtant, dussé-je en être désolé. » Gauvain retira son heaume, les autres l'imitèrent, et le roi donna l'accolade à tous ses barons l'un après l'autre, sans en oublier aucun. Quand ils eurent relacé leurs heaumes, ils se recommandèrent mutuellement à Dieu en versant d'abondantes larmes. Puis ils se séparèrent. Le roi reprit la direction de Kamaalot, et les compagnons continuèrent à chevaucher à travers la forêt jusqu'au moment où ils parvinrent à la forteresse de Vagan.

Ce Vagan était un baron de bon lignage qui s'était montré irréprochable chevalier durant toute sa jeunesse. Lorsqu'il vit les compagnons de la Table Ronde défiler dans les rues de sa forteresse, il fit fermer toutes les portes et dit que, puisque Dieu lui avait fait

l'honneur de les lui amener, lui-même ne les laisserait pas repartir sans les avoir d'abord comblés de tous les dons possibles. Les ayant ainsi retenus de force, il les fit désarmer et se montra si prodigue à leur endroit d'honneurs et de riches présents qu'ils en furent tout abasourdis. Et ils se reposèrent, cette nuit-là, de façon très agréable dans le vaste logis que Vagan leur avait procuré.

Dès que le soleil fut levé, ils s'apprêtèrent à se lancer résolument dans les aventures. Ils prirent leurs armes et, après avoir entendu la messe dans une chapelle, montèrent à cheval et recommandèrent à Dieu leur hôte si aimable et si généreux, le remerciant de l'honneur qu'il leur avait fait. Quant à Vagan, comme il connaissait le but de leur quête, il appela sur eux la protection divine et les accompagna jusqu'à la grande porte de sa forteresse. Et, là-dessus, les compagnons s'engagèrent à nouveau dans la forêt, qui devenait à chaque pas plus profonde et plus épaisse.

Au bout de plusieurs heures, ils se retrouvèrent, au débouché, devant une grande plaine que traversait une large rivière aux eaux abondantes. « Seigneurs, dit alors Perceval à ses compagnons, si nous restons ensemble, nous n'aboutirons à rien. Il vaudrait mieux nous séparer. Que chacun de nous chevauche de son côté. – Tu as raison, dit Gauvain ; si nous poursuivons groupés comme nous le sommes, il ne nous arrivera aucune aventure, et nous nous acquitterons bien mal de notre tâche. Nous allons donc suivre ton conseil, Perceval, et partir un par un à la recherche du saint Graal. » Tous les autres en tombèrent d'accord. On se sépara donc, et chacun choisit la direction qui lui paraissait la meilleure. Et voilà comment les compagnons de la Table Ronde s'éparpillèrent de tous côtés^[11].

3

Les Égaréments de Perceval

Après avoir quitté ses compagnons, Perceval eut beau chevaucher toute la journée le long de la rivière, il ne rencontra aucune aventure et ne trouva pas même d'endroit où se faire héberger. Ainsi forcé de passer la nuit à la belle étoile dans la forêt, il retira le mors à son cheval, de sorte que celui-ci pût se repaître de la belle herbe drue qu'emperlait déjà la rosée. Lui-même s'allongea au pied d'un arbre, mais il ne put trouver le sommeil, tant l'obsédait la crainte de ne jamais retrouver le chemin de Corbénic. Et pourtant il lui fallait retourner là-bas, il lui fallait percer les mystères du Graal. Depuis que son épée avait été ressoudée par le forgeron Govannon, près du lac Cotoatre, il se sentait plus fort, mais il vivait tout de même dans la hantise qu'elle ne se rompît à nouveau si, emporté par sa fureur guerrière, il se laissait aller à frapper une deuxième fois un adversaire déjà blessé.

Au matin, quand le soleil parut à l'horizon, Perceval se leva, sangla sa monture et, une fois équipé, se remit en route avec l'espoir de rencontrer quelque aventure à la hauteur de sa prouesse. La matinée lui parut fort agréable, car la forêt était vaste et riche en essences de toute espèce, et le joyeux ramage des oiseaux l'égayait vivement. Comme il chevauchait de la sorte, il aperçut devant lui un chevalier accompagné d'une jeune fille dont l'aspect était pour le moins extraordinaire. Son cou, son visage et ses mains étaient en effet plus noirs que charbon. De plus, ses membres étaient tout tordus et ses yeux, plus rouges que braises, écartés d'au moins une paume. Sa taille semblait ridiculement petite, et ses jambes trop courtes lui interdisaient de passer les pieds dans les étriers. Ses cheveux étaient

soigneusement tressés, mais d'une tresse si courte et si noire qu'elle évoquait plutôt une queue de rat qu'autre chose. Elle n'en chevauchait pas moins fièrement, un fouet à la main, et, par souci d'élégance, laissait négligemment reposer l'un de ses mollets sur l'encolure de son palefroi. De temps à autre, elle se rapprochait du chevalier, lui ceignait le col et l'embrassait avec beaucoup de tendresse. Et le chevalier lui rendait ses baisers avec un plaisir manifeste.

Quand Perceval les eut bien examinés l'un et l'autre, sa stupeur fut telle, un instant, qu'il arrêta son cheval et se signa. Puis il ne put s'empêcher d'éclater de rire. Comprenant que cette hilarité visait son amie, le chevalier en fut très affligé et, abordant Perceval, lui demanda pourquoi il s'était signé à trois reprises avant de rire aux éclats.

« Je vais te l'expliquer, répondit Perceval. En voyant ce diable chevaucher à tes côtés, j'ai eu peur, et voilà pourquoi je me suis signé. Mais en le voyant t'accoler et t'embrasser, le spectacle m'a paru si incongru que mon rire a fusé tout seul. Or, mon ami, sans te fâcher, je te prie, dis-moi si c'est là diable ou créature humaine. Quant à moi, j'en jure, on me donnerait en échange tout le royaume de Bretagne, que je n'accepterais pas de chevaucher trois jours de suite avec ce monstre. J'aurais trop peur qu'il ne m'étrangle ou me tue ! » À ce discours, le chevalier éprouva une telle colère qu'il s'empourpra.

« Comment ? s'écria-t-il d'un ton furieux. Que viens-tu de dire là ? Rien ne pouvait me fâcher plus gravement que tes railleries et tes rires ! Car j'aime mon amie plus que mon propre cœur, et elle me paraît si belle qu'à mes yeux nulle dame au monde, nulle jeune fille ne saurait lui être comparée ! » En lui-même, Perceval se dit que le chevalier avait raison : aucune femme ne lui avait seulement paru comparable pour la laideur. « Mais je ne laisserai pas cette injure impunie ! reprit le chevalier. Je ne mangerai plus, sache-le, que je ne l'aie vengée à tes dépens. Assurément, si mon amie avait entendu tes paroles, elle en serait morte sur-le-champ, tant elle est sensible. Or, si elle mourait, je me tuerais, car, sur ma foi, il me serait impossible d'aimer jamais une autre femme. Je te défie ! – S'il plaît à Dieu, rétorqua Perceval, je saurai me défendre. »

Ils s'éloignèrent l'un de l'autre, saisirent leurs boucliers par les courroies et, brandissant leurs lances, lâchèrent la bride aux chevaux. La rencontre fut si violente qu'ils se retrouvèrent désarçonnés tous deux. Mais ils se relevèrent prestement et, se ruant sus, reprirent aussitôt la lutte, à l'épée cette fois, mais avec autant d'acharnement, et en s'assenant mutuellement des coups terribles sur les heaumes. Leurs boucliers furent bientôt en piteux état et, vu la folie meurtrière de leurs épées, c'était miracle que l'un ou l'autre ne fût déjà mort. Ils finirent cependant par se fatiguer, tant et si bien que leurs coups

avaient de moins en moins de force. Enfin, Perceval rassembla tout son courage, et la honte que lui causait cet interminable duel lui donna la force de lancer une nouvelle attaque et de harceler son adversaire au point d'en venir à bout. Il le renversa dans l'herbe, lui arracha son heaume qu'il envoya rouler à trente pieds de là, et il aurait volontiers coupé la tête du chevalier si celui-ci n'avait demandé grâce et merci, au nom de Dieu et pour l'amour de sa dame. La fureur de Perceval s'apaisa immédiatement. Il remit son épée au fourreau et demanda au vaincu qui il était et d'où il venait. Le chevalier répondit qu'il venait de la Terre Foraine et qu'on l'appelait le Beau Mauvais.

« Chevalier ! s'écria Perceval, sur ma tête, il y a dans ce nom du vrai et du faux ! Tu n'es certes pas beau et mauvais, mais beau et bon, tu l'as prouvé par ton comportement. » Certes, en regardant la jeune femme, il ne put s'empêcher de rire à nouveau, mais il n'insista pas, se contentant de demander au chevalier le nom de son amie. « Elle se nomme Rosette la Blonde, répondit le chevalier. Apprends qu'il n'est dame plus courtoise au monde, car elle est non seulement belle mais aimable et douce. Et je l'aime avec tant de ferveur que, plutôt que de me séparer d'elle, sache-le, je préférerais perdre un œil ! – Chevalier, il ne serait pas trop courtois de vouloir vous séparer tous deux. Tu vas néanmoins me jurer de te rendre le plus tôt possible à la cour du roi Arthur. Tu t'y constitueras prisonnier de ma part auprès du roi et emmèneras ton amie pour la confier à la reine Guenièvre. – Seigneur, répondit l'autre, cela me convient parfaitement, car il n'est cour plus digne de recevoir celle que j'aime, ses rares mérites et son irréprochable courtoisie. Mais dis-moi au nom de qui je devrai me présenter. – Tu diras au roi et à la reine que c'est Perceval le Gallois qui vous envoie. – Seigneur, reprit le chevalier, je le ferai bien volontiers. Mon amie et moi, nous allons partir immédiatement pour la cour du roi Arthur. » Et, en effet, sitôt qu'ils eurent salué Perceval, le chevalier et la jeune fille laide qu'il aimait à la folie s'éloignèrent dans la forêt.

Encore amusé par la rencontre de l'étrange couple, Perceval reprit sa route et, bientôt, déboucha dans une des plus belles prairies du monde. À ses pieds se trouvait un très beau gué ; sur l'autre rive se dressait un pavillon. Perceval se dirigea à vive allure vers le gué et l'aborda ; mais comme il allait permettre à son cheval de s'y abreuver, un chevalier magnifiquement équipé surgit du pavillon, et, tout en galopant vers Perceval, cria : « Par Dieu, chevalier ! c'est pour ton malheur que tu as violé ce gué ! tu vas le payer très cher ! »

Il n'avait pas encore fini de parler qu'il arriva sur Perceval, et il s'apprêtait à le frapper de sa lance quand il s'aperçut que celui-ci n'avait ni lance ni bouclier. Perceval avait en effet brisé l'une et l'autre au cours du combat précédent. Faisant alors demi-tour, le chevalier du

gué ordonna à une jeune fille qui se tenait à l'entrée du pavillon d'apporter une lance et un bouclier. La jeune fille s'empressa d'obéir, tendit les armes à Perceval qui en fut fort aise et, là-dessus, le chevalier lui cria de se mettre en garde, répétant qu'il lui en coûterait très cher d'être entré dans le gué sans sa permission.

Ils s'attaquèrent avec violence en se portant de rudes coups ; les lances volèrent en éclats, mais Perceval heurta avec tant de force son adversaire qu'il le culbuta et l'envoya rouler de tout son long dans l'herbe. Et la chute fut si rude que, lacets rompus, le heaume du chevalier roula au loin. Perceval mit aussitôt pied à terre, car il se serait cru déshonoré de combattre à cheval un adversaire à pied. Il attaqua donc celui-ci à l'épée et lui porta tant et tant de bons coups qu'il en vint à bout. L'autre demanda grâce et se constitua prisonnier. Perceval lui répondit : « Seigneur, je t'épargnerai volontiers, mais à condition que tu me dises pour quelle raison tu t'en prends à qui veut franchir le gué.

— Je vais te le dire, seigneur. Sache que je me nomme Urvoen et que je suis fils de la reine de Noire-Épine. Le roi Arthur m'a fait chevalier à Carduel, dans sa grande salle et, depuis, j'ai parcouru tout le pays. J'ai rencontré nombre de chevaliers, les ai affrontés et, sans mentir, je puis affirmer les avoir tous vaincus. Or, une nuit, comme je chevauchais à l'aventure, il se mit à pleuvoir si fort que le ciel tout entier, pensai-je, allait se déverser sur ma tête. Le tonnerre grondait ; les nues étaient sillonnées d'éclairs qui répandaient une lumière si inquiétante que je craignis le pire. Le vent m'emportait dans ses tourbillons, et j'avais l'impression que j'étais la proie de tous les diables de l'enfer. Quant à mon cheval, il était si terrorisé que je ne pouvais plus le maîtriser et qu'il m'entraînait malgré moi. Et par derrière, se faisait un tel vacarme que j'aurais juré que les arbres s'effondraient tous sur mes talons.

« Dans la détresse où je me trouvais, j'aperçus alors devant moi, sur la plus belle mule que j'aie jamais vue, une jeune fille qui galopait à vive allure. Je me mis aussitôt à la suivre et m'efforçai de la rattraper. Si noires étaient les ténèbres que je n'aurais certes pu suivre ses traces, sans les éclairs qui me la montraient par intermittence au sein de la tourmente. Après l'avoir poursuivie de la sorte un assez long temps, je la vis pénétrer dans le plus beau château du monde. Je fis de même sur ses pas et survins en même temps qu'elle dans la grande salle. Alors seulement elle parut s'apercevoir de ma présence, s'approcha de moi, me jeta les bras autour du cou, me fit désarmer par ses valets et me réserva un accueil chaleureux. Elle était si belle que je m'en épris immédiatement et, durant la nuit, je m'enhardis au point de lui demander son amour. Elle répondit qu'elle accepterait de grand cœur de m'aimer, mais à une condition. Je m'enquis de cette

condition, et j'appris qu'il me faudrait accepter de rester auprès de ma dame et de renoncer à chevaucher par le pays. Pouvais-je refuser ? Aveuglé par la passion comme je l'étais, j'acceptai, et ce quoiqu'il m'en coûtât fort de renoncer à la chevalerie.

« Elle m'expliqua alors la tâche qui m'incomberait : « Cher ami, dit-elle, il est un gué non loin de ce château. Près de ce gué, tu dresseras un beau pavillon où tu te tiendras constamment, et tu ne laisseras franchir le gué à quiconque se présentera. Tu combattras ceux qui y prétendraient jusqu'à ce qu'ils renoncent à passer de l'autre côté. Voilà tout ce que je te demande : ainsi pourras-tu jouir de moi tout en poursuivant tes prouesses de chevalier. » Il est inutile de dire avec quelle joie j'accueillis la proposition.

« Voilà maintenant près d'un an que je demeure au bord de ce gué avec mon amie et, depuis lors, j'ai obtenu d'elle tout ce que je désirais. Le château se trouve là, tout près du pavillon, mais personne, hormis mon amie, les jeunes filles qui sont avec elle et moi-même, ne peut le voir^[12]. Mais, à présent que tu m'as vaincu, tu peux en user de moi à ta guise : tu peux me tuer ou me laisser vivre. Tu peux encore prendre ma place et garder le gué : mon amie te fera grand honneur et te procurera tout ce que tu désires, car elle a de grands pouvoirs.

— Ami, répondit Perceval, sache que je ne resterai ici à aucun prix. Je n'exige de toi qu'une chose, c'est de laisser désormais librement passer ce gué à tous ceux qui se présenteront. — Seigneur, je t'obéirai en homme sur qui tu as pouvoir de vie et de mort. » Or, tandis que Perceval s'entretenait de la sorte avec Urvoen et lui ordonnait de ne plus interdire à quiconque le Gué Périlleux, on entendit un fracas si terrible que la forêt avoisinante, eût-on dit, s'engloutissait tout entière dans un abîme infernal. Et, parmi ce tumulte effroyable, une fumée envahit le ciel et l'assombrit au point qu'on se fût cru au plus noir de la nuit. Là-dessus, du fond de ces ténèbres retentit une voix très forte mais d'une infinie douceur, qui criait : « Perceval le Gallois ! nous te maudissons ! Nous avons beau n'être que de faibles femmes, tu nous as infligé aujourd'hui la plus vive douleur que nous ayons jamais éprouvée. Oh ! oui, sois maudit, Perceval ! et sache qu'en résulteront pour toi de grandes peines ! »

Après s'être tue un instant, la voix reprit, plus forte encore : « Urvoen ! Urvoen ! fais vite et ne t'arrête pas ! Tarde davantage, tu me perdras ! » Ces paroles bouleversèrent si fort le chevalier qu'à plusieurs reprises il supplia Perceval de le laisser partir. Tout étonné de cette insistance, Perceval lui demanda de s'en expliquer. « Ah ! seigneur chevalier ! s'écria Urvoen, au nom de Dieu, je t'en supplie, laisse-moi aller ! » Et comme Perceval, encore sous le choc de la malédiction, demeurait coi, Urvoen profita de sa distraction pour se précipiter vers son cheval. Et déjà il sautait en selle quand Perceval le

retint par un pan de son haubert. « Chevalier ! tu ne m'échapperas pas si facilement ! » s'écria-t-il. Les yeux agrandis d'épouvante, Urvoen le conjura une nouvelle fois de le laisser partir, ajoutant que s'il devait rester là plus longtemps, il se tuerait. La voix se fit alors plus pressante encore : « Urvoen, hâte-toi ! sinon, tu m'auras définitivement perdue ! »

Or le chevalier fut saisi d'une telle douleur en s'entendant menacer de la sorte qu'il tomba évanoui au sol. Quant à Perceval, il comprenait de moins en moins ce qui se passait et demeurait pétrifié, quand, subitement, il se vit entouré d'une foule d'oiseaux si drue que le ciel en semblait entièrement rempli. Et il n'avait jamais vu non plus d'oiseaux si noirs ni acharnés, car tous se précipitaient sur lui et, en tournoyant, tentaient de lui crever les yeux. Il en était tout abasourdi quand le chevalier, revenant à lui, découvrit la scène et, bondissant aussitôt sur ses pieds, se mit à rire aux éclats en manifestant une joie extrême. « Que je sois maudit si je ne viens à votre aide ! » s'écria-t-il. Il saisit son bouclier et, l'épée à la main, se précipita sur Perceval qui, rendu furieux par ce nouvel assaut, lui cria : « Veux-tu donc recommencer le combat ? – Oui, et je te défie ! » répondit Urvoen.

Ils fondirent alors l'un sur l'autre avec une égale énergie ; mais Perceval eut bientôt le dessous, car les oiseaux le harcelaient de si près qu'ils le faisaient vaciller au point de le renverser. Mais la perspective de sa défaite lui donna de nouvelles forces, redoubla son courage et décupla sa rage. Le poing raffermi sur son épée, il frappa l'un des oiseaux les plus proches et l'atteignit au beau milieu du corps, en faisant jaillir les entrailles. L'oiseau tomba à terre mais, durant sa chute, il se transforma en femme – en cadavre de femme – et cette morte avait un corps superbe, le plus beau corps de femme que Perceval eût jamais vu^[13].

Or, tandis que ce spectacle le plongeait au comble de l'affliction, les oiseaux qui le pressaient reculèrent et, se précipitant vers le cadavre, l'emportèrent en un clin d'œil dans les airs. Alors, Perceval, se voyant débarrassé d'eux, se précipita sur le chevalier qui le supplia, au nom de Dieu, de l'épargner. « À condition que tu m'expliques les prodiges que je viens de voir ! » répliqua Perceval. – Bien volontiers, seigneur, dit Urvoen. Le prodigieux fracas que tu as entendu provient, sache-le, du château de mon amie. Elle l'a anéanti pour l'amour de moi. La voix que tu as entendue est la sienne, elle m'appelait. Quand elle a compris que je ne pourrais t'échapper, elle a changé d'aspect, ainsi que ses suivantes, et a volé ici pour te combattre et me porter secours. En les voyant, je n'ai pu m'empêcher d'accourir à leur aide et, normalement, nous aurions dû te tuer. Mais, je le vois trop, personne, eût-il des pouvoirs magiques, ne peut rien contre toi. J'ai la certitude que tu es un fidèle serviteur de Dieu et l'un des meilleurs chevaliers

du monde ! Sache également que celle que tu as tuée ne risque rien : en ce moment, elle se trouve déjà dans l'île d'Avalon où la mort est inconnue. Mais, au nom de Dieu, je te prie maintenant de me laisser retourner vers mon amie. Elle m'attend. »

À ces mots, Perceval se mit à rire et lui accorda la permission de partir. Urvoen en éprouva une telle joie qu'il en oublia son cheval et s'en fut à pied. Mais il n'avait pas fait deux arpents que Perceval vit des jeunes femmes l'emporter au milieu de tumultueuses manifestations d'allégresse. Alors, Perceval se remit en selle, dans l'espoir de rattraper tout le groupe et de satisfaire sa curiosité quant à l'amie du chevalier. Mais à peine eut-il enfourché son cheval que tout s'était évaporé, jeunes femmes, chevalier, tout – même, à ses côtés, le cheval du vaincu. Plein de stupeur, il revint sur ses pas, tout pensif. N'avait-il pas rêvé ? [14]

Il repartit donc et, fort préoccupé de son entreprise, il poursuivait sa route, encore étonné de son extraordinaire aventure, quand, parvenu à l'orée d'un bois, il vit s'approcher un vieillard barbu qui, avec la faux qui lui pendait au col, avait tout l'aspect d'un faucheur. En abordant Perceval, l'homme lui saisit son cheval au mors et dit : « Étourdi ! tu t'égares dans des aventures qui ne te rapportent que des ennuis ! Quel besoin as-tu de franchir des gués qui te sont peut-être interdits ? »

Très étonné de ces paroles, Perceval répliqua : « Vieil homme, en quoi cela te concerne-t-il ? – Cela me concerne, rétorqua le vieux, cela nous concerne, moi et les autres, et cela nous concerne, sache-le, toi et moi plus encore que les autres ! – Mais, s'exclama Perceval de plus en plus étonné, qui es-tu donc ? » Le vieil homme éclata d'abord de rire. « Quelqu'un que tu connais très mal, dit-il enfin, mais qui, en revanche, te connaît très bien. Sache en tout cas que ceux qui me connaissent en éprouvent souvent du chagrin, car ce que je leur dis ne leur fait pas forcément plaisir. – Je comprends de moins en moins, dit Perceval. Qui donc es-tu ? – Un faucheur, comme tu peux t'en rendre compte. – Cependant, qui t'a si bien renseigné sur moi ? – Je savais ton nom dès avant que tu ne fusses venu au monde. »

Aussi intrigué qu'agacé par ces propos pour le moins sibyllins, Perceval finit par s'écrier : « Au nom de Dieu, je te conjure de me dire ce que tu sais de moi et ce qu'il en est de toi. Oui, au nom de Dieu, je t'en conjure ! – Je ne te cacherai rien, répondit le vieil homme. Tu es Perceval le Gallois, et on t'appelait autrefois le Fils de la Veuve Dame. Tu as quitté le manoir de ta mère sans même te retourner, et tu ignorais que le chagrin causé par ton départ avait tué celle-ci. Tu es allé à la cour du roi Arthur te faire armer chevalier. Tu t'es complu dans d'innombrables aventures qui t'ont souvent fait partager le lit de femmes que tu prétendais aimer plus que toutes les autres. Tu es allé à

la cour du Roi Pêcheur et n'y as posé aucune question au sujet de la coupe d'émeraude d'où émane une magnifique lumière et de la Lance qui saigne. Et, depuis, en vain cherches-tu à retrouver le chemin qui mène à la forteresse du Roi Pêcheur. Tu vois, je te connais bien, Perceval, fils du comte Evrawc !

— Certes, répondit Perceval, tu me parais bien renseigné à mon sujet. Mais moi, je ne te connais pas. — Tu me connais pourtant un peu. Puisque tu m'en conjures au nom de Dieu, je ne te cacherai rien. Tu as déjà entendu ma voix dans la forêt. Tu m'as vu une fois sous l'apparence d'un enfant, sur un arbre, et une autre fois sous l'apparence d'un bûcheron. — Merlin ! s'écria Perceval, c'est donc toi ! — Je vois que tu ne m'as pas oublié, dit le faucheur en riant. Mais, Perceval, la dernière fois que je t'ai vu, tu étais fort embarrassé. Ton épée était brisée, et tu savais que seul Govannon, le forgeron du lac Cotoatre, serait capable de la ressouder. Or, il me semble qu'aujourd'hui ton épée est de nouveau entière. Comment t'y es-tu pris pour dénicher le forgeron ? Tu ignorais où se trouvait le lac Cotoatre. »

Perceval soupira : « J'ai suivi ton conseil. Je suis revenu chez la reine dont j'ignore encore le nom et à qui m'avait présenté ma cousine, Onenn, la Demoiselle Chauve. Tu m'avais laissé entendre qu'elle me conduirait au lac Cotoatre. Je suis donc rentré dans son pavillon mais, en réponse à ma question sur le lac Cotoatre, elle m'a avoué ne savoir en quel lieu de la terre il se trouvait. J'ai passé la nuit aux côtés de la reine. Certes, je lui avais dit que je l'aimais plus que toute autre au monde, mais tu sais bien que ce n'était pas vrai, que je me trouvais sous le coup d'un charme, d'une illusion.

« À mon réveil, le lendemain matin, une jeune fille se tenait dans le pavillon. Et cette jeune fille, dès qu'elle me vit ouvrir les yeux, me dit : « Perceval, je suis venue de bien loin te chercher. C'est ton amie Blodeuwen qui m'envoie te prier de la secourir, car Aridès d'Escavalon l'attaque chaque jour et détruit peu à peu ses domaines. Si tu ne te hâtes, tu arriveras trop tard car, à moins de trouver un défenseur d'ici là, force lui sera de se rendre à midi, demain. » Quand j'eus entendu ces paroles, je me précipitai sur mes armes, sans oublier mon épée brisée. On amena mon cheval et la reine me recommanda à Dieu en me donnant congé.

« Je me mis donc en route, accompagné de la jeune fille que m'avait envoyée Blodeuwen. Pour couper au plus court, nous prîmes un chemin de traverse, mais celui-ci était en fort mauvais état, boueux, défoncé, jonché de cailloux. En y galopant, je sentis que mon cheval boitait et me demandai à quoi l'imputer. Je descendis par l'étrier gauche et m'aperçus que mon cheval s'était enfoncé un clou dans le pied. Et déjà je me désolais quand la jeune fille me dit : « Ne

crains rien, Perceval. Dieu aide qui défend sa cause. Je sais que, non loin d'ici, habite un forgeron qui retirera ce clou avec tant d'adresse que ton cheval en perdra jusqu'au souvenir. Remonte en selle, je vais te conduire d'une traite à la demeure du forgeron.» Je fus bien soulagé d'entendre ces paroles, mais, ne voulant pas risquer de blesser davantage mon cheval en le réenfourchant, je suivis à pied ma compagne. Le forgeron habitait en effet très près de là, au bord d'un lac. Excellent ouvrier, il ne craignait pas le travail et, à peine eut-il vu le clou qui blessait mon cheval qu'il l'eut arraché. « Voilà qui est fait, me dit-il, tu pourras maintenant chevaucher à loisir. Ton cheval est guéri. Il ne souffrira plus. »

« J'en fus grandement soulagé et, après avoir vivement remercié le forgeron, je lui dis : « Ami, fais-moi savoir ton nom. – Volontiers, me répondit-il. On m'appelle Govannon. Je crois que je suis connu de la terre entière, et toi-même, à ce qu'il me semble, tu as entendu parler de moi. Car tu portes à ton flanc gauche une épée que je forgeai jadis moi-même. – Certes, répondis-je, mais elle est brisée, et l'on m'a assuré que toi seul serais capable de la ressouder. – Il se peut, en effet », répondit Govannon.

« Je dégainai alors et lui tendis les deux morceaux de l'épée. « C'est bien cela, dit-il. Attends-moi un instant. » Il suivit un sentier qui menait jusqu'au lac tout proche. Je l'entendis marteler la lame avec son maillet, mais il ne tarda guère à revenir, avec en main l'épée, tout aussi droite et unie que si elle n'avait jamais été brisée. Il me la tendit en disant : « Cette épée ne doit pas être ressoudée une seconde fois, sache-le, sans quoi je devrais mourir pour te la rendre entière. Et si tu l'as brisée, c'est pour avoir donné libre cours à ta fureur, au lieu d'en user comme tu devais. Promets-moi de ne plus la tirer jamais qu'à la dernière nécessité, car il n'est roi ni empereur en ce monde qui ait possédé sa pareille. »

« Après que j'eus fait au forgeron la promesse qu'il demandait, il m'affirma que j'accomplirais des prouesses avec cette épée si je savais me montrer compatissant envers les bons mais impitoyable envers les serviteurs de l'Ennemi. Tout joyeux, je remerciai Govannon du fond du cœur et, reprenant mon épée, cette épée que m'avait donnée le Roi Pêcheur de la part de la Dame du Lac, je l'examinai attentivement. Elle ne présentait pas plus de défaut que si elle n'avait jamais été brisée. Alors, je la remis au fourreau, pris congé du forgeron en le recommandant à Dieu et repris ma route vers la forteresse de mon amie Blodeuwen. Là, certes, ne me faillirent point les occasions d'utiliser mon épée au service du droit et de la justice, et, après avoir délivré Blodeuwen de son ennemi, je revins à la cour du roi Arthur. Et c'est de là, qu'après l'arrivée du Bon Chevalier et les merveilles dont il nous rendit témoins, je repartis en quête des grands secrets du saint

Graal et de la Lance qui saigne.

— Fort bien, dit le faucheur. Je vois que tu t'es assagi depuis notre dernière rencontre. Mais, Perceval, méfie-toi. Ton étourderie pourrait te valoir bien des mésaventures. Il n'est pas bon de s'attaquer à qui peut prendre l'aspect d'un oiseau. Puis souviens-toi que tu es sous le coup d'une malédiction. En l'occurrence, je ne peux rien faire pour toi. — Que veux-tu dire ? demanda Perceval. — Rien de précis, répondit le faucheur, sinon que tu n'es à l'abri d'aucun maléfice. » Sur cet avertissement, le faucheur lâcha le mors du cheval de Perceval et s'engagea dans la forêt. Perceval le regarda disparaître et demeura longuement songeur^[15].

Il finit cependant par se remettre en route, et, le bouclier au col, la lance au poing, chevaucha le reste de la journée sans rencontrer âme qui vive. Au sortir d'une forêt épaisse, il s'aperçut que le ciel était devenu très sombre. Pourtant, il le savait, ce n'était pas la fin du jour. Or, soudain, retentit le tonnerre, tandis que des éclairs zébraient en grand nombre les nues. Des tourbillons de poussière virevoltaient autour de lui, et il se sentait sur le point d'être emporté jusqu'aux extrémités du monde par la force du vent. Les branches qui se brisaient tout autour de lui l'emplissaient d'une angoisse d'autant plus vive qu'aux environs ne s'apercevaient ni tour, ni forteresse, ni refuge aucun. Et il se demandait comment affronter la tourmente quand, tout en dirigeant vaille que vaille son cheval le long de sentiers que noyaient les broussailles, il devina la silhouette d'une chapelle, vers laquelle il s'élança au triple galop. La porte était ouverte. Il entra.

Quoiqu'il eût le visage ruisselant au point d'être presque aveuglé, la sensation d'asile suffit à lui réjouir le cœur. Il mit pied à terre et, en examinant les lieux, s'aperçut qu'en dessous de l'autel gisait un chevalier mort, auprès duquel brûlait un cierge. Mais un coup de vent plus violent éteignit la flamme, et Perceval se retrouva plongé dans la plus profonde obscurité. Il se rappela alors que semblable chose lui était déjà arrivée dans une chapelle et qu'une main monstrueuse avait à l'époque soufflé la lumière. Il s'apprêta donc à combattre un adversaire éventuel et à mener résolument l'aventure jusqu'à son terme en exorcisant les sortilèges qui semblaient peser sur le lieu. Mais il n'y voyait rien. Tout était noir, tout était sombre.

À la lueur d'un éclair, il aperçut toutefois la main, une main immense, monstrueuse, crispée pour saisir tout ce qui passerait à sa portée. Il s'avança de ce côté et, d'une main ferme, abattit violemment son épée de manière à séparer la main du bras invisible qui la brandissait. Or, devant le coup, la main lui arracha l'épée du poing et la jeta au sol. Perceval recula, se baissa, récupéra son arme et, d'un geste irrésistible, frappa de nouveau du côté de la main. Et il avait l'impression de l'avoir touchée quand, d'une fenêtre à droite, surgit

une tête, peu à peu suivie par les formes indécises d'un torse nu, lequel se révéla progressivement prolongé de bras colossaux. La main réapparut alors, armée d'un tison ardent qu'elle jeta vers Perceval. Malgré le bond qu'il avait fait, celui-ci ne put s'empêcher de recevoir le projectile en pleine figure et d'en avoir les sourcils brûlés. Il se signa à la hâte, ne doutant pas qu'il ne fût assailli par une créature diabolique, et un violent coup de tonnerre éclata, la foudre fendit le mur au-dessous de la fenêtre, et une voix horrible résonna, disant : « Vassal, tu as commis une grande faute en entrant ici ! Sache que c'est pour ton malheur que tu l'as fait, car je vais te tuer de ma propre main, et tu reposeras inerte sur l'autel lorsqu'on te découvrira demain matin ! »

Sans prononcer le moindre mot, Perceval, de sa main levée, fit à nouveau le signe de la croix. Il vit alors la forme monstrueuse bondir en arrière et passer au travers du mur dans un grand tourbillon de vent et d'éclairs. La foudre frappa une solive de la chapelle et, aussitôt, tout l'édifice s'embrasa. Il n'était ni chevron ni planche qu'épargnât le feu, et Perceval fut projeté à terre, juste en dessous de l'autel. Il tenta, mais en vain, de se relever ; la tempête redoublait, et il crut qu'elle allait l'emporter dans les airs au milieu des flammes qui tournoyaient autour de lui. « Pitié, mon Dieu ! » s'écria-t-il, avant de perdre connaissance.

Quand Perceval revint de son évanouissement, le soleil brillait, clair et vermeil. Il se dressa sur son séant et, non sans stupeur, remarqua qu'un cierge, allumé sur l'autel, répandait à l'entour un jour plus éclatant que celui du jour. Au surplus, nulle trace d'incendie : la chapelle était intacte. Perceval se pencha pour examiner le mur au-dessous de la fenêtre sans y repérer la moindre fissure. Mais un regard circulaire lui confirma qu'un homme gisait au même endroit que la nuit précédente, sous l'autel. Apercevant alors une cloche d'où pendait une corde, il eut l'idée d'en sonner pour voir si quelqu'un viendrait. Il tira aussitôt sur la corde, et la cloche émit un tintement clair dans le frais matin. Et, quelques instants plus tard, entra dans la chapelle un très vieil homme vêtu d'une robe de bure grise toute rapiécée. Il avait une barbe qui se prolongeait jusqu'à la ceinture, ses cheveux lui flottaient jusqu'au milieu du dos, et sa peau était toute crevassée. Perceval le salua et l'autre lui rendit son salut en ces termes :

« Seigneur, sois le bienvenu. Si tu as pu passer ici cette nuit sans dommage, c'est que tu es l'un des meilleurs chevaliers de ce monde. Car résister à tous les diables qui viennent chaque nuit hanter cette chapelle n'est pas donné à tout le monde. – Ami, répondit Perceval, dis-moi, je te prie, où je pourrais trouver un prêtre susceptible d'enterrer dignement le mort qui est là, couché sous l'autel. Pour sûr, je ne laisserai pas ce malheureux ainsi et ne partirai qu'il n'ait été mis

en terre. – Prêtre je suis, dit le vieillard, n'en doute pas et, pour tout dire, j'ai enseveli, depuis que je réside près de cette chapelle, près de trois mille chevaliers que les diables avaient étranglés et tués. Or, il me semble que l'aventure est terminée puisque tu as soutenu victorieusement leurs assauts pendant toute la nuit. Ne t'inquiète pas, je me chargerai d'enlever le corps de ce malheureux et de lui chanter un service. »

Et ainsi fut fait. Après avoir tous deux tiré le cadavre de sous l'autel, ils l'enveloppèrent d'un riche drap de soie verte ouvré à motifs d'échiquier. Le vieillard plaça une croix d'or à la tête du mort, alluma deux cierges en deux chandeliers d'or fin qu'il prit dans un coffre et déposa ceux-ci de part et d'autre de la croix. Cela fait, Perceval et lui retournèrent à l'autel et l'ornèrent du mieux qu'ils purent. Enfin, le vieillard pria Perceval de sonner la cloche, et deux moines entrèrent là-dessus, qui apportant une étole et une chasuble, qui un calice d'argent pur. Le vieillard s'empara de l'un, revêtit les autres et s'avança vers l'autel. Durant l'office, qu'il suivit avec autant d'humilité que de dévotion, Perceval pria pour le salut du mort inconnu. Enfin, le service achevé, le vieux prêtre conjura le Ciel d'accorder le repos éternel à l'âme du malheureux qui gisait sous le drap de soie, et les moines emportèrent celui-ci jusqu'en un cimetière qu'entourait une rangée de charmes majestueux à chacun desquels étaient suspendus les boucliers de ceux qu'avaient tués les diables nocturnes de la chapelle.

En voyant les arbres et les boucliers, Perceval s'émerveilla fort, faute de comprendre, mais il ne posa aucune question, préférant laisser le prêtre ensevelir le mort. Or, les moines s'arrêtèrent sous un arbre fort à l'écart et auquel n'était suspendu nul bouclier, et c'est à son pied qu'ils déposèrent le défunt. Tout contre le tronc se dressait un magnifique caveau de marbre. Ils l'aspergèrent d'eau bénite puis y descendirent le corps, qu'ils recouvrirent d'une large et forte dalle de même pierre. Enfin, s'en étant retournés, ils revinrent peu d'instant après avec le bouclier du mort et le suspendirent à une branche haute. Alors seulement, Perceval interrogea le vieillard sur ce que signifiait tout cela.

« Beau doux ami, répondit le prêtre, puisque tu tiens à le savoir, voici, sans te rien cacher, de quoi il retourne. Dans ce vaste cimetière sont enterrés, sous les arbres que tu vois, toutes les victimes des monstres auxquels tu as résisté. Or, comme ils étaient de preux et nobles chevaliers, ils gisent dans des caveaux de marbre tandis que leurs boucliers ornent les arbres qui les surplombent. C'est la reine Blanchemore qui créa ce lieu. Elle repose ici, sous cet arbre-ci. Elle y fut enterrée la première, et ce cimetière fut inauguré par un tel malheur que, depuis lors, nul jour ne s'est écoulé sans qu'un chevalier

périsse de la main des démons. Or, si Blanchemore fut la première, le dernier sera celui-ci, car, grâce à toi, plus jamais les diables ne se manifesteront dans cette chapelle. Tu les en as écartés pour jamais, la voici de nouveau un endroit béni.

— Par Dieu tout-puissant ! s'écria Perceval, j'entends là merveilles ! Mais, s'il te plaît, d'où vous viennent tous ces tombeaux si vastes et si beaux ? — Je te le dirai sans détour : depuis que la reine a été tuée, il ne s'est passé de jour où nous n'ayons trouvé sous un arbre un nouveau tombeau sur lequel ne fût inscrit le nom de la victime de la nuit suivante. » Perceval s'étonna si fort du prodige, qu'avant de quitter le cimetière il demanda au vieillard la permission de parcourir les tombes afin d'y lire le nom des différents défunts. « Certes, je te l'accorde, répondit le vieux prêtre, mais il te faudra la journée pour cela. »

Perceval s'en fut néanmoins de tombe en tombe, déchiffrant une à une les inscriptions. Et s'il découvrit là des noms qu'il connaissait, du moins eut-il la joie qu'aucun n'appartînt à un chevalier de la Table Ronde. Après cela, il regagna la chapelle et, comme il y entra, le vieillard et les deux moines vinrent à sa rencontre et lui dirent : « Seigneur, suis-nous, nous t'hébergerons cette nuit pour l'amour de la sainte Trinité. Le jour déjà touche à sa fin, et tu ne trouveras aucune autre maison qui puisse t'accueillir. — Bien volontiers, répondit Perceval, mais il me faut d'abord aller quérir mon cheval et le ramener par ici.

— Ne t'inquiète pas de cela, dit le vieillard, ton cheval a déjà chez nous de quoi boire et de quoi manger : deux boisseaux d'orge, du foin et une belle litière de paille qui lui monte au ventre. » Perceval suivit donc les moines et entra dans la maison, mené par le vieux prêtre qui le tenait par la main et qui le désarma lui-même. L'un des autres lui apporta un vêtement gris, tel que le porte la brebis, non teint. Perceval le revêtit avec autant d'empressement que de bonne humeur, tandis que ses hôtes dressaient la table, y étendaient une nappe, puis y servaient du pain d'orge et de l'eau. Perceval prit place auprès d'eux et le repas commença, qui, pour n'être composé que de pain et de choux cueillis dans le jardin, suffit amplement à calmer leur faim. Et quand ils furent rassasiés, l'un des moines retira la table, tandis que le vieux prêtre, qui, quoique la nuit tombât, n'avait guère envie, semblait-il, d'aller se coucher, s'asseyait à côté de Perceval et l'interrogeait sur ses origines et ses intentions. « Seigneur, répondit Perceval, je viens de Galles et j'appartiens à la cour du roi Arthur. Je vais en quête d'aventures, encore que celles-ci soient parfois pénibles et sanglantes. J'ai affronté nombre de chevaliers qui m'assaillaient et me provoquaient, et si j'en ai tué beaucoup, j'en ai bien davantage vaincu, que j'ai envoyés se constituer prisonniers à la cour du roi. »

Le vieux prêtre le regarda d'un air sévère. « Penses-tu de la sorte sauver ton âme ? », demanda-t-il. Perceval se mit à réfléchir. Or, comme en lui-même il ne voulait pas révéler qu'il participait à la quête du saint Graal, il se contenta de répondre : « Seigneur, selon toi, que faut-il faire pour sauver son âme ? – Beau doux ami, dit le prêtre, je ne pense pas que l'on y parvienne en menant la vie que tu as menée jusqu'à présent, si j'en crois du moins ce que tu m'en daignes avouer. Si tu veux ton salut, les allées et venues auxquelles tu t'es livré si longtemps, tu dois y renoncer totalement, car l'orgueil seul te pousse à combattre. En fait, tu escomptes honneur et gloire mais, sache-le, l'honneur et la gloire n'ont guère de valeur lorsqu'au moment de comparaître devant Dieu l'on doit justifier ses actes. Qui consacre sa vie à tuer les autres ne peut espérer son pardon dans l'autre monde, dût-il prétendre avoir combattu pour de justes causes. La vie des humains n'appartient qu'à Dieu, sache-le, et tout ce que l'on peut conter d'autre à ce sujet n'est que prétexte pour légitimer de mauvaises actions. Et souviens-toi, mon ami, de ceci : qui meurt en état de péché ne peut prétendre au bonheur céleste. »

Les réflexions du prêtre ébranlèrent grandement Perceval. Qu'avait-il fait d'autre, jusqu'à présent, que se battre et tuer ? Et il avait beau se dire qu'honneur et chevalerie l'y avaient incité, il sentait bien que le vieillard avait raison. Toutefois, il savait aussi qu'au cours de la quête qui le menait vers la forteresse du Roi Pêcheur, l'attendaient de nombreux dangers et qu'il lui faudrait se défendre contre tous ceux qui voudraient l'empêcher de découvrir les mystères du Graal et de la Lance qui saigne.

Quand fut venue l'heure de s'aller coucher, les moines préparèrent un lit pour Perceval, et il était si fatigué qu'il s'endormit aussitôt et ne se réveilla qu'au matin, en entendant sonner la cloche de la chapelle. Il se leva alors, s'habilla et alla rejoindre ses hôtes qui se préparaient pour la messe. Le vieux prêtre célébra l'office et, celui-ci terminé, Perceval se confessa longuement et se vit imposer comme pénitence de veiller à ne plus tuer que pour se défendre. Il en fit la promesse et assura que, dorénavant, il ne céderait plus jamais à sa fureur guerrière. Puis il prit ses armes, remercia ses hôtes et sauta en selle. Au sortir de l'ermitage, il pénétra dans une lande large, vaste, mais déserte, de l'autre côté de laquelle se dressait un bois. Et il se mit à chevaucher lentement, en homme absorbé dans ses pensées^[16].

En débouchant par la suite dans une vallée, il entendit le bruit d'une troupe en armes et, relevant la tête, aperçut une vingtaine d'hommes qui transportaient dans une bière le corps d'un chevalier tué récemment, semblait-il. Ces gens s'arrêtèrent à la hauteur de Perceval et lui demandèrent qui il était et d'où il venait. Or, comme il répondait appartenir à la maison du roi Arthur, ils s'écrièrent de

conserve : « Sus à lui ! Tuons-le ! » Résolu à vendre chèrement sa vie, Perceval fit front et, son premier adversaire, il le jeta à terre d'un seul coup, cheval par-dessus, mais il ne put faire mieux, car au moins sept assaillants s'en prirent à son bouclier, tandis que les autres lui abattaient sa monture. À peine à terre, il voulut, en homme de grande prouesse, se relever et dégainer pour se défendre ; mais les autres se ruèrent sur lui si furieusement qu'il parvint seulement à se mettre à genoux. Et ses adversaires, qui continuaient à le rouer de coups, l'auraient sûrement tué, car ils lui avaient déjà arraché son heaume, si un chevalier aux armes vermeilles n'était survenu juste à ce moment. En apercevant cet homme seul, à pied, au milieu de l'essaim qui s'apprêtait à lui donner le coup de grâce, celui-ci s'élança de toute la vitesse de son cheval en criant aux agresseurs : « Laissez ce chevalier ! »

Ainsi se rua-t-il au beau milieu de la mêlée et, l'épée brandie, renversa cul par-dessus tête le premier venu. Puis, frappant de droite et de gauche avec adresse, il envoya les uns après les autres mordre la poussière par-dessus la croupe de leurs montures. Et il assenait des coups si rapides que, faute d'oser seulement l'affronter, tous s'égaillèrent éperdument dans l'immense forêt, de sorte que bientôt ne restèrent plus là que trois hommes – celui que Perceval avait renversé, plus deux qui étaient blessés. Or, sitôt qu'il vit dissipé tout danger, le chevalier aux armes vermeilles fit volter vivement son cheval et s'enfonça au plus épais des bois, comme quelqu'un qui refuse d'être suivi.

Perceval avait eu toutefois le temps de le reconnaître. « Ah ! Galaad ! s'écria-t-il, pour l'amour de Dieu ! ne pars pas avant que j'aie pu te parler ! » Mais le Bon Chevalier affecta de ne pas entendre et poursuivit sa course sans manifester la moindre envie de rebrousser chemin.

Or, quoiqu'il n'eût plus de cheval, puisque le sien avait été tué au début du combat, Perceval s'entêta à le rejoindre à pied. Il rencontra bientôt un valet qui, monté sur un cheval fort et vite, menait par la bride un grand destrier noir. Que faire ? Le destrier lui eût permis certes de rattraper le Bon Chevalier, mais le valet consentirait-il à le lui donner de plein gré ? Perceval n'avait nullement l'intention de prendre la bête de force et de passer ainsi pour un voleur. Il salua donc le valet : « Bel ami, dit-il, je te demande un service. Prête-moi ce destrier noir jusqu'à ce que j'aie rejoint le chevalier aux armes vermeilles que tu as vu s'enfoncer dans le bois, et je m'engage à être ton chevalier dès que tu m'en prieras. – Je n'en ferai rien, répondit le valet, car ce destrier appartient à un homme qui me honnirait si je ne le lui rendais. – Bel ami, reprit Perceval, pour l'amour de Dieu, fais ce que je te demande. J'aurai grande douleur si je perds la trace de ce

chevalier, faute de monture pour le rejoindre ! – Je n'en ferai rien, répéta le valet avec obstination. Qui que tu sois et quoi que tu fasses, ce cheval ne sera pas tien tant que je l'aurai sous ma garde. Tu peux certes me le dérober de force, mais tu ne l'obtiendras pas de, mon plein gré. »

Perceval fut si affligé qu'il en pensa perdre l'esprit. Il lui répugnait de faire violence au valet, mais il se disait que s'il ne rejoignait pas le Bon Chevalier, il ne connaîtrait jamais plus de joie. Et le dilemme lui mettait tant de rage au cœur qu'il ne put rester plus longtemps debout et tombant au pied d'un arbre, pâle et languissant comme si toute vie s'était retirée de son corps, il tendit son épée au valet : « Tiens, dit-il, puisque tu refuses de me tirer du grand deuil où je ne saurais sombrer sans mourir, tue-moi tout de suite. Ainsi ma douleur prendra-t-elle fin, et si le Bon Chevalier que je cherche apprend que je suis mort de chagrin pour lui, je ne doute pas qu'il ne prie pour le repos de mon âme. – À Dieu ne plaise, protesta le valet, que je te tue ! Je n'ai aucune raison de le faire ! » Et, sans ajouter un mot, il s'en alla à grande allure, et Perceval, fort navré, se retrouva seul.

Or, quelques instants plus tard, une galopade lui fit tourner la tête, et il eut à peine le temps de voir paraître et disparaître un chevalier armé qui montait – Perceval le reconnut aussitôt – le destrier noir du valet rétif. Et, de dépit, il se reprenait à déplorer sa malchance quand resurgit à franc étrier sur son grand cheval le valet susdit, criant : « Seigneur, n'as-tu pas vu passer un homme chevauchant le destrier que tu me demandais tout à l'heure ? – Si fait, répondit Perceval, mais pourquoi t'en inquiéter ? – C'est, dit le valet, qu'il me l'a ravi de force ! Et la mort sera ma récompense, car mon maître me tuera s'il me voit revenir sans son cheval. – Et que veux-tu que j'y fasse ? s'écria Perceval. Je ne saurais te ramener la bête, je suis à pied ! – Seigneur, reprit le valet, prends mon cheval, il sera tien si tu parviens à récupérer l'autre. – Je ne demande pas mieux », dit Perceval qui, sans perdre un instant, laça son heaume, prit son bouclier, sauta en selle et, du plus vite qu'il put, se lança à la poursuite du cavalier. En abordant une petite prairie, il aperçut celui-ci qui s'éloignait à vive allure de l'autre côté, et il le héla fortement : « Seigneur ! tourne bride, si tu m'en crois, et va rendre au valet le cheval que tu lui as ravi par vilénie ! » L'homme s'arrêta, tourna bride effectivement, mais pour foncer, la lance au poing, sur Perceval. Celui-ci n'eut pas le temps de se mettre en garde qu'avec une extrême violence l'autre lui transperçait sa monture et la tuait net avant de se précipiter au plus épais de la forêt. Affligé au point de perdre la tête, Perceval, démonté pour la seconde fois, hurla : « Maudit sois-tu ! lâche, couard ! Reviens, si tu l'oses, me combattre, toi à cheval, moi à

pied ! » Mais l'autre n'eut cure de répondre et disparut dans les fourrés. Perceval jeta son bouclier, son épée, décoiffa son heaume et reprit de plus belle ses lamentations.

Il demeura là de la sorte, prostré, gémissant tout le reste du jour, sans que personne vînt le reconforter. Tant et si bien qu'à l'approche de la nuit il se trouva si las, si engourdi de tous ses membres, qu'il s'endormit comme une masse et ne se réveilla qu'au sein de ténèbres épaisses. Il distingua néanmoins la silhouette d'une femme qui, plantée devant lui, s'enquit d'une voix terrible : « Perceval, que fais-tu là ? » Il répondit qu'il ne faisait ni bien ni mal et que, s'il avait un cheval, il s'en irait très volontiers. « Si tu me promets, dit la femme, que tu feras ma volonté quand je t'en prierai, je t'en donnerai un, beau et fort, qui te permettra d'aller où tu veux. » À ces mots, le cœur de Perceval fut tout reconforté et, sans même s'interroger sur l'étrange femme, il se sentit prêt à promettre ce qu'elle exigeait. « Est-ce promesse de bon et loyal chevalier ? demanda-t-elle. – Assurément, répondit-il, je n'ai jamais failli à ma parole. – Dans ce cas, dit-elle, attends-moi, je reviens dans un instant. » Elle entra dans la forêt et ne fut pas longue à en ramener un cheval grand et magnifique, et si noir que c'était merveille.

En le regardant, Perceval éprouva comme un peu d'angoisse, mais son désir d'avoir un cheval était tel qu'il n'hésita guère et, prenant sa lance et son bouclier, sauta en selle. La femme lui dit encore : « Tu t'en vas, Perceval ? Souviens-toi que tu m'es redevable d'une récompense ! » Il réitéra sa promesse et s'en fut à vive allure par la forêt. La lune s'était levée, mais il ignorait où le menait le cheval, d'un galop si rapide en effet qu'en un instant il fut hors de la forêt et aperçut une vallée. Au milieu de cette vallée courait une rivière qui semblait large et profonde et vers laquelle se précipitait le cheval. Et de fait, sans ralentir l'allure, l'animal s'apprêtait à sauter quand Perceval, saisi d'effroi, leva instinctivement la main et fit le signe de la croix. En plein milieu de son essor, la bête poussa instantanément un hennissement furieux, s'ébroua au point de projeter Perceval à dix pas et se précipita dans la rivière où elle s'engloutit avec des hurlements qui faisaient courir des flammèches à la surface des flots noirs.

Le sol spongieux avait amorti la chute de Perceval et, tout étourdi qu'il fut, il comprit qu'il venait d'être la victime d'un stratagème diabolique. La créature ne lui avait donné de monture qu'afin de mieux l'entraîner dans les abîmes infernaux. Après une ardente prière où il remercia Dieu de l'avoir détrompé à temps et préservé d'un sort hélas certain, il s'éloigna de la rive et s'assit au pied d'un arbre, bien résolu à veiller, cette fois, pour mieux résister aux assauts du démon. Quand le soleil parut, il se leva, et quelques pas lui suffirent pour se rendre compte qu'il se trouvait dans une île perdue au milieu d'un

large fleuve inconnu. « Comment m'y prendrai-je, se demanda-t-il avec amertume, pour me tirer d'ici ? »

Il escalada un grand rocher en surplomb et, de là, examina les alentours : on ne voyait âme qui vive. Il se prit pourtant à espérer que quelqu'un passerait sur l'une ou l'autre rive, à qui il pourrait demander de l'aide, ou bien qu'un pêcheur viendrait poser ses filets non loin de là. Condamné à la patience, il se résigna, s'assit sur le rocher et attendit qu'un signe, quel qu'il fût, se manifestât. En son cœur, il ne pouvait s'empêcher de croire que Dieu, loin de l'abandonner, lui enverrait quelqu'un pour le tirer d'embarras.

Vers midi, il aperçut effectivement une nef qui fendait les flots comme si tous les vents du monde l'avaient poussée. Un tourbillon la précédait, qui agitait la surface des eaux et rejaillissait au point de cacher l'étrave. Or, quand la nef fut toute proche, Perceval vit qu'elle était tendue de draperies noires, en soie ou en lin. Délaissant la cime, il se précipita vers la berge et aperçut alors, assise sur le pont du navire, une jeune femme belle à ravir et vêtue avec la dernière somptuosité.

Sitôt qu'elle eut aperçu Perceval, la belle se leva et, sans même le saluer, l'apostropha en ces termes : « Perceval ! que fais-tu ici ? Qui t'a déposé dans cette île d'où tu ne saurais t'échapper que par aventure et où tu mourras de faim et d'ennui ? – Dame, répondit-il, si j'y mourais de faim, je ne serais pas un loyal serviteur. Or, ayant toujours servi Dieu loyalement, je sais qu'Il me viendra en aide. – Laissons cela, dit-elle. Sais-tu d'où je viens, Perceval ? – Dis-moi d'abord qui t'a appris mon nom ? – Je te connais mieux que tu n'imagines. – Soit. D'où viens-tu ? – Je viens de la Gaste Forêt. J'y ai vu la plus merveilleuse aventure du Bon Chevalier. – Ah ! s'écria Perceval, parle-moi du Bon Chevalier, pour l'amour de ce qui t'est le plus cher au monde ! – Je ne te dirai ce que je sais de lui que tu ne m'aies promis, par ton ordre de chevalerie, de faire ma volonté à l'instant où je te le demanderai. » Il promit de la faire s'il le pouvait. « Très bien, reprit la jeune femme, maintenant que j'ai ta promesse, il est juste que je te dise ce qu'il en est. Je me trouvais donc au cœur même de la Gaste Forêt, là où court la grande rivière qui a nom Marcoise, et je vis venir le Bon Chevalier. Il en poursuivait deux autres qu'il voulait tuer, à ce qu'il me sembla. Dans leur terreur, ils se jetèrent à l'eau et réussirent à passer sur l'autre rive. Le Bon Chevalier, lui, fut moins chanceux, car son cheval se noya, et lui-même n'échappa à la mort qu'en regagnant la rive qu'il venait de quitter. Voilà l'aventure du Bon Chevalier que tu voulais savoir. Dis-moi maintenant ce qui t'est arrivé. »

Perceval lui conta par quel sortilège il s'était retrouvé sur l'île et quelle était sa désolation d'y être en quelque sorte prisonnier. « Ah ! Perceval ! reprit-elle, je n'envie pas ta situation. Tu risques de périr

sur cette île si personne ne t'en retire. Et tu vois bien que nul ne survient qui puisse te secourir. Or, si tu ne veux y mourir, il te faudra conclure un pacte. Et comme moi seule puis t'emmener d'ici, tu feras tout pour me complaire si tu es sage, car il n'est pire méfait que de pouvoir se sauver et de ne pas le faire. Et je veux que tu te sauves, fût-ce à ton corps défendant. – Mais qui es-tu donc pour mettre tant de zèle à me secourir ? – Une déshéritée qui serait la plus riche du monde si l'on ne m'avait dépossédée de mes biens. – Comment cela ? dit Perceval. Qui donc t'a déshéritée ? Je commence à avoir grande pitié de toi. – Tu le peux. Jadis, un homme riche me prit à son service en sa maison, et il était le plus puissant des rois. Quant à moi, telle était ma beauté que tout le monde s'en émerveillait, mais j'en conçus plus d'orgueil que je n'aurais dû et je dis un jour à mon maître une parole qui ne lui plut pas. Il en fut même si courroucé que, ne voulant plus souffrir ma compagnie, il me chassa et n'eut aucune compassion pour moi ni pour tous ceux qui s'intéressaient à moi. Ainsi m'exila-t-il en un lieu désert, avec toute ma maison. Il croyait m'avoir vouée à la pire infortune, mais j'eus assez de sens pour me rebeller et assez de chance pour l'emporter plus qu'à mon tour. Je sus séduire nombre de ses gens qui le quittèrent en ma faveur. Leurs moindres requêtes, je les leur accorde, et au-delà. Nuit et jour je suis en guerre contre celui qui m'a causé si grand tort. J'ai rassemblé une forte troupe de chevaliers et d'hommes d'armes de toutes sortes, et il n'est homme sage qui n'ait pris mon parti.

— Dans ce cas, dit Perceval, tu n'as pas lieu de te prétendre déshéritée ! – Tu te trompes, Perceval, repartit la jeune femme. Cet homme n'a pas encore suffisamment payé l'affront qu'il m'infligea. Aussi, te connaissant pour un bon chevalier, je suis venue réclamer ton appui. Tu me le dois, puisque tu es compagnon de la Table Ronde et, en tant que tel, ne peux refuser ton soutien à une femme outragée. Souviens-toi : le jour où tu as été admis par le roi Arthur à la Table Ronde, tu as fait serment de venir en aide à toute dame ou jeune fille qui t'en prierait. – C'est exact, admit Perceval, j'ai prêté ce serment. Je t'aiderai donc comme tu m'en pries. – Fort bien, Perceval, je te remercie. Je vois que tu es fidèle à ta parole. »

Ils devisèrent longtemps encore sur ce ton. La jeune femme avait fait jeter l'ancre, et l'après-midi s'avancait. Le soleil brillait clair et ardent. Elle dit à Perceval : « Il y a dans cette nef le plus somptueux pavillon de soie que tu aies jamais vu. Si tu le souhaites, je le ferai tendre ici, sur le rivage, pour te préserver de l'ardeur du soleil. » Perceval ayant répondu qu'il acceptait volontiers, elle donna des ordres, et deux valets montèrent le pavillon dans l'île. « Viens te reposer, dit-elle encore, jusqu'à ce que la nuit descende, et ôte-toi de ce soleil brûlant. » Il entra et, après que la jeune femme l'eut fait

désarmer, il s'allongea, vêtu d'une tunique, sur le lit tendu de soieries et sombra instantanément dans un profond sommeil.

Quand il s'éveilla, des heures plus tard, et demanda à manger, la jeune femme, qui s'était assise auprès de lui, fit servir une prodigieuse abondance de mets, et ils se mirent à table tous deux. Pour peu qu'il désirât boire, on remplissait sa coupe du vin le meilleur et le plus fort qu'il eût jamais bu, et dont la provenance l'intriguait beaucoup, car, en ce temps-là, on ne trouvait de vin, dans l'île de Bretagne, que chez les gens les plus fortunés. Le commun ne buvait que de la cervoise ou des boissons qu'on préparait soi-même avec du miel, de l'eau et diverses plantes. Or, Perceval but tant et tant qu'il s'en trouva tout échauffé et qu'en regardant la jeune femme il jugea qu'il n'était beauté qui lui fût comparable. Elle lui plaisait à ce point, par sa parure et ses doux propos, qu'il s'enflamma plus que de raison et se mit à l'entretenir de bien des choses qui lui traversaient la cervelle. Il en vint même à la requérir d'amour et à la prier d'être sienne : Elle s'en défendit de son mieux, le repoussant lorsque ses gestes devenaient plus audacieux, le calmant de-ci de-là par des mots sévères, et cela seulement parce qu'elle voulait l'enflammer d'un désir encore plus ardent. Et lui insistait, la pressait, ne cessait de la supplier.

Quand elle le vit embrasé sans retour possible, elle dit brusquement : « Perceval, sache-le, je n'accéderai à ton désir que si tu me promets d'être à moi, entièrement et uniquement à moi, sans partage, et de me seconder contre mes ennemis en n'obéissant qu'à mes ordres. » Il était si impatient de la posséder qu'il s'engagea sans hésiter à faire tout ce qu'elle demanderait. « Me le jures-tu en loyal chevalier ? demanda-t-elle à nouveau. – Oui, dit-il, je le jure sur mon honneur ! – Eh bien, soupira-t-elle, dans ce cas je me donne à toi de grand cœur. Mais sache aussi que tu m'as moins désirée que je ne te désirais moi-même. Tu es, de tous les chevaliers que j'ai connus, celui que j'ai le plus vivement voulu voir m'accoler dans un lit. »

Elle commanda à ses valets de dresser sous le pavillon la couche la plus belle et la plus riche qui se pourrait. Ils se hâtèrent d'obéir et eurent tôt fait d'édifier celle-ci avec des draps de soie et une couverture de zibeline. Puis ils déchaussèrent la jeune femme et la couchèrent, Perceval à ses côtés. Une fois allongé contre le corps de la jeune femme, Perceval voulut rabattre la couverture, et, pour ce faire, se pencha légèrement hors du lit. Il aperçut alors par hasard, gisant à terre, l'épée dont les serviteurs l'avaient dessaisi. Instinctivement, il tendit la main pour la prendre et la garder à sa portée, saisi d'une certaine méfiance envers les dangers qui pourraient survenir. Mais au moment de la dresser contre le lit, il aperçut la croix vermeille ciselée sur la garde. Cette vision lui rendit brutalement le sens de la réalité et, se souvenant de lui-même, il traça sur son front le signe de la croix.

Et voici qu'instantanément le pavillon se renversa. Des nuages de fumée l'enveloppèrent, qui devinrent si épais que Perceval se retrouva dans l'obscurité la plus complète et dans une puanteur telle qu'il se crut tombé dans l'abîme infernal. « Mon Dieu ! s'écria-t-il, épouvanté, secours-moi car, si tu ne m'aides, je vais périr ! » Les ténèbres se dissipèrent immédiatement et, regardant autour de lui, il ne vit plus aucune trace du pavillon merveilleux. Bondissant sur ses pieds, il descendit jusqu'au rivage. Depuis la nef, la jeune femme s'écriait d'une voix plaintive et pourtant pleine de colère : « Perceval ! Perceval ! tu m'as trahie ! » Lors le navire se remit à fendre les flots, suivi d'une tempête apparemment susceptible de l'engloutir, tandis que la surface des eaux s'enflammait de tous côtés comme si la foudre y eût déversé tout le feu du ciel. Et l'embarcation volait si vite sur ce brasier que le vent le plus violent n'eût pu la devancer.

Triste à mourir, Perceval suivit la nef des yeux tant qu'il put, lui souhaitant les pires malheurs du monde, et quand elle fut devenue invisible, il dit à haute voix : « Hélas ! je suis perdu ! Contre tous mes serments, j'ai failli retomber dans mes erreurs anciennes. Je ne suis qu'un misérable, la proie trop facile de tous les démons. » Il tira son épée du fourreau et s'en frappa si rudement qu'elle s'enfonça dans sa cuisse gauche et en fit jaillir des torrents de sang^[17]. En se baissant, il se vit nu. Ses vêtements gisaient d'un côté, ses armes de l'autre. Il se coucha de tout son long et se mit à pleurer abondamment tant à cause de ses égarements que de la souffrance que lui causait sa blessure^[18].

Les Angoisses de Lancelot

Après avoir quitté les compagnons de la Table Ronde, Galaad longea de longues heures le cours d'une rivière sans rencontrer la moindre aventure et, faute d'apercevoir aucune habitation dans les alentours, se résigna à passer la nuit sous un arbre. Le lendemain matin, dès qu'il se fut désaltéré à une source, il se remit en route et parvint ainsi au sommet d'une montagne que couronnait une chapelle. Il entra dans l'édifice, le trouva désert et presque en ruine. Or, tandis qu'il y priait, une voix retentit qui disait : « Oh, toi ! chevalier qui cherches l'aventure, va au Château des Pucelles et détruis-en les maléfices coutumiers. » Galaad ne put découvrir d'où émanait la voix, mais, ayant terminé sa prière, il sortit de la chapelle et remonta sur son cheval.

Au loin se dressait, en une vallée verdoyante, une haute forteresse entourée d'un fossé qui semblait extrêmement profond. Il s'y rendit, mais avant d'y arriver, rencontra un vieillard vêtu de haillons qui le salua de son mieux. Il lui rendit courtoisement son salut et lui demanda quel était le château vers lequel il se dirigeait. « Seigneur chevalier, répondit l'homme, c'est le Château des Pucelles qu'on ferait mieux d'appeler le Château Maudit. – Et pourquoi donc ? demanda Galaad. – Parce que tous ses habitants sont maudits. La pitié n'entre pas en leur cœur ; ils maltraitent et violentent ceux qui s'aventurent dans ces parages. Aussi ferais-tu bien, seigneur chevalier, de t'éloigner le plus vite possible. – Que Dieu te protège, brave homme ! s'écria Galaad, mais pour rien au monde je ne rebrousserais chemin. » Et cela dit, il piqua des deux vers la forteresse.

Il croisa alors sept jeunes filles richement montées sur des

palefrois blancs qui s'arrêtèrent en le voyant, le saluèrent, puis l'une d'elles lui cria : « Seigneur chevalier ! tu as franchi des limites que personne ne doit dépasser ! Retourne d'où tu viens, il est encore temps ! – Le diable lui-même ne me ferait pas tourner bride ! » répliqua-t-il en continuant de galoper vers la forteresse. À peine arrivé sous les murailles, il vit un valet qui, s'avançant à sa rencontre, lui déclara que ses maîtres lui interdisaient d'aller plus avant s'il ne disait ce qu'il voulait. « Ce que je veux ? repartit Galaad : la coutume du château. – Eh bien ! tu l'auras ! dit le valet. Mais ce sera pour ton malheur, sache-le, car nul chevalier errant n'y a survécu. Attends-moi ici, que j'aille prévenir mes maîtres. – Va et fais vite, car je ne me sens nullement porté à la patience. »

Le valet avait à peine disparu dans la forteresse par la grande porte que Galaad en vit sortir sept chevaliers, armés de pied en cap, et qui fonçaient sur lui en criant : « En garde, chevalier ! défends ta vie ! – Comment ? s'étonna Galaad, vous prétendez donc m'attaquer tous ensemble ? – Oui, certes, répondirent-ils, car telle est la coutume. – C'est une coutume mauvaise ! s'écria Galaad, mais je m'engage à l'abolir ! – En attendant, défends-toi, à moins que tu ne préfères périr sans combattre ! »

Galaad fit bondir son cheval et, de sa lance, abattit le premier adversaire qu'il rencontra, et les autres eurent beau l'atteindre à son bouclier, ils ne réussirent pas à le désarçonner. Cependant, la violence du choc stoppa net son cheval et l'affola si bien qu'il se cabra, manquant le renverser. Puis, comme toutes les lances étaient brisées, les épées jaillirent des fourreaux, et il s'ensuivit une mêlée terrible et sans pitié. Le Bon Chevalier s'évertuait de son mieux et, sous son épée tranchante, il faisait voler par copeaux les armures de ses adversaires. Le sang ruisselait des blessures, et les montures hennissaient follement. Inquiets à la longue de voir celui qu'ils avaient défié déployer une énergie si prodigieuse et leur tenir tête à lui tout seul, les sept chevaliers, épuisés et tremblant de peur qu'il ne les mît à mort, finirent par tourner bride et s'enfuir au galop. Galaad aurait pu sans peine les rejoindre et leur faire payer très cher leur scélératesse, mais il préféra gagner directement la forteresse. Et il avait à peine franchi la poterne qu'il vit une multitude de jeunes filles se presser dans les rues et s'avancer vers lui en criant : « Seigneur ! sois le bienvenu ! Nous avons tant attendu notre délivrance ! Béni soit Dieu qui t'a envoyé à nous ! »

Saisissant son cheval par la bride, elles le menèrent en cortège vers un vaste bâtiment dressé en plein centre. Et toutes agitaient des écharpes et des voiles et chantaient leur joie. Quand il fut entré dans la grande salle, on l'aida à se désarmer. Alors, l'une des jeunes filles lui apporta un cor d'ivoire en disant : « Seigneur, si tu veux que ta

victoire ne soit pas vaine, mande l'ensemble des chevaliers et des vassaux qui relèvent de ce château et fais-leur jurer de ne jamais rétablir la mauvaise coutume. Fais sonner, s'il te plaît, ce cor dont le son porte à plus de dix lieues. »

Galaad fit sonner le cor par un sergent qui se trouvait là, et, toutes les jeunes filles s'étant assises en cercle autour de lui, on lui conta l'histoire du château : « Il y a dix ans, les sept chevaliers que tu as vaincus vinrent ici par hasard et y furent hébergés comme de juste. À l'époque, le seigneur du château, le duc Lynor, était bien le meilleur et le plus sage des hommes. Or, durant la nuit qui suivit le repas, une querelle s'éleva entre lui et les sept frères, lesquels voulaient jouir à leur guise d'une des filles de leur hôte. Le duc ayant refusé de la leur livrer, ils le tuèrent et furent de la sorte à même de commettre impunément leur odieux forfait. Ensuite, ils s'emparèrent du trésor que conservait précieusement le duc ; ils s'installèrent en maîtres dans la forteresse et contraignirent tous les vassaux d'alentour à leur faire hommage. Ils combattaient toujours tous les sept ensemble, afin de triompher sans mal des chevaliers errants. Et il y a pire : ils mettaient à mal ou retenaient prisonnières, pour leurs débauches, toutes les jeunes filles qui passaient dans les environs. Voilà pourquoi on appelle cette forteresse le Château des Pucelles. Tu vois maintenant, seigneur, de quel enfer tu nous as tirées en obligeant ces sept monstres à déguerpir pour jamais. Te voici désormais, grâce à Dieu, notre maître et seigneur, et nous espérons que tu te montreras bon et généreux pour nous.

— Ne craignez rien, répondit Galaad, je ferai tout mon possible pour rétablir la justice en ce pays. » Et comme les chevaliers et les vassaux étaient arrivés dans la cour de la forteresse, il les fit rassembler autour de lui et, après leur avoir expliqué ce qui s'était passé et affirmé qu'il était maintenant leur seigneur, il leur fit jurer de ne jamais rétablir la coutume infâme qu'avaient instituée les sept frères. Ils le jurèrent de grand cœur, tant ils avaient souffert eux-mêmes des exactions de leurs anciens maîtres. Galaad leur fit en même temps prêter hommage à la fille cadette du défunt duc Lynor, seule survivante de sa lignée. Enfin, il ordonna que les jeunes filles retenues au château fussent toutes délivrées et pussent aller où elles voudraient.

Or, tandis que Galaad réglait les affaires du Château des Pucelles, Gauvain, le fils du roi Loth d'Orcanie, errait dans la forêt, et il se trouva soudain, dans une clairière, en face de deux chevaliers qui chevauchaient au petit trot. Il eut tôt fait de reconnaître en eux son propre frère, Gahériet, ainsi qu'Yvain, le fils du roi Uryen. Fort aises tous trois de se retrouver, ils se racontèrent leurs aventures, après s'être congratulés, et se demandèrent réciproquement des nouvelles

des autres compagnons de la Table Ronde.

Là-dessus surgirent dans la clairière les sept frères qui avaient été blessés et mis en fuite par Galaad. Se sentant menacés, ils se précipitèrent tous ensemble sur les trois compagnons, qui eurent tôt fait, grâce à leur bravoure, de les massacrer jusqu'au dernier, tout en se demandant quels pouvaient être ces hommes et pourquoi ils les avaient attaqués.

Or, d'un ermitage qui se trouvait au fond de la clairière, surgit un ermite qui les interpella en ces termes : « Seigneurs, dit-il, qu'avez-vous fait ? Ces hommes avaient été vaincus et mis en fuite par le Bon Chevalier. Certes, ils étaient d'odieux tyrans, mais le Bon Chevalier les avait épargnés, espérant sans doute qu'ils se repentent et mènent une vie plus juste. Pourquoi les avoir tués ? – Ils ne nous ont guère laissé le temps de réclamer des explications ! répondit Gauvain. Ce sont eux qui nous ont attaqués. – Gauvain ! Gauvain ! dit l'ermite, la colère est, mauvaise conseillère. Tu ne changeras jamais : brave jusqu'à la témérité, tu peux montrer autant de férocité que de générosité ! »

Les trois compagnons allèrent passer la nuit dans la retraite de l'ermite. Celui-ci leur servit du pain et du fromage, ainsi que l'eau fraîche puisée à une source du voisinage. Les paroles de l'ermite n'en avaient pas moins troublé Gauvain. Aussi demanda-t-il à se confesser. L'ermite l'emmena dans sa petite chapelle et l'écouta attentivement ; puis, après que Gauvain eut fait entière confession, il lui donna l'absolution, non sans ajouter : « Gauvain, ta faute la plus grave n'est pas d'avoir tué tes agresseurs : ils avaient pleinement mérité leur sort, et tu n'as fait là que justice. Ta faute, Gauvain, est de ne pas avoir mis ta chevalerie au service de Dieu. Tes prouesses, tu les as accomplies pour la gloire, et bien souvent par orgueil. Si tu veux retrouver le chemin qui mène au château du Roi Pêcheur, tu dois désormais abdiquer tes prétentions ainsi que ton égoïsme. » Ayant prononcé ces paroles, il laissa son pénitent seul dans la chapelle. Après avoir quelque temps médité, le fils du roi Loth alla rejoindre ses compagnons, et tous trois s'endormirent sur la litière de feuillage que l'ermite leur avait préparée.

Quant à Galaad, il quitta très tôt le lendemain matin le Château des Pucelles. Et comme son bouclier avait été fort endommagé durant son combat contre les sept frères, on lui avait donné celui du duc Lynor, un bouclier tout blanc et magnifiquement orné. Il chevaucha longuement, avant de parvenir en plein cœur de la Gaste Forêt et là, au détour d'un chemin, il rencontra Bohort et Lancelot. Abusés par son bouclier blanc, ceux-ci ne le reconnurent pas et, se croyant attaqués, se mirent immédiatement en garde. Lancelot lui porta un violent coup de lance sur la poitrine, mais Galaad riposta en le frappant si durement qu'il l'abattit, lui et son cheval, sans lui causer d'autre mal,

puis, à l'aide de son épée, trancha le heaume de Bohort qui venait à la rescousse, et si l'épée ne lui eût tourné dans la main, il n'eût pas manqué de le tuer. Toutefois, Bohort ne put demeurer en selle : il chancela et tomba à terre, si étourdi par sa chute qu'il ne savait plus si c'était le jour ou la nuit.

Or, cette joute avait eu lieu devant l'ermitage d'une recluse qui, voyant Galaad s'éloigner, le héla et lui dit : « Bon chevalier ! que Dieu te protège ! Ce combat aura été bien inutile, car si ces chevaliers t'avaient reconnu comme moi, ils n'auraient pas eu la hardiesse de t'attaquer. Sais-tu que tu viens de renverser Lancelot du Lac et Bohort de Gaunes ? » À ces mots, Galaad se sentit accablé de tristesse et de honte et, donnant des éperons, s'éloigna à vive allure. Quant à Bohort et Lancelot, ils sautèrent en selle le plus prestement qu'ils purent mais, comprenant qu'ils ne le rejoindraient pas, ils tournèrent bride, affligés au point qu'ils eussent tous deux préféré mourir. Et ils s'enfoncèrent plus avant dans la Gaste Forêt.

Or Lancelot, furieux d'avoir perdu la trace du chevalier, dit à Bohort : « Beau cousin, que devons-nous faire, à ton avis ? – Je ne sais, répondit Bohort. Mais j'ai l'impression qu'en continuant de la sorte nous ne manquerons pas de nous égarer. Mieux vaudrait rebrousser chemin et revenir vers l'ermitage. – Je n'en suis pas d'accord, riposta Lancelot. Je poursuivrai, moi, le chevalier au bouclier blanc et n'aurai de satisfaction que lorsque je saurai qui il est. – Eh bien, reprit Bohort, il m'a semblé que la recluse le connaissait. Il suffirait d'aller l'interroger. – Non, dit Lancelot. Fais ce que tu veux, moi je continue par là. – Que Dieu te garde ! fit Bohort. Pour moi, je n'irai pas plus avant aujourd'hui et m'en retournerai près de la recluse. »

Ainsi se séparèrent les deux cousins. Lancelot s'enfonça davantage dans la forêt, plus ou moins au hasard et sans suivre ni route ni sentier. La nuit était maintenant tombée, et il se trouvait en grande peine à cause de l'obscurité, ne voyant ni de près ni de loin par où il devait passer. Il finit néanmoins par arriver à une croix de pierre plantée au carrefour de deux chemins dans une lande déserte. Tout près de la croix, il aperçut alors un perron qui lui sembla de marbre et sur lequel il crut discerner quelque chose comme une inscription. Mais l'obscurité l'empêcha de la déchiffrer. Se tournant vers la croix, il distingua, non loin derrière celle-ci, une chapelle d'apparence très ancienne. Il s'en approcha, espérant y trouver quelqu'un, mit pied à terre, attacha son cheval à un chêne, se défit de son bouclier et le suspendit à une branche.

La chapelle était des plus délabrées, mais l'entrée en était fermée par une grille de fer aux barreaux si serrés qu'il était impossible de se glisser au travers. À l'intérieur, derrière la grille, se voyait un autel fort richement paré de draps de soie et d'ornements divers. Un grand

candélabre d'argent portait six cierges allumés qui jetaient une vive clarté. Lancelot se sentit un ardent désir d'entrer et de savoir qui pouvait vivre là, car il était surprenant, vraiment, que de si beaux objets ornassent un lieu si étrange et si isolé. Mais un nouvel examen de la grille le convainquit qu'il ne pourrait jamais passer. Très affligé, il s'en retourna à son cheval, le détacha et le mena jusqu'à la croix puis, lui ôtant sa selle et son mors, lui donna liberté de paître. Ensuite, il délaça son heaume, le posa à terre, déceignit son épée et, se couchant sur son bouclier au pied de la croix, s'endormit assez vite, car il était fatigué. Seulement, l'image du chevalier au bouclier blanc revenait sans cesse hanter son sommeil.

À son réveil, il vit venir, sur une litière portée par deux palefrois, un chevalier malade qui proférait de longues plaintes. Il regarda Lancelot sans dire un mot, le croyant endormi. Et Lancelot de son côté demeura immobile, en homme qui ne dort ni ne veille et qui est seulement assoupi. En fait, il sentait que quelque chose l'empêchait de faire le moindre mouvement. Il entendit alors le chevalier à la litière se plaindre devant la croix : « Ah ! Dieu ! disait-il, cette souffrance ne cessera-t-elle donc jamais ? Dieu ! quand viendra le saint vase grâce auquel doit s'atténuer ma douleur ? Ah ! Dieu ! jamais personne n'a tant souffert pour si petit méfait ! » Pendant ce temps, Lancelot demeurait toujours immobile et aussi muet que s'il eût été entre la vie et la mort. Et pourtant, il voyait nettement le chevalier et entendait chacune de ses paroles.

Tout à coup, il aperçut une chose bien étrange : le candélabre d'argent qui se trouvait dans la chapelle se dirigeait vers la croix, porté, eût-on dit, par des mains invisibles. Puis, sur une table d'argent dont on ne voyait pas davantage les porteurs, il remarqua avec stupeur la coupe d'émeraude qu'il avait déjà vue, il s'en souvenait, dans la demeure du Roi Pêcheur. Dès que le chevalier malade aperçut la coupe, il se laissa choir à terre, joignit les mains et dit : « Seigneur Dieu qui, de ce saint vase que je vois approcher, as fait tant de miracles en ce pays et en d'autres, Père, entoure-moi de ta miséricorde et accorde-moi bientôt d'être soulagé du mal qui me tourmente. » Des deux mains, il parvint à se hisser sur le rebord de la table, posa respectueusement ses lèvres sur celle-ci et, sur-le-champ, parut si soulagé des maux qu'il endurait qu'il s'écria : « Ah ! Dieu ! je suis guéri ! » Puis, il se recoucha dans la litière et s'endormit. La coupe d'émeraude demeura là quelque temps encore, puis, toujours portés par des mains invisibles, la table et le candélabre reprirent le chemin de la chapelle et y disparurent.

Lancelot ne pouvait toujours pas bouger, mais il regardait de tous ses yeux ce qui se passait autour de lui. Au bout d'un certain temps, le chevalier se réveilla, se souleva sans peine, mit pied à terre comme s'il

n'avait jamais été malade et baisa la croix. Un écuyer survint qui, apportant de belles et riches armes, lui demanda comment il se trouvait. « Par ma foi, répondit-il, je me sens tout à fait bien, grâce à Dieu. J'ai été guéri dès que la sainte coupe est venue vers moi. Mais je suis fort surpris que ce chevalier endormi ne se soit pas même éveillé lorsque le Graal est apparu. – Il doit être coupable d'un bien grand crime, répondit l'écuyer, puisque Dieu n'a pas voulu qu'il fût témoin de ce beau miracle. – Certes, quel qu'il soit, il est certainement très malchanceux. Et je ne serais pas surpris qu'il fût l'un des compagnons de la Table Ronde, qui se sont engagés dans la quête du saint Graal. – Il se peut, dit l'écuyer, qui reprit : Seigneur, j'ai apporté tes armes afin que tu les endosses quand tu voudras. » Le chevalier se mit aussitôt en devoir de s'armer, enfila son haubert et ses chausses de fer ; puis l'écuyer alla chercher l'épée de Lancelot dans son fourreau et la lui remit. Le chevalier la ceignit à son côté, tandis que l'écuyer mettait le mors et la selle au cheval de Lancelot. « Seigneur, tu peux monter maintenant. Ce bon cheval et cette bonne épée seront mieux employés par toi que par ce mauvais chevalier. » La lune s'était levée, claire et brillante. Désormais prêt, le chevalier jura, la main tendue vers la chapelle, que jamais il ne cesserait d'errer avant d'avoir appris par quel miracle le saint Graal se manifestait en tant de lieux du royaume de Bretagne, par qui et dans quel but il avait été apporté dans cette île, si toutefois quelqu'un pouvait lui révéler tous ces mystères. « Tu en as assez dit, reprit l'écuyer. Que Dieu t'accorde la grâce de mener à bien cette quête et qu'il sauve ton âme, car tu courras souvent péril de mort. – Si je meurs, dit le chevalier, ce sera un honneur pour moi et non une honte, car il n'est honnête homme qui puisse refuser d'entreprendre cette quête-là. » Sur ce, suivi de l'écuyer, il s'éloigna dans la nuit, emportant avec lui les armes de Lancelot.

Il avait disparu depuis longtemps déjà quand Lancelot, enfin tout à fait réveillé, put bouger et se redresser. Il se demandait s'il avait rêvé mais, quand il se vit dépouillé de ses armes, il ne put douter que l'étrange scène qui s'était déroulée sous ses yeux n'eût été réelle. Il s'approcha de la chapelle : le candélabre y était toujours à sa place, et les six cierges brûlaient toujours. Mais il eut beau sonder chaque recoin de l'intérieur, il ne put voir nulle part la table d'argent ni la coupe d'émeraude. Mais il entendit alors une voix qui, dans la chapelle, criait : « Lancelot ! Lancelot ! Lancelot plus dur que la pierre, plus amer que le fiel, plus dépouillé qu'un figuier après l'orage, ô Lancelot ! tu as été bien hardi de venir jusqu'au lieu où était le saint Graal ! Va-t'en, maintenant, car voici que ce lieu est tout infecté de ta présence indésirable ! »

Lancelot revint en arrière et s'affala au pied de la croix, pleurant et gémissant sur son sort, maudissant l'heure de sa naissance et

sachant bien que jamais plus il n'aurait d'honneur puisqu'il avait failli à connaître la vérité sur le saint Graal. Et tout le restant de la nuit, il fut en proie aux regrets et aux plaintes. Et quand le jour parut et que les oiseaux commencèrent à chanter dans le bois, il se leva et se mit à marcher au hasard à travers la forêt, plus triste et désespéré qu'il ne l'avait jamais été jusqu'alors.

Quelques heures plus tard, il aperçut à travers les branches une petite habitation et, en se dirigeant de son côté, vit un ermite qui sortait de son oratoire après y avoir célébré la messe. Lancelot avait l'air si las et si mal en point que l'homme, sans prononcer un seul mot, le fit entrer dans sa hutte, le fit asseoir sur un coffre de bois et lui servit du pain et de l'eau. Lancelot mangea et but avec d'autant plus d'avidité qu'il se sentait épuisé. Mais quand il se fut quelque peu restauré, il se mit à verser d'abondantes larmes.

Longtemps, l'ermite le laissa pleurer tout en l'examinant avec attention. « Chevalier, dit-il enfin, je ne sais qui tu es ni pourquoi tu te désespères. Mais le seul remède que je puisse t'apporter, c'est de t'entendre en confession sincère : car je me doute bien que ton âme est chargée d'une lourde faute, et que cette faute t'a amené dans cet état misérable jusqu'à moi. »

Lancelot réfléchit un instant. Il savait certes que l'ermite avait raison, mais il se demandait avec angoisse s'il était lui-même prêt à pareille confession. Une fois seulement dans sa vie, il avait avoué à un prêtre ses amours coupables, mais, ayant obstinément refusé de se repentir, il n'avait pas reçu d'absolution. Serait-il capable d'aller jusqu'au bout aujourd'hui ? Il soupirait du fond du cœur, et pas un mot ne sortait de sa bouche. Pendant qu'il se tourmentait ainsi, l'ermite l'observait avec patience. Et, soudain, Lancelot se mit à parler :

« Seigneur, dit-il, je suis en état de péché mortel à cause d'une femme que j'aime depuis toujours. Je vais t'avouer qui elle est : il s'agit de la reine Guenièvre, l'épouse du roi Arthur de Bretagne. C'est elle qui m'a procuré à foison l'argent, l'or et les riches présents que j'ai distribués parfois à de pauvres chevaliers. C'est grâce à elle que j'ai connu la magnificence avant de connaître les pires humiliations. C'est pour elle que j'ai accompli les grandes prouesses dont parle le monde entier. C'est elle qui m'a fait passer d'indigence à richesse et d'infortune au suprême bonheur terrestre. Mais je sais bien que c'est à cause de ce péché que Dieu m'a abandonné. » Il raconta alors comment il avait vu le saint Graal sans pouvoir bouger de sa place, tel un mécréant exclu des choses sacrées.

Quand il eut achevé sa confession, il pria l'ermite, au nom de Dieu, de le conseiller. « Seigneur, répondit celui-ci, mon conseil ne

servira de rien si tu ne promets à Dieu de ne jamais retomber dans ton péché. Si tu te repens vraiment et sincèrement, Dieu te pardonnera. Actuellement, tu es dans la position de l'homme qui veut élever une haute tour sur des fondations incertaines : tout s'écroule quoiqu'il ait déjà maçonné plusieurs étages de l'édifice. Tu dois revoir une par une les pierres d'assise, renoncer aux futilités du monde et t'engager corps et âme. Quant à moi, si je te donnais l'absolution sans que tu te repentes sincèrement, ce serait comme si je jetais des graines sur des rochers : elles y seraient dévorées par les oiseaux ou ne produiraient rien. – Seigneur, dit Lancelot, je ferai tout ce que tu me diras, si Dieu veut bien m'en donner la force. – Il te donnera cette force, assura l'ermite. Et maintenant, je te demande de promettre que jamais tu ne manqueras à ton Créateur en commettant péché mortel avec la reine ou avec aucune autre femme, ou en ne faisant rien qui puisse attirer son courroux. » Et Lancelot promit, sur sa foi de loyal chevalier, tout ce que demandait l'ermite.

Alors l'ermite le fit agenouiller et lui donna l'absolution. Puis il ajouta : « Chevalier, maintenant que tu es réconcilié avec Celui que tu avais offensé si gravement, prends garde de jamais retomber dans tes égarements. Veille à extirper de ton cœur les pensées terrestres et les délices du monde. Sache au surplus que ta chevalerie ne te sera d'aucun secours dans la quête que tu as entreprise si tu ne suis exactement la voie que t'indiquera l'Esprit Saint. Tu n'ignores pas en effet que le but en est de connaître certaines choses au sujet des merveilles du saint Graal et de la Lance qui saigne. Or, cette connaissance, Dieu l'a promise au chevalier digne de ce nom, c'est-à-dire celui dont la bonté comme la prouesse surpasseront les prouesses et la bonté précédentes et même celles de l'avenir. Ce chevalier, tu l'as vu, le jour de la Pentecôte, assis au Siège Périlleux de la Table Ronde, alors que personne avant lui n'avait pu le faire impunément. En lui réside le modèle de la chevalerie passée, présente et à venir. Et quand il aura tant fait qu'il ne sera plus de chair mais d'esprit, il dépouillera son habit d'ici pour entrer en céleste chevalerie. Cela, Merlin l'a prédit en prophète qui connaissait les grands secrets de ce monde comme de l'autre. Sache aussi toutefois que ce Bon Chevalier, Dieu l'a envoyé pour guider les autres dans cette quête et pour leur montrer le chemin qui mène aux saints mystères. Et voilà pourquoi tu dois poursuivre et mener à son terme l'aventure à laquelle tu as, de ton plein gré, décidé de participer. »

Ainsi parla le sage ermite, et Lancelot en éprouva grand soulagement. Malgré son chagrin et son dénuement, il se sentait renaître à l'espérance : oui, il mettrait tout en œuvre pour continuer la quête et accéder de son mieux aux mystères du saint Graal et de la Lance qui saigne. C'est ainsi qu'il demeura trois jours auprès de

l'ermite afin, grâce aux conseils de celui-ci, de parfaire sa résolution de réformer son existence^[19].

Au matin du quatrième jour il se tenait devant la porte de l'ermitage et s'apprêtait à prendre congé de son hôte quand survint une jeune fille montée sur un palefroi richement harnaché. Elle s'arrêta et, sautant à terre, se dirigea droit sur Lancelot. Celui-ci, un peu interdit, lui souhaita la bienvenue en son nom propre et au nom de l'ermite. Elle s'agenouilla alors devant lui et, d'un air bouleversé, s'écria : « Lancelot ! je ne pensais pas te trouver ici ! C'est Dieu, je crois, qui m'a guidée vers toi ! » En la voyant si émue, Lancelot lui demanda ce qui la tourmentait si fort. « Hélas ! dit-elle, je me meurs d'angoisse. Hier soir, d'infâmes chevaliers m'ont assaillie devant ma forteresse. Ils voulaient m'emmener de force et ensuite abuser de moi. Alors est intervenu un autre chevalier, lui digne d'éloge et de gloire, hélas ! Car s'il a pris ma défense et déconfit mes agresseurs, il a été, par malheur, grièvement blessé au cours du combat par l'un des ennemis qu'il a tué. Or, mon médecin prétend ne pouvoir le sauver qu'en appliquant sur sa plaie l'épée et un morceau du suaire sanglant de son adversaire, ainsi qu'une tête de griffon. Il m'a indiqué où trouver ce suaire et cette tête, mais j'ai grand-peur d'échouer dans mon entreprise.

— Certes, voilà qui est triste, dit Lancelot. Si je pouvais te venir en aide, je le ferais volontiers, mais je n'ai ni cheval ni armes. — Qu'à cela ne tienne, répondit la jeune fille, je puis te fournir, avec un bon destrier, des armes dont tu n'auras pas à rougir. Accorde-moi seulement le temps de retourner en ma forteresse, pour te faire envoyer ce qui te manque. — Tu ne sais pas de quel embarras tu me tires, jeune fille ! reprit Lancelot, et il est juste que j'accomplisse pour toi la quête de ce qui peut sauver le chevalier blessé. — Tu le connais, Lancelot, c'est Méliot, l'un de tes compagnons de la Table Ronde. — Raison de plus pour te hâter, jeune fille, de me procurer cheval et armes ! Indique-moi seulement où je dois me rendre, et je m'acquitterai sur-le-champ de ma dette envers toi. »

La jeune fille éperonna son cheval et repartit au grand galop du côté par où elle était venue. « Admire la bonté de Dieu ! dit l'ermite à Lancelot. Non seulement tu vas obtenir un cheval et des armes, mais tu pourras sauver l'un de tes compagnons. » En son cœur, Lancelot se réjouissait. Oh, comme il avait eu raison de faire une confession sincère ! Et cette pensée l'encourageait à résister aux tentations qui se présenteraient.

La jeune fille reparut bientôt, escortée d'un écuyer qui menait un magnifique destrier à la robe fauve et apportait des armes d'une blancheur immaculée. « Voici pour toi, Lancelot, dit-elle. Je te conduirai moi-même à la Chapelle Périlleuse où se trouve le suaire

capable de guérir Méliot. Je sais exactement où elle est, nous y parviendrons à la nuit. Quant au Château des Griffons, il s'élève à l'autre extrémité de la forêt, mais en un endroit que j'ignore. Tout ce que je sais, c'est que la maîtresse des lieux est une femme de très haut lignage qui n'obéit guère aux ordres, que ceux-ci émanent de rois ou de simples chevaliers. – Mettons-nous en route », dit Lancelot qui, aussitôt armé, avait sauté en selle.

Il faisait déjà nuit quand ils arrivèrent à la Chapelle Périlleuse, l'île en pleine lande, entourée d'un cimetière. Lancelot s'arrêta et dit à la jeune fille : « Maintenant, rentre chez toi et veille sur Méliot. Je me charge de tout et ne reviendrai vers toi qu'avec l'épée, le suaire et la tête de griffon. Il vaut mieux que je sois seul pour agir. » La jeune fille tourna bride, après l'avoir recommandé à Dieu, tandis que, mettant pied à terre, il entra dans le cimetière. Celui-ci était vaste et peuplé d'innombrables tombes sur lesquelles la lune versait des flots de lumière blanche. En avançant vers la chapelle, Lancelot eut l'impression que des gens s'agitaient dans le cimetière tout en discutant. Il tira son épée et cria d'une voix forte : « Qui que vous soyez, venez jusqu'à moi ! » Mais il eut beau répéter deux fois cette injonction, personne ne répondit, et les ombres mêmes qu'il avait cru distinguer s'évanouissaient. Ayant traversé le cimetière sans encombre, il parvint à la chapelle et en trouva la porte entrebâillée. Il poussa celle-ci et se risqua à l'intérieur. Une vague lueur lunaire qui filtrait au travers des fenêtres lui permit de distinguer, devant l'autel, un cercueil déposé à même les marches. Il s'en approcha et, sans hésiter, en leva le couvercle. L'homme tué par Méliot y gisait, enveloppé d'un drap blanc maculé de sang, et son épée reposait à son flanc. Saisissant celle-ci, Lancelot découpa un pan du suaire puis referma le cercueil et, sortant de la chapelle, retraversa le cimetière. Une fois encore, il eut l'impression que des silhouettes se démenaient derrière chaque tombe et s'entretenaient éperdument. Il s'arrêta, tendit l'oreille mais n'entendit plus que le bruit du vent. Poursuivant sa marche, il rejoignit son cheval et allait se remettre en selle quand il vit arriver sur un palefroi blanc une jeune femme vêtue de rouge et à la chevelure d'un brun profond. Deux autres femmes suivaient, qui montaient des mules.

Comme il les saluait courtoisement, la jeune fille vêtue de rouge lui demanda qui il était. « Pourquoi le cacherais-je ? » répondit-il. On me nomme Lancelot du Lac. Je suis le fils du roi Ban de Benoïc et je fais partie de la maison du roi Arthur. – Lancelot ! s'écria la femme, que le Ciel soit béni de t'envoyer ainsi vers moi ! Voilà si longtemps que je t'attendais ! Oh ! je t'en prie, il se fait tard, et ma demeure n'est guère éloignée, viens avec moi, je t'hébergerai comme jamais tu n'as été hébergé par aucune femme ! – Qui es-tu donc ? demanda Lancelot.

– Moi non plus, je n’ai pas de raison de le cacher. Sache qu’on me nomme la Dame sans Égale. » À ce nom, Lancelot ne put s’empêcher de frémir, car Gauvain lui avait longuement parlé de cette femme qui aimait sans les avoir jamais vus ceux qu’elle considérait comme les meilleurs chevaliers du monde, à savoir Gauvain, Perceval et lui-même, Lancelot du Lac. Et Gauvain lui avait aussi conté que la Dame sans Égale avait apprêté dans sa chapelle trois tombeaux à leur intention, ainsi qu’un pour elle, et qu’elle s’était mis en tête de les faire périr tous trois pour les enterrer où elle avait prévu afin qu’ils pussent reposer à ses côtés quand elle-même aurait trépassé. Aussi Lancelot songea-t-il d’abord à passer son épée au travers du corps de la Dame et à supprimer de la sorte tout danger pour Perceval et Gauvain, mais il eut tôt fait de se convaincre que ce serait une mauvaise action. Il se contenta donc et affecta de ne rien savoir. « Dame, répondit-il, je te remercie vivement de ton invitation, mais je dois partir à l’instant, car j’ai fait le serment d’apporter cette épée et ce suaire à quelqu’un qui se meurt. – Dans ce cas, dit la Dame, jure-moi du moins que tu viendras en ma demeure sitôt ta promesse acquittée. Sur ton honneur de chevalier, Lancelot, il faut que tu jures de me visiter ! »

Lancelot se vit fort embarrassé. Il n’avait aucune envie de mettre en colère la Dame, car il savait, Gauvain l’ayant averti, qu’elle avait à son service de redoutables chevaliers qui ne manqueraient pas de l’attaquer pour le faire prisonnier si elle leur en donnait l’ordre. Non qu’il craignît le sort qu’elle lui réservait : Gauvain s’était bien tiré d’affaire lors de son passage dans la forteresse de la Dame, mais il se disait aussi mille choses, entre autres celle-ci : « Elle ignorait qu’il s’agît de Gauvain et ne l’a appris que plus tard. Tandis que moi, elle me connaît... » Aussi finit-il par répondre : « Dame, il m’est impossible de te faire un quelconque serment. Je suis engagé dans une quête qui ne souffre pas d’autre but que le sien propre. À mon grand regret, je ne te suivrai pas dans ta demeure et ne puis non plus promettre d’y venir. »

Alors, la Dame sans Égale se mit à pleurer et à pousser des cris lamentables : « Je suis maudite ! hurla-t-elle. Déjà, lorsque Gauvain est arrivé chez moi, je ne l’ai pas reconnu, et maintenant, c’est toi, Lancelot, qui refuses mon invitation ! Que n’ai-je ici mes chevaliers, ils t’obligeraient à me suivre ! – Il suffit, Dame, dit Lancelot, je dois partir. » Et, sous l’éperon, son cheval bondit et se lança sur le chemin à vive allure, tandis que la Dame s’écriait : « Lancelot ! Lancelot ! tu es bien cruel ! Je ne pourrai jamais mourir si je n’ai d’abord mis à mort les meilleurs chevaliers du monde ! Ah ! je te tuerai, Lancelot, comme je tuerai Gauvain et Perceval ! C’est à ce seul prix que je trouverai le repos éternel. » Mais sa voix se perdit bientôt, car Lancelot galopait

parmi les arbres, de toute la vitesse dont était capable sa monture.

Il traversa la forêt dans la direction où devait se trouver le Château des Griffons. Mais, bientôt, son cheval donna des signes de fatigue, et lui-même sentait le sommeil l'envahir. Devant un haut mur où se devinait une porte entrouverte, il mit pied à terre et, menant son cheval par la bride, il poussa la porte et se retrouva dans un verger touffu d'arbres et planté de massifs de fleurs dont le parfum saturait l'air nocturne. Il attacha son cheval à un arbre, retira son heaume et son haubert, puis se coucha auprès d'un buisson de roses. Et tel était son épuisement qu'il s'endormit aussitôt d'un sommeil lourd que ne troublèrent même pas les rêves.

Le lendemain, le soleil planait déjà haut dans le ciel que Lancelot dormait encore. Une jeune fille qui se promenait dans le verger l'aperçut sous le buisson de roses. Elle s'approcha, l'examina attentivement et le reconnut, car elle l'avait déjà vu plusieurs fois à la cour du roi Arthur. Elle s'en fut alors jusqu'au manoir voisin, lequel était une maison superbe, toute en pierre grise, et surmontée d'une tour qui dominait le pays d'alentour. Or, c'était là le Château des Griffons, dont la châtelaine était, disait-on, une disciple de Morgane. On la prétendait aussi savante et experte que cette dernière en l'art de magie. La jeune fille la rejoignit en sa chambre et lui dit : « Dame, voici une aventure surprenante : je viens de découvrir Lancelot du Lac endormi dans le verger. – Comment ? s'écria la Dame. Je me doutais bien qu'il allait venir, car il a besoin de moi, mais je ne l'attendais pas de sitôt. Allons le voir tout de suite. »

Toutes deux se rendirent alors à l'endroit où gisait Lancelot endormi. À le voir ainsi, la Dame fut bouleversée dans tout son être, et le désir s'épanouit en elle jusqu'à devenir intolérable. « N'est-il pas beau ? murmura-t-elle. N'est-il pas le meilleur chevalier du monde, le plus généreux, le plus audacieux ? Ah ! bienheureuse la femme qui saurait se l'attacher pour jamais ! » Elle s'agenouilla, se pencha sur Lancelot, toujours immobile, et lui imprima sur les lèvres trois longs baisers.

Lancelot sursauta et se redressa, bousculant la Dame et ne comprenant pas ce qui lui arrivait. Puis il aperçut les deux femmes et se mit debout. « Où suis-je ? demanda-t-il. – Tu es dans mon verger. Nous t'y avons découvert endormi. » Lancelot regarda la Dame et la reconnut pour l'une des compagnes de Morgane. Il l'avait en effet vue bien des fois quand le retenait prisonnier la sœur du roi. Il la salua et dit : « Dame, j'étais si fatigué cette nuit que je me suis arrêté dans ce verger pour m'y reposer. Mais je ne saurais m'attarder davantage, car il y va de la vie d'un des compagnons du roi Arthur. Je dois au plus vite me rendre au Château des Griffons. » La Dame éclata de rire. « Eh bien, Lancelot, dit-elle, tu t'y trouves précisément. Sache qu'on

m'appelle maintenant la Dame des Griffons. – Alors, Dame, pour l'amour de Dieu, je te prie de me remettre la tête d'un de tes griffons afin que soit sauvé celui qui est si malade. – Lancelot, rétorqua la Dame, je sais bien des choses quant à la blessure de Méliot, puisque c'est de lui qu'il s'agit. Sache que la tête d'un de mes griffons n'est pas nécessaire pour le guérir : l'épée et le suaire de l'homme qui l'a blessé suffisent. Maintenant, viens avec nous jusqu'au manoir, je t'y ferai servir nourriture et boisson. – Je ne puis, Dame, car il me faut partir tout de suite. – Dans ce cas, reprit la Dame, jure-moi de me revenir dès que Méliot sera guéri. – C'est impossible, répliqua Lancelot avec force, et je ne te ferai nul serment de ce genre. » Or, la Dame des Griffons sentait son désir croître et l'embraser. « Lancelot, reprit-elle, c'est mon amour que je t'offre, ainsi que tous mes biens. En vain tu t'obstines dans l'absurde quête où tu t'es engagé. Tu n'es pas celui qui découvrira les mystères du saint Graal, et d'ailleurs tu le sais fort bien. Va porter le suaire et l'épée à Méliot puis reviens à moi. Je ne te demande même pas de t'y engager par serment. Fais-le seulement pour l'amour de moi. » Lancelot se trouva fort embarrassé, car il ne voulait certes pas peiner la Dame des Griffons. « C'est impossible », se contenta-t-il de répéter. Puis il sella et harnacha son cheval, remit son heaume et son haubert et se dirigea vers la porte du verger. « Lancelot ! Lancelot ! dit encore la Dame avant qu'il ne disparût, tu seras honni au cours de cette quête ! Alors, tu te souviendras de moi et tu reviendras ! »

Lancelot se hâta vers la forteresse où la jeune fille qui l'avait conduit à la Chapelle Périlleuse veillait sur Méliot. Il remit aussitôt à celle-ci l'épée et le suaire, et elle se précipita vers la chambre où gisait le blessé. Aussitôt qu'elle eut appliqué la lame et le linge sanglant sur la plaie, celle-ci se referma, et Méliot tomba dans un profond sommeil après avoir murmuré qu'il ne ressentait plus aucune douleur. La jeune fille revint alors vers Lancelot et lui dit : « Chevalier, béni sois-tu d'avoir accompli cet exploit. Grâce à toi, Méliot est sauvé, à la grande joie de mon cœur, car voilà longtemps que je l'aime, et je ne me serais jamais consolée de sa mort. Quant à toi, s'il te plaît, demeure ici tant que tu veux. Tu seras mon hôte et je te recevrai en grand honneur. – Jeune fille, je te remercie, répondit Lancelot, mais je suis engagé dans la quête et dois la poursuivre jusqu'à son terme. – Lancelot, Lancelot, reprit la jeune fille, pourquoi t'obstiner dans cette quête et ce malgré tous les avertissements que tu as reçus ? Tu n'es pas celui qui découvrira les mystères du saint Graal. Dans cette quête, sache-le bien, tu n'obtiendras que honte et déception. » Lancelot hocha tristement la tête, car il savait bien qu'elle avait raison. Néanmoins, après lui avoir recommandé de veiller sur Méliot, il remonta en selle et quitta la forteresse [20].

Il chevaucha longtemps dans la forêt, ne sachant quelle direction prendre. Au milieu de l'après-midi, il rencontra un valet qui lui demanda : « Seigneur chevalier, qui es-tu ? – Je suis, répondit-il, de la maison du roi Arthur. – Et quel est ton nom ? » Il dit alors qu'il se nommait Lancelot du Lac. « Lancelot, reprit le valet, ce n'est pas toi que je cherchais, car tu es l'un des plus malheureux chevaliers du monde. – Bel ami, dit Lancelot, comment le sais-tu ? – Je le sais fort bien. N'es-tu pas celui qui vit de ses yeux le saint Graal apparaître et opérer un miracle, mais qui, devant cette merveilleuse vision, ne bougea pas plus qu'un mécréant ? – Si fait, dit Lancelot, j'ai vu le saint Graal et je n'ai pas bronché. J'en ai le cœur bien assez lourd. – Cela n'est guère honorable, reprit le valet. Tu as ainsi démontré que tu étais un chevalier non pas vrai mais déloyal et indigne. Ne t'étonne plus désormais si la honte en rejaillit sur toi au cours de la quête que tu as entreprise et que tu ne saurais mener à son terme. Ah ! pauvre failli, tu peux en éprouver grande tristesse, toi qui passais pour le meilleur chevalier du monde et que l'on tient maintenant comme le pire ! » Lancelot ne sut que répondre, car il se sentait tout à fait coupable du forfait dont on l'accusait.

Il finit cependant par prendre la parole : « Bel ami, murmura-t-il, dis ce que tu voudras, je t'écouterai mais ne répondrai plus. Un chevalier ne doit pas se mettre en courroux pour les paroles d'un valet. – Mais force t'est de m'écouter, reprit le valet, quoique tu n'aies nul profit à en espérer. Tu as été la fleur de la chevalerie terrestre, il est vrai. Pauvre chétif qui t'es laissé envoûter par une femme qui ne t'aime même pas, qui fait aussi peu de cas de ton honneur que de ton salut ! Elle t'a si bien séduit que tu as perdu confiance en Dieu et que te voici réduit à subir toutes les hontes de la terre. » Et, sans que Lancelot répondît, le valet ne cessa de l'injurier jusqu'au moment où il fut las de s'adresser à un muet. Il s'en alla alors, laissant Lancelot perdu de tristesse, immobile, indifférent à tout, comme s'il était brisé.

Comme le jour baissait, Lancelot se décida à reprendre la route. Il aperçut alors une damoiselle montée sur un palefroi blanc qui survenait à vive allure. Dès qu'elle le vit, elle le salua et dit : « Seigneur chevalier, où vas-tu ? – Jeune fille, répondit Lancelot, je l'ignore. Je vais seulement là où l'aventure me mènera, car je ne sais où je pourrais trouver ce que je cherche avec tant d'ardeur. – Je sais, moi, ce que tu cherches, reprit-elle. Tu en as été jadis infiniment plus proche que maintenant. Cependant, tu en es actuellement plus proche que tu ne penses. – Jeune fille, soupira-t-il, tes paroles sont difficiles à comprendre, tant elles sont contradictoires. – N'essaie pas de comprendre et tu verras bien par toi-même ce qu'il en est », répliqua la jeune fille. Et elle allait s'éloigner quand Lancelot lui demanda encore où il pourrait loger ce soir-là. « Tu ne trouveras pas de gîte

aujourd'hui, je te le garantis, dit-elle, et pas davantage demain. » Et, là-dessus, elle éperonna son cheval et disparut dans les bois.

Lancelot se remit lentement en route, et l'obscurité le surprit à la fourche de deux allées que marquait une grande croix de bois et au pied de laquelle il décida de passer la nuit. Ayant mis pied à terre, il ôta à son cheval le mors et la selle, et le laissa paître tranquillement l'herbe tendre. Puis il retira son heaume, s'agenouilla et se mit à prier. Mais sentant le sommeil l'envahir, il s'allongea, la tête appuyée contre une pierre et ne tarda pas à s'endormir, tant l'oppressaient la fatigue et le chagrin.

Le lendemain, lorsque le soleil commença à briller, il se leva, sella son cheval, prit son heaume, son bouclier et sa lance et il reprit la route, toujours aussi plongé dans ses sombres pensées. Vers le milieu du jour, il arriva dans une grande clairière devant une forteresse cernée de hauts murs et de larges fossés. Dans la prairie se trouvaient une bonne centaine de tentes en drap de soie de diverses couleurs, et cinq cents chevaliers au moins étaient occupés à jouter les uns contre les autres. Les uns portaient des armures blanches, les autres des noires, et telle était la seule différence que l'on vît entre eux. Les premiers se tenaient du côté de la forêt, les autres devant la forteresse, et nombre d'entre eux déjà avaient été renversés.

Lancelot contempla longuement le combat. Il lui sembla que le camp proche de la forteresse avait le dessous et perdait du terrain, quoiqu'il fût, semblait-il, le plus nombreux. Alors, il s'en approcha dans l'intention de le seconder, abaissa sa lance et, d'un coup violent, jeta à terre le premier adversaire qui se présenta. Puis, il en atteignit un second et parvint, bien qu'il eût rompu sa lance, à l'abattre à son tour. Alors, mettant la main à l'épée, il distribua de gauche et de droite des coups terribles et si pleins de prouesses que l'assistance entière lui discernait déjà le prix du tournoi.

Pourtant, comme le combat se prolongeait, Lancelot sentit progressivement la fatigue l'envahir, tandis que ses adversaires faisaient preuve, eux, d'une remarquable endurance. Il avait beau les frapper et les marteler, ceux-ci, loin de reculer, ne cessaient de progresser. À la fin, ils le pressèrent même si durement qu'il pouvait à peine tenir son épée et, convaincu qu'il n'aurait jamais plus la force de tenir ses armes, il dut se résoudre à s'avouer vaincu. Les vainqueurs l'emmenèrent dans la forêt tandis que, privés de son aide, ses compagnons de combat devaient à leur tour se rendre. Or, les chevaliers qui l'emmenaient lui dirent : « Lancelot, te voici prisonnier et en notre entier pouvoir. Si tu veux t'y soustraire, il te faudra faire notre volonté. » Il le leur promit, fort à contrecœur, et put s'en aller, mais par un autre chemin que celui de son arrivée.

Tout en chevauchant, il se prit à penser que jamais il n'avait été réduit à si misérable état. Il ne lui était jamais advenu de participer à un tournoi qu'il n'en sortît vainqueur. Ce constat redoubla sa tristesse, et il se dit qu'il avait dû commettre des forfaits bien graves pour avoir mérité de perdre ainsi sa force et son endurance. Comment expliquer autrement sa défaite ? Hélas, il s'en était déjà trop aperçu lorsque, en présence du saint Graal, il lui avait été impossible de s'arracher à l'étrange torpeur qui le pétrifiait...

Il pénétra dans une vallée profonde et verdoyante qui sinuait entre deux collines dénudées. Au fond, coulait la rivière qu'on nommait Marcoise et qui divisait la Gaste Forêt. Quoique convaincu qu'il devait traverser, il balançait, effrayé par la violence du courant, quand lui arriva une extraordinaire aventure. Car, comme il cherchait un endroit où la rivière eût été moins profonde et moins périlleuse, il vit sortir de l'eau un chevalier revêtu d'armes plus noires que mûres et monté sur un grand cheval non moins sombre. Sans dire un mot, celui-ci s'approcha de Lancelot et, d'un violent coup d'épée, lui tua son cheval sous lui mais sans le toucher personnellement. Sur ce, il disparut si vite que Lancelot n'eut pas le temps de réagir. La vue du cadavre de sa monture mit le comble à son désespoir et, le regard fixe, il se mit, comme halluciné, à longer la berge sans savoir comment il traverserait. Il parvint de la sorte à un promontoire qui surplombait les flots et, très las, retira son heaume, déposa son bouclier au sol et se coucha à même la terre entre deux rochers. Comment se tirer de ce pas délicat ? Partirait-il à pied dans la forêt, au risque de s'y perdre ? Escaladerait-il l'une des collines en quête de nourriture ? Il se doutait qu'il n'en trouverait pas. Alors, tenterait-il de franchir la rivière ? Les eaux étaient si profondes et si tumultueuses qu'elles l'entraîneraient probablement dans leurs tourbillons dès qu'il y aurait mis le pied. Aussi se mit-il à prier, dans l'espoir que Dieu le prendrait en pitié et lui enverrait un signe susceptible de le reconforter [21].

Le Verger de Brunissen

Après s'être séparé des compagnons de la Table Ronde, Girflet, fils de Dôn, vint à traverser une lande désolée où des rochers rouges se dressaient parmi des touffes d'ajoncs griffus. Le vent soufflant avec violence, il avait toutes les peines du monde à faire avancer son cheval, tant les rafales suffoquaient celui-ci. Au terme d'une longue course, il arriva enfin dans une vallée plus tranquille qui s'ouvrait entre deux montagnes et s'y engagea sans trop savoir où il aboutirait. Là, au pied d'un arbre, il découvrit un chevalier tout armé qui gisait, inerte, avec encore au poing son épée rougie de sang. Il s'arrêta, constata que l'homme était mort depuis longtemps, ne le reconnut pas, et il poursuivit son chemin quand, un peu plus loin, il aperçut un autre chevalier qui, recroquevillé dans l'herbe verte, était mort lui aussi, tout ensanglanté de blessures innombrables. Il ne le reconnut pas plus que le premier et, continuant à longer la rivière, parvint dans une clairière où gisait à terre, entre deux rochers, un troisième chevalier. Girflet s'approcha et se rendit compte que celui-ci respirait encore en dépit des blessures qu'il avait reçues. Il descendit en hâte de son cheval et se pencha sur le blessé : « Qui es-tu ? lui demanda-t-il. Et qui t'a mis dans un tel état ? »

Le malheureux fit un violent effort pour se dresser mais n'y parvint pas. Il ne put que murmurer : « Chevalier, venge-moi, je te prie, au nom de Dieu tout-puissant. J'ai été assailli par le plus cruel et le plus félon des seigneurs de ce pays. Il a nom Estout de Verfeil. Tout le monde en a peur, et il possède des armes merveilleuses qui ne manquent jamais leur but. Il m'a attaqué au mépris de toute justice, et je ne pourrai mourir que si tu me jures de le combattre et de le mettre

à mort. » Touché aux larmes, Girflet lui jura qu'il le vengerait sans tarder. Alors le blessé lui prit la main et mourut après avoir poussé un grand cri. Girflet se redressa, remonta en selle et se prépara à affronter le coupable.

Il rencontra bientôt des bûcherons et leur demanda s'ils savaient où se tenait Estout de Verfeil. « Seigneur, répondirent-ils, nous le savons, hélas ! Il se terre dans sa forteresse, bien à l'abri derrière ses murailles et, pendant ce temps, ceux qu'il a faits prisonniers travaillent pour lui et le servent aveuglément, car il n'est maître plus cruel ni plus sanguinaire que lui. Passe ton chemin si tu ne veux pas subir le sort de tous les chevaliers qui s'égarèrent sur ses domaines. – Je vous remercie du conseil, répondit Girflet, mais je vous assure que je me garderai de le suivre. »

Sans plus attendre, il continua d'avancer. Au sommet d'un col, il aperçut des chevaliers qui, autour d'un grand feu, faisaient rôti du gibier. Il s'approcha d'eux et leur demanda qui ils étaient. « Hélas ! répondit l'un d'eux, nous sommes les prisonniers du cruel Estout de Verfeil, et nous devons le servir sous peine de perdre la vie. – Mais, dit Girflet, pourquoi ne pas vous défendre ? Vous êtes assez nombreux, ce me semble ! – C'est impossible, reprit l'homme. Estout possède en effet des armes merveilleuses qui le protègent, et son épée ne manque jamais son coup. Il a déjà tué bon nombre d'entre nous, et le même sort te guette si tu restes davantage ici, car il ne va pas tarder à venir prendre son repas. – Je ne m'en irai pas, s'écria Girflet, avant de l'avoir combattu ! » Les prisonniers poussèrent de grandes lamentations et ils eurent beau le conjurer de partir au plus vite, il demeura inébranlable.

Au bout de quelques instants, Estout de Verfeil survint effectivement, monté sur un grand cheval noir aussi vigoureux que robuste. En voyant Girflet, il le défia, et la lutte commença. Estout se précipita sur lui, la lance en avant, mais le fils de Dôn fit bondir de côté son cheval et esqua le coup. Furieux, Estout revint à la charge, et sa lance se rompit contre le bouclier de Girflet. Alors, il prit son épée et se prépara à frapper son adversaire de toutes ses forces. Mais Girflet, qui avait encore sa lance, parvint à le culbuter au point de le désarçonner. Estout s'affala dans l'herbe en lâchant son épée. Girflet se précipita alors sur lui et, sans lui laisser le temps de ressaisir son arme, lui pointa l'épée sur le cou. Se voyant perdu, Estout cria grâce d'une voix suppliante. « Je te ferai grâce, répondit Girflet, à deux conditions : d'abord, je veux que tu me donnes et tes armes et ton épée. Ensuite, tu iras remettre tous tes prisonniers entre les mains du roi Arthur, à Kamaalot. » Le vaincu promit de s'exécuter point par point, et Girflet enfila le haubert et le heaume conquis, s'empara de même du bouclier et de l'épée, puis repartit, laissant Estout de Verfeil

au milieu des chevaliers qui manifestaient bruyamment leur joie et leur reconnaissance envers leur libérateur.

Il chevaucha tout le reste de la journée sans même vouloir s'arrêter après le coucher du soleil. La minuit était largement dépassée lorsqu'il aperçut, à la lumière de la lune, une grande montagne d'aspect sinistre qu'escaladait un chemin étroit. Obligé, faute d'autre, d'emprunter ce sentier scabreux, il s'y engageait lentement quand, devant lui, surgit un sergent à pied. L'homme était grand et large, très musclé, leste, fort et bien bâti. Il avait les cheveux tondus et brandissait trois javelots plus affûtés et tranchants qu'un rasoir. Hormis ceux-ci, il n'avait d'autre arme qu'un grand couteau à la ceinture, et un haubert des plus solides lui couvrait le dos.

« Halte ! chevalier ! cria-t-il. Écoute ce que je vais te dire. » Girflet s'arrêta et dit : « Ami, je t'écoute. Que veux-tu donc ? – Ce n'est pas difficile, répondit l'autre. Laisse ici tes armes et ton cheval, ou bien tu ne pourras pas aller plus loin. – Mais, dit Girflet, de quel droit ? On ne peut donc pas voyager par ici armé et à cheval ? – Si fait, mais dans cette vallée, je dois prélever le prix de ton passage. – Que le diable t'emporte ! s'écria Girflet, et moi par la même occasion, si jamais j'abandonne mon cheval et mes armes avant d'être hors d'état de me défendre ! – Écoute, reprit le sergent, si tu n'y consens de ton plein gré, tu le feras pour ton malheur, car tu verras comment je te les prendrai. Je vous ferai prisonniers, toi et ton cheval. – Vraiment ? Tu oserais me faire prisonnier ? – Telle est bien mon intention, si tu ne m'obéis pas. – Je n'ai nullement l'intention de t'obéir ! – Eh bien ! je te défie ! – À ton aise. Je saurai bien me défendre. »

Le fils de Dôn fit prendre du recul à son cheval. L'homme balançait cependant l'un de ses javelots à la hauteur de son oreille, prêt à le lancer. Girflet fit bondir de côté sa monture, et le javelot frappa son bouclier avec tant de violence qu'il en fit jaillir feu et flammes, mais sans y pénétrer, et de telle sorte que le fer se sépara de la hampe. Quant au second javelot, il heurta le heaume au point d'étourdir le fils de Dôn, mais il se brisa. Alors, l'homme, fou de colère en voyant que le chevalier n'était pas blessé, saisit son troisième javelot et, se précipitant, le brandit hardiment et le lança. Le trait frôla l'échine de Girflet qui avait juste eu le temps de se baisser, et lui démailla son haubert sur une largeur étonnante. Mais comme il savait que l'autre n'avait plus d'arme de jet, Girflet lui cria : « Maintenant, je vais tirer vengeance de toi à la pointe de ma lance ! »

Lâchant la bride à son cheval, il abaissa sa lance et bondit sus à l'adversaire. Il pensait ne pouvoir le manquer, mais l'autre se mit à sauter si bien et à faire tant de bonds en tous sens qu'il esquiva la lance et, quand Girflet, emporté par son élan, l'eut dépassé, il se baissa, ramassa devant lui une pierre très dure et la lança avec une

telle force que le bouclier de Girflet en fut tout cabossé. Furieux et dépité de n'avoir pas atteint son adversaire, Girflet revint plusieurs fois à la charge, mais l'homme, avec une extraordinaire agilité, se dérobait à chaque fois. De plus, à un moment où Girflet était encore sur le point de le dépasser, il saisit son couteau et, bondissant en croupe : « Ne bouge plus, ou tu es mort ! » cria-t-il en étreignant Girflet à bras-le-corps.

Dans cette posture, le fils de Dôn ne savait que faire. L'homme l'entourait de ses bras avec une telle énergie qu'il pensait ne plus pouvoir se dégager. « Je t'emmène en un lieu où tu souffriras mille morts, dit l'autre. Jamais prisonnier ne subira peine ni douleurs comparables à celles qui t'attendent. » En lui-même, Girflet préféra mourir tout de suite en tentant de fuir plutôt que de subir le sort qu'on lui promettait. Alors, jetant sa lance au loin, il attrapa par le bras droit l'homme qui le serrait à l'étouffer, le lui tira et le lui tordit si cruellement qu'il lui fit lâcher le couteau. Puis, des deux mains, il saisit le bras gauche, encore valide, et tira dessus avec tant de force qu'il le lui arracha du corps. Ayant ainsi précipité l'homme à bas du cheval, il mit pied à terre. L'autre gémissait et criait grâce. « Par Dieu tout-puissant, répondit-il, jamais je n'aurai pitié d'un monstre tel que toi ! » Et, de son épée, il lui trancha froidement les deux pieds.

Le jour s'était levé. Sur le flanc de la montagne, Girflet aperçut un grand édifice sombre et s'en approcha. Les murs en étaient percés de fenêtres toutes grillagées ; la porte était munie d'une herse. Derrière celle-ci se tenait un nain qui semblait terrifié. Girflet lui ordonna d'ouvrir, lui dit que son maître avait été vaincu, et le nain s'exécuta, tremblant de tous ses membres. Alors, le fils de Dôn lui fit ouvrir les geôles dans lesquelles se morfondaient vingt-cinq chevaliers captifs et en piteux état. Ils ne manifestèrent leur joie qu'en pleurant. Ils ne savaient comment exprimer leur gratitude à leur sauveur. Girflet leur fit donner à boire et à manger, puis les invita à se rendre à la cour du roi Arthur en compagnie du nain. En passant devant le sergent qui gisait immobile, sans pieds ni bras, sur le chemin, tous crièrent en chœur : « Par Dieu tout-puissant ! il est juste que tu restes là sans secours ! Tu as bien mérité ton sort, et personne n'aurait l'audace de te plaindre. » Et tandis qu'ils se dirigeaient vers Kamaalot, Girflet passa de l'autre côté de la montagne.

Il chevaucha jusqu'à l'heure de midi où se leva une chaleur terrible qui fatigua si vite son cheval qu'il dut le remettre au pas. Et il allait ainsi, à très faible allure, quand il vit venir un écuyer bel et bien fait dont la tunique était déchirée jusqu'au-dessous de la ceinture et qui manifestait une extrême douleur : des deux mains, il s'arrachait les cheveux, lesquels étaient blonds et fins ; il se frappait et s'égratignait le visage au point que le sang en découlait jusque sur sa poitrine. Or,

dès qu'il aperçut Girflet, il s'écria : « Vaillant chevalier ! sauve ta vie et fuis aussi vite que tu pourras ! – Pourquoi donc ? demanda le fils de Dôn. Dis-moi plutôt ce qui te cause telle douleur ? – Seigneur, je ne saurais te décrire l'homme qui m'a si fort effrayé. Il a tué mon bon seigneur, un chevalier très vaillant pourtant, qui menait avec lui une charmante jeune fille, belle et gracieuse, de très haut parage, puisqu'elle est la fille d'un puissant comte. Le monstre l'a enlevée contre son gré et m'a moi-même tellement épouvanté que j'en tremble encore. – Et c'est pour cela que tu me conseillais de fuir ? s'exclama Girflet. Tu n'es qu'un pauvre sot, en vérité ! »

Comme ils parlaient ainsi, un lépreux surgit, un enfant dans ses bras. Derrière courait une femme qui criait, pleurait, gémissait, s'arrachait les cheveux. Elle alla tout droit à Girflet : « Chevalier, par Dieu tout-puissant, je te crie merci ! Secours-moi et rends-moi vivant mon enfant que le lépreux emporte. Il l'a ravi devant ma porte ! – Et pour quelle raison l'a-t-il enlevé ? – Pour rien, pour le seul plaisir de faire le mal ! – Dans ce cas, dit Girflet, puisque le lépreux est dans son tort, je me charge de te rendre l'enfant, et cela sans tarder ! »

Il éperonna son cheval et se précipita vers le lépreux, tandis que la femme se lançait elle-même sur ses talons. « Traître ! s'écria Girflet, lépreux insensé ! rustre insupportable ! tu n'emporteras pas cet enfant ! » Le lépreux se retourna et, lui tirant la langue : « Tu le veux ? Viens le prendre ! – Sur ma tête ! s'emporta Girflet, tu me paieras ta grossièreté, lépreux infâme et puant ! Si je le peux, je t'ôterai la vie ! »

Le lépreux était cependant parvenu devant une maison où il entra, suivi de près par le fils de Dôn qui, sitôt à la porte, sauta à terre. La femme, toujours en pleurs et criant : « Dieu nous aide ! », le rejoignit là, et il la pria de garder son cheval et sa lance en attendant qu'il revînt. Il pénétra alors, l'épée à la main et le bouclier au bras, dans la maison, qui était grande et belle, et y découvrit un autre lépreux, d'aspect farouche et terrible, qui, couché sur un lit, tenait embrassée une jeune fille, la plus belle du monde, avec un teint plus frais que rose à peine éclore et dont la tunique déchirée révélait des seins plus blancs que neige. Elle se plaignait à grands cris, manifestait un désespoir extrême, et l'excès de larmes lui avait rougi les yeux.

Dès qu'il aperçut l'intrus, le lépreux se leva et s'empara d'une grande massue qui se trouvait au sol, non loin du lit. Or Girflet fut saisi d'effroi en le voyant si monstrueux, car l'homme était au moins aussi haut qu'une lance, et ses épaules mesuraient largement deux brasses. Il avait des bras énormes, les mains boursoufflées, des dents crochues rousses, vénéneuses, puantes et toutes déchaussées, le visage couvert de bosses, les paupières dépourvues de cils, dures et enflées, les prunelles obscures, le regard trouble. Ses gencives se retroussaient, bleuâtres, épaisses et gonflées, et l'ensemble de sa figure cramoisie

flamboyait comme charbons ardents. Il ahanait et parlait d'un timbre si enroué qu'on pouvait à peine l'entendre. « Qui t'a amené ici ? demanda-t-il d'un ton furieux. Es-tu venu te constituer prisonnier ? » Girflet répondit que non. « Dans ce cas, pourquoi es-tu entré ici ? Que cherches-tu ? – Un lépreux qui, sous mes yeux, a franchi ce seuil avec un enfant que sa mère m'a supplié de lui rendre, pour l'amour de Dieu. – Eh bien ! répliqua l'autre, c'est ta mauvaise étoile qui t'a conduit dans cette maison, car tu n'en sortiras pas vivant, espèce de rustre, fou insolent ! »

Il brandit alors sa massue et en frappa si rudement le bouclier de Girflet qu'il l'envoya voler de l'autre côté de la chambre. Mais lorsqu'il prétendit porter un second coup, Girflet, qui s'était ressaisi, recula vers le fond de la pièce, et la massue heurta le sol avec tant de violence que toute la maison en trembla. Girflet bondit alors sus au lépreux et, rassemblant ses forces et son courage, lui assena un coup d'épée si bien ajusté qu'il lui trancha un pan de sa tunique, la chemise, la ceinture, un bon bout des braies et le gras de la hanche. Après quoi, la lame poursuivit sa course avec tant d'élan qu'elle s'enfonça dans le sol de la profondeur d'une main. Sa blessure décupla la fureur du lépreux qui se relança à l'attaque ; mais Girflet s'abrita au plus vite derrière un pilier, tandis que la jeune fille, à genoux, implorait l'aide de Dieu.

Là-dessus, le fils de Dôn se jeta sur son adversaire et, avant que celui-ci n'eût le temps de parer, lui assena une si formidable estocade au bras droit qu'il le lui trancha bel et bien et le sépara de l'épaule. À ce spectacle affreux, le lépreux poussa un hurlement terrible, et, ivre de douleur, marcha sur Girflet, le visage écumant de rage et de haine et, maniant sa massue de la main gauche, l'en frappa à la tête si violemment que le chevalier tomba sur les genoux, le sang lui giclant par la bouche et par les narines. Cependant, l'arme formidable, poursuivant sa trajectoire, explosa littéralement en heurtant le sol. Alors Girflet se redressa et, avec l'énergie du désespoir, fendit jusqu'aux dents le crâne du lépreux, lequel, entre-temps, lui avait décoché une ruade si furieuse qu'elle le plaqua brutalement contre le mur, à l'autre bout de la pièce. Assommé par le choc, Girflet tomba et cessa de bouger. La jeune fille, affolée de le voir inerte, le crut mort et, s'inclinant sur lui, lui délaça son heaume. Or, sitôt le visage à l'air, Girflet poussa un soupir, et la jeune fille, courant chercher de l'eau, l'en aspergea. Alors, il se leva brusquement et, croyant tenir son épée, frappa la jeune fille d'un tel coup près de l'oreille qu'elle s'écroula à son tour. Il ne savait plus ce qu'il faisait. À demi inconscient, il alla se réfugier derrière un pilier et, son bouclier toujours au poing, s'y adossa, haletant.

La jeune fille s'était relevée sans trop de mal. Elle s'approcha de Girflet et lui dit doucement : « Seigneur chevalier, c'est moi qui te

parle, regarde, moi que tu as délivrée de l'horrible monstre qui me violentait. Tu peux désormais retirer ce bouclier de ta poitrine, le lépreux est mort. Tu n'as plus rien à craindre de lui. » Mais Girflet, sentant sa tête désarmée, répondit : « Jeune fille, qui donc m'a ôté mon heaume ? et qu'est devenue ma bonne épée ? » Elle dut lui expliquer ce qui s'était passé, car il ne se souvenait plus de rien. Elle alla lui chercher son épée et il la serra convulsivement. Puis, comme ses esprits lui revenaient peu à peu, il avança vers le cadavre et s'assura par lui-même que l'adversaire avait vécu. Alors, il s'assit sur un banc et y demeura un long moment prostré. Sur ce, se souvenant soudain du ravisseur de l'enfant, il le chercha des yeux, mais il eut beau faire, il n'en vit trace, et cela le rendit tout ensemble si triste et furieux qu'il se précipita vers la porte. Elle était ouverte mais, à sa stupeur, il ne put la franchir. « Dieu ! s'écria-t-il, serais-je victime d'un sortilège, que je ne puisse passer ce seuil ? »

D'accablement, il se prit à se lamenter. Lorsqu'il entendit qu'en deçà d'une autre porte, à l'intérieur de la maison, des enfants criaient : « Seigneur Dieu ! secours-nous ou nous allons périr ! », il ne fit qu'un bond de ce côté-là, découvrit l'huis, le poussa et se retrouva dans une salle longue et large, au fond de laquelle se trouvait une nouvelle porte, verrouillée, elle, depuis l'extérieur. Mais il eut beau marteler le vantail, appeler à grands cris, seul le silence lui répondit. Alors, il frappa, cogna, secoua tant et si bien la porte qu'il finit par l'enfoncer. Il bondit de l'autre côté, l'épée nue, et aperçut le lépreux qui, armé d'un grand coutelas, se tenait au milieu de plusieurs cadavres et s'apprêtait à tuer les autres enfants. Ceux-ci, petits et grands, étaient une trentaine. Et tous pleuraient, tous se lamentaient. Girflet, bouleversé tant par la pitié que par la colère, se précipita sus à l'assassin et lui décocha un tel coup de pied qu'il l'envoya rouler à terre, tremblant de peur et appelant son maître au secours.

« Par Dieu ! s'écria Girflet, tu peux toujours l'appeler, ignoble lépreux puant ! Ton maître est mort, et bien mort, sache-le ! Quant à toi, tu vas payer très cher les crimes que tu viens de commettre ! » Alors, il le frappa avec tant de rage que, d'un seul coup d'épée, il lui trancha la main. Hurlant de douleur et de terreur, le lépreux se traîna, tout éperdu, aux pieds de Girflet et s'écria : « Pitié, seigneur ! Aussi vrai que Dieu fut mis en croix, ce serait grand péché que de me mettre à mort ! Car c'est contraint et forcé que j'ai dû tuer ces enfants et que je devais infliger le même sort aux autres. Mon maître m'y obligeait, sous peine de perdre moi-même la vie. Je devais recueillir ici même, sans mentir, par la foi que je dois à Dieu, le sang de ces innocents, parce que ce sang devait lui permettre de guérir de son terrible mal ! – Eh bien ! dit Girflet, si tu veux rester en vie, indique-moi ce qu'il faut faire pour sortir d'ici ! – C'est chose très difficile, répondit le lépreux,

de plus en plus affolé. Cette maison est sous le coup d'un sortilège que seul mon maître était capable de lever. Ce sortilège est ainsi fait que quiconque pénètre dans cette maison avec des intentions hostiles doit y demeurer prisonnier jusqu'à ce qu'il ait subi les pires tortures. Je sais toutefois un moyen de rompre cet enchantement. Juste au rebord de la fenêtre se trouve une tête en bronze dorée, très dure, de jeune garçon. Prends-la et efforce-toi de la briser : si tu y parviens, le sortilège sera dissipé. Pour ce faire, il faut cependant que tu sois revêtu de tes armes, car tu essuieras des coups formidables. Enfin, cette maison s'effondrera et s'évanouira en même temps que le sortilège. – Me dis-tu la vérité ? s'inquiéta Girflet. – Oui, certes, répondit l'autre. Quelle raison aurais-je de mentir ? Tu me tiens à ta discrétion. – Je préfère quand même prendre mes précautions », rétorqua Girflet. Et, aussitôt, il lui lia solidement les bras et dit à la jeune fille qui l'avait suivi : « Garde-moi bien ce lépreux et, si jamais je succombe, plonge-lui son propre couteau dans le cœur. »

Il les fit passer tous deux dans la grande salle et, demeuré seul, laça son heaume et s'approcha de la fenêtre. Il y vit effectivement la tête, une tête élégante, belle et bien faite, la saisit et alla s'asseoir sur un banc. Puis, de son épée tranchante, il assena un coup terrible à la tête qui se partagea en deux, rebondit sur le sol en poussant des cris épouvantables. Et Girflet eut l'impression que les éléments déchaînés répondaient à ces cris, car il s'ensuivit force tourbillons de vent, force éclairs, force coups de tonnerre et des secousses d'une violence si inouïe qu'il ne fut pas une seule poutre de la maison qui ne tombât sur lui. Brutalement survint une obscurité totale que d'affreux éclairs dissipaient seuls par intermittence. Et la tornade devint si forte qu'elle emportait toutes choses sur son passage, en soulevant des nuées de poussière si denses que Girflet, aveuglé, tomba à même le sol sans plus pouvoir se relever et demeura là, tout moulu, tout meurtri, une bonne partie de la nuit. Puis le calme revint, et le fils de Dôn, reprenant conscience, s'aperçut qu'il ne restait plus la moindre trace de la maison. La femme et les enfants, la jeune fille et le lépreux s'étaient entre-temps réfugiés sous une grande roche escarpée. De là, ils avaient vu, terrifiés, la maison disparaître dans la tempête, et l'on imagine leur joie quand ils retrouvèrent Girflet allongé, certes épuisé, mais tout heureux d'avoir vaincu les sortilèges de ce lieu maudit.

Après s'être quelque peu réconforté, il prit la parole et leur demanda d'aller tous ensemble à la cour d'Arthur et de conter cette aventure au roi et à la reine. Ils le promirent volontiers et ils s'apprêtaient à partir quand, au moment de monter sur l'un des palefrois que l'on avait trouvés pâture dans une prairie, la jeune fille prit Girflet à part et lui dit : « Girflet, fils de Dôn, tu m'as sauvée d'un bien grand péril, et je ne l'oublierai jamais. Aussi vais-je m'efforcer de

te rendre service. Je sais l'objet de ton errance : tu es parti à la recherche d'un roi blessé qui garde une coupe merveilleuse et une lance qui saigne, mais tu ignores où réside celui qu'on appelle le Roi Pêcheur. Moi aussi, je l'ignore, je te l'avoue, mais je vais te révéler ce que j'en connais. Non loin d'ici, vers le nord, s'étend un vaste domaine qui appartient à une jeune fille et dans lequel retentissent, à certaines heures du jour et de la nuit, de grandes plaintes et de grandes lamentations, comme si tous ses habitants pleuraient la détresse de l'un des leurs. Te dire l'origine de leur tristesse, je ne le puis. Mais je sais encore que bien au-delà, vers le nord, gît dans une forteresse un seigneur blessé, dont les plaies ne sauraient guérir avant que n'advienne un jeune homme qui tirera une vengeance sanglante de l'homme qui a infligé les blessures. Voilà tout ce que je puis te dire. Mais sache que si, un jour, tu as besoin de moi, tu me trouveras toujours prête à t'aider, quelle que soit ta situation. – Je te remercie, jeune fille, répondit Girflet. Je ferai bon usage des révélations que tu as jugé bon de me donner.» Sur ce, ils se recommandèrent mutuellement à Dieu et, tandis que la jeune fille, le lépreux, la femme et les enfants prenaient le chemin de Kamaalot, Girflet remonta en selle et se dirigea vers le nord.

La nuit le surprit en pleine chevauchée, mais il avait décidé de poursuivre, tant qu'il n'aurait rien appris au sujet du roi blessé. Il continua donc son chemin à travers une grande forêt sombre et épaisse. Peu à peu la fatigue s'empara cependant de lui ; il n'avait bu ni mangé depuis bien longtemps et reçu tant de coups durant ses combats que les forces commençaient à lui manquer. À chaque instant, il se croyait sur le point de tomber de faiblesse, tant il avait de peine à tenir en selle, et il avait tellement sommeil qu'il s'assoupissait sans cesse, laissant son cheval aller à sa seule guise.

La nuit était douce et claire ; les étoiles étincelaient au firmament quand il approcha d'un verger tout enclos de marbre d'où s'exhalait un parfum aussi entêtant que puissant, aussi suave et agréable que si toutes les senteurs du Paradis s'y étaient rassemblées. Et les frondaisons résonnaient d'harmonieux ramages, car, dès la chute du jour, les oiseaux de tout le pays venaient là se poser et se répondaient mutuellement avec une infinie douceur qui ne s'évaporait qu'à l'aube. Ce lieu merveilleux appartenait à une jeune fille qu'on appelait la belle Brunissen, et dont le manoir avait nom Monbrun.

Ce manoir, bâti de grandes pierres sombres et carrées, était entouré d'un rempart aux créneaux fort drus dont les tours avaient la même teinte sombre. Au centre, s'en dressait une plus haute que ses compagnes et superbe, puissante, bien d'aplomb. Là résidait Brunissen, entourée de nombreuses servantes, toutes plus belles les unes que les autres. Mais la maîtresse l'emportait vraiment sur elles par une beauté

à nulle autre comparable. Elle était plus fraîche et plus blanche que la fleur de lys. Sa bouche était si gracieuse qu'à seulement la regarder, l'on croyait l'entendre toujours réclamer des baisers. Et cependant, elle eût encore été plus belle si les dernières sept années ne l'eussent plongée dans la tristesse et le souci, lui faisant perdre toute allégresse. Chaque jour, il lui fallait à quatre reprises gémir et manifester sa douleur. Chaque nuit, elle se levait trois fois et pleurait jusqu'à épuisement. Puis, se mettant à sa fenêtre, elle écoutait chanter les oiseaux du verger. Alors, au bout d'un long moment, cette musique la calmait. Mais elle ne se rendormait que pour se réveiller à nouveau chagrine et, sitôt debout, gémir et pleurer. Et tous, dans le manoir, en entendant les plaintes de la belle Brunissen, se lamentaient et gémissaient à l'unisson.

Ayant mis pied à terre devant le verger, Girflet y entra par une porte grande, belle et bien ouvragée qui s'ouvrait dans le mur. Il ôta le frein à son cheval et le laissa paître à volonté la belle herbe nouvelle qui ranimerait ses forces et le rafraîchirait. Puis, il se couvrit la tête avec son bouclier et dès lors ni bruit ni tapage n'eussent pu l'empêcher de s'endormir, après l'excès de peines et de fatigues qu'il avait endurées.

Cependant, Brunissen s'entretenait avec quelques chevaliers, ses familiers qu'elle avait retenus, ce soir-là, après le souper. Quand fut venue l'heure d'aller se coucher, elle leur donna congé et ils quittèrent la tour. Quant à elle, rentrant dans sa chambre, elle s'en vint à la fenêtre pensant que, comme toutes les nuits, le chant des oiseaux charmerait l'heure de son sommeil. Or, elle n'entendit rien et, persuadée qu'une bête entrée dans le verger, ou bien quelque chevalier étranger, effrayait les oiseaux, elle fut si contrariée qu'elle envoya en hâte une servante chercher son sénéchal.

Celui-ci se présenta immédiatement et demanda : « Dame, que se passe-t-il ? – Il me traite bien mal, répondit-elle, celui qui est entré dans mon verger ! Il a effrayé les oiseaux et, par sa faute, voici qu'ils ont cessé de chanter. Il me sera bien difficile de me reposer ! » [22] Et elle lui ordonna d'aller voir quel était l'intrus et, s'il s'agissait d'un homme, de le faire prisonnier ou de le tuer. Le sénéchal manda deux écuyers qui portaient chacun une grande torche et, avec eux, il s'empessa de se rendre sur place.

Une fois là, ils ne tardèrent guère à découvrir Girflet endormi, la tête sous son bouclier. Le sénéchal le somma haut et fort de se lever immédiatement, mais Girflet n'entendit rien. L'autre le poussa et le secoua en disant : « Lève-toi tout de suite, ou bien je te tue ! » Girflet se réveilla alors, se redressa et répondit poliment : « Seigneur, au nom de Dieu, n'en fais rien ! Je ne te demande rien d'autre que de me laisser dormir en paix. – Tu ne dormiras pas plus longtemps ici !

s'écria le sénéchal. Tu vas me suivre et venir te présenter devant ma dame, que cela te plaise ou non. Car elle ne saurait avoir de joie au cœur qu'elle n'ait tiré vengeance de toi, pour être entré dans son verger ! En effrayant ses oiseaux, tu lui as ôté sommeil et repos. – Dieu me garde ! rétorqua Girflet, tu ne m'y conduiras pas sans bataille, à moins d'attendre que j'aie mon compte de sommeil ! »

Voyant que le chevalier inconnu cherchait la bataille et la réclamait, le sénéchal envoya quérir ses armes. Quant à Girflet, il se rendormit. Quand le sénéchal se fut équipé, il cria : « Debout, combattant ! Tu as devant toi un chevalier qui te défie ! » Mais Girflet dormait toujours profondément. Le sénéchal le secoua et le poussa rudement jusqu'à ce qu'il l'eût réveillé. Blessé par cette absence d'égards, Girflet se leva. « Tu me fais grand tort en m'empêchant de dormir, dit-il. Je puis à peine me soutenir, tant j'ai sommeil et tant m'a brisé la fatigue. Mais puisque, je le vois, tu es décidé à te battre, me laisseras-tu dormir si je parviens à te désarçonner ? – Certes, répondit le sénéchal, je m'y engage. Mais je n'ai aucune crainte à ce sujet. Je saurai bien t'amener devant ma dame. »

En un tournemain, Girflet courut à son cheval, le sangla, s'arma, sauta en selle, et il se précipitait avec fougue à l'endroit où l'attendait son adversaire quand celui-ci, accourant lui-même à bride abattue, le frappa rudement sans parvenir pourtant à le renverser ni même à l'ébranler. En revanche, le fils de Dôn lui porta en retour un coup si vigoureux qu'il le projeta à terre : « Désormais, s'exclama-t-il, laisse-moi dormir. Tu t'y es engagé, je te le rappelle. » Et, sans attendre de réponse, il mit pied à terre, délaça son heaume, s'allongea derechef, la tête couverte de son bouclier, et s'endormit immédiatement.

Honteux et furieux, le sénéchal s'en revint donc bredouille au manoir. « Qu'as-tu donc trouvé dans le verger ? » lui demanda Brunissen, et lui, d'un ton piteux, raconta sa mésaventure, ce qui empourpra Brunissen de colère. « Puisqu'il en est ainsi, s'emporta-t-elle, et qu'il se moque de moi, envoie des sergents s'emparer de lui comme d'un vulgaire voleur ! Sur ma foi, je ne mangerai ni ne prendrai de repos que je ne l'aie vu pendu ! Qu'on me le ramène par tous les moyens ! »

Le sénéchal fit rassembler les chevaliers, leur expliqua ce qu'attendait d'eux leur dame et, sans plus attendre, tous descendirent au verger, cernèrent Girflet profondément endormi et, sans rien lui demander, l'attrapèrent à qui mieux mieux, qui aux jambes, aux bras, qui aux cuisses, aux flancs, qui aux épaules, tant et si bien qu'il se réveilla en sursaut et, se voyant prisonnier, s'écria : « Seigneurs, par Dieu tout-puissant, arrêtez ! Qui êtes-vous donc ? Pourquoi vous être emparés de moi par surprise ? Que vous ai-je fait ? Êtes-vous des diables ? Oui, vous en êtes, assurément ! Ou bien des revenants privés

du repos éternel, pour errer dehors à pareille heure ! Par Dieu et par la Vierge, retournez à vos affaires et laissez-moi dormir tout mon saoul ! »

Sans souffler mot, les chevaliers l'emportèrent ainsi, tout armé, jusque dans la chambre de Brunissen qui leur ordonna de le lâcher. Tout abasourdi, il se releva, redressa sa taille. Grand, bien bâti, richement revêtu de son haubert, il avait si fière allure que Brunissen le contempla longuement avant de lui demander : « Est-ce toi qui m'as causé cette nuit tant de tourment et tant de misère ? – Par ma foi, répondit Girflet, dame, il ne me viendrait pas à l'esprit de te vouloir le moindre mal. Je t'affirme au contraire que si quelqu'un t'en faisait, moi, je te défendrais alors de tout mon pouvoir ! – Cependant, reprit-elle, n'es-tu pas entré dans mon verger et n'y as-tu pas renversé mon sénéchal qui te demandait seulement des explications ? – Tu dis vrai, dame, mais pouvais-je agir autrement ? Il refusait de me laisser dormir. – Par tous les saints du monde ! s'enflamma Brunissen, une fois passé par mes mains, tu ne seras plus en état de me maltraiter ! Dieu me garde mais, sur ma foi ! tu feras un superbe pendu ou un magnifique estropié, car je n'attendrai certes pas demain pour me venger de toi de manière exemplaire ! »

En l'entendant parler ainsi, Girflet comprit enfin qu'elle était furieuse et, se mettant à la regarder, il fut stupéfié par la splendeur de son front, de son col et de son visage, par le ton vermeil de ses lèvres et la profondeur de ses yeux. Alors, du fond de lui-même, il ne put s'empêcher d'éprouver un violent amour pour cette belle qui le menaçait des pires tourments. Et plus elle manifestait de colère, plus il avait envie, lui, de la prendre entre ses bras. Cependant, Brunissen ordonna à ses chevaliers de l'emmener. « Qu'on le pendre ou qu'on le tue, dit-elle, mais qu'on le fasse périr d'une mort capable de soulager mon cœur !

— Dame, intervint Girflet, tu peux faire de moi tout ce qu'il te plaira, car en ta chemise, et sans autre armure, tu m'aurais plus vite conquis que ne feraient cent chevaliers tout équipés tant sont bonnes mes dispositions envers toi ! Et si je t'ai causé, à mon insu, quelque tourment, quelque déplaisir, tires-en vengeance toi-même, car je ne prendrai ni épée, ni bouclier, ni lance pour défendre ma cause et t'empêcher d'agir selon ton plaisir ! »

En l'entendant s'exprimer avec tant de courtoisie et d'ingéniosité, Brunissen sentit s'apaiser sa colère. Elle ne pouvait s'empêcher d'être étrangement émue par l'inconnu, et elle lui aurait volontiers pardonné sur-le-champ, n'en eût été l'inconvenance. Elle ordonna donc de le dépouiller de son équipement et de lui infliger les pires tourments possibles. « Dame, reprit Girflet, au nom de Dieu, je te prie de m'accorder une grâce. – Je ne t'en concéderai d'autre que de te faire

mettre à mort ! répliqua Brunissen. – Dame, insista Girflet, fais de ma personne ce qu'il te plaira mais, par pitié, laisse-moi dormir tout mon saoul avant de mourir. »

Le sénéchal intervint alors : « Dame, dit-il, voilà qui ne présente aucun danger pour nous. Laissons-le dormir, puisqu'il y tient. Du reste, serait-il sage de le tuer avant de savoir qui il est et d'où il vient ? Nombre de ceux qui errent de par le monde en quête de combats et d'aventures sont des hommes puissants et de grande naissance. » Brunissen affecta quelque mécontentement, quoique, en elle-même, elle éprouvât grand plaisir du délai proposé par le sénéchal. Au surplus, elle se réjouissait que personne n'eût conseillé de laisser partir le captif. « Barons, dit-elle, s'il vous sied de me le garder, je vous le confie. Mais je vous préviens que si vous ne me le rendez pas demain matin, aucun de vous n'aura plus jamais mon amitié ni de paix avec moi. – Dame, compte sur nous. Aucun prisonnier n'aura été mieux gardé. »

On emmena donc Girflet dans une salle où le sénéchal, ayant fait dresser un lit, disposa ensuite chevaliers et sergents tout autour et, avant de prendre congé de Girflet, lui demanda d'où il venait, ce qu'il cherchait et qui il était. « Je suis de la cour du roi Arthur, répondit le fils de Dôn. Je ne puis t'en dire davantage pour l'heure. Cesse donc de m'interroger et laisse-moi dormir. » Le sénéchal se retira sans insister, et Girflet se jeta tout habillé sur le lit et s'y endormit immédiatement.

De son côté, Brunissen s'était couchée, mais elle ne put trouver le sommeil, tant la hantait l'image du chevalier. Et, toute soupirante malgré qu'elle en eût, elle décida à part elle que, quoi qu'il en pût résulter, elle ne se séparerait jamais plus de celui qui avait su toucher son cœur d'une manière si singulière, en empêchant ses oiseaux de la reconforter par leurs chants. « Non, se disait-elle, jamais je ne pourrais survivre à son absence. Je l'aime, cela ne fait aucun doute. Mais lui, que pense-t-il de moi ? Je ne sais s'il se plaît en ma compagnie. Si, pourtant, et il l'a bien fait paraître tout à l'heure en m'assurant qu'il me serait plus aisé de le retenir par ma nudité, mes seules armes naturelles, que ne le feraient cent chevaliers équipés de pied en cap. Mais non, vraiment, je suis folle, et tout cela est absurde : c'est par ruse qu'il a prononcé ces paroles, par dissimulation, à seule fin d'obtenir ma clémence, et il n'a d'autre projet en tête que de s'enfuir. Par Dieu, je ne tolérerai sûrement pas semblable lâcheté ! Je vais aller le surveiller moi-même, de peur qu'il ne s'échappe ! »

Elle se leva, s'habilla rapidement, et, comme elle sortait de sa chambre, le guetteur de la tour fit retentir un appel auquel tous les gens du manoir répondirent en se levant et en se mettant à crier et à pleurer, poussant des plaintes qui déchiraient la nuit. Et si les dames et les jeunes filles de la tour faisaient de même, Brunissen ne fut pas la

dernière à se lamenter, s'arrachant les cheveux, se tordant les mains et s'égratignant le visage. Et, à leur instar, dans la salle où dormait Girflet, les chevaliers et les sergents s'étaient levés en criant et menant un si grand vacarme que le fils de Dôn s'éveilla en sursaut. « Dieu ! s'écria-t-il, que se passe-t-il ? Seigneurs, quelle est la cause de ces plaintes ? Pourquoi cet excès de douleur ? » Or eux, loin de lui répondre, se précipitèrent sur lui en le rouant de coups. « Seigneurs ! hurla Girflet, quel mal vous ai-je fait pour mériter d'être ainsi frappé ? – Rustre ! fou ! fils de traître ! s'écrièrent-ils. Tu vas mourir, cela ne fait pas de doute ! » Et de le frapper, qui de son couteau ou de sa lance, qui de son épée, qui de sa masse d'armes, qui de sa cognée, qui de son bâton. Et Girflet avait beau désespérément tenter de se soustraire à leur fureur, il voyait trop qu'il aurait bientôt le dessous. Or, tout à coup, la clameur cessa, et aussitôt les chevaliers et les sergents présents dans la salle abandonnèrent leur victime et reprirent leurs postes. « Désormais, dit l'un d'eux, nous n'avons plus à craindre qu'il s'enfuie : il ne respire ni ne bouge. Nous pouvons dormir tranquilles et nous dispenser de veiller. »

En entendant ces mots, Girflet n'eut garde de remuer, car il avait peur de réveiller la folie meurtrière de ses gardiens. Pourquoi s'étaient-ils donc rués sur lui dès qu'il leur avait demandé la cause de leurs pleurs et de leurs lamentations ? « Hélas ! se dit-il, jamais, je crois, je ne pourrai sortir d'ici et, aussi sûr que Dieu existe, j'y perdrai la vie ». Or, peu à peu, la perspective de devoir rester dans ce manoir lui devint plus agréable, car il revoyait en esprit la beauté et la fraîcheur de la dame devant qui on l'avait conduit. « Si je ne sais qui elle est, du moins sais-je que mon cœur est tout rempli d'elle ! Après tout, il ne serait pas déplaisant de demeurer toujours en sa compagnie. Mais quel fou je fais, à remuer semblables pensées ! Comment pourrait-elle m'aimer, moi qui lui ai causé, sans le vouloir, un tort qu'elle ne me pardonnera jamais ? Ne suis-je pas d'ailleurs engagé dans une quête que j'ai juré de poursuivre jusqu'à son terme ? » Le fils de Dôn en éprouvait une immense détresse, et les coups qu'il venait d'essuyer l'empêchèrent moins, peut-être, de retomber dans son lourd sommeil que les réflexions amères que lui inspirait la dame...

Il était tout juste minuit quand le veilleur de la tour poussa un nouvel appel et, aussitôt, tous les gens du manoir se réveillèrent et, se levant comme un seul homme sans se concerter ni s'attendre mutuellement, se mirent à crier et à manifester autant de douleur que si chacun eût à l'instant découvert son père mort. Brunissen et ses suivantes n'étaient pas les moins bruyantes à se lamenter, quoique, dans la salle où se trouvait Girflet, les chevaliers et les sergents menassent eux-mêmes un deuil fracassant. Cette fois, cependant, le captif n'eut garde de bouger ou de poser la moindre question.

Feignant d'être évanoui sur sa couche, il se contenta d'observer, de dessous ses paupières à demi closes, ce qui se passait tout autour. Il voyait chacun se tordre les mains et les doigts, se frapper la tête contre les murs, se laisser choir au sol avec frénésie. « Sur ma tête ! se dit-il, il ne fait pas bon séjourner ici ! Si Dieu consent que j'en réchappe et parvienne à sortir de ces lieux, j'aimerais mieux me laisser transpercer de dix coups de lance et tailler en pièces que de retomber jamais au pouvoir de ces gens-là ! Ce ne sont pas des hommes, mais des diables surgis de l'enfer, ceux qui mènent pareil sabbat durant les heures où repose le monde entier ! Dieu fasse qu'ils ne me trouvent pas ici demain ! »

Or, la clameur s'interrompit brusquement, et lorsque tout fut apaisé, que l'on n'entendit plus retentir une seule plainte, les chevaliers et les sergents revinrent s'allonger autour du lit, et, tout vêtus et chaussés, s'endormirent instantanément. Cependant, de couloir en couloir, rôdait Brunissen incapable de dormir ou même de se reposer, tant la tenaillait l'angoisse : comment pourrait-elle se faire aimer de ce chevalier inconnu ? Elle s'avouait en elle-même que l'or, l'argent ni les richesses n'avaient de valeur comparés à lui. Jamais encore elle n'avait rencontré de chevalier qui séduisît si fort son cœur, et l'amour la tourmentait cruellement. Elle en venait à penser qu'elle ne pourrait pas même attendre l'aube avant de l'aller rejoindre et puis, s'accusant de démente, elle se mettait à pleurer, et les larmes ne servaient qu'à l'embraser d'un désir accru.

Girflet, lui, se préoccupait de bien autre chose : comment se tirer de là, se demandait-il d'un cœur dévoré d'anxiété ? Aussitôt qu'il vit les chevaliers et les sergents profondément endormis, il se mit sur son séant. Aucun de ses gardiens n'ayant bougé, il se leva et aperçut sa lance et son bouclier suspendus au mur. Il alla les décrocher sans bruit et sortit de la salle. Parvenu dans le verger, il trouva son cheval tel qu'il l'avait laissé. Il n'y manquait ni frein ni selle. Il l'enfourcha bien doucement et, quittant le verger, s'enfonça dans la forêt, bien décidé à poursuivre la quête et à repousser l'image de la dame qui bouleversait étrangement son cœur.

Pendant ce temps, Brunissen, toujours en proie à d'atroces tourments, était revenue dans sa chambre et s'était allongée, mais l'amour la brûlait si fort qu'elle ne pouvait trouver de repos. Elle ne faisait rien d'autre que se tourner et se retourner, et sa pensée sans cesse la ramenait au chevalier qui s'était permis de dormir au verger. Oh ! comment pourrait-elle le retenir à ses côtés ? Elle se tortura de la sorte jusqu'à ce que la nuit eût cédé place au jour. Alors, sur la tour, le guetteur lança son appel. Aussitôt, les gens du manoir se réveillèrent et recommencèrent à se lamenter. Dans la forêt où il chevauchait au plus vite, Girflet entendit leurs cris et leurs lamentations, lesquels

étaient si forts et si terrifiants qu'il galopa au petit bonheur, sans suivre chemin ni sentier, sans même se soucier, tant il se sentait éperdu, de savoir où il allait. Puis les cris cessèrent brusquement, et le soleil se mit à monter dans le ciel.

Alors, Brunissen ne put se retenir d'entrer dans la salle où l'on retenait captif l'homme qui l'avait tant impressionnée. Elle en demanda des nouvelles à l'un des chevaliers. « Dame, répondit-il, sois certaine que tu ne le reverras plus vivant. – Comment cela ? s'écria-t-elle. – Dame, reprit l'homme, il a, cette nuit, lorsque nous nous lamentions, posé la question interdite à propos de notre coutume^[23]. Aussi l'avons-nous frappé tant et plus, de sorte qu'il doit être mort à présent. » Brunissen sentit son cœur défaillir. Se précipitant vers le lit, elle en arracha les couvertures, pensant découvrir le cadavre de celui qu'elle aimait d'un amour insensé. Mais rien ni personne ne se trouvait là. Alors, elle se mit à hurler, ameutant tous ses gens qui ne manquèrent pas d'accourir et de l'entourer.

« Barons félons ! s'écria-t-elle, vous m'avez trahie ! Où est allé ce chevalier ? Par Dieu, malheur à vous pour l'avoir laissé fuir ! Je ne plaisante pas : dussent cent mille diables l'avoir emporté en enfer, vous me le rendrez, ou je vous ferai tous pendre par la gorge ! Allez, allez vite, que chacun s'équipe et parte à sa recherche ! Je vous l'avais confié, il vous appartient de me le rendre par tous les moyens, car sans cela jamais je ne ferai ma paix avec vous ! » Et, sans ajouter un mot, Brunissen regagna sa chambre. Elle se jeta tout habillée sur son lit et se mit à pleurer avec autant de rage que d'amour, amèrement.

Le jour brillait bien clair lorsque le fils de Dôn rencontra, sur sa route, un bouvier menant un char empli de victuailles et que tiraient quatre bœufs. L'homme le salua aimablement et lui dit : « Chevalier, tu sembles bien las et affamé. Si tu le souhaites, je te donnerai à manger, et tu te reposeras un instant en ma compagnie. – Bien volontiers, répondit Girflet, car voilà une éternité que je n'ai mangé. » Le bouvier lui tendit du pain et de la viande salée qu'il ne tarda guère à avaler. « Et où vas-tu ainsi, brave homme ? demanda Girflet. – Je vais au manoir de Monbrun, répondit le bouvier, afin d'y livrer ces vivres. Tel est mon rôle, et je m'y rends tous les deux jours, car il y a beaucoup de monde à Monbrun. Il faut donc y livrer force nourriture. – Monbrun... Monbrun..., dit Girflet, ainsi se nomme donc le manoir qui se trouve dans la forêt, au milieu d'un grand verger ? – Oui, seigneur chevalier, pas très loin d'ici. Tu as dû en apercevoir la grande tour en passant dans la forêt. » Girflet demeura un instant songeur, puis demanda : « Brave homme, sais-tu qui est le maître de ce domaine ? – Certes, répondit le bouvier. C'est une femme, une jeune fille d'une grande beauté que l'on appelle Brunissen. Elle a à son service de nombreux vassaux, chevaliers et barons de haute naissance,

qui ne tarissent pas d'éloges sur elle. On dit que, lorsqu'on a vu une fois la belle Brunissen, on ne peut l'oublier de sa vie. – Mais, dis-moi, brave homme, que sais-tu des cris et des lamentations qu'on entend à Monbrun ? Quelle est donc la cause de ce chagrin et de cette affliction ? »

À ces mots, le visage du bouvier devint rouge de colère. « Comment oses-tu poser cette question ? s'écria-t-il. Maudit sois-tu ! Et que la male mort s'empare de toi ! » Et, d'un geste d'une violence extrême, le bouvier saisit un javelot qui se trouvait à l'arrière du char et le lança contre Girflet. Celui-ci n'eut que le temps de faire un bond de côté pour l'éviter, sauta sur son cheval et l'éperonna, car il ne se souciait pas de se battre avec le bouvier. Mais, avant de disparaître dans le chemin, il se retourna et vit l'homme qui, comme saisi par un accès de folie furieuse, assommait ses bœufs à coups de cognée. Le fils de Dôn se garda bien de revenir en arrière et, piquant des deux, s'enfonça dans la forêt, se demandant avec angoisse si le manoir de Monbrun n'était pas l'enfer et si la belle Brunissen, si chère à son cœur, n'était pas une diablesse placée sur son chemin par l'Ennemi pour l'empêcher d'accomplir la quête^[24].

Bohort de Gaunes

Après avoir refusé d'escorter Lancelot qui s'obstinait à suivre les traces du chevalier au bouclier blanc qui, après les avoir vaincus, s'était enfui, Bohort était retourné à l'ermitage de la recluse. Il espérait apprendre de celle-ci le nom de leur adversaire. Quand il eut mis pied à terre, elle lui passa du pain et de l'eau à travers les barreaux de sa loge afin qu'il pût se réconforter, car elle se doutait qu'il était épuisé au point de tomber de faiblesse. Et, de fait, il mangea et but sans se faire prier avant de s'asseoir dans l'herbe, devant la loge.

« Femme, dit-il alors, je suis fort étonné de l'attitude du chevalier que mon compagnon et moi avons combattu et qui a fini par s'enfuir comme un lâche. On aurait dit qu'il avait peur de nous. – Ce n'était pas par lâcheté, mais parce qu'il avait honte, répondit la recluse. – Et pourquoi donc ? reprit Bohort. Tu me sembles des mieux informées là-dessus. Daignerais-tu m'éclairer ? – Je le ferai de grand cœur, seigneur chevalier. J'en conviens, je sais bien des choses que tu ignores. D'abord, je puis te dire que tu es Bohort de Gaunes, et ton compagnon Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc. – Comment le sais-tu ? – Peu importe ! s'écria la recluse. Je puis aussi te dire qui était le chevalier au bouclier blanc, quoique tu le connaisses aussi bien que moi. C'est Galaad, le fils de Lancelot et de la fille du roi Pellès. » Bohort l'interrompit alors : « Ah ! misère ! dit-il, ni Lancelot ni moi, nous ne l'avons reconnu ! Et il nous a lui-même méconnus, à ce qu'il me semble ! – C'est exact. Il a cru que vous veniez là pour l'empêcher d'aller plus avant, et voilà pourquoi il s'est précipité sur vous. Et quand il a fini par vous reconnaître, il s'est senti si coupable d'avoir assailli son cousin et son propre père qu'il a préféré s'enfuir plutôt que

d'encourir vos reproches. »

Bohort resta un long moment songeur. « Je me demande pourquoi nous ne l'avons pas reconnu, dit-il enfin. – La réponse est toute simple ! Il portait un bouclier blanc, alors que vous saviez le Bon Chevalier doté d'un bouclier vermeil. Bohort ! Bohort ! la quête que vous avez entreprise m'inquiète beaucoup, car m'est avis que bon nombre de ceux qui s'y sont lancés vont s'entre-tuer, faute de se reconnaître. Or, sache-le, c'est l'Ennemi lui-même qui suscitera toutes ces méprises, car rien ne lui cause plus de joie que de voir de bons et braves chevaliers, engagés dans la même quête, s'y égarer et se massacrer mutuellement sans rime ni raison. – Cela me servira de leçon, murmura Bohort.

— Cela ne te servira de rien, reprit la recluse, aussi longtemps que tu n'auras pas renoncé aux vanités du monde. Crois-moi, Bohort, celui qui achèvera la quête se sera révélé le moins attaché aux biens de la terre et le plus fidèle serviteur de Dieu. Car cette quête est la plus haute qui ait jamais été entreprise. Elle dépasse de loin les précédentes, celles-ci n'ayant eu pour but que d'affranchir le royaume de toute servitude et de servir la justice. Pour voir l'achèvement parfait de celle-ci, il faudra être irréprochable, et tel n'est certes pas le cas de tous les chevaliers qui ont à l'étourdie juré de la poursuivre jusqu'au bout sans avoir la volonté farouche de changer leur mode de vie et leurs manières. Tu auras tôt fait de t'apercevoir que nombre d'entre eux sont des fous inconscients que l'Ennemi guette à chaque croisée des chemins, et ce souvent sous l'apparence de la plus innocente créature. Se sont-ils repentis de leurs fautes ? Les ont-ils avouées en bonne et loyale confession ? Ont-ils reçu l'absolution d'un prêtre ? Ont-ils promis de s'amender ? Certes non, et je persiste à dire qu'ils sont fous de se lancer tels quels dans une entreprise qui requiert la pureté du corps ainsi que de l'esprit^[25].

« Quand un chevalier ou un homme, quel qu'il soit, commet de graves fautes, il accueille en lui l'Ennemi. Il le mange, il l'absorbe, et il en sera bientôt l'esclave. Si, au bout de dix ou vingt ans, qu'importe le délai d'ailleurs, il confesse ses fautes, il vomit l'Ennemi, il le rejette de son corps et s'apprête à y héberger un autre hôte qui lui fera honneur, Notre Seigneur Jésus-Christ. Si Jésus-Christ a prêté longtemps à la chevalerie terrestre la nourriture du corps, il se montre à présent plus généreux encore en offrant aux chevaliers le saint Graal ; lequel repaît l'âme en même temps qu'il soutient le corps. Il est donc plein de bonté pour eux, puisqu'il leur promet, au lieu de plomb, de l'or^[26]. Mais de même que de terrestre la nourriture est devenue céleste, de même convient-il que ceux qui jusqu'à présent ont été d'ici-bas, c'est-à-dire des pécheurs, deviennent célestes en abandonnant leur souillure et se purifient à force de repentir^[27]. Qu'ils se fassent chevaliers de Jésus-

Christ, qu'ils portent son bouclier fait de patience et d'humilité, seules armes dont il disposât contre l'Ennemi lorsque, sur la Croix, il souffrit la mort du corps pour épargner la mort de l'âme à ses frères humains. C'est par cette porte de la purification, qui seule mène à Jésus-Christ, qu'il faut entrer dans la quête, en changeant son être comme fut changée la nourriture^[28]. Quiconque choisira une autre porte, fût-ce en se donnant bien du mal, en s'infligeant d'innombrables épreuves, s'en reviendra sans avoir goûté à la nourriture promise.

« Il arrivera d'ailleurs bien pis à ces quêteurs indignes : pour avoir, sans l'être, pris rang parmi les chevaliers du ciel, pour s'être prétendus compagnons de la quête sans l'être vraiment, ils seront frappés comme blasphémateurs. Les uns se livrent à l'adultère, d'autres à la fornication, d'autres à l'homicide. Ils seront alors tournés en dérision, exposés à l'injure, et ils regagneront la cour du roi Arthur sans avoir rien trouvé, mais la honte et le déshonneur, ils les récolteront en abondance. Je te dis tout cela, seigneur chevalier, parce que je sais que tu as entrepris cette quête. Mais je te déconseille d'y persévérer si tu n'es tel que tu dois être.

— Mais comment savoir si je suis tel que je dois être ? demanda Bohort. — Il t'appartient de le savoir, puisqu'il dépend de toi d'en décider, répondit la recluse. Bohort, je peux t'affirmer ceci : si ton cœur était le tabernacle de la parole de l'Évangile, tu serais un véritable et bon chevalier. On dit toujours qu'un bon arbre donne de bons fruits, et toi, tu es le fruit d'un très bon arbre. Ton père, le roi Bohort de Gaunes, était l'un des meilleurs hommes de ce monde, et ta mère fut une si excellente femme que l'on ne pouvait rien lui reprocher. Tous deux ont, grâce aux liens du mariage, formé un seul arbre, et c'est de cet arbre que tu es issu, ainsi que ton frère Lionel. Mais que ferez-vous, ton frère et toi, de la sève abondante et bienfaisante qui vous irrigue ? — Hélas, dit Bohort, il ne suffit pas forcément d'être le fruit d'un bon arbre pour être bon soi-même. De même doit-il parfois arriver que le fruit d'un mauvais arbre devienne bon, ou bien Dieu ne serait pas juste, car il ne laisserait pas à sa créature le choix de se perdre ou de se sauver^[29]. La bonté ne dépend pas d'un père ou d'une mère, mais du cœur de l'homme. Le cœur est l'aviron qui dirige la barque à sa guise, à bon port ou à perdition. — Tu oublies que l'aviron lui-même a un maître, répondit la recluse. Ce maître le tient fermement et le gouverne à son gré. Il en va de même du cœur humain. Le bien qu'il fait lui vient de la grâce du Saint-Esprit, le mal qu'il commet lui est dicté par l'Ennemi. »

Bohort et la recluse s'entretinrent ainsi jusqu'à la nuit tombante et, quand fut venue l'heure de dormir, Bohort s'étendit sur une litière d'herbes et de feuilles, le long du mur de la loge. Le matin suivant, il se leva, mangea le pain et but l'eau que la recluse lui offrait. « Écoute,

femme, dit-il ensuite, je vais te faire une promesse : je ne prendrai d'autre nourriture que du pain, d'autre boisson que de l'eau tant que je n'aurai pas contemplé les merveilles du saint Graal et de la Lance qui saigne. – Auras-tu le courage de tenir ta promesse ? demanda la recluse. Je t'en fais témoin. Plutôt perdre la vie que de la renier. » Et, après avoir salué la recluse, Bohort harnacha son cheval, se remit en selle et quitta l'ermitage.

Il chevauchait toujours lorsque, au milieu de l'après-midi, il vit un grand oiseau survoler longtemps un vieil arbre desséché, dépourvu de feuilles et de fruits, puis s'y poser. Dans le creux d'une branche nichaient des oisillons, tous morts. Ce que voyant, l'oiseau se becqueta la poitrine avec tant de force qu'il en fit jaillir du sang, lequel s'éparpillait sur les oisillons. Or, à peine ceux-ci eurent-ils senti le sang chaud sur eux qu'ils se mirent à bouger et reprendre vie. Bohort fut abasourdi de cette aventure dont il ne comprenait pas la signification. Il attendit longtemps pour voir si le grand oiseau relèverait la tête, mais c'était là chose impossible, car il était mort et bien mort. Alors Bohort, reprenant sa route, chevaucha pensif jusqu'au soir.

Il parvint de la sorte au bas d'une haute et forte tour. Y apercevant un guetteur, il le héla et demanda qu'on l'hébergeât. On lui répondit aimablement et on lui ouvrit la porte. On le désarma dans une chambre et on le mena dans une grande salle où se tenait la dame qui était la maîtresse des lieux. Elle était belle et jeune, mais pauvrement vêtue. En voyant Bohort, elle vint au-devant de lui pour lui souhaiter la bienvenue, le reçut avec grâce et le fit asseoir très courtoisement auprès d'elle. L'heure du repas venue, on garnit la table de viandes en abondance. Bohort, soucieux de respecter sa promesse, se jura de n'y point toucher et, appelant un valet, lui demanda de l'eau qu'on lui apporta dans une grande coupe d'argent. Alors, trempant du pain dans l'eau, il se mit à manger.

La dame lui demanda : « Seigneur, ces mets te déplairaient-ils ? – Non, dame, rassure-toi, répondit-il, mais je t'assure que ce soir, je ne mangerai rien d'autre que du pain et ne boirai rien d'autre que de l'eau. » La dame n'insista pas de crainte de le désobliger. Et lorsqu'on eut fini de souper, tout le monde se leva et s'approcha des fenêtres de la salle. Bohort s'assit près de la dame afin de continuer la conversation.

Cependant, un valet entra, tout essoufflé, qui dit : « Dame, les choses vont bien mal, et j'en suis désolé. Ta sœur s'est emparée de deux de tes manoirs ainsi que de tous les gens qui s'y trouvaient, et elle te mande qu'elle ne te laissera pas un arpent de terre si, d'ici demain, à la première heure, tu n'as trouvé un chevalier qui combatte en ton nom Priadan le Noir, son seigneur. » La dame se mit à se lamenter : « Hélas ! mon Dieu ! s'écria-t-elle. Pourquoi m'avoir confié

des terres si j'en dois être dépossédée sans motif, à mon détriment et au détriment de mes gens ? Voilà qui est par trop injuste, et je ne m'en remettrai jamais ! » Bohort lui demanda de quoi il s'agissait. « De la chose la plus étrange du monde, répondit-elle. Le roi Amangon, qui eut jadis tout ce pays en son pouvoir, aima une dame qui était ma sœur très aînée, et il en était si épris qu'il lui confia le gouvernement de sa terre et de ses gens. Tant qu'elle fut auprès de lui, elle établit des coutumes mauvaises, détestables et déshonorantes, et mit injustement à mort un grand nombre de ses vassaux. Lorsqu'il la vit agir si mal, le roi Amangon la chassa de ses domaines et me donna à gouverner tout ce qu'il avait. Mais dès qu'il fut mort, ma sœur engagea une longue guerre contre moi, m'enleva une part de mes terres et rallia nombre de mes vassaux. Cela lui a si bien réussi qu'il ne me reste que la tour où nous nous trouvons. Mais elle n'est point encore satisfaite, car elle proclame partout qu'elle entend me dépouiller intégralement. Hélas ! je vois bien qu'il me faudra perdre cette tour comme j'ai perdu tout le reste, par violence et par félonie, si personne demain ne combat pour moi Priadan le Noir !

— Qui donc est ce Priadan le Noir ? demanda Bohort. — C'est, répondit la dame, le champion le plus redouté de tout ce pays, un homme capable de grande prouesse, mais il a triste réputation, car il est cruel et impitoyable envers ceux qui s'opposent à lui. » Bohort réfléchit quelques instants, puis il dit : « La bataille est donc pour demain ? — Oui, et il n'est aucun de mes chevaliers qui puisse lui tenir tête ! — Dans ce cas, dame, dit Bohort, fais savoir à ta sœur que tu as trouvé un champion pour soutenir tes droits, que cette terre t'appartient puisque le roi Amangon te l'a donnée, et qu'elle-même n'a rien à réclamer puisque son seigneur l'en a chassée ! »

Au comble de la joie, la dame s'exclama : « Seigneur, tu es le bienvenu en ce jour ! Dieu veuille seulement te donner la force de soutenir ma querelle dans la mesure où elle est juste ! Je n'en demande pas davantage ! » Bohort l'assura qu'elle ne serait plus dépossédée de rien tant que lui-même serait en vie. La dame envoya alors un messenger signifier à sa sœur que son chevalier était prêt à affronter Priadan le Noir en présence de tous les autres chevaliers du pays ; la rencontre aurait lieu le lendemain, à la première heure, dans la prairie qui s'étendait au bas de la tour.

Lors, la dame fit préparer un lit splendide dans la plus belle chambre de la tour et, après qu'on eut déchaussé Bohort, on l'y conduisit. Or lui, une fois au sein de ce luxe excessif, renvoya tout le monde, éteignit les chandelles et s'étendit sur le plancher froid et dur, avec seulement un coffre sous sa tête, puis pria Dieu de l'aider contre le chevalier qu'il devait combattre au nom de la droiture, de la loyauté et pour mettre un terme à d'injustes violences. Se contenter de pain et

d'eau lui paraissant insuffisant, il espérait aussi racheter ses fautes en couchant à la dure. Ainsi en avait-il décidé en son cœur, bien qu'il n'en eût point fait le serment.

Dès qu'il se fut endormi, ses oraisons terminées, il crut voir devant lui deux oiseaux, l'un aussi grand et aussi blanc qu'un cygne, l'autre, beaucoup plus petit, d'un noir admirable et qui lui parut d'abord être une corneille, mais l'incomparable plumage finit par l'en faire douter. L'oiseau blanc s'approchait de lui et lui disait : « Si tu veux me servir, je te donnerai toutes les richesses du monde et te ferai aussi beau et aussi blanc que moi. » Bohort s'entendait répondre : « Et qui es-tu pour parler de la sorte ? – Ne le vois-tu pas ? » répliquait l'oiseau. J'ai la blancheur, la beauté, et plus de pouvoir que tu le penses. » Comme Bohort demeurait coi, l'oiseau blanc, non sans avoir répété plusieurs fois son discours, s'en allait, et le noir s'approchait, disant : « Tu dois me servir demain, sans me prendre en dégoût sous prétexte que je suis noir. Sache-le, ma noirceur vaut mieux que la blancheur d'autrui. » Et, là-dessus, il disparaissait à son tour.

Après ce songe, en vint un autre : Bohort croyait entrer dans un grand et bel édifice, qui lui semblait être une chapelle. Là, il trouvait un homme assis sur un siège et à la gauche duquel, loin de lui, se voyait une poutre si pourrie et si vermoulue qu'à peine tenait-elle en place. À droite, se tenaient deux fleurs de lys dont l'une approchait l'autre comme pour lui enlever sa blancheur. Mais l'homme assis sur le siège se levait pour les séparer et, bientôt, un arbre émergea de chacune, alourdi de fruits à foison. Et l'homme disait : « Ne serait-ce pas folie, Bohort, que de laisser périr ces fleurs en les négligeant pour aller secourir ce bois pourri et l'empêcher de tomber à terre ? » Sans y penser, Bohort s'entendait répondre : « Certes, seigneur, je te l'accorde volontiers, car elles sont merveilleuses, tandis que lui ne vaut pas grand-chose. – Eh bien, reprenait l'homme, garde-toi bien de les laisser périr pour aller le sauver, lui, si par hasard t'advenait semblable aventure. Car pour peu que les surprît une ardeur excessive, elles se flétriraient immédiatement. » Et Bohort promettait de s'en souvenir au cas où pareille éventualité se présenterait.

Ces songes cependant l'oppressèrent tant qu'il s'éveilla. Il faisait déjà presque jour. Ne voulant pas laisser deviner qu'il n'avait pas dormi sur le lit, il l'escalada à maintes reprises et s'y démena en tous sens pour donner le change. Et lorsque, l'heure venue, la dame vint le saluer, il se laissa mener à la chapelle et y entendit la messe. Sur ce, il s'équipa et enfourcha son cheval. On ouvrit les portes, et il descendit dans la prairie. Impatient d'en découdre et persuadé d'obtenir comme à l'accoutumée la victoire au premier assaut, son adversaire s'y trouvait déjà. Seulement, cette fois, il dut déchanter. Bohort évita sa lance de façon fort habile, et quand l'autre reprit l'assaut, il fut

bousculé par-dessus son cheval et s'abattit dans l'herbe. Alors Bohort bondit sur lui, tira son épée et menaça de lui trancher la gorge.

« Grâce ! au nom de Dieu ! cria le vaincu. – Je te laisserai la vie, répondit Bohort, si tu te portes garant que la sœur de ma dame lui rendra les biens qu'elle lui a dérobés par iniquité. – Je le jure ! » dit aussitôt Priadan le Noir. Mais ce serment ne suffisait pas à Bohort. Aussi obligea-t-il son adversaire, une fois relevé, à s'aller agenouiller devant la dame de la Tour et à lui réitérer son serment devant tous les chevaliers assemblés. Alors, il lui rendit sa liberté, non sans l'engager à se présenter à la cour du roi Arthur pour y conter l'événement. Qui fut bien joyeuse de l'heureuse issue de cette rencontre ? Ce fut la dame, et elle invita Bohort à la fêter par de grandes réjouissances. « Dame, répondit-il, ma récompense est de te voir rétablie dans tes droits. Pour moi, je dois poursuivre la quête que j'ai entreprise et que je mènerai jusqu'à son terme, si Dieu m'en donne la force et le pouvoir. » Et, après l'avoir remerciée de son accueil, il prit congé, sauta sur son cheval et reprit sa route.

Le lendemain, lui advint dans la forêt une aventure merveilleuse. À un carrefour, il rencontra en effet deux chevaliers qui menaient un homme uniquement vêtu de ses braies et qui, les mains liées sur la poitrine, montait un sommier grand et robuste. Nantis chacun d'une poignée d'épines, les deux chevaliers fouettaient si furieusement leur prisonnier que le sang dé coulait de ses plaies multiples, tant devant que derrière. Or lui, un homme de grand courage, souffrait ces sévices sans une plainte, comme s'il n'eût rien senti. Alors, au comble de la stupéfaction, Bohort reconnut en lui son propre frère, Lionel.

Il allait se précipiter pour le délivrer quand il aperçut à peu de distance un chevalier armé qui entraînait de force une jeune fille au plus épais des fourrés, de sorte qu'un éventuel poursuivant ne l'y pût découvrir. Dans sa terreur, la jeune fille criait, implorait du secours et, lorsqu'elle vit Bohort sur son destrier, elle pensa qu'il était l'un des chevaliers errants de la quête et elle l'appela de toutes ses forces : « Chevalier ! sur la foi que tu dois à celui dont tu es le fidèle serviteur, je te conjure de m'aider et d'empêcher cet homme de m'outrager ! »

Ses supplications troublèrent on ne peut plus Bohort. Que faire ? Abandonner son frère à ses ravisseurs ? Sans doute alors ne le reverrait-il plus jamais... Abandonner la jeune fille ? C'était la vouer à la honte et par là même se déshonorer. Sa perplexité ne dura guère toutefois, et, éperonnant son cheval à lui déchirer les flancs, il s'élança sus au chevalier en criant : « Relâche cette jeune fille, ou bien tu es un homme mort ! » À ces mots, le chevalier déposa sa captive à terre, prit son bouclier, tira son épée et fit front. Mais Bohort, d'un seul coup d'épée, lui transperça si bien bouclier et haubert qu'il le précipita à terre, évanoui. « Jeune fille, dit-il alors, te voici libre. Que puis-je

encore faire pour toi ? – Seigneur, répondit-elle, puisque tu m’as sauvée du déshonneur, ramène-moi où ce chevalier m’a prise. »

Bohort lui fit enfourcher le cheval du blessé et suivit avec elle le chemin qu’elle lui indiqua. Or, ils virent bientôt accourir à eux douze chevaliers armés qui s’étaient lancés à la recherche de la jeune fille. Tout heureux de la voir saine et sauve, ils firent fête à Bohort et dirent : « Seigneur, viens en notre manoir, s’il te plaît. Tu nous as rendu un si grand service que nous ne saurions assez t’en récompenser. – Beaux seigneurs, répondit Bohort, je vous remercie, mais je n’irai point avec vous, sans vous offenser, car il me faut courir ailleurs si je veux empêcher une perte irréparable. » Ils le recommandèrent à Dieu, et la jeune fille le pria de venir la voir dès qu’il en aurait l’occasion. Il promit de s’en souvenir si l’aventure le menait par là et, sur ce, ils se séparèrent.

Bohort galopa jusqu’à l’endroit où il avait vu son frère emmené par les deux chevaliers. Il regarda partout, espérant découvrir une trace de leur passage, mais n’en vit aucune. Il s’engagea dans la forêt et, au bout d’un moment, y croisa un homme qui, vêtu d’un habit religieux, montait un cheval plus noir que mûre. « Que cherches-tu, chevalier ? » demanda-t-il à Bohort. Celui-ci répondit : « Seigneur, je cherche mon frère que j’ai vu battre et emmener par deux chevaliers. – Ah ! Bohort ! dit l’autre, si je ne craignais de t’affliger et de te réduire au désespoir, je te conduirais un peu plus loin. – Je t’en prie, dit Bohort, conduis-moi. » Et il suivit le moine jusqu’à une petite clairière où gisait le cadavre ensanglanté d’un homme tué depuis peu.

À cette vue, et croyant reconnaître son frère, Bohort fut saisi d’une telle douleur que, ne pouvant demeurer en selle, il tomba à terre et y resta un long moment évanoui. À peine revenu à lui, il se mit à se lamenter et à gémir puis, relevant le corps, il le hissa sur la selle de son cheval. « Seigneur, dit-il à l’homme, y a-t-il un ermitage ou une chapelle par ici, que je puisse enterrer dignement mon pauvre frère ? – Certes, répondit l’autre, tu trouveras une chapelle, tout près d’ici, au pied d’une tour. – Conduis-moi ! » dit Bohort. Et, montant en croupe avec, devant lui, croyait-il, le corps de Lionel, il suivit son guide et, peu d’instant après, tous deux arrivèrent devant une haute et forte tour au pied de laquelle se trouvait une espèce de mesure en forme de chapelle. Ils mirent pied à terre, entrèrent et déposèrent le corps sur un grand tombeau de marbre qui se dressait là. Bohort eut beau cependant examiner les aîtres, il n’y découvrit ni eau bénite, ni croix. « Laissons-le ici, dit l’homme, et allons nous loger dans la tour. Demain matin, je reviendrai dire l’office pour le défunt. – Comment ? dit Bohort. Serais-tu prêtre ? – Certes, je le suis. – Dans ce cas, reprit Bohort, pourrais-tu me dire ce que signifiaient les deux songes que j’ai eus cette nuit ? – De quoi s’agit-il ? » demanda le prétendu prêtre.

Bohort lui parla d'abord de l'oiseau qu'il avait vu sur l'arbre sec, puis il lui raconta son rêve de l'oiseau blanc et de l'oiseau noir, ainsi que celui des fleurs blanches et du bois pourri. « Je vais t'en expliquer une partie dès maintenant, dit l'homme. Pour l'autre, il te faudra attendre demain matin.

« L'oiseau, reprit-il, semblable à un cygne est le symbole d'une femme qui t'aime d'amour depuis très longtemps et qui viendra bientôt te prier d'être son ami. Comme tu t'es abstenu de répondre, aucun doute, tu refuseras cette femme, et elle s'en ira mourir de chagrin si tu ne la prends en pitié. L'oiseau noir, lui, est le grand péché que tu commettras ce faisant, car tu n'auras pas agi par crainte de Dieu ou par vertu, mais afin que l'on te croie chaste et pour acquérir la vaine gloire de ce monde. Cette chasteté sera si funeste que ton cousin Lancelot en mourra, tué par les parents de cette femme, laquelle, de son côté, périra de dépit. Et l'on te réputera donc avec raison leur meurtrier à tous deux, comme on te répute déjà celui de ton frère, puisque, au lieu de le secourir dans sa détresse, tu t'es détourné de lui pour protéger la jeune fille, devoir qui ne t'incombait pas. Réfléchis un peu : quelle eût été la pire perte : son pucelage ou la vie de ton frère ? Certes, mieux vaudrait que toutes les filles du monde fussent dépucelées ! »

Passablement surpris des paroles du prêtre, Bohort ne savait que dire. L'autre lui demanda : « As-tu bien compris la signification de ton songe ? – Assurément, répondit Bohort. – Eh bien, reprit l'autre, le sort de Lancelot, ton cousin, est entre tes mains. Il dépend de ton choix qu'il périsse ou soit sauvé. – Ah ! s'écria Bohort, il n'est rien dont je ne sois capable pour le sauver ! – Admettons, répondit le prêtre, l'événement le prouvera le moment venu. »

Là-dessus, il le mena jusqu'à la tour et l'y fit entrer par la grande porte. À l'intérieur, ils trouvèrent une foule de chevaliers, de dames et de jeunes filles qui tous souhaitèrent la bienvenue à Bohort. On le désarma et, lorsqu'il fut en justaucorps, on lui couvrit les épaules d'un splendide manteau fourré d'hermine. Puis on l'emmena dans une grande salle et, l'ayant fait asseoir sur un lit blanc, on l'exhorta si gracieusement à se réjouir qu'il finit par ne plus penser à la douleur que lui causait la perte de Lionel. Or, tandis qu'on le consolait si parfaitement, une femme parut, si belle et si avenante qu'elle semblait parée de toute la beauté terrestre, et vêtue comme si les plus belles robes du monde eussent été à sa disposition. « Seigneur, dit un chevalier, voici la dame à qui nous appartenons. Belle et riche entre toutes, elle t'a par-dessus toutes aimé, Bohort. Car voilà bien longtemps qu'elle t'attendait et refusait de prendre aucun autre ami. »

Bohort, tout ébahi de ces paroles, salua la dame qui, après lui avoir rendu son salut, s'assit à côté de lui. Ils parlèrent de choses et

d'autres mais, plus ils parlaient, plus elle semblait s'échauffer. De fait, elle finit par prier Bohort d'être son ami, puisqu'il était l'homme qu'elle aimait le plus au monde, et elle lui promit, s'il répondait à son amour, de le faire plus riche et plus puissant que n'avait été aucun de ses ancêtres. De plus en plus troublé, Bohort ne savait que répondre. La femme lui dit alors : « Bohort, qu'y a-t-il donc ? Je te déplaïs donc à ce point ? Ne veux-tu point m'accorder ce que je te demande avec tant d'amour ? – Dame, répondit-il enfin, ce que tu me demandes est inconvenant, alors que mon frère gît dans la chapelle, au-dessous de nous, tué de je ne sais quelle façon ! »

La femme lui prit la main. « Ah ! Bohort ! dit-elle, au lieu de remâcher cela, écoute-moi. Sache que, si je ne t'aimais plus que jamais femme n'aima un homme, je ne te ferais pas cette prière, car ni la coutume ni les convenances n'autorisent une femme à parler la première, quelque violent que soit son amour. Mais le grand désir que j'ai toujours eu de toi contraint mon cœur et le force d'avouer ce qu'il a jusqu'alors tenu secret. Je te prie donc, bel ami, de m'accorder ce que je sollicite, à savoir de dormir avec moi cette nuit. » Bohort répondit avec fermeté qu'il n'en ferait rien. Elle donna alors les signes d'une prodigieuse douleur et parut secouée de sanglots. Mais elle ne réussit pas à ébranler Bohort, qui se détourna même afin d'ignorer le spectacle.

Ayant compris qu'elle n'obtiendrait pas satisfaction de cette manière, elle finit par reprendre la parole : « Bohort, dit-elle, ton refus va me faire mourir sous tes yeux. » Elle le prit par la main et l'entraîna jusqu'à la porte de la tour. « Reste là, dit-elle encore. Tu vas me voir mourir par amour pour toi. – Par ma foi ! s'écria Bohort, je n'ai nullement l'intention de le voir ! » Il voulut s'en aller, mais elle le fit saisir par ses sergents qui le tinrent solidement, tandis qu'elle montait aux créneaux en compagnie de ses douze suivantes.

Une fois toutes arrivées en haut, l'une des suivantes se mit à crier : « Bohort ! aie pitié de nous et octroie à notre dame ce qu'elle demande ! Faute de quoi, sache-le, nous nous précipiterons à l'instant de cette tour avec notre maîtresse, car nous ne pourrions souffrir de la voir morte. Ah ! Bohort ! il serait bien déloyal de ta part de nous laisser périr si misérablement ! Jamais, je crois, aucun chevalier ne s'est rendu coupable d'un pareil forfait ! » Bohort les regardait et, les prenant vraiment pour de nobles dames, il éprouva les premières atteintes de la compassion. Toutefois, au fond de lui-même, quelque chose l'empêchait de s'y abandonner plus avant. De sorte qu'il leur dit haut et fort, finalement, que leur mort ni leur vie ne le feraient céder. Du coup, toutes se précipitèrent depuis le sommet, et lui, les voyant tomber, fut si alarmé que, malgré sa stupeur, il leva la main et se signa. Or aussitôt se déchaîna un tel tumulte autour de lui qu'il se crut

environné de tous les démons de l'enfer ; mais, quand le vacarme eut cessé, tout avait disparu : la tour, ainsi que la femme qui l'avait prié d'amour, ses suivantes, ainsi que les sergents qui le retenaient. Plus rien de ce qu'il avait vu ne subsistait, hormis ses propres armes, son cheval et la mesure délabrée où gisait son frère mort.

Alors, il comprit. Tout cela était un piège de l'Ennemi qui complotait la mort de son corps et la perdition de son âme à seule fin de l'empêcher de mener la quête à son terme. Il remercia Dieu de l'avoir gardé de toute faute et de l'avoir aidé dans cette bataille livrée contre les démons. Puis il entra dans la chapelle où il pensait trouver le corps de Lionel. Elle était vide, et il n'y vit trace ni du tombeau ni d'un quelconque cadavre sanglant. Il en éprouva un intense soulagement, car quelque inquiétude que lui inspirât toujours le sort de son frère, il pouvait néanmoins espérer qu'il vécût encore. « Je n'ai donc, se dit-il, vu qu'un fantôme ? Quant à l'homme qui se disait prêtre, c'était un vulgaire émissaire de l'Ennemi destiné à me fourvoyer ! » Tout cela lui rendit confiance et, remontant sur son cheval, il s'en alla par la forêt à la recherche de Lionel. [30]

Les Grandes Tribulations

Toujours aussi désireux de savoir ce qu'il en était du roi blessé qui gardait la coupe d'émeraude et la Lance qui saigne, Girflet, fils de Dôn, poursuivait sa route vers le nord, quand, vers l'heure de midi, il entendit à nouveau s'élever, forte et farouche, la terrible et douloureuse clameur. « Dieu ! s'écria-t-il, que signifie tout cela ? Quelle peut être la cause de ces cris horribles ? Ne trouverai-je personne qui me l'explique sans se mettre en colère ou trépigner de rage ? »

Malgré la chaleur qui commençait à s'appesantir, il chemina jusqu'au soir. Il aperçut alors deux jeunes gens qui, montés sur de beaux chevaux, chassaient à l'épervier, accompagnés de chiens et de lévriers. Et eux, dès qu'ils l'eurent remarqué à leur tour, allèrent vers lui et lui souhaitèrent la bienvenue. « Seigneur, ajoutèrent-ils, il est l'heure que tu trouves un gîte. Reste avec nous, nous t'hébergerons volontiers. – Je vous remercie, répondit Girflet, mais je dois aller plus avant. – Mais, objecta l'un des jeunes gens, tu ne trouveras aucune ville, aucune forteresse, aucun ermitage sur ta route avant demain matin. Accompagne-nous, notre père t'accueillera avec grande courtoisie. – Fort bien, répondit Girflet, j'accepterai donc votre offre. »

Or, tandis qu'ils chevauchaient paisiblement côte à côte, la clameur retentit à nouveau, qui ébranla tout le pays, si forte et farouche que les deux jeunes gens se mirent à crier et à se lamenter comme des enragés ou des insensés. « Par Dieu tout-puissant ! s'écria Girflet, quelle peut bien être cette clameur ? Pourquoi crier et pleurer de la sorte ? De quel chagrin êtes-vous accablés ? » Il n'avait pas fini de prononcer ces paroles qu'ils se précipitèrent sur lui : « Traître !

s'écrièrent-ils, les mots qui sont sortis de ta bouche ne te porteront pas bonheur ! » Et ils se mirent à le frapper, l'un avec l'épervier, l'autre avec un lévrier qu'il avait attrapé par les pattes. Girflet fit faire un bond à son cheval et s'éloigna d'eux le plus vite possible, mais ils le poursuivirent avec des cris et des menaces. « Rustre ! hurlaient-ils, tu ne nous échapperas pas ! » Là-dessus, le tumulte cessa brusquement et, sur-le-champ, les jeunes gens redevinrent paisibles et souriants. Ils rappelèrent Girflet aimablement en le priant à nouveau d'accepter leur hospitalité. Tenaillé par l'impérieux désir d'en savoir davantage au sujet de la clameur, le fils de Dôn acquiesça, tandis que ses compagnons lui recommandaient de ne jamais, sous peine d'être maltraité, poser de question à propos de ce qu'il venait d'entendre.

Tout en devisant agréablement, ils arrivèrent bientôt devant une belle forteresse aux murs épais, altiers et bien fortifiés qu'entouraient de profonds fossés pleins d'eau et munis d'un vaste vivier. Sur le pont se tenait un chevalier qui se faisait chanter par un barde le lai des Deux Amants^[31]. C'était le père des deux jeunes gens. En les voyant accompagnés par le fils de Dôn, il vint à leur rencontre de l'air joyeux que montre tout seigneur désireux d'accueillir dignement un chevalier errant. À sa vue, Girflet descendit de cheval et le salua. « Par Dieu, dit le chevalier, voilà bien sept ans que je n'ai vu dans ma demeure un étranger qui me plaise autant que toi. » Et, sans plus tarder, il l'invita à entrer. Girflet fut désarmé et conduit dans la grande salle où étaient déjà dressées les tables du repas. D'une chambre contiguë sortit une belle jeune fille qui apportait un manteau dont Girflet se revêtit, ainsi qu'un coussin de soie finement brodé pour lui servir d'appui. Cela fait, elle s'assit à ses côtés et tous deux parlèrent de choses et d'autres jusqu'au moment où on les invita à se laver les mains et à prendre place à la grande table.

La jeune fille s'assit en face de Girflet, lui découpa et lui servit une tranche de paon rôti et lui versa une coupe pleine d'un vin délicieux. Quand ils eurent fini de manger et de boire autant qu'il leur plaisait, la jeune fille se retira dans la chambre afin de préparer les lits, tâche dont elle s'acquitta comme d'un plaisir, laissant son père et son hôte à leur conversation. Le chevalier demanda au fils de Dôn d'où il venait, ce qu'il cherchait et où il allait. Girflet lui répondit qu'il était chevalier de la Table Ronde et que, s'étant engagé dans la quête du saint Graal, il était à la recherche du roi blessé qui gardait la coupe d'émeraude d'où émanait une étrange lumière et la Lance dont l'extrémité saignait. « Sais-tu quelque chose à ce sujet ? demanda-t-il enfin. – Oui, certes, répondit le chevalier, mais voici l'heure trop avancée pour que je t'en parle. Demain, si tu le veux, je te conduirai sur le chemin et te dirai ce que j'en sais. Mieux vaut aller nous reposer maintenant. »

Après qu'il eut fait apporter le vin du soir, chacun se retira pour dormir. Dans sa chambre, Girflet fut honoré à sa convenance et, sitôt couché, il s'endormit paisiblement et, de toute la nuit, n'entendit rien de pénible ou de désagréable. Il s'éveilla avec le jour, s'habilla et se chaussa. Son hôte étant déjà levé, ses fils lui apportèrent de l'eau. « Jeunes gens, s'enquit-il, a-t-on sellé mon cheval ? – Pas encore, répondit l'un d'eux, car tu ne peux partir d'ici sans avoir mangé quelque chose. Pendant ce temps-là, nous ferons équiper ton cheval. » Ils l'emmenèrent alors dans la salle, où la fille du chevalier apporta deux pains sur de belles serviettes, cependant qu'un écuyer présentait deux chapons rôtis et bien apprêtés.

Quand il eut bu et mangé à sa guise, on lui apporta ses armes et il s'en revêtit. Puis quand, dans la cour, il eut enfourché son cheval, la jeune fille lui apporta son bouclier et sa lance. « Belle amie, lui dit-il, que Dieu m'accorde l'occasion, un jour, de te rendre service, car je le ferai de grand cœur. » Et, là-dessus, il se mit en chemin. Son hôte sortit avec lui de la forteresse, ainsi que ses deux fils sur leurs palefrois, et ils allèrent ainsi, bavardant gaiement, jusqu'à se trouver assez loin du château. Girflet brûlait toujours de s'enquérir sur la clameur qu'on entendait souvent par le pays, car il espérait que le chevalier le renseignerait. Ne lui avait-il pas promis de lui parler du roi blessé ? Aussi imaginait-il que l'autre question ne le fâcherait pas. Il chevaucha un si long moment sans dire un mot qu'à la fin son hôte lui demanda : « Seigneur, tu me parais bien soucieux ! Y a-t-il quelque chose qui t'inquiète ? – Seigneur, répondit Girflet, je te le dirais si j'étais sûr de ne te point déplaire. – Bien loin de me déplaire, cela me ferait plaisir, car tromperie et trahison exceptées, il n'est rien au monde que je ne fasse pour toi, sache-le. – Eh bien, voici, dit Girflet. Par la foi que tu me dois, je souhaiterais que tu m'expliques les raisons de la clameur que l'on entend retentir par tout le pays. Pourquoi tant de douleur ? Pourquoi pareil vacarme ? »

Le chevalier se retourna brusquement. « Bâtard ! rustre ! impudent ! s'écria-t-il, le visage empourpré de colère. C'est ta mort que tu demandes ainsi ! » Et il marcha sur lui, la main tendue pour saisir les rênes du cheval de Girflet, tandis que ses fils hurlaient : « Tiens-le ! qu'il ne nous échappe pas ! » Girflet esquiva l'attaque en faisant faire un saut de côté à son cheval et, piquant des deux, s'éloigna au triple galop. « Tu ne t'en tireras pas si facilement ! » hurla encore le chevalier en se lançant à sa poursuite. Mais, tout en galopant, il s'arrachait les cheveux et se griffait le visage. Puis, après s'être bien tourmenté, frappé, battu, meurtri de la sorte, il renonça à ces manifestations de douleur en voyant qu'elles étaient vaines et qu'il ne rattraperait jamais Girflet. Il s'arrêta net et s'écria : « Seigneur chevalier ! reviens vers moi et n'aie plus peur ! Ma colère, mon

irritation et ma douleur sont passées !

— Tu te donnes du mal pour rien ! répliqua le fils de Dôn. Ne m'approche plus, et si tu as quelque chose à me dire, fais-le de façon que je puisse t'entendre d'ici ! — Seigneur Girflet, dit le chevalier, je te prie de revenir à moi. Je te dévoilerai ce mystère et te fournirai tous les renseignements que tu désires. Ne crains rien, désormais, je te le jure sur ma foi et t'en donne loyalement ma parole. Tu n'as plus rien à redouter. — Fort bien, dit Girflet, je reviendrai donc vers toi, puisque tu as promis de me procurer les éclaircissements que je demandais. »

Il retourna donc auprès du chevalier. « Ne m'en veuille pas de ce que je t'ai fait, dit celui-ci, car, sur ma foi, il m'est si douloureux, si insupportable, si cruel d'entendre quelqu'un parler de cette aventure que, fût-il mon fils ou mon frère, je me réjouirais de le voir pendu. Voilà pourquoi tu m'as vu en si grande colère. Je t'en prie, ne sois plus irrité contre moi, ni contre mes fils. — Eh bien, insista Girflet, qu'en est-il de cette clameur ? — Seigneur, répondit le chevalier, sur ce point je ne puis répondre, car je n'en ai pas le droit. Mais tu m'as demandé des informations au sujet du roi blessé qui garde la coupe et la Lance. De cela, je puis te parler sans crainte, car je n'ai aucune raison de te cacher la vérité à ce sujet. — Bien, dit Girflet, je ne t'interrogerai plus sur la clameur. Ce point-là n'est pas essentiel pour moi. Quant au reste, indique-moi où je dois aller pour retrouver le roi blessé.

— Seigneur, je vais te le dire. Tu suivras toute la journée le chemin qui est devant nous. Tu n'y rencontreras âme qui vive, ni ville, ni cité, ni forteresse ; tu n'y auras ni pain, ni vin, et, l'heure venue de chercher un gîte, tu n'auras pour te reposer que l'herbe des prairies. Mais demain, avant midi, tu parviendras dans une plaine que domine une montagne escarpée. Au pied de cette montagne, tu découvriras une belle forteresse, élégante et bien bâtie, devant laquelle tu verras dressés des tentes, des cabanes, des pavillons et tu apercevras une multitude de chevaliers et de barons de haute condition. Il te faudra passer au milieu d'eux mais, je t'en conjure, n'adresse la parole à personne, tu entends ? personne. Quand tu les auras tous dépassés, entre tout de suite dans la forteresse et ne t'arrête pas que tu n'aies atteint la maison principale. Là, descends de cheval et, laissant sans crainte ton bouclier et ta lance contre le mur, pénètre dans la salle.

« Une fois à l'intérieur, tu verras l'affligeant spectacle d'un noble vieillard blessé gisant dans un lit, et, assise à ses pieds, une femme jeune et très belle qui sera triste, dolente et tout en larmes. Au chevet du malade se trouvera une autre femme, âgée celle-là. Toutes deux prennent soin de lui. Adresse-toi sans crainte à la seconde, tire-la à part et dis-lui qu'Augier d'Essart — tel est mon nom — t'envoie vers elle pour qu'elle te révèle toute la vérité sur la clameur. Car cette clameur résulte de la blessure du vieillard. Alors, quand tu sauras la vérité à ce

sujet, il ne te restera plus qu'à agir selon ta volonté.

— Seigneur, dit le fils de Dôn, tu m'as marqué beaucoup d'amitié et fort honoré en me donnant ces informations. Si jamais je pouvais te témoigner ma gratitude, je le ferais volontiers, crois-le, pour l'amour de Dieu. As-tu quelque chose d'autre à me dire ? — Simplement ceci : si Dieu permet que tu réchappes de cette entreprise, je te prie de revenir loger chez moi. Ne me le refuse pas. — Non seulement j'accepte, répondit Girflet, mais je te promets de le faire si seulement Dieu veut bien me protéger du malheur et me guider dans ma quête. » Et, là-dessus, le fils de Dôn, après avoir salué une dernière fois son hôte et ses deux fils, s'engagea à vive allure sur le chemin qu'on lui avait indiqué.

Dans sa joie que le preux Augier d'Essart l'eût renseigné sur la demeure du roi blessé, il chemina plein de courage tout le jour jusqu'à heure où l'obscurité envahit la forêt et où, voyants un cheval bien las, il décida de s'arrêter dans une prairie. Il mit pied à terre, enleva le mors et la selle de son cheval et le laissa paître en abondance l'herbe fraîche. Cependant, la bête une fois rassasiée et réconfortée, il ne voulut pas s'attarder davantage et, remontant en selle, repartit à travers la nuit.

Le jour venait à peine de se lever qu'il aperçut la grande plaine, la montagne escarpée et la forteresse. Devant cette dernière foisonnaient effectivement tentes, cabanes et pavillons parmi lesquels commençaient à s'affairer une multitude de chevaliers. Sans leur prêter la moindre attention ni adresser la parole à quiconque, il traversa le camp. Cependant, les chevaliers murmuraient : « Voici un audacieux qui n'a guère pris de repos, manifestement. Quelle hâte il a de venir chercher son malheur ! Il a sûrement chevauché toute la nuit pour son tourment et sa fin. » Girflet les entendait mais sans trop comprendre leurs propos. Aussitôt entré dans la forteresse, il examina les entours et vit maintes maisons qui, à l'intérieur de l'enceinte, possédaient des salles hautes et bien construites d'aspect. Mais il ne s'y montrait personne, ni homme, ni femme, ni créature vivante. Il poursuivit son chemin et, tout en examinant les édifices successifs, parvint devant le plus vaste. Là, il mit pied à terre, attacha son cheval, posa sa lance et son bouclier contre le mur et entra par une porte qu'ornaient des fleurs sculptées, des peintures multicolores et une voûte des plus élégantes. À l'intérieur, il découvrit une grande salle au centre de laquelle était dressé un lit. Dessus gisait un homme et, devant, se tenaient deux femmes, l'une vieille et l'autre jeune, dont la contenance révélait un profond chagrin, car toutes deux, le visage enfoui au creux de leurs bras, ne cessaient de soupirer et de pleurer. Girflet se dirigea vers la plus âgée et la pria de bien vouloir venir à l'écart parler avec lui.

Elle se leva et le suivit dans un angle de la salle. « Chevalier, dit-elle, pour l'amour de Dieu et de sainte Marie, parle doucement, parce que mon seigneur, qui gît là blessé, n'a depuis bien longtemps connu ni plaisir ni joie. — Dame, répondit Girflet, je m'efforcerai de ne faire aucun bruit mais écoute-moi, je t'en prie : le noble Augier d'Essart m'envoie vers toi pour que tu me révèles ce qu'il en est du roi blessé et de la clameur qu'on entend sans cesse retentir par tout le pays. » La vieille femme poussa un profond soupir. « Je voudrais pouvoir te répondre, dit-elle, mai qui es-tu pour poser de telles questions ? — Je ne le cacherai pas je me nomme Girflet, et je suis fils de Dôn. J'appartiens aux compagnons que le roi Arthur a réunis autour de la Table Ronde. Et comme tous les chevaliers d'Arthur, j'ai entrepris la quête du saint Graal. » Cette déclaration fit verser à la vieille femme des torrents de larmes.

Une fois épuisés ses pleurs, elle finit cependant par dire : « Puisses-tu être celui que nous attendons ! Par Dieu tout-puissant, ce pays ploie sous le malheur depuis que Taulat de Rougemont exerce la plus cruelle des tyrannies. — Qui est donc ce Taulat de Rougemont ? demanda Girflet. — Hélas ! répondit la femme, un fléau que Dieu a envoyé en ce royaume afin de nous faire expier nos fautes. Taulat de Rougemont est un chevalier félon qui, par injustice et orgueil, a séparé bien des âmes de leur corps. Il a fait prisonniers et tué bien des chevaliers plus preux les uns que les autres. Il a plongé dans l'affliction bien des dames, et dans le chagrin bien des jeunes filles auxquelles il a ravi leur honneur. Il a fait orphelins bien des enfants et dépouillé de leurs domaines bien des gens. C'est encore lui qui a traité ignominieusement mon seigneur, que tu vois gisant dans ce lit, et qui est le roi légitime de ce pays. Il l'a, durant des mois, poursuivi de sa haine, lui dérobant d'abord une grande partie de ses terres, puis lui tuant la plupart de ses gens. Et, un jour, il l'a blessé si cruellement d'un coup de sa lance magique que mon seigneur en est resté estropié à jamais d'une plaie qui ne saurait guérir avant que Taulat n'ait été vaincu par un chevalier assez audacieux et courageux pour le défier. — Je serai celui-là, je te le promets ! s'écria Girflet, ou j'y perdrai la vie !

— Tu ignores, hélas, soupira la vieille femme, que Taulat sera invincible aussi longtemps que l'on ne sera pas venu à bout de ses protecteurs, à savoir des magiciens puissants contre lesquels sont vaines les armes humaines. Pour atteindre Taulat de Rougemont, il te faudrait tuer un enchanteur et un géant, puis passer outre à la colère de la mère du géant. Or, c'est une redoutable sorcière que l'Ennemi a envoyée parmi nous pour nous punir de notre orgueil et de nos péchés. — Je tuerai ces monstres ! affirma Girflet. — Ce n'est pas tout, reprit la femme. Non content d'avoir ainsi blessé le roi, mon seigneur, Taulat l'a enfermé dans cette forteresse et la fait garder par ses

chevaliers. Cela fera sept ans à la Saint-Jean d'été que dure cette captivité. Et, chaque mois que Dieu fait, Taulat vient lâchement martyriser mon maître. – Comment cela ? – Je vais t'expliquer. Chaque mois, les plaies de mon seigneur se referment, et il éprouve un grand soulagement pendant toute la période de la lune noire. Alors, Taulat vient ici, le fait lier par ses valets, puis l'oblige à gravir la montagne en le fouettant avec des lanières. Quand mon seigneur parvient au sommet, ses plaies sont rouvertes, et il ne peut même plus marcher, tant il est affaibli et épuisé. Alors, nous sommes obligés de le ramener nous-mêmes ici et de le coucher dans son lit. Voilà dans quel tourment se passe sa vie, et ce depuis sept années. »

En entendant cela, le fils de Dôn se mit en colère. « Par Dieu tout-puissant ! s'écria-t-il, quel terrible destin ! Je m'étonne que ton seigneur puisse supporter pareil traitement. Et ces gens qui campent dehors, qui sont-ils ? – Seigneur, je ne te mentirai en rien. Ce sont là des chevaliers prisonniers de Taulat. Il les a tous vaincus en combat singulier, car, je te le répète, il est protégé par des magiciens. Il n'en est aucun qui ne soit maître de trois ou quatre forteresses. Ils étaient venus combattre Taulat et mettre ainsi fin aux souffrances de mon seigneur. Hélas ! nul d'entre eux n'y est parvenu, et ils sont tous obligés de garder cette forteresse sous peine de perdre la vie. – Quand donc Taulat reviendra-t-il ici ? demanda Girflet. – D'aujourd'hui en huit. Il torture, je te l'ai dit, mon seigneur au moment de la nouvelle lune. Si tu veux vraiment le combattre, présente-toi donc dans huit jours, mais n'oublie pas que ce sera au péril de ta vie et que, si tu n'es pas tué, tu te retrouveras prisonnier du camp installé devant la forteresse. – Dame, répliqua Girflet, j'espère bien le trouver d'ici là et lui faire payer très cher sa cruauté ! Où pourrais-je le rejoindre ? – Personne ne sait où il habite, répondit la vieille femme. Mais son logis doit se trouver dans les parages. Si tu veux en savoir davantage, il te faut retourner d'où tu viens, car, sauf à vouloir mourir, personne ici n'oserait te faire la moindre confidence là-dessus. Les magiciens qui protègent Taulat lui révéleraient aussitôt le nom de l'indiscret, et il le ferait périr.

— Puisqu'il en est ainsi, dame, je vais m'en retourner d'où je viens. Mais avant de partir, je voudrais bien savoir ce qu'il en est de la coupe d'où émane une grande lumière, et de la Lance dont la pointe dégotte de sang. – La lance doit être celle de Taulat. Je t'ai prévenu qu'elle était magique. Quant à la coupe dont tu me parles, j'ignore de quoi il s'agit. – Un dernier mot, s'il te plaît, reprit le fils de Dôn : veuille m'expliquer pourquoi les gens de ce pays poussent de telles clameurs à certaines heures du jour et de la nuit, et pourquoi ils prennent sur ce chapitre la moindre question comme une injure mortelle.

— Pour agir ainsi, ils ont un excellent motif, répondit la femme, c'est que le blessé qui gît sur cette couche est leur seigneur légitime. Il s'est toujours montré loyal à leur endroit, si bon, si courtois qu'ils sont tous si profondément attristés de son sort qu'ils ne peuvent faire autrement que crier et se lamenter. Ils se savent au surplus obligés à le faire aussi longtemps que Dieu n'aura pas permis la guérison complète de leur seigneur. Mais que l'un d'eux entende seulement évoquer ce malheur, et il en éprouve une telle douleur qu'il ne peut plus se contenir et que, s'agit-il de son frère, il aurait envie de tuer l'impudent. Voilà la vérité, la vérité vraie. — Dame, dit Girflet, je te remercie, et je te donne ma foi de loyal chevalier que ton seigneur sera bientôt délivré de ses tourments. » Là-dessus, il la recommanda à Dieu et sortit de la salle, reprit ses armes et bondit en selle. Il eut tôt fait de traverser le camp en sens inverse et de retrouver la forêt, du côté du manoir où Augier d'Essart l'avait reçu avec tant de courtoisie.

Il suivait un sentier en agitant de tristes pensées quand il vit, couchée sous un pin, une vieille femme velue et ridée, maigre et plus sèche que bois à brûler. Sans même daigner bouger en l'entendant venir, elle se contenta de relever imperceptiblement la tête qu'elle avait aussi grosse qu'une cruche. Mais ses yeux, pas plus grands qu'un denier, étaient chassieux, cernés de bleu et tout meurtris sous d'interminables cils. De sa bouche épaisse et lippue émergeaient de trois bons doigts des dents longues et rousses mais, malgré sa chevelure grise toute hérissée, elle n'avait pas l'air d'une mendiante, car elle était enveloppée d'un manteau d'écarlate orné d'hermine sous lequel on discernait une tunique de soie rouge sang et une chemise taillée dans une précieuse toile blanche. En l'abordant, Girflet la salua, non sans considérer avec attention son allure et sa laideur. Or, elle, loin de répondre à son salut, dit simplement : « Chevalier, que vas-tu faire par là ? Retourne d'où tu viens ! — Je ne m'arrêterai, répondit Girflet, que lorsque je saurai pourquoi je ne devrais pas poursuivre ma route. — Tu le sauras bien assez tôt, s'écria-t-elle d'une voix rauque. Ceux qui sont là-bas s'en chargeront. — Fort bien, je le saurai donc. Mais dis-moi au moins qui tu es. » La femme se dressa sur ses pieds en laissant tomber son manteau, et Girflet put voir qu'elle était aussi grande qu'une lance. « Sur ma tête ! s'écria-t-il, je n'ai jamais vu de créature plus étrange ! — Tu verras bien pire, si tu continues sur ce chemin ! » cria-t-elle encore.

Le fils de Dôn ne l'écoutait plus. Il avait repris sa route, quand il aperçut une chapelle où un ermite était en train de célébrer l'office. Comme il voulait mettre pied à terre et interroger l'ermite, il entendit un grand vacarme : un chevalier armé, noir comme du charbon, avec un cheval, une lance et un bouclier non moins noirs, fondit sur lui avec tant de violence qu'il le renversa à terre. Plein de honte et

d'amertume, Girflet se releva, tira son épée et, se protégeant de son bouclier, marcha hardiment sur celui qui l'avait frappé. Mais il ne le vit plus : l'autre semblait s'être évaporé par enchantement. « Quelle aventure ! s'écria Girflet. Je ne rêve pourtant pas ! »

Il remonta sur son cheval mais, dès qu'il fut en selle, le chevalier resurgit près de lui, tout prêt à le frapper. Seulement Girflet, cette fois, se rua sur lui de toute la vitesse de son cheval. Ils se portèrent de tels coups qu'ils tombèrent tous deux à terre. Avec une grande souplesse, Girflet se releva bien vite et, l'épée à la main, s'élança ; mais son adversaire avait à nouveau disparu sans qu'il fût possible d'en découvrir la moindre trace. Le fils de Dôn sentit la fureur s'emparer de lui. « Dieu ! s'écria-t-il, ce chevalier s'est bien moqué de moi ! Où peut-il être à présent ? » Il regarda de tous côtés, puis revint à son cheval. Aussitôt l'autre réapparut, impétueux et farouche, sifflant, soufflant, menant aussi grand vacarme que la foudre tombant du ciel. Mais, cette fois, le fils de Dôn n'était pas décidé à se laisser faire : il prit les devants, la lance baissée et en décocha un tel coup qu'outre le bouclier de l'autre il lui transperça le corps avec la hampe. Le chevalier bascula à terre, mais Girflet eut beau se précipiter à bas de sa selle, il se retrouva seul : l'homme, encore une fois, avait disparu sans laisser deviner où diable il avait pu se réfugier.

« Sainte Marie ! s'écria le fils de Dôn, où est donc allé ce démon ? Je lui avais pourtant percé le ventre avec ma lance ! » Au même instant, il aperçut celle-ci sur le sol, intacte et nullement maculée de sang. Il s'en saisit mais, comprenant que le chevalier noir réapparaissait chaque fois que lui-même remontait en selle, il décida d'aller à pied jusqu'à la chapelle, tenant sa lance sous le bras et menant son cheval par la bride. Lors, reparut le chevalier noir, démonté, mais courant comme un forcené. Girflet posa sa lance à terre et tira son épée. Comme la nuit commençait à tomber, il voyait à peine son adversaire, mais il persista, saisi d'une étrange fureur. En se choquant, les armes lançaient des éclairs, et la bataille se prolongea bien avant dans la nuit sans que des deux adversaires aucun pût avoir le dessus.

L'ermite qui, depuis la chapelle, écoutait le bruit du combat, finit cependant par se résoudre à intervenir. Il sortit du sanctuaire avec son étole et de l'eau bénite dont il aspergea les combattants. Alors, le chevalier noir poussa un cri horrible et prit la fuite sans se retourner, tandis qu'une violente tempête se déchaînait, soulevant la poussière, tordant les arbres parmi d'épouvantables roulements de tonnerre. Une fois le calme revenu, Girflet s'approcha de l'ermite qui l'invita à entrer chez lui. Sans se faire autrement prier, il attacha son cheval à un arbre, se désarma et rejoignit le saint homme. Celui-ci lui demanda qui il était. « Seigneur, répondit Girflet, je suis de la compagnie du roi

Arthur et je me suis engagé dans la quête du saint Graal. – Certes, dit l'ermite, c'est très louable de ta part, mais tu ne le trouveras pas de ce côté-ci. Il me semble que tu t'es grandement égaré depuis ton départ.

— Il se peut, admit Girflet, mais je voudrais bien que tu me dises ce que tu sais du chevalier noir si habile au combat dont j'ai dû soutenir l'assaut. – Mon ami, ce n'est pas difficile : il n'est ni un chevalier, malgré les apparences, ni même un homme, mais le plus méchant des démons qui ait sa résidence en enfer. C'est par magie et nécromancie que la mère d'un géant, une grande vieille farouche, maigre, sèche et ridée, l'a mandé ici. – Une grande vieille ? dit Girflet, je l'ai rencontrée ! Je n'avais jamais vu d'être aussi laid ! – Certes, approuva l'ermite. Eh bien, sache que cette femme avait un mari, un méchant rustre de géant qui, jadis, ravagea si parfaitement le pays qu'on n'y trouve plus rien que bois, buissons, ronces et mauvais chemins. Tout y est en si piteux état que les habitants se sont enfuis vers d'autres régions, ne pouvant davantage supporter les exactions du géant, car sa malice n'épargnait personne. Or, un jour qu'il était parti en expédition je ne sais où, il revint si grièvement blessé qu'il mourut au bout de trois jours.

« Voyant son mari mort, la vieille eut grand peur pour elle-même et pour ses deux fils, encore petits, craignant qu'on les lui prît et qu'on les fît périr. Alors, par ses enchantements, elle a fait venir cette créature du diable qui interdit le passage et barre le chemin. Personne n'a pu aller au-delà de cette limite, et tu n'as pu le faire que parce que je suis intervenu avec les seules armes capables de faire reculer ce démon : les armes de Jésus-Christ. Tu as eu la chance de le combattre près de mon ermitage, car si la bataille avait eu lieu ailleurs, je ne l'aurais pas entendue et n'aurais pu t'aider.

« Ce démon prenait en effet toujours soin de se tenir loin de mon ermitage, et la confusion seule du combat l'a forcé à s'en approcher. Il évitait ma présence, se sachant pertinemment impuissant contre moi : les armes de Jésus-Christ qui sont ici m'ont si bien protégé qu'aucune créature, ennemi, bête ou géant, n'a pu me nuire, et ce depuis plus de vingt-quatre ans. Par malheur, je ne pouvais moi-même agir contre lui, et il continuait de la sorte à interdire le passage à tous ceux qui se présentaient : rien au monde ne pouvait faire qu'un homme né de mère pût l'emprunter, et toi non plus tu n'y serais pas parvenu. À présent, ne crains rien : jamais plus ce démon ne reviendra, car les armes de Jésus-Christ sont telles qu'aucune puissance démoniaque ne peut leur résister.

« Sache encore ceci : la vieille que tu as vue a fait alliance avec un chevalier cruel nommé Taulat de Rougemont. C'est pour empêcher toute intrusion vers la demeure de celui-ci que le faux chevalier gardait ce passage : ainsi protégeait-il Taulat et les fils de la vieille.

Elle les a élevés près d'ici dans une tour si bien enveloppée de brume que nul ne la peut distinguer. Mais, une fois devenus grands et forts, les deux fils de la sorcière se sont séparés. L'un d'eux, demeuré dans la région, consacre son temps à ravager les terres avoisinantes, à y ravir les jeunes filles afin de les déshonorer ou de les livrer à son complice, Taulat de Rougemont. Ce géant redoutable a commis tant de crimes que je ne saurais pas même les énumérer.

« Quant à l'autre fils, il est devenu lépreux. Par ses enchantements, sa mère lui a construit une maison dans laquelle tout homme entré avec des intentions hostiles est obligé, par magie, de rester et de subir de cruels sévices. En outre, afin de guérir de sa maladie, le monstre enlève tous les enfants qu'il rencontre, les tue et se baigne dans leur sang. Cet abominable fléau, bien des chevaliers avaient vainement tenté de le supprimer, mais un des compagnons d'Arthur y est parvenu récemment. Aussi son frère, l'autre géant, s'est-il lancé à la recherche de ce preux pour en tirer vengeance. Que Dieu protège ce chevalier, car personne, jusqu'à présent, n'a réussi à tenir tête au premier géant.

— Seigneur, dit Girflet, je suis précisément celui qu'il recherche. C'est moi qui ai eu raison de l'abominable lépreux. » Et le fils de Dôn raconta à l'ermite comment il avait pu vaincre, délivrer les enfants captifs et lever le sortilège de la maison maudite. L'ermite l'écouta attentivement, puis il lui demanda : « Dis-moi, chevalier, qui donc t'a envoyé ici ? — Je me suis engagé dans la quête du saint Graal, répondit Girflet, comme tous mes compagnons de la Table Ronde. Et je suis prêt à combattre tous ceux, hommes ou démons, qui voudraient m'empêcher de poursuivre. — Voilà des paroles honorables, dit l'ermite, mais je crains que tu ne t'attaques à plus fort que toi. Le géant, fils de la vieille, et Taulat de Rougemont sont des monstres contre lesquels on ne peut rien. Que Dieu te protège ! — Aussi est-ce au nom de Dieu que je les combattrai ! s'écria Girflet avec force.

— Et maintenant, que vas-tu faire ? demanda l'ermite. — Je veux affronter Taulat de Rougemont, répondit Girflet. Je veux mettre fin aux supplices qu'il inflige au roi blessé et faire cesser la tristesse et les lamentations des gens de ce pays. — Que Dieu t'aide ! s'écria l'ermite. Si tu réussis, tu seras béni de tous, car voici sept années que le royaume est plongé dans les douleurs. Écoute : si tu veux rencontrer Taulat de Rougemont, voici ce que je te conseille. Nul ne peut l'approcher, tant il met de soin à égarer ceux qui le recherchent. Mais, dans huit jours, il ira torturer le roi blessé, comme il le fait chaque mois à la lune nouvelle. Alors tu pourras le défier. Reste donc avec moi jusque-là. Ici, tu ne crains rien, car les puissances de l'Enfer ne pourront t'y atteindre. »

Durant les huit jours que Girflet passa dans l'ermitage, il suivit la

messe tous les matins et servit le saint homme. Celui-ci lui prodiguait des conseils qu'il écoutait avec le plus profond respect et lui apprit tout ce qui avait trait au royaume ; et le fils de Dôn fut bien aise de ceci aussi : la belle Brunissen était la victime éplorée des agissements de Taulat, et non une créature de l'Enfer comme il avait pu se le figurer en s'évadant de Monbrun. Vint enfin le jour où, après s'être armé, il prit congé de son hôte. Celui-ci ne cessa de faire sur lui le signe de la croix que lorsqu'il l'eut perdu de vue. Regagnant alors sa chapelle, il se dirigea vers l'autel et chanta pour le fils de Dôn la messe du Saint-Esprit, afin que Dieu le protégeât dans la terrible épreuve qu'il allait subir.

Girflet ne cheminait guère depuis longtemps quand il vit venir à lui le cruel géant, emportant sous son bras, comme l'on ferait d'un enfant, une jeune fille qui se lamentait et implorait le secours de la Vierge Marie. D'emblée, Girflet reconnut le monstre à la description que lui en avait faite l'ermite. Il mit sa lance et son bouclier en position de combat, piqua des deux en direction du géant et cria d'une voix forte : « Dieu m'assiste, monstre de l'Enfer ! C'est pour ton malheur que tu as porté la main sur cette jeune fille. Lâche-la immédiatement ! »

En le voyant se précipiter tout armé avec tant d'impétuosité, le géant laissa rouler au sol sa prisonnière, courut à un arbre, l'attrapa par une branche et, à force de tirer, le déracina. Mais avant qu'il eût pu le brandir, Girflet était sur lui, qui lui donna un coup de lance si furieux qu'il la lui enfonça dans la poitrine et le perça de part en part. Or, le géant, qui avait brandi l'arbre entre-temps, l'abattit sur lui, mais sans l'atteindre de plein fouet. Girflet en fut néanmoins presque assommé, et il tomba de son cheval complètement aveuglé. En un clin d'œil, il se ressaisit pourtant, tira son épée et frappa son adversaire avec tant de force qu'il lui arracha un morceau de chair tout le long du flanc. Le sang gicla à si grands flots de la plaie que le géant, totalement abasourdi, n'avait plus la force de manier l'arbre. Un accès de rage aveugle lui permit toutefois de lancer ses poings en direction de Girflet qui tomba à terre en lâchant son épée.

« Sainte Marie ! s'écria la jeune fille, secours-nous ! Daigne le faire en faveur de la malheureuse que je suis ! » Elle s'étendit à plat ventre à même le sol, les bras en croix, en murmurant d'ardentes prières. Quant au géant qui s'était redressé, il s'approcha en titubant, se saisit de l'épée et la brandit pour achever Girflet. Il était par bonheur si affaibli par la perte de son sang qu'il trébucha et tomba de tout son long. Girflet revint à lui, bondit sur ses pieds, courut sus au géant, qui gisait certes face contre terre, mais tendit l'épée d'une main encore si ferme qu'il eut bien du mal à la lui reprendre. Il parvint cependant à la lui arracher, l'empoigna, et, sans trembler, trancha les

pieds de son adversaire avant de rejoindre la jeune fille. « Seigneur ! s'écria-t-elle, que Dieu te bénisse ! Tu m'as délivrée moi-même, et cette terre est enfin débarrassée de ce monstre ! » Alors il reconnut en elle la fille d'Augier d'Essart, celle-là même qui l'avait naguère servi si courtoisement. Elle lui conta ce qui s'était passé, et il fut tout heureux d'avoir pu la récompenser des bienfaits qu'il en avait reçus. « Maintenant, seigneur, reprit-elle, raconte-moi quelle aventure t'a mené jusqu'ici. – Jeune fille, répondit le fils de Dôn, nous n'avons pas le temps, car il me reste fort à faire. Je te le narrerai quand nous en aurons le loisir. J'ai bien peur d'être en retard au rendez-vous que je me suis fixé pour abolir les injustices qui accablent ce pays-ci ! »

Cela dit, il resserra la sangle de son cheval, se mit en selle et se fit donner sa lance et son bouclier. Puis, il souleva doucement de terre la jeune fille et la posa devant lui, lui promettant de la ramener au manoir de son père dès qu'il aurait accompli la tâche qui l'attendait. Sur ce, piquant des deux, il dirigea son cheval vers la forteresse où gisait le roi blessé.

Pendant ce temps, Taulat de Rougemont et ses hommes d'armes étaient arrivés. Ils étaient entrés dans la salle, avaient lié solidement derrière le dos les mains du blessé, et quatre gaillards portant quatre grandes lanières de cuir de cerf, avec des nœuds nombreux, s'étaient mis à l'en fustiger tout en lui faisant gravir la montagne. Et depuis sept ans qu'il lui infligeait ce supplice, Taulat de Rougemont se délectait de ce spectacle sans en être jamais rassasié. Et il s'en repaissait comme de coutume quand il aperçut Girflet qui survenait au galop, portant toujours sur l'encolure de son cheval la fille d'Augier d'Essart.

« Qui es-tu donc, rustre, pour venir nous déranger ? s'écria Taulat avec insolence. – Je suis un des compagnons du roi Arthur, répondit Girflet, et je viens te défier. Laisse ce blessé tranquille et quitte ce pays sans tarder, ou bien je te combattrai. » Taulat de Rougemont se mit à rire. « Par tous les diables ! répondit-il, c'est ta mort ou ta honte que tu cherches ! Et puisque tu oses me défier, défends-toi de ton mieux, car je ne donne pas cher de ta peau ! »

Girflet fit descendre la jeune fille et se mit en garde, la lance baissée, prêt à se précipiter dès qu'il verrait Taulat en lice. Celui-ci, avec une grande arrogance, fit enfin s'élancer son cheval et se rua sus à Girflet ; mais ce dernier, animé d'une sainte fureur, sut bondir de côté et, frôlant son adversaire, lui assena un coup d'une violence si bien ajustée qu'il le désarçonna et l'envoya rouler de tout son long à terre. Girflet l'y rejoignit d'un bond, saisit son épée et, comme Taulat tentait de se relever, il le frappa si habilement au bras gauche que des flots de sang jaillirent de la plaie. Puis, sans lui laisser le temps de se remettre, il lui appliqua sur la gorge la pointe de son épée. « Avoue-toi

vaincu ! » s'écria-t-il. Se voyant perdu, le vaincu s'empressa de demander grâce.

« Tu n'auras la vie sauve, répliqua Girflet, qu'à condition de t'engager, sur l'honneur, à te rendre à la cour du roi Arthur et à confesser chacun de tes crimes devant lui. Tu lui diras que je m'en remets à lui pour décider du châtiment qu'il convient de t'infliger. Mais je veux aussi que tu jures de ne plus importuner celui auquel tu as infligé tant de maux, de lui rendre en pleine possession tous les domaines dont tu t'es emparé au mépris de toute justice et de toute loyauté, que tu libères immédiatement tous les chevaliers que tu as vaincus et qui sont devenus tes esclaves et tes complices. Je veux enfin que tu dénonces publiquement ton alliance avec la vieille sorcière, la mère du géant et du lépreux qui ont tant fait souffrir les habitants de ce pays. – Je le ferai, dit Taulat, je le jure. » Et Girflet le laissa se relever puis s'en aller, très mortifié, soutenu par ses sergents.

La joie fut grande dans le camp, sous la forteresse. Les chevaliers libérés manifestèrent leur gratitude au fils de Dôn en le proclamant le plus brave d'entre les braves. Quant au vieux roi blessé qui se soutenait à peine, il alla vers Girflet et le prit dans ses bras. « Fils, dit-il, l'excès même de mes souffrances m'empêchait d'espérer plus longtemps ce jour. Je n'aspirais plus qu'à la mort. Mais le miracle s'est accompli, et je puis maintenant remettre à Dieu mon âme sans craindre quoi que ce soit pour ceux qui m'ont si fidèlement servi tant et tant d'années. »

Il n'avait pas achevé qu'on vit paraître deux chevaliers qui s'avançaient à travers le camp, et qui se montraient fort surpris de la liesse que témoignaient tous ceux qu'ils rencontraient. Comme ils approchaient de l'endroit où se tenait Girflet, en compagnie du vieux roi et de la fille d'Augier d'Essart, le premier reconnut en eux sur-le-champ Gauvain, le fils du roi Loth d'Orcanie, et Hector des Mares, frère, mais cela peu de gens le savaient, de Lancelot. Tout heureux de leurs retrouvailles, les trois chevaliers se donnèrent l'accolade et se racontèrent leurs aventures. Et il y eut ce soir-là un grand festin dans la forteresse du roi blessé. Toute tristesse avait disparu des yeux et des cœurs, et chacun se prenait à espérer que le pays reprendrait son aspect antérieur à l'usurpation de Taulat, recouvrerait sa richesse, sa prospérité, et que tous les habitants y seraient comme par le passé heureux sous la douce autorité d'un roi juste et bon.

Le lendemain matin, les trois compagnons de la Table Ronde se levèrent très tôt et s'équipèrent. « Je voudrais bien, dit Gauvain, avoir des nouvelles de Lancelot, de Galaad, de Bohort et de Perceval. Depuis que nous nous sommes séparés, ni Hector ni moi-même ne les avons rencontrés. – Je suis comme vous, répondit Girflet, et je n'ai rien appris à leur sujet. – Nous allons partir à leur recherche, déclara

Gauvain. Nous accompagnes-tu ? – Non, répondit Girflet, il me faut d'abord ramener chez elle la jeune fille qui est avec moi. Son père est un bon chevalier nommé Augier d'Essart. » En fait, au fond de lui-même, le fils de Dôn brûlait de retourner dans le verger de Monbrun, car l'image de la belle Brunissen continuait à hanter ses songes. Il prit donc congé du roi et de ses deux compagnons et partit vers le sud, en direction du manoir d'Augier d'Essart, en compagnie de la jeune fille. Quant à Gauvain et à Hector, après avoir recommandé leur hôte à Dieu, ils partirent tous deux recueillir si possible des nouvelles de ceux qu'ils avaient tant à cœur de retrouver [32].

Après avoir erré toute la journée sans rencontrer âme qui vive, ils pénétrèrent, sur le soir, dans une forêt sombre et touffue où, faute de chemins, ils ne savaient plus de quel côté aller et avaient l'impression de tourner en rond. Ils finirent pourtant par découvrir dans une clairière une petite chapelle. La porte en était close, mais un banc en longeait le mur ; ils s'y installèrent et s'endormirent, recrus de fatigue, tandis qu'à l'entour leurs chevaux paissaient l'herbe fraîche.

Au matin, ils se réveillèrent brusquement, mal à l'aise comme si quelqu'un les avait frôlés durant leur sommeil et, debout d'un bond, ils virent, à leur grande stupéfaction, un bras émerger de la porte de la chapelle. Au bout de ce bras, une main, recouverte d'un gant de soie vermeille, brandissait un mors ainsi qu'un cierge allumé. Ils dégainèrent tous deux, prêts à frapper l'adversaire qui se présenterait ; mais une voix se fit entendre, qui paraissait surgir du plus profond de la chapelle : « Chevaliers de pauvre foi et de mauvaise croyance, les trois choses que vous venez de voir vous manquent, et voilà pourquoi vous ne pourrez mener jusqu'à leur terme les aventures du saint Graal. » Puis bras et main disparurent aussitôt. Plus que déçus, les deux compagnons reprirent place sur le banc, ne sachant trop que penser de cette apparition.

« Hector, dit alors Gauvain, il me revient en mémoire un songe que j'ai eu cette nuit. J'ai vu, dans une vaste prairie herbeuse, cent cinquante taureaux à l'allure orgueilleuse, à la robe tachetée, qui s'ébattaient, allaient et venaient, pâturaient tantôt et tantôt se ruaient les uns contre les autres. Au demeurant, trois d'entre eux différaient de leurs congénères. L'un, sans être vraiment tacheté, n'était pas vraiment blanc ; le deuxième n'avait qu'une seule tache sur la poitrine ; le troisième enfin était, lui, d'une blancheur immaculée. Là-dessus, le troupeau s'est rassemblé comme pour discuter, puis chacun de ses membres s'est égaillé de son côté. Longtemps, ne les voyant plus, je les ai crus disparus pour jamais dans la forêt, et je désespérais de les revoir, quand ils sont revenus, les uns après les autres, maigres et épuisés comme s'ils n'eussent rien mangé des semaines durant. Quant aux trois qui ne ressemblaient pas aux autres, je n'en ai vu

reparaître qu'un, celui qui n'était ni vraiment tacheté, ni vraiment blanc. Que peut signifier ce rêve ?

— La chose étrange, dit Hector, est que j'ai fait moi-même un rêve que je ne comprends pas davantage. Je nous voyais, mon frère et moi, partir à cheval. On nous avait ordonné d'aller à la recherche de quelque chose que nous ne trouverions jamais, et nous nous acharnions à parcourir vallées, landes et forêts sans rencontrer demeure, chapelle ni ermitage. Je vis alors Lancelot, défié par un chevalier, l'affronter et se retrouver dépouillé de toutes ses armes ainsi que de son cheval. Il m'apparut alors vêtu d'une robe tapissée de houx et monté sur un âne. Il s'en allait par les chemins et, arrivé à une fontaine merveilleusement bâtie, descendait de son âne et voulait se désaltérer ; mais chaque fois qu'il approchait son visage de l'eau, celle-ci se dérobait si bien qu'il ne pouvait jamais en boire. Enfin, je me vis à la porte d'un manoir où l'on célébrait des noces dans la joie et l'allégresse. Souhaitant participer à la liesse générale, je suppliais le portier de me laisser entrer. Mais mes paroles ne servaient à rien : sourd à mes prières, l'homme me laissait tout seul, plein de tristesse et d'amertume, dans la prairie. Je suis comme toi, Gauvain, je ne comprends pas la signification de ce songe.

— Sur ma foi ! s'écria Gauvain, voilà qui est bien mystérieux ! Cependant, m'est avis que rien de bon ne nous peut arriver en ces lieux. Nous ferions mieux de repartir. » Ils harnachèrent leurs chevaux, revêtirent leurs armes et se mirent en selle. Ils n'avaient pas fait plus d'une lieue qu'ils se trouvèrent face à un chevalier revêtu d'une armure grise qui provoqua Gauvain. Le fils du roi Loth se mit en garde, et quelques instants de combat lui suffirent pour planter sa lance dans le corps de l'inconnu. Celui-ci tomba à terre, et Gauvain, s'approchant, l'entendit gémir et murmurer : « Je voudrais mourir dans une abbaye. Il s'en trouve une, non loin d'ici. Je t'en prie, chevalier, transporte-m'y, afin que je puisse mourir en paix avec Dieu. »

Profondément ému, Gauvain, avec l'aide d'Hector, déposa le blessé sur son cheval, et ils le menèrent ensemble à travers la forêt jusqu'à un vaste édifice qui paraissait abandonné. Or, quoiqu'il s'agît en effet d'une abbaye, ils n'y virent ni moine ni trace de vie. La porte de l'église était entrouverte ; ils la poussèrent et allongèrent le blessé au bas de l'autel. « Seigneur, dit Gauvain, quel est ton nom ? D'où viens-tu et pourquoi m'avoir provoqué de la sorte ? — Seigneur, répondit le mourant, c'est par orgueil que je t'ai défié. J'ignore qui tu es ; tu ne m'avais causé nul tort. Mais, n'étant qu'un bâtard, je ne voulais pas paraître inférieur à mon frère, dont la prouesse est reconnue de tous. — Mais qui es-tu donc ? insista Gauvain. — On m'appelle Yvain l'Avoutre. Je suis le fils d'Uryen, le noble roi de

Rheged. Mais ma mère était une simple servante. Je n'ai donc droit à aucun titre. Seul, le roi Arthur a fait droit à mes demandes en m'acceptant comme compagnon de la Table Ronde. »

Ces paroles plongèrent Gauvain et Hector dans la consternation. « Yvain, s'écria Gauvain, pourras-tu me pardonner de t'avoir porté un tel coup ? Je suis ton cousin Gauvain, fils du roi Loth d'Orcanie, et voici Hector des Mares, un bon et preux chevalier qui est, comme nous deux, compagnon de la Table Ronde. – Dieu soit loué ! murmura faiblement Yvain l'Avoutre, je ne mourrai ni déshonoré, ni cerné par mes ennemis. Je suis seul coupable, Gauvain ; je t'ai agressé par orgueil, et il est juste que je paie de ma vie l'audace d'avoir défié le propre neveu de mon roi. De même est-ce par orgueil que je me suis lancé dans la quête, alors que je m'en savais pertinemment indigne. – Nous allons te soigner, reprit Gauvain, et, tu le verras, tu pourras nous accompagner et mener la quête à son terme. » Le blessé s'affaiblissait d'instant en instant. Il eut néanmoins la force de murmurer encore : « Que Dieu me pardonne et te pardonne, seigneur Gauvain, il est maintenant trop tard pour que je retienne ma vie », et il rendit le dernier soupir.

Cette mort affligea tant Gauvain et Hector qu'ils restèrent un long moment pétrifiés devant le cadavre d'Yvain l'Avoutre avant de se résoudre à soulever les dalles qui paraient le sol de la chapelle et à ensevelir le défunt. Cela fait, Gauvain referma la tombe et, de la pointe de son épée, grava sur la pierre l'inscription suivante : « Ici repose Yvain l'Avoutre, fils du roi Uryen Rheged, tué de la main de Gauvain, fils du roi Loth d'Orcanie, lequel ne l'avait pas reconnu. » Après quoi, les deux compagnons, dominant leur tristesse et leur chagrin, remontèrent en selle et, quittant l'abbaye abandonnée, s'engagèrent dans la forêt, toujours à la recherche de Lancelot, de Perceval, de Galaad et de Bohort.

Pendant ce temps, ce dernier chevauchait toujours à travers landes et forêts dans l'espoir de retrouver ceux qui, s'étant emparés de son frère, le maltrahaient si odieusement. Mais plus il allait, moins il découvrait de traces de leur passage, et il s'en désespérait. Un soir, il parvint à un manoir tenu par une dame veuve et y fut des mieux hébergés. Cependant, pour être fidèle à son vœu, il ne consentit à manger que du pain, à boire que de l'eau, et, la nuit venue, coucha à même le plancher de sa chambre. Le lendemain, sa route le mena en vue d'une forteresse nommée Kaerdeur qui se dressait dans une vallée, au confluent de deux rivières, et, non loin de là, lui fit croiser un valet qui courait vers la forêt. Il lui demanda s'il était porteur de quelque nouvelle. « Oui, répondit le valet. Je dois annoncer que demain, devant cette forteresse, se tiendra un tournoi merveilleux. »

Bohort n'insista pas mais, dans l'espoir d'y rencontrer quelqu'un

des compagnons de la Table Ronde qui pût lui donner des nouvelles de son frère, voire Lionel lui-même, si celui-ci, sain et sauf, se trouvait dans les parages, il se promit d'assister au tournoi. Il alla donc un peu plus loin, cherchant un endroit pour passer le reste du jour et se loger pendant la nuit. Il parvint de la sorte à un ermitage où il ne fut pas peu surpris de voir, devant l'entrée de la chapelle, son frère Lionel, assis sur l'herbe et sans armes, en train de se reposer.

À la vue de celui qu'il recherchait depuis tant de jours, Bohort, tout joyeux, sauta à terre et s'écria : « Mon frère ! depuis quand es-tu ici ? » Lionel le dévisagea et, sans même se lever, se contenta de bougonner : « Bohort ! Bohort ! il s'en est fallu de peu, l'autre jour, que je ne périsse par ta faute, quand les deux chevaliers m'emmenaient en me rouant de coups. Au lieu de m'aider, tu as volé au secours d'une fille qu'entraînait un autre chevalier, me laissant, moi, en grand péril de mort. Ah ! je le sais trop ! Pour le sourire d'une femme, il n'est prouesse dont tu ne sois capable ! Mais jamais personne s'est-il rendu coupable de pire déloyauté vis-à-vis de son frère ? En récompense de ce méfait, je peux seulement te promettre la mort, puisqu'aussi bien c'est au service de la mort que tu es entré ! Dorénavant, garde-toi de moi : en quelque lieu que je te rencontre, je te combattrai, sitôt armé, à mort ! »

En entendant ces paroles, Bohort fut si navré du courroux que son frère lui manifestait que, se jetant à genoux devant lui, les mains jointes, il le supplia de lui pardonner, pour l'amour de Dieu. Lionel rétorqua que, loin d'en rien faire, il le tuerait s'il le pouvait, avec l'aide de Dieu. Puis, refusant d'en entendre davantage, il pénétra dans l'ermitage où il avait déposé ses armes et s'en revêtit à la hâte. Une fois armé, il sauta à cheval et cria à Bohort : « Garde-toi de moi ! Si Dieu m'aime, si je l'emporte sur toi, je te traiterai comme on doit traiter un félon. Car tu es le plus déloyal félon jamais né d'un preux comme l'était le roi Bohort, notre père. En selle maintenant ! Tu y seras plus à ton avantage. Et si tu ne le fais, je te tuerai quand même, tel que te voici, à pied. La honte en retombera certes sur moi, mais tu en auras le dommage ! Quant à la honte, peut me chaut, je préfère être universellement blâmé plutôt que de t'épargner le déshonneur que tu as mérité. »

Bohort comprit qu'il ne pouvait plus éviter d'affronter son frère. Et quoique tout son être répugnât à cette bataille et le poussât à la refuser, l'accusation de Lionel lui paraissait si injuste et son attitude si contraire à ses habitudes qu'il choisit de se mettre en selle. Néanmoins, avant d'enfourcher sa monture, il tenta une dernière fois de fléchir son frère et, s'agenouillant aux pieds du destrier de celui-ci, le conjura d'une voix entrecoupée de sanglots : « Pour l'amour de Dieu, mon frère, aie pitié de moi ! Pardonne-moi ce méfait au lieu de

nous obliger à nous entre-tuer ! Souviens-toi du grand amour qui est entre nous ! »

Mais, de tout ce que disait Bohort, Lionel n'avait cure, échauffé qu'il était par l'idée de vengeance que lui soufflait l'Ennemi. Aussi, voyant que Bohort ne se relèverait pas, il piqua des deux et le bouscula si rudement qu'il le culbuta et le blessa grièvement. Au surplus, Lionel, sans même y songer, lui passa sur le corps avec son cheval. Et comme Bohort, pâmé de douleur, ne faisait pas mine de se relever, Lionel sauta à terre et, l'épée au poing, lui bondit sus, bien résolu à lui trancher la tête.

À cet instant, l'ermite, qui était un homme d'un très grand âge, sortit de sa cabane et, voyant Lionel sur le point de tuer Bohort, se jeta sur l'un en criant à l'autre : « Chevalier ! tu vas commettre un grave péché ! Et nous ferons avec lui une bien grande perte, car il est l'un des meilleurs chevaliers du monde ! – Seigneur, répondit froidement Lionel, si tu ne t'écartes, je te tuerai, et lui n'en sera pas quitte pour autant. – Alors, tue-moi, reprit l'ermite, plutôt que lui, car ma mort sera une perte moins grande que la sienne. » Et, ce disant, il étreignit Bohort plus étroitement. Alors, sans ajouter un mot, Lionel frappa le vieil homme d'un coup si rude qu'il lui brisa la nuque et l'envoya rouler à dix pas de Bohort.

Sa rage n'en étant pas atténuée, il saisit son frère par le heaume et entreprit de le lui délayer afin de lui couper la tête. Sur ces entrefaites, un chevalier fit son apparition devant l'ermitage et, abasourdi par le spectacle de l'ermite tué et de Lionel s'apprêtant à décapiter Bohort – il les avait reconnus tous deux –, il bondit à terre et, afin d'empêcher le pire, saisit le premier aux épaules et le tira en arrière. « Qu'est-ce là, Lionel ? cria-t-il. Es-tu donc fou, pour vouloir tuer ton frère, la fleur même des chevaliers ? Par Dieu tout-puissant, il serait bien lâche, celui qui te laisserait commettre un forfait si noir ! » Lionel se retourna : « De quoi te mêles-tu, chevalier ? dit-il. Si tu prétends le secourir, je t'avertis que tu auras affaire à moi, car je te tuerai comme lui ! »

Le nouvel arrivant le dévisagea d'un air ébahi. « Comment ? s'écria-t-il. Est-il vrai que tu veux le tuer et tuer tous ceux qui s'opposeraient à ta fureur ? – Parfaitement, répondit Lionel, je le tuerai ! Et certes personne ne m'en empêchera ! Il a de si grands torts envers moi qu'il mérite la mort. » Et il se jeta de nouveau sur Bohort, prêt à le frapper ; mais le chevalier s'interposa, le prévenant que, dans ces conditions, il devrait l'affronter avant de s'en prendre à son frère. « Qui es-tu donc ? demanda Lionel. – Je suis Calogrenant, répondit l'autre, et je suis comme Bohort et comme toi chevalier de la Table Ronde. » Or, bien que Calogrenant se fût nommé, Lionel, loin de s'apaiser, devint fou furieux et, la bouche pleine de défi, se précipita

contre lui, l'épée en avant, et lui porta un coup terrible. Mais Calogrenant avait lui-même saisi son épée et paré si fièrement l'assaut que la mêlée se prolongea. Entre-temps, Bohort avait repris conscience et, en voyant Calogrenant aux prises avec son frère, il éprouva une angoisse affreuse : si Calogrenant tuait en effet Lionel sous ses yeux, lui-même n'aurait plus jamais de joie ; qu'en revanche Lionel tuât Calogrenant, et lui-même en éprouverait une telle honte qu'il n'y pourrait survivre. Il aurait bien voulu les séparer, mais il se sentait si faible qu'il n'avait même pas la force de se relever. Il parvint néanmoins à se redresser et, rampant vers les combattants, les supplia d'arrêter. « Rien ne m'arrêtera ! » cria Lionel. Et, d'un violent coup de son épée, il transperça le cou de Calogrenant qui tomba mort, à ses pieds, dans un tel flot de sang que chaque fibre de Bohort en fut indignée. « Ah ! traître maudit ! s'exclama-t-il. Tu viens de tuer l'homme qui avait pris ma défense. Sois sans crainte, je me sens désormais capable de le venger ! » Et, faisant un terrible effort sur lui-même, il sauta sur ses pieds, fondit sur son frère, le renversa et lui mit son épée sur la gorge. « Dieu ! s'écria-t-il, je défends ma vie et je punis le meurtre que vient de commettre mon frère ! Je t'en supplie, mon Dieu, ne me l'impute pas à péché ! »

Et il allait égorger Lionel quand un brandon de feu en semblance de foudre tomba entre eux, répandant tout autour des flammes si violentes qu'en un instant les boucliers de Lionel et de Bohort furent calcinés. Alors une voix s'éleva, qui venait du ciel ou du sommet des arbres, et cette voix disait : « Bohort ! Bohort ! fuis et laisse ici ton frère ! Ne le touche pas, car le tuer serait un grand crime ! Va-t'en, Bohort, et laisse Lionel à ses remords ! Il expiera dans les larmes le crime qu'il vient de commettre, et tu ne dois pas t'en mêler. Va maintenant vers la grande rivière qui borde cette forêt, car Perceval t'attend là-bas, au comble du dénuement, dans la plus grande angoisse ! » Sans réfléchir, Bohort obéit et, son épée toujours à la main, bondit en selle et piqua des deux. Et son cheval, en hennissant, l'emporta bien loin de l'endroit maudit qui l'avait fait témoin du meurtre d'un saint ermite et d'un preux chevalier et où lui-même avait failli tuer son frère.

Le soir tombait quand il parvint à proximité d'un monastère perché sur un tertre et dont les moines l'accueillirent sans lui poser la moindre question. Il demeura taciturne, le regard vide et aussi inexpressif que s'il avait perdu toute sa raison. On le conduisit dans une pièce où il s'étendit sans même se désarmer. Et il dormit là d'un sommeil très lourd jusqu'au moment où retentit une voix, celle-là même qui s'était manifestée quand il allait tuer son frère : « Bohort ! Bohort ! crie-t-elle, lève-toi et va vers la rivière. Il n'est que temps, car Perceval est au comble de l'angoisse et du dénuement. Va et ne perds

pas confiance ! »

Bondissant sur ses pieds, il traça le signe de la croix sur son front, puis il prit ses armes, alla retrouver son cheval, lui mit la selle et le mors et, ne voulant pas que les moines pussent savoir qu'il s'en allait à pareille heure, chercha une issue dans le mur de clôture, y trouva une brèche et la franchit au triple galop. De sorte que personne dans le monastère ne s'aperçut de son départ au plus profond de la nuit.

Comme il atteignait la rivière alors que le jour commençait à peine à poindre, il aperçut, contre la rive, une nef entièrement tendue de soie blanche. Sans plus réfléchir, il y monta, en se recommandant à Dieu et, aussitôt, le vent, frappant la voile, entraîna la nef à si vive allure qu'elle semblait voler par-dessus les flots. Bohort s'aperçut alors que, dans sa hâte, il avait omis d'embarquer son cheval. Il en fut désolé mais eut tôt fait de se résigner, car il ne pouvait se trouver par hasard à bord de l'esquif qui voguait au gré du vent et des courants sans qu'aucun pilote le dirigeât. Abasourdi par toutes ses tribulations antérieures, il regardait défiler sous ses yeux les rives où ne se voyaient d'ailleurs rien d'autre que des arbres et des prairies verdoyantes.

Cependant, il sentit que la nef ralentissait sa course et aperçut une petite île couverte d'arbres et de gros rochers qui se dressait au milieu de la rivière. La nef en frôlait le rivage, et sur ce rivage se tenait un homme qui agitait les bras comme pour réclamer du secours. Et lorsque la nef en fut toute proche, Bohort reconnut Perceval^[33].

La Nef merveilleuse

Gauvain, le fils du roi Loth d'Orcanie, et Hector des Mares erraient déjà depuis longtemps à travers des landes désertes, le cœur aussi lourd et désespéré par la mort d'Yvain l'Avoutre que par leur impuissance à obtenir des nouvelles des chevaliers qu'ils recherchaient, quand, sur le soir, ils arrivèrent près d'un beau château aux murs parés de divers marbres de couleur agréablement agencés. La porte en étant ouverte, ils pénétrèrent dans la cour. La porte se referma alors brutalement derrière eux sans qu'ils pussent voir qui l'avait manœuvrée. « Qu'est-ce donc que cela ? s'écria Gauvain. Sommes-nous victimes d'un sortilège ? »

Tous deux mirent pied à terre et, l'épée à la main, explorèrent la cour qui s'étendait devant eux sans y voir personne, puis se risquèrent dans un superbe édifice. À l'intérieur, ils remarquèrent quatre colonnettes de cuivre très ouvragées sur lesquelles reposait une table d'airain finement travaillée. Dessus se voyait un marteau d'acier aux rebords dorés.

« Y a-t-il quelqu'un ? » cria Gauvain. Mais aucune voix ne lui répondit. « Par ma foi, dit Hector, il faudra bien que quelqu'un se manifeste. Je suis sûr qu'on nous observe. » Il prit le marteau et en frappa la table d'airain qui résonna si fort que tout le bâtiment en trembla, des fondations jusqu'à la toiture. Alors apparut une belle jeune fille qui s'écria : « Chevaliers ! ne frappez plus cette table, ou vous ferez tout s'écrouler. Cela dit, soyez les bienvenus dans notre manoir, nous allons vous servir et vous permettre de vous reposer cette nuit. » À peine avait-elle parlé qu'une multitude de jeunes filles, toutes plus belles les unes que les autres et vêtues somptueusement de

riches robes de soie de toutes les couleurs, firent leur entrée dans la salle. Elles désarmèrent Hector et Gauvain, leur firent revêtir de beaux manteaux bordés d'hermine, puis apportèrent breuvages et mets qu'elles disposèrent sur la table.

Alors, au fond de la salle, une porte s'ouvrit, et une femme très belle, drapée dans un manteau de soie rouge bordé de fils d'or, fit son entrée, flanquée de deux jeunes filles habillées de blanc. Elle aborda les chevaliers, les salua, et ils répondirent avec d'autant plus de courtoisie qu'ils étaient davantage impressionnés par sa beauté. Après qu'elle les eut fait asseoir à ses côtés, les jeunes filles commencèrent le service. « Seigneur, dit celle qui paraissait la maîtresse des lieux, d'où venez-vous et que cherchez-vous ? » Ce fut Gauvain qui répondit : « Dame, nous sommes de la maison du roi Arthur. Nous nous sommes engagés dans une longue quête pour retrouver le roi blessé qui garde la coupe merveilleuse et la Lance qui saigne. Mais nous nous égarons si souvent que nous voudrions fort retrouver certains de nos compagnons. – Vous ne le ferez sûrement pas dans ces parages, répondit la dame. Nous vivons à l'écart du monde en cette demeure où j'ai choisi d'avoir pour seule compagnie les jeunes filles que vous voyez. Aussi nous arrive-t-il très rarement d'y accueillir des chevaliers. »

Gauvain lui demanda alors si elle savait quelque chose à propos de Lancelot du Lac, de Perceval le Gallois, de Bohort de Gaunes et du Bon Chevalier qui portait des armes vermeilles. « J'en ignore tout, répondit-elle. Il ne reste plus qu'un seul chevalier dans ce pays, car il a chassé ou tué tous les autres. Il s'est installé dans une île depuis un an, et l'on voit souvent son navire errer sur la mer. Mais nul ne connaît son nom, nul ne connaît ses intentions. » Gauvain n'insista pas et continua à manger en parlant de choses et d'autres. Quand le repas fut terminé, la dame emmena ses hôtes un instant prendre l'air près de la fenêtre, d'où l'on voyait de grandes landes et, beaucoup plus loin, le rivage de la mer. Et, une fois venue l'heure d'aller se coucher, on emmena Gauvain et Hector dans une belle chambre richement décorée où se dressaient deux lits recouverts de blanches fourrures. Les deux chevaliers étaient si las qu'ils s'y allongèrent et s'endormirent immédiatement.

C'est le soleil qui les réveilla. Or, se mettant sur leur séant, ils se virent avec stupéfaction installés sous un grand arbre feuillu, au milieu d'une vaste prairie qu'émaillaient des fleurs innombrables et multicolores. Leurs armes se trouvaient bien rangées près d'eux et leurs chevaux, tout sellés et harnachés, broutaient tranquillement l'herbe fraîche. « Quel est ce prodige ? s'écria Hector. N'étions-nous pas couchés dans les bons lits d'un manoir magnifique où vivaient des

femmes belles à ravir ? – Si fait, répondit Gauvain, mais j'ai surtout l'impression que nous avons rêvé. Nous étions si fatigués, hier soir, que nous avons dû nous arrêter ici et nous endormir sans trop savoir où nous nous trouvions. » [34]

Ils se remirent en selle et allaient en direction du rivage lorsqu'ils aperçurent un chevalier qui galopait à si vive allure qu'on l'eût dit poursuivi par des assassins. Quand il fut à portée de voix, Hector lui cria : « Seigneur ! que t'arrive-t-il ? Pourquoi vas-tu comme le vent ? » Le chevalier brisa net l'élan de son cheval. « Seigneur, répondit-il, je fuis devant un chevalier qui tue tous ceux qu'il rencontre. – Qui est donc ce chevalier ? – Je l'ignore. Je sais seulement qu'il habite une île. » Gauvain et Hector se regardèrent : la mystérieuse et belle dame qu'ils avaient cru voir le soir précédent ne leur avait-elle pas parlé d'un chevalier qui avait chassé ou tué tous les autres et vivait à présent dans une île ? Gauvain posa encore au chevalier quelques questions à propos de ceux qu'ils recherchaient en vain, mais l'autre fut incapable de lui fournir la moindre réponse, et ils allaient se séparer quand Gauvain lui dit : « Il me semble, seigneur, t'avoir déjà vu quelque part. – C'est exact, seigneur, je suis le Chevalier Couard que tu rencontras dans la forêt lors de ta victoire sur le chevalier au bouclier mi-parti blanc mi-parti noir. Je suis le vassal de la Demoiselle au Char^[35]. Mais, pour l'amour de Dieu, ne me retardez pas, car le chevalier que vous allez rencontrer de ce côté-là a un regard si féroce que je me croyais déjà mort ! » Gauvain se mit à rire. « Par Dieu tout-puissant ! s'exclama-t-il, du moins n'as-tu rien à craindre de notre part, et je puis t'affirmer que j'aime beaucoup ta Demoiselle. Je serais bien heureux de la revoir un jour. – Qui sait répondit le Chevalier Couard. Ah ! comme j'aimerais que tous les autres chevaliers fussent dans les mêmes dispositions que vous, seigneurs ! Mais, hélas, je n'ai peur de personne autant que de moi-même. » Et, là-dessus, il piqua des deux et repartit au grand galop.

Les deux compagnons reprirent leur chemin vers la mer et allaient l'atteindre quand ils virent un chevalier armé qui, monté sur un grand destrier, arborait à son col un bouclier doré happé d'une croix verte. « Par Dieu, dit Gauvain à Hector, voici le fameux chevalier dont on nous a parlé. Peut-être sait-il quelque chose sur ce que nous cherchons. » Ils se dirigèrent vers lui à vive allure et le saluèrent aimablement. Le chevalier leur rendit leur salut. « Seigneur, dit Gauvain, pourrais-tu me renseigner sur un chevalier dont le bouclier porte une croix vermeille ? – Certainement, répondit l'autre. Si vous le cherchez, vous le trouverez demain au grand tournoi des Chevaliers. – Et en quel endroit, seigneur, repartit Gauvain, se tiendra ce tournoi ? – Dans la Lande Vermeille, au pied de la forteresse qui se trouve de l'autre côté de la forêt que vous voyez là-bas. De nombreux chevaliers

s'y sont déjà rassemblés. C'est là que vous le trouverez, aussi sûr que le soleil brille. »

Gauvain et Hector le remercièrent et le virent, après avoir pris congé de lui, galoper vers la mer. « Sur ma foi ! s'écria Hector, ce chevalier est bien aimable ! Il me semble bien moins féroce qu'on nous l'a dit. – Oui, dit Gauvain, mais s'il fallait en croire le Chevalier Couard, les arbres eux-mêmes seraient féroces. En tout cas, nous n'avons plus qu'à nous rendre à la Lande Vermeille. » Et ils se remirent en marche vers la grande forêt qui moutonnait à l'horizon [36].

Le tournoi était déjà engagé dans la Lande Vermeille quand y arrivèrent Hector et Gauvain. Ils tentèrent, au milieu des chevaliers qui se battaient, d'en repérer un dont le bouclier portât une croix vermeille, mais ils n'y purent parvenir. Emportés par le mouvement général, ils se trouvèrent engagés presque malgré eux et commencèrent à jouter sans trop savoir pour quel parti, tant étaient mêlés le groupe de chevaliers qui défendaient la forteresse et celui qui prétendait l'investir. Les assiégeants avaient en effet déjà tant fait par leur supériorité que les assiégés se débandaient dans le plus grand désordre.

Alors, débouchant du rivage assez proche, surgit un chevalier qui se lança au cœur de la mêlée. Ayant remarqué la fâcheuse posture des gens de la forteresse, il avait résolu de les appuyer et éperonna son destrier. De sa lance abaissée, il frappa le premier adversaire qu'il rencontra, le fit voler à terre et lui brisa sa lance. Puis, mettant la main à son épée, il se jeta au plus fort du combat et abattit tant de chevaux et tant de chevaliers, fit tant et si bien que tout le monde en béait d'admiration. Or, Gauvain et Hector, qui s'étaient rangés du côté des assiégeants, aperçurent le bouclier du champion : il portait une croix vermeille. « Voici le Bon Chevalier ! s'écria Gauvain. Bien fou celui qui l'attaquera, car contre son épée personne ne peut résister ! »

Au même instant, le Bon Chevalier rencontra par hasard Gauvain et le frappa si rudement qu'il lui fendit le heaume, la coiffe de fer et lui fit vider les arçons. Mais Galaad, emporté par son élan, atteignit aussi le cheval et l'abattit mort sous le neveu d'Arthur, avant de poursuivre le combat contre tous ceux qui croisaient sa route. De sorte qu'il eut tôt fait de renverser la situation des assiégés : ceux-ci reprenaient courage et vigueur au fur et à mesure que leurs ennemis s'enfuyaient pour se soustraire aux terribles coups que leur portait le Bon Chevalier. Or Galaad, après les avoir pourchassés longtemps et s'être assuré qu'ils ne reviendraient pas à la charge, disparut sans que personne sût par quel chemin il était passé. Mais la foule unanime le proclama sans conteste vainqueur du tournoi.

Cependant, Gauvain, qui se sentait blessé au point de se demander s'il en réchapperait, dit à Hector : « Ami, je sais maintenant à quoi m'en tenir sur tout cela. Voici réalisée la parole que, le jour de la Pentecôte à Kamaalot, j'ai entendue à propos de l'épée sur laquelle j'avais porté la main sans qu'elle me fût destinée. Il me fut annoncé qu'avant peu je recevrais un coup terrible, et c'est de cette épée que m'a frappé Galaad. Quoique je n'eusse fait qu'obéir au roi, j'avais commis là une faute que je paie aujourd'hui. – Ami, dit Hector, ta blessure est-elle donc si grave ? – Oui, répondit Gauvain. Je ne m'en tirerai, je le sais, que si Dieu me prête secours. » Hector se mit à se lamenter. « Qu'allons-nous faire ? dit-il. Puisque te voici si mal en point, je suppose que ta quête est terminée ? – La mienne, oui, certainement, répondit Gauvain, mais non la tienne, Hector. Pars, continue sans moi. – Jamais je ne t'abandonnerai ! » s'écria Hector, éclatant en sanglots.

Les chevaliers de la forteresse, qui s'étaient rassemblés pour délibérer, furent, eux, fort affligés d'apprendre que Gauvain, neveu d'Arthur, était si grièvement blessé. Ils le considéraient en effet comme le plus sage et le plus généreux des compagnons de la Table Ronde et comme l'homme le mieux aimé des nations étrangères. Aussi s'empressa-t-on de le transporter à l'intérieur de la forteresse, de l'y désarmer et de le coucher dans une chambre paisible, à l'écart de toute agitation. Puis l'on manda un médecin qui, après avoir examiné sa plaie, assura qu'en un mois il pourrait le guérir et lui permettre à nouveau de chevaucher et de porter ses armes. Et tous promirent, en cas de succès, de le récompenser si largement qu'il serait riche pour le restant de ses jours. Ainsi Gauvain demeura-t-il là, en compagnie d'Hector qui n'avait pas voulu repartir avant de le voir complètement guéri.

Après avoir quitté le tournoi sans que personne se fût aperçu de son départ, le Bon Chevalier avait longé quelque temps la grève puis s'était enfoncé au plus profond de la forêt. La tombée de la nuit le surprit à la porte d'un ermitage et, soucieux de trouver à s'héberger, il frappa à la porte. Le reconnaissant pour un chevalier errant, l'ermite lui souhaita la bienvenue, prit soin de son cheval, le désarma et le fit entrer dans son logis. « chevalier, dit-il, tu as grand besoin de repos. Aussi ne te demanderai-je rien ce soir. Mais, demain, avant que tu ne partes, je voudrais te parler d'un prodige que tu pourrais éventuellement mener à son terme. – Je ferai selon ton désir », répondit Galaad qui, après avoir mangé et bu, s'endormit sur une botte de foin qui se trouvait là[37].

Le lendemain matin, quand il se fut armé, il demanda à l'ermite : « Seigneur, qu'en est-il du prodige dont tu m'as entretenu hier soir ? – Suis-moi », répondit l'ermite. Il le fit sortir du logis et le conduisit par

la main jusqu'à un vaste cimetière qui s'étendait non loin de là. Une fois dans l'enclos, ils parvinrent devant une tombe sur laquelle était gravée en lettres d'or une longue inscription que Galaad fut invité à lire. Aussi se pencha-t-il, et il déchiffra sans difficulté ceci « Celui qui lèvera cette pierre à lui seul sera le libérateur des humains prisonniers dans la terre d'exil d'où ne sort quiconque, serf ou gentilhomme, pour peu qu'il y ait mis le pied. Personne n'a jamais vu le chemin du retour, car tous les étrangers demeurent là captifs. » Sans plus attendre et sans plus hésiter, Galaad saisit le rebord de la dalle et la souleva, découvrant une cavité sombre d'où s'exhalait une fumée puante. « Qu'est-ce que cela veut dire ? s'étonna-t-il.

— Seigneur chevalier, expliqua l'ermite, ta tâche n'est pas terminée. Je peux te le dire, un seul homme jusqu'à présent s'est montré capable de soulever cette dalle comme tu viens de le faire toi-même. Mais il a été impuissant contre le prodige qui se trouve dessous. — Montre-le-moi », dit Galaad. L'ermite le fit alors descendre dans une espèce de couloir très sombre où la fumée s'épaississait progressivement avec une puanteur sans cesse plus affreuse. « Va, dit encore l'ermite, et attends-toi au pire. » Galaad s'engagea dans le boyau et déboucha dans une salle assez vaste au centre de laquelle se dressait un tombeau. Une grande flamme en surgissait qui, outre la fumée puante, émettait une lueur rougeâtre des plus inquiétantes. Par ailleurs, Galaad entendit une voix qui semblait monter du plus profond du tombeau, une voix lamentable qui, d'un ton plaintif, suppliait que l'on soulevât la dalle qui l'emprisonnait.

Galaad se signa et, se retranchant derrière son bouclier, s'avança vers la flamme qui se tordait et s'allongeait vers lui comme désireuse de le brûler. Parvenu près du tombeau, il saisit le rebord de la dalle et la souleva sans aucun effort. Un cri terrible se fit alors entendre, et la flamme s'éteignit aussitôt, laissant le Bon Chevalier dans l'obscurité la plus totale. Et la voix retentit à nouveau, mais, cette fois, douce, apaisée, sans aucune nuance de supplication. « Bon Chevalier, disait-elle, toi qui portes le nom de Galaad ! Bon Chevalier, véritable preux, béni soit Dieu qui t'a conduit ici ! Ta sainte présence m'a délivré des souffrances que j'ai dû subir plus longtemps qu'on ne saurait l'imaginer. Notre Seigneur a entendu ma prière et dirigé tes pas vers ce caveau. Maintenant, mon âme est sauvée, mon âme jadis vouée par le péché à la perdition. — Qui es-tu donc ? demanda Galaad.

— Quand j'étais sur terre, reprit la voix, on me nommait Symeu. J'étais le neveu de Joseph d'Arimathie, qui apporta le saint Graal en l'île de Bretagne. J'ai accompagné Joseph et son fils Josephé de mer en mer jusqu'en ce pays. Mais une très lourde faute m'a fait condamner à n'être ni tout à fait vivant ni tout à fait mort jusqu'au jour où viendrait l'un de mes descendants qu'on appellerait le Bon

Chevalier. Un seul chevalier t'a précédé, mais il n'a pu mettre fin à mes souffrances. Il s'agissait de ton père, Lancelot du Lac, Galaad, mais c'est à toi qu'il appartenait de me délivrer car, sache-le, je suis l'un de tes ancêtres. Sois béni d'avoir ainsi sauvé mon âme. » Et la voix se tut. Tout retomba dans un silence profond. Alors Galaad parcourut en sens inverse le couloir obscur et remonta à la surface. L'ermite se tenait à genoux près de la dalle soulevée. Quand il vit Galaad, il se prosterna devant lui et lui baisa les mains. « Bon Chevalier, dit-il, c'est à toi que reviendra l'honneur de mettre fin aux aventures du saint Graal ! Tu es celui que nous attendions tous pour que la joie et le bonheur fussent restaurés en ce royaume. » [38]

Après avoir passé une bonne partie de la matinée auprès de l'ermite, Galaad se remit en selle et repartit, tout au long du rivage, dans l'attente que quelque signe vînt lui indiquer la direction qui le mènerait au but de la quête. Mais il ne vit personne ce jour-là, ni quelque indice que ce fût. Le soir le surprit aux abords d'une belle forteresse qui se dressait sur un promontoire quasiment cerné par la mer. Désireux d'y demander l'hospitalité, il franchit la poterne sans rencontrer garde ni sergent.

Le seigneur donnait en effet dans la salle de son manoir une grande fête à laquelle il avait convié l'ensemble de sa maisonnée. On avait déjà servi les premiers mets lorsque Galaad fit son apparition sur le seuil. Le seigneur l'invita très courtoisement à prendre place à ses côtés, ce qu'il fit, une fois désarmé, puis il se mit à manger et à boire de manière à honorer son hôte. Mais celui-ci, très satisfait d'avoir la visite d'un chevalier qu'il pensait bien être de la cour du roi Arthur, voulut également lui faire honneur. En face de lui, se trouvait un magicien fort habile et des mieux instruits qui avait accompli bien souvent des choses merveilleuses en sa présence et pour le plaisir de ses invités. Aussi dit-il à celui-ci : « Fais donc tes tours devant ce chevalier. Il appartient certainement au roi Arthur et une fois revenu à la cour, il y parlera de nous. » Le magicien eut l'air tout triste et désemparé. « Je sais bien d'où il vient, dit-il, et c'est effectivement de la cour du roi. Mais il m'est impossible d'exécuter le moindre prodige tant qu'il est là, presque en face de moi. – Pourquoi donc ? demanda le seigneur. – Il m'en empêche, murmura le magicien de plus en plus mal à l'aise. – Et comment t'en empêche-t-il ? – Seigneur, il m'est aussi impossible de te le dire qu'il m'est impossible de pratiquer des enchantements. »

Le seigneur se mit en colère. « Dis-moi tout de suite comment il t'en empêche, s'écria-t-il, ou je te fais mettre à mort sur-le-champ ! » Là-dessus, deux sergents s'emparèrent du magicien et lui tinrent solidement les bras. Voyant qu'il ne pourrait s'en tirer autrement, le magicien dit alors au seigneur : « Ordonne qu'on me lâche, et je

parlerai. » Quand les sergents l'eurent relâché, il se tourna vers le seigneur et, les yeux baissés, tremblant de tous ses membres, il commença un long discours.

« Voici la vérité, dit-il. Je suis de race barbare, étrangère, mais bien autrement gentilhomme que tu ne te le figures, seigneur. Quoique, en effet, issu de race royale dans mon pays, je dus, par la faute des circonstances, m'exiler, et j'arrivai dans ce pays. Comme je n'étais pas chrétien, je reçus le baptême des mains de l'ermite Nascien que tu connais bien. Cependant, à peine eus-je reçu ce baptême que je commençai à pécher contre mon créateur plus que je ne l'aurais voulu et plus qu'aucun pécheur n'osa jamais le faire. Je n'en fus d'ailleurs pas plus heureux pour autant, car mon dénuement et mon désespoir n'étaient pas moindres qu'à mon arrivée.

« Or, un jour que je chevauchais dans une forêt, si désespéré que je n'avais plus foi en Dieu, je fis la rencontre d'un être infernal qui avait revêtu les dehors d'un homme riche et puissant. Il me demanda qui j'étais, et je lui racontai ma vie. Il me dit alors : « Si tu veux devenir mon vassal, il ne sera rien que tu désires sans l'obtenir. » Je lui répondis que je le servirais volontiers s'il daignait m'enseigner le moyen d'être riche ici-bas. Il me dit alors : « Je t'apprendrai des choses telles que tu t'en trouveras largement dédommagé. Mais, sache-le bien, pour ce faire, tu dois d'abord renier à mon profit tous tes autres seigneurs, à commencer par Dieu. » Je le promis bien volontiers et, de la sorte, reniai ma foi et devins le serf du Diable. Il m'apprit toute la science des enchantements qu'un mortel peut connaître. Il me prit en sa compagnie, et je ne pouvais souhaiter rien, en fait de nourriture ou de boisson, que je n'eusse satisfaction immédiatement^[39]. Désirais-je éventer quelque secret, le secret n'existait plus, puisqu'il me l'expliquait. Et voilà comment, seigneur, j'accomplissais des prodiges en ta présence.

« Mais, je te l'affirme, seigneur, quand ce chevalier est venu s'asseoir près de toi, le Diable grâce auquel j'accomplissais ces prodiges s'est enfui de moi. Il ne pouvait rester en présence d'un saint homme ou d'un protégé de Dieu tel que celui-ci. Car ce chevalier est saint, n'en doute pas. Où qu'il se rende, il le fait sous la conduite des anges du ciel, et voilà pourquoi j'ai perdu toute la puissance de mes sortilèges dès son entrée dans cette salle.

— Ma foi, dit le seigneur, qu'il soit preux, je le crois volontiers. Mais je doute qu'il soit saint comme tu prétends. — Comment ? s'écria le magicien en se levant de son siège. Si tu ne me crois pas, si tu veux une preuve de ce que je t'affirme, prie-le de sortir, et tu constateras que je dis la vérité vraie. » Dans son impatience de savoir ce qu'il en était, le seigneur se tourna vers Galaad et lui dit : « Chevalier, ne prends pas à mal ce que je vais te demander. Je te prie de sortir

quelques instants et de te tenir au-dehors jusqu'à ce que ce magicien m'administre la preuve de ses assertions quant à toi et quant à sa propre aventure. – Volontiers, seigneur », répondit Galaad qui, se levant de sa place, gagna la porte et sortit dans la cour.

Or, au moment même où il franchissait le seuil, on entendit un grand cri, et le magicien se mit à flamber et à brûler exactement comme une bûche bien sèche, puis fut emporté si haut dans les airs qu'il toucha le plafond. Et il hurlait de toutes ses forces et d'une voix si perçante que tout le monde l'entendait : « Galaad ! très saint chevalier ! si tu priais pour moi, je pourrais encore espérer le pardon de Dieu ! Par pitié, intercède en ma faveur, car toi, Dieu t'écouterà ! » Après ces paroles, le magicien disparut de la vue de tous ceux qui se trouvaient dans la grande salle. Ils se levèrent de table et vinrent s'incliner devant Galaad. Et quand fut venue l'heure d'aller se coucher, ils l'accompagnèrent jusqu'à la chambre où lui avait été préparé un lit^[40].

Le lendemain matin, dès les premières lueurs de l'aube, une jeune fille montée sur une mule se présenta à la porte du manoir et appela Galaad. On alla prévenir le seigneur et ce fut celui-ci qui vint entretenir la visiteuse et lui demander ce qui l'amenait à pareille heure. « Seigneur, dit-elle, je suis une demoiselle qui désire parler au chevalier que tu héberges en ton manoir. J'ai grand besoin de lui. » Le seigneur se rendit dans la chambre où dormait Galaad, le réveilla sans le brusquer et lui dit : « Chevalier, il y a une demoiselle qui veut te parler. Elle prétend avoir grand besoin de toi. » Galaad se leva et alla jusqu'à la porte. Là, il vit la jeune fille et lui demanda ce qu'elle désirait. « Galaad, répondit-elle, je désire que tu prennes tes armes, que tu montes en selle et que tu me suives. Je promets de te montrer la plus haute aventure que vit jamais chevalier de cette terre. »

Galaad vint prendre ses armes, sella son cheval, l'enfourcha, recommanda son hôte à Dieu et dit à la jeune fille : « Mène-moi où tu voudras, je te suivrai où il te plaira d'aller. » Elle partit de toute la vitesse de sa mule, et, comme son voile s'était retroussé, Galaad s'aperçut qu'elle était complètement chauve. Du reste, tout vif qu'était son propre cheval, il peinait à suivre la mule, tant celle-ci allait bon train à travers landes et forêts. Ils chevauchèrent ainsi toute la journée sans s'arrêter un instant, sans manger ni boire.

Le soir, ils arrivèrent à une forteresse qui, bâtie dans une vallée verdoyante, était ceinte de bonnes murailles et entourée de profonds fossés. La demoiselle chauve y pénétra, suivie de Galaad, et tous les gens de la forteresse disaient : « Dame ! sois la bienvenue ! » et lui faisaient fête comme à leur souveraine. Elle leur commanda de bien

accueillir le chevalier le plus vaillant du monde, son compagnon, et ils le désarmèrent aussitôt avant de le conduire dans une salle où les tables avaient été dressées pour le repas. Quand ils eurent fini de se restaurer, on emmena Galaad dans une chambre. « Demoiselle, dit-il à la jeune fille chauve, resterons-nous ici toute la nuit ? – Non pas, répondit-elle. Repose-toi quelques heures ; nous nous remettrons en route avant le milieu de la nuit. » Galaad ne dit rien. Il se coucha et s'endormit aussitôt.

Vers la minuit, la jeune fille vint le réveiller. On apporta des torches et des chandelles pour l'éclairer pendant qu'il endossait ses armes et, quand il fut prêt, on lui amena son cheval tout sellé et sanglé. Alors, sans plus attendre, Galaad et la jeune fille repartirent dans la nuit, lui sur son cheval, elle sur sa mule. Aux premières lueurs de l'aube, ils arrivèrent à l'embouchure d'une grande rivière qui s'ouvrait largement sur la mer. Près du rivage, se balançait une nef toute recouverte de soie blanche et, à bord, deux hommes s'écrièrent en voyant Galaad : « Seigneur ! sois le bienvenu ! Nous t'avons tant attendu que, Dieu merci, tu es enfin là ! »

La demoiselle chauve arrêta sa mule et dit à Galaad : « Chevalier, c'est ici que nous allons nous séparer. Va rejoindre dans cette nef ceux qui t'attendent. Tu me laisseras ton cheval ; sois sûr que j'en prendrai grand soin. » Galaad sauta à terre, suspendit son bouclier à son col et s'avança vers l'eau. La nef était toute proche, et le courant semblait la porter vers la rive. Galaad salua la jeune fille, se traça au front le signe de la croix et, d'un bond, embarqua sans hésiter. Aussitôt, la nef reprit son élan et cingla vers le grand large à toute vitesse. Galaad reconnut alors en ses compagnons de navigation Bohort et Perceval. Ils lui firent le meilleur accueil, et tous trois pleurèrent de joie de s'être retrouvés.

Galaad ôta son heaume, déposa son épée sur le pont mais ne voulut point retirer son haubert. Puis, il demanda à ses compagnons s'ils connaissaient l'origine de cette nef si belle au-dehors comme au-dedans, et qui naviguait sans pilote. Bohort avoua l'ignorer, et Perceval conta comment il l'avait vue arriver alors qu'il se désespérait sur son île, encore meurtri par la blessure qu'il s'était lui-même infligée. « Quant à toi, reprit-il à l'adresse de Galaad, dis-nous donc qui était cette jeune fille qui t'a mené jusqu'à nous. – Je l'ignore, dit Galaad ; tout ce que je puis dire, c'est qu'elle a, semble-t-il, perdu tous ses cheveux. – Ah ! s'écria Perceval, la Demoiselle Chauve ! je la connais bien. Sachez qu'elle est ma cousine Onnen. C'est elle qui, la première, m'a parlé des mystères du saint Graal et m'a reproché de n'avoir pas posé de question lors de ma visite chez le Roi Pêcheur. C'est elle également qui m'a permis de découvrir le lac Cotoatre et la résidence du forgeron Govannon, seul capable de réparer mon épée brisée. Et c'est encore elle qui a soigné Lancelot après que je l'eus

attaqué sans le reconnaître. » Bohort dit alors à Galaad : « Ami, si Lancelot, ton père, se trouvait parmi nous, je crois que plus rien ne nous manquerait. – Il ne peut être avec nous, répondit Galaad, Dieu ne le veut pas. »

La nef voguait désormais en haute mer. « Où allons-nous ainsi ? dit tout à coup Bohort. – Où Dieu veut que nous allions ! » répondit une voix de femme. Ils se retournèrent tous trois et aperçurent une jeune fille qui, vêtue d'une longue robe blanche, venait de l'intérieur du bateau. Ils furent d'autant plus étonnés de sa présence qu'ils ne s'en étaient même pas doutés. « Qui es-tu ? » demanda Perceval. La jeune fille s'avança vers eux et protesta : « Perceval ! Comment ne me reconnais-tu pas ? Je suis ta sœur, Lawri. » En entendant ces paroles, Perceval ne put retenir des larmes de joie. Il serra tendrement sa sœur dans ses bras puis lui demanda comment et pourquoi elle se trouvait à bord de la nef. « Il est des choses que je devrai vous dire, répondit-elle, mais je ne le ferai qu'au moment que Dieu jugera opportun. » Les trois compagnons sentirent leur confiance croître : s'ils étaient ainsi réunis, c'est qu'ils devaient accomplir les desseins secrets de Dieu et mener à son terme la quête du saint Graal^[41].

Ils aperçurent alors une petite île rocheuse si haute qu'elle paraissait toucher le ciel, et si étroite que jamais ils n'en avaient vu de semblable. Elle était entièrement recouverte d'arbres et, comme ils levaient les yeux, ils virent sur ses flancs abrupts un être fort grand et d'aspect si vieux qu'il leur sembla impossible de trouver quiconque de plus vieux ni de plus chenu, car ses cheveux blancs traînaient jusqu'à terre. Ils considérèrent aussitôt cette vision comme une grande merveille, bien que, selon toute apparence, il s'agît simplement d'un homme ou d'une femme. Galaad dit à ses compagnons : « Allons voir qui est cette créature. Si elle a besoin d'aide, il nous faudra la secourir, car m'est avis qu'elle est restée ici beaucoup plus qu'il n'était souhaitable. » Bohort et Perceval approuvèrent.

Comme la nef passait près de l'île, ils jetèrent l'ancre et, laissant la jeune fille à bord, ils sautèrent sur la grève et grimpèrent jusqu'à l'être étrange qu'ils trouvèrent assis entre deux arbres. Ils s'aperçurent alors que c'était un homme, mais tellement âgé que la chose semblait impossible. À leur approche, il voulut se lever, mais ses efforts demeurèrent vains, tant il était faible. Galaad lui demanda : « Au nom de Dieu, dis-nous qui tu es et par quelle aventure tu te trouves dans cette île. Depuis combien de temps es-tu là ? »

L'homme répondit d'une voix assourdie par l'âge : « J'ai vécu longtemps ici dans la douleur et la souffrance. Je me nomme Caïphas, et j'étais grand prêtre à Jérusalem, du temps de l'empereur Titus. À cause du péché des Juifs envers un prophète, nous fûmes tous condamnés et mis à mort. Mais comme j'étais moins coupable que les

autres, Vespasien eut pitié de moi et me fit grâce de la vie. Je fus déposé dans une barque, et on m'abandonna, seul et sans avirons, en pleine mer pour que Dieu décidât lui-même de mon châtement. Quand je fus ainsi en haute mer, j'errai à la voile çà et là, pendant au moins deux cents ans, sans manger ni boire. Je n'ai jamais rencontré personne qui consentît à me secourir, car sitôt que j'avais raconté ma vie, on me traitait de misérable et on me maudissait. Cependant, personne n'eut jamais le désir de me tuer, alors que j'eusse cent fois préféré mourir plutôt que de mener cette existence affreuse.

« Un jour, ma barque aborda cette île. Je fus ravi, car je croyais y trouver des gens qui me soulageraient et me dédommageraient des épreuves endurées tout au long de ces deux siècles. J'abandonnai donc ma barque sur le rivage et escaladai cette roche vaille que vaille, car j'étais déjà très faible en ce temps-là. Hélas ! après avoir exploré toute l'île, je compris qu'elle était déserte. Je voulus alors reprendre ma navigation dans l'espoir d'une terre plus accueillante mais, une fois sur le rivage, je m'aperçus que ma barque se trouvait déjà loin en mer, si loin que je pouvais à peine la distinguer. Je suis resté ainsi depuis lors sans manger, sans boire, sans voir quiconque, assis sur mon rocher, guettant le large dans l'espoir d'y apercevoir une voile.

« Certes, j'ai vécu, mais la faim me tenaille jusqu'à la rage, je me meurs de jour en jour et n'ai jamais pu en mourir et je me trouve, comme vous voyez, dans un état si misérable que, s'il m'était possible d'obtenir le supplice que l'on réserve aux pires criminels, je préférerais la mort à la vie, car la vie que je vis est pire que la mort. »

Ce discours émerveilla les trois compagnons. Ils ne pouvaient croire qu'un homme eût pu vivre si longtemps sans manger ni boire. Bohort et Perceval demandèrent à Galaad : « Qu'allons-nous faire de cet homme ? Nous pourrions le porter jusqu'à notre nef et l'emmener dans un pays qui l'accueillerait. – Non, répondit fermement Galaad. Il ne peut entrer dans notre nef, il est trop chargé de péchés. Si Dieu a jugé juste un tel châtement, c'est que cet homme a perpétré de trop graves crimes pour obtenir son pardon. Il ne nous a probablement dit qu'une partie de la vérité. Respectons la justice de Dieu et poursuivons notre route. – Tu as raison, dirent ensemble Bohort et Perceval. Il sera sauvé quand Dieu en décidera, cela ne nous concerne pas. » [42]

Le laissant donc où il était, assis entre les deux arbres, ils redescendirent vers le rivage, se hissèrent à bord et racontèrent à Lawri ce qu'ils avaient vu et entendu sur la roche. Cependant, quand ils eurent levé l'ancre et que le vent les eut éloignés de l'île, ils se mirent à prier, tant afin que Dieu pardonnât au vieillard que pour qu'il les menât au terme de leur aventure [43].

La nef courut sur les vagues tout le reste de la journée et la nuit

entière. Au matin suivant, ils arrivèrent en vue d'une île sauvage, si bien cachée entre deux rochers, au fond d'un golfe, que c'était merveille et ils aperçurent une autre nef, mouillée de l'autre côté, dans une crique si étroite qu'on n'y pouvait accéder qu'à pied. « Amis, dit la sœur de Perceval, en cette nef est l'aventure pour laquelle Dieu vous a réunis. Il convient donc de la rejoindre. » Les trois compagnons sautèrent sur le rivage, aidèrent Lawri à descendre, amarrèrent leur bateau pour que le flot ne l'entraînât pas. Quand ils furent sur l'un des rochers, ils le contournèrent par un étroit sentier et parvinrent à la crique où se trouvait l'autre navire. Il était bien plus splendide que celui qu'ils venaient de quitter, mais à leur grande surprise, il semblait désert. S'étant approchés pour mieux voir, ils découvrirent sur le plat-bord une inscription qui disait : « Toi qui prétends monter à mon bord, qui que tu sois, prends garde de n'être alourdi par aucune faute, car je sombrerais immédiatement. »

Ils se regardèrent les uns les autres, fort perplexes quant à ce qu'il convenait de faire. Mais la sœur de Perceval prit la parole : « Je vous avais dit que je savais beaucoup de choses et ne vous les révélerais que le moment venu. Je vous avertis donc que si vous n'avez pas déchargé votre âme de toutes les fautes que vous avez pu commettre, vous ne pouvez pas monter sur cette nef : vous y péririez immédiatement. Car cette nef est si sainte et si sacrée que nul n'y peut demeurer s'il est entaché d'un quelconque défaut. » Perceval s'écria : « Ma sœur ! j'y entrerai ! Et sais-tu pourquoi ? Parce que, si je suis pécheur, je veux périr misérablement. Mais si je suis allégé de toutes mes fautes, je serai sauvé. – Entre donc dans la nef, dit Lawri, et que Dieu te protège ! »

Il se dirigeait vers le navire quand Galaad, qui les avait tous hardiment précédés, leva la main, se signa, monta à bord et se mit à examiner les entours. Lawri embarqua à son tour, après s'être signée. Perceval alors rejoignit sa sœur et lui prit la main. Quant à Bohort, il hésita un long moment puis, se décidant, bondit et retrouva ses compagnons. Après avoir visité jusqu'en ses recoins la nef merveilleuse, ils la déclarèrent unanimement la plus belle qu'ils eussent jamais eu l'occasion de voir. Or, tandis qu'ils la parcouraient, ils découvrirent un drap magnifique étendu en guise de courtine au-dessus d'un lit d'une extraordinaire splendeur. Galaad avança la main, souleva le drap et aperçut alors la plus belle couche du monde. À son chevet reposait une riche couronne d'or, et, à son pied, étincelait une épée tirée d'un bon demi-pied hors de son fourreau, et sur la poignée de laquelle tous purent lire une inscription qui disait : « Je suis merveille à voir et à connaître, car jamais nul ne put m'empoigner, si grande fût sa main, et nul ne le fera jamais, à l'exception d'un seul. Car celui-là surpassera tous ceux qui l'auront précédé et tous ceux qui

lui succéderont. »

« Par Dieu tout-puissant ! s'écria Perceval, j'essaierai d'empoigner cette épée ! » Il y mit la main, mais ne put étreindre la poignée. « Je crois bien que ces lettres disent vrai », murmura-t-il d'un ton amer. Bohort essaya à son tour et n'y réussit pas mieux. Ils se tournèrent alors vers Galaad : « Ce ne peut être que toi, dirent-ils, car tu es le Bon Chevalier. » Mais Galaad refusa. Il contemplait l'épée avec une grande attention et finit par dire : « Regardez, une autre inscription figure sur la lame de cette épée. » Ils se penchèrent et lurent ceci : « Nul ne pourra me tirer hors du fourreau tant que le baudrier auquel je pends ne sera pas changé. Or ce baudrier ne peut être changé que par la main d'une femme très pure et issue de roi et de reine. Elle seule substituera au baudrier présent un autre baudrier, fait de la chose qu'elle préfère en toutes celles qu'elle porte sur elle. Il convient aussi que cette femme soit vierge, de volonté comme de fait. S'il advient qu'elle enfreigne sa virginité, nul doute qu'elle mourra de la plus vile mort qui soit. Et que jamais nul ne s'avise de me tirer hors du fourreau tant que ce baudrier fait de vil chanvre n'aura pas été remplacé par celui auquel j'ai droit. »^[44]

Ayant lu l'inscription, ils examinèrent soigneusement le baudrier et remarquèrent qu'en effet il ne semblait guère convenir à une arme aussi précieuse : fait d'une aussi vile et pauvre matière que de l'étope de chanvre, il était si fragile en apparence qu'on pouvait douter qu'il fût capable de supporter le poids de l'épée sans se rompre instantanément. « Eh bien, dit Perceval, j'avais grand tort en demandant à Galaad d'essayer de tirer l'épée hors du fourreau. Il n'y serait point parvenu, et nous aurions été consternés. Maintenant, nous savons que rien ne peut être tenté avant que ce baudrier ne soit remplacé. – Certes, dit Bohort, il nous faut maintenant nous mettre en quête de la femme vierge qui changera ce baudrier. » Perceval et Galaad s'avouèrent alors au comble de l'embarras, car ils ne savaient ni l'un ni l'autre où se trouvait cette vierge. Quoi qu'il en fût, ils étaient bien décidés à partir à sa recherche, dussent-ils consacrer leur vie à parcourir le monde.

« Ce ne sera pas nécessaire, dit alors la sœur de Perceval. Ne vous troublez pas. S'il plaît à Dieu, un baudrier aussi riche qu'il convient sera mis à cette épée avant notre départ. » Elle fouilla dans son manteau et en retira un écrin qu'elle ouvrit devant son frère, Bohort et Galaad. À l'intérieur reposait un baudrier tissé d'or, de soie et de cheveux. Les cheveux étaient si brillants qu'à peine pouvait-on les distinguer des fils d'or. Des pierres précieuses y étaient incrustées, et deux boucles d'or, les plus belles du monde, les sertièrent. « Chevalier, dit Lawri à Galaad, voici le baudrier qu'il convient de mettre à l'épée. Sachez-le tous, je le fis de ce que je portais sur moi qui

m'était le plus cher, c'est-à-dire de mes cheveux. Et, le jour de la Pentecôte, quand tous les chevaliers du roi Arthur firent le serment de mener la quête jusqu'à son terme, j'avais encore la plus belle chevelure qu'eût jamais femme sur cette terre. C'est pour l'amour de vous que je me fis tondre et tressai moi-même avec mes cheveux les cordons que vous voyez là^[45].

— Par Dieu tout-puissant ! s'écria Bohort, tu nous tires de bien grande peine, jeune fille, sois-en bénie ! » Sans répondre, elle ôta de l'épée le boudier de chanvre et le remplaça par celui qu'elle avait tressé, faisant cela avec autant d'aisance que si, de sa vie, elle n'eût fait autre chose. Puis elle dit aux compagnons : « Savez-vous le nom de cette épée ? – Non, répondirent-ils, à toi de nous le révéler. – Sachez donc qu'elle se nomme l'Épée aux Étranges Renges, et que son fourreau s'appelle Mémoire de Sang, parce qu'une partie de ce fourreau a été faite du bois de l'Arbre de Vie, en mémoire du sang versé par Abel lorsqu'il fut tué par son frère Caïn. Ce fut en effet à cause de ce meurtre que l'Arbre de Vie, qui avait été blanc comme neige puis vert, devint rouge comme du sang. Il avait été l'arbre le plus merveilleux du monde et il ne porta jamais plus ni fleur ni fruit. Tous les rameaux qu'on en détachait pour les planter en terre se desséchaient. Et sachez également que la nef où nous sommes a été construite, sur l'ordre du sage roi Salomon et de sa femme, laquelle était devineresse, avec le bois de cet Arbre de Vie^[46]. Voilà pourquoi nul n'y peut monter sans s'être d'abord déchargé des fautes qu'il aurait pu commettre. Et voilà pourquoi cette épée ne peut être retirée de son fourreau que par l'homme auquel elle est destinée. »

La sœur de Perceval se tut et baissa les yeux. « Par Dieu tout-puissant ! s'écria Galaad, je voudrais maintenant en faire l'épreuve. Si je n'y parviens pas, vous saurez que je suis indigne de la confiance que vous me témoignez. » Il y mit donc la main, et il se trouva que ses doigts se recouvraient les uns les autres. « Galaad ! s'écrièrent ses compagnons, cette épée est vraiment la tienne, et rien ne peut t'empêcher de la ceindre. – À condition qu'il abandonne celle qu'il a retirée du perron, à Kamaalot, en présence du roi Arthur et de tous les chevaliers », dit encore la jeune fille. Galaad se défit de l'épée qui avait appartenu à Balin, la jeta sur le plancher de la nef et, sans aucune difficulté, dégaina l'Épée aux Étranges Renges : la lame apparut, si limpide dans la lumière, qu'on eût pu s'y mirer. Et ce fut Lawri qui lui noua le boudier de sa nouvelle épée. « Seigneur Galaad, dit-elle alors, je peux mourir quand Dieu le voudra, désormais, car je m'estime la plus heureuse femme du monde pour avoir adoubé le chevalier le plus vaillant de tous les hommes de ce siècle. Il te faut savoir en effet que tu n'étais pas chevalier de plein droit, quoique tu l'eusses été par ton père, le preux Lancelot du Lac. Pour l'être

vraiment, il te fallait d'abord ceindre l'épée faite pour toi seul. » Les trois compagnons étaient fort émus par l'aventure. « Maintenant, reprit la sœur de Perceval, nous pouvons repartir. »

Sortant de la nef, ils empruntèrent à nouveau le sentier qui contournait le rocher et s'en retournèrent à l'endroit où ils avaient amarré le navire qui les avait conduits jusque-là. « Ah ! dit Perceval, il ne sera pas de jour où je ne glorifie Dieu de m'avoir permis d'assister à une telle aventure ! – Tu n'as pas fini de remercier Dieu, lui dit sa sœur, car c'est à présent que doit commencer la véritable quête du saint Graal. » À peine eurent-ils embarqué que le vent, frappant les voiles, les éloigna de l'île rocheuse où ils avaient découvert la nef merveilleuse et l'Épée aux Étranges Renges. Et la nuit tomba tandis qu'ils poursuivaient leur navigation sur la mer^[47].

Le Sacrifice

Le lendemain, bien après le lever du soleil, la nef aborda dans un port que dominait la forteresse appelée Kaercelli, sur les marches d'Écosse, non loin de la grande forêt de Kelyddon. Après avoir rendu grâces à Dieu de les avoir ramenés sains et saufs de l'aventure de la nef et de l'épée, ils débarquèrent et pénétrèrent dans la forteresse. Dès qu'ils en eurent franchi la grande porte, la sœur de Perceval leur dit : « Amis, ce lieu n'est pas de tout repos : si l'on apprend que nous sommes de la maison du roi Arthur, on nous assaillira, car les gens d'ici haïssent mortellement notre roi. – N'aie aucune crainte, répondit Bohort. Nous sommes capables de nous défendre, et celui qui nous a conduits jusqu'ici ne peut nous abandonner. »

Tandis qu'ils parlaient ainsi, un valet vint vers eux et leur demanda : « Seigneurs chevaliers, qui êtes-vous et d'où venez-vous ? – Nous sommes de la maison du roi Arthur, répondirent-ils. – Alors, reparti le valet, vous êtes les malvenus. » Il s'en retourna vers le maître de la grande tour, et une sonnerie de cor ne tarda pas à retentir, tandis qu'une jeune fille s'approchait à son tour pour leur demander d'où ils venaient. Quand ils eurent répondu qu'ils étaient de la Table Ronde, elle s'écria : « Hélas ! pour l'amour de Dieu, seigneurs, fuyez au plus vite, vous courez ici à votre perte. Si vous m'en croyez, partez avant que les gens d'ici ne vous surprennent dans leurs murs. – Grand merci de nous en avertir, dit Perceval, mais je te jure que nous ne nous en irons pas. – Vous voulez donc mourir ? reprit la jeune fille. – N'aie aucune crainte, dit Galaad. Celui qui nous a pris à son service nous conduira à travers tous les dangers. »

Là-dessus, ils virent arriver par la grande rue une dizaine de

chevaliers armés qui leur enjoignirent de se rendre immédiatement s'ils désiraient demeurer en vie. « Nous n'avons nulle l'intention de nous rendre ! répliqua Bohort. Ne sommes-nous pas libres d'aller où bon nous semble ? – Dans ce cas, vous êtes perdus ! » s'écrièrent les chevaliers qui éperonnèrent leurs chevaux et, la lance en avant, s'apprêtèrent à les pourfendre. Mais, tranquillement, Bohort, Galaad et Perceval tirèrent leurs épées et, tout démontés qu'ils étaient, attendirent de pied ferme ceux qui osaient les attaquer, au mépris de toutes les règles de la chevalerie. Perceval en jeta un à terre et lui prit son cheval, Galaad en fit autant de son côté, puis tous deux se ruèrent sur leurs adversaires, en abattirent un autre dont le cheval échut tout de suite à Bohort. À se voir si rudement malmenés, les autres prirent la fuite, poursuivis par les trois compagnons qui forcèrent ainsi l'entrée de la grande tour.

Les fuyards, alors, firent irruption dans la salle où d'autres chevaliers et des sergents étaient en train de s'armer ; les trois compagnons y pénétrèrent à leur tour, à cheval toujours et, piquant des deux, lame au clair, se ruèrent sur tous ces gens et les abattirent comme des bêtes. Et certains eurent beau résister de leur mieux, finalement la débandade fut générale, car Galaad avait massacré tant des leurs que les survivants, loin de le prendre pour un mortel, le croyaient bien plutôt l'Ennemi, lui-même surgi de l'Enfer pour les anéantir. De sorte que d'aucuns s'engouffrèrent dans les caves, tandis que d'autres se jetaient par les fenêtres, mais tous se rompirent le cou, les bras ou les jambes.

Quand les trois compagnons virent la tour débarrassée de leurs ennemis, ils regardèrent les corps qui jonchaient le sol. « Certes, dit Bohort, je ne crois pas qu'il s'agît de chrétiens, car pour les avoir de la sorte abandonnés à notre fureur, Notre Seigneur ne devait guère les aimer ! Ce devaient être des mécréants de la pire espèce, renégats ou blasphémateurs, enfin si coupables envers Dieu qu'il a voulu leur mort et nous a envoyés pour les détruire ! – Tu n'en dis pas assez ! corrigea Galaad. S'ils ont méfait envers Notre Seigneur, la vengeance n'en était pas à nous mais à celui qui attend des pécheurs les plus endurcis qu'ils avouent leurs fautes. Je ne me sentirai vraiment à l'aise que je n'aie appris ce qu'il en était de ceux-ci. »

Il avait à peine achevé que sortit d'une chambre un homme vêtu d'un habit de prêtre. Lorsqu'il aperçut tous les morts épars dans la salle, il en fut ébahi et recula, ne sachant que faire. Or Galaad, ayant d'emblée compris qui il était et quelle peur l'avait saisi, retira son heaume et fit signe à ses compagnons de se tenir tranquilles. Puis il s'approcha du prêtre et dit : « Seigneur, de quoi as-tu peur ? Nous ne sommes pas des meurtriers, et tu n'as rien à craindre de notre part ! – Qui êtes-vous ? » demanda le prêtre. Galaad répondit que ses deux

compagnons et lui-même appartenaient à la maison du roi Arthur et qu'ils s'étaient engagés, sous serment, à accomplir la quête du saint Graal, quoi qu'il pût leur arriver. À ces mots, le prêtre parut rassuré et, s'asseyant, s'informa de ce qui s'était passé, non sans s'étonner que tant de chevaliers eussent été tués. Galaad lui conta leur arrivée dans le port, leur entrée dans la forteresse, la vile façon dont on les avait assaillis, puis la tournure du combat qui, cela se voyait assez, avait vu la déconfiture des agresseurs. Le prêtre lui dit alors : « Sache-le, vous avez accompli là la meilleure action qu'aient jamais accomplie chevaliers. Il n'y avait pas, sur cette terre, d'hommes plus hostiles à Notre Seigneur que les trois frères qui tenaient cette forteresse, et leur déloyauté l'emportait même sur celle des Sarrasins. – Seigneur, interrompit Galaad, je me repentai fort de m'être laissé entraîner à les tuer, car je les croyais chrétiens. – Loin de t'en repentir, dit le prêtre, tu devrais au contraire t'en réjouir. Quant à moi, je voudrais que tes compagnons et toi fussiez loués jusqu'à fin des siècles pour avoir éliminé ces mécréants. Ils étaient les pires gens du monde, je puis te l'affirmer, et seules les paroles me manquent pour t'en convaincre assez. » [48]

Là-dessus, le prêtre se lança dans un long discours : « Cette forteresse appartenait, voilà encore un an, au comte Ernaw, qui avait trois fils, tous trois bons chevaliers, et une fille, la plus belle qui fût dans ce pays. Les trois frères aimèrent leur sœur d'un amour si fougueux et si furieux qu'ils finirent par la violer, puis, comme elle avait eu la témérité de s'en plaindre à son père, ils la mirent à mort. Accablé par l'énormité de leur forfait, le comte Ernaw voulut les chasser de ses domaines, mais eux, oubliant tout respect et toute dignité, s'emparèrent de lui et l'enfermèrent dans une sombre prison après l'avoir cruellement blessé. Et ils l'eussent certainement tué si l'un d'entre eux, saisi d'un reste de scrupule, n'avait intercédé en sa faveur. Ensuite, ils commirent tous les forfaits imaginables, tuant clercs et prêtres, moines et abbés, faisant abattre jusqu'aux deux chapelles que possédait cette forteresse. Leurs crimes enfin ont été si grands que le plus surprenant est qu'ils n'en aient point été châtiés plus tôt.

« Ce matin même, leur père qui est malade et, je crains fort, à l'heure de mourir, me fit appeler pour recevoir les derniers sacrements. Je vins volontiers, car le comte m'avait toujours beaucoup aimé. Or, dès que j'arrivai ici, ses fils m'infligèrent les pires affronts et, lorsque, étant enfin parvenu au cachot du comte, je lui eus rapporté comment se comportaient ses enfants, il me dit : « Ne te mets pas en peine de cela, car ta honte et la mienne seront vengées sous peu par trois chevaliers de Jésus-Christ qui viendront rétablir la justice en ce pays. » Je le vois maintenant, mon bon seigneur avait raison. Vous

êtes ceux que Dieu nous a envoyés pour nous libérer de ce joug odieux. Aussi, sois sûr que Notre Seigneur ne se courroucera pas de ce que vous avez fait. Du reste, si tu veux m'en croire, tu verras aujourd'hui un signe encore plus manifeste de sa dilection. »

Galaad appela ses compagnons et leur résuma tout cela, si bien que Bohort s'écria : « Eh bien, Galaad, ne disais-je pas que Dieu nous avait envoyés pour tirer vengeance des outrages qu'on lui inflige sur la personne de ses serviteurs ? S'il plaisait à Notre Seigneur, nous pourrions, à nous trois, débarrasser la terre de bien davantage de mécréants et de gens sans aveu ! »

Ils firent immédiatement délivrer le comte Ernaw, mais lorsqu'on l'eut transporté dans la grande salle, force fut d'admettre qu'il était à l'agonie. Toutefois, dès qu'il vit Galaad, il se mit à pleurer d'attendrissement. « Seigneur chevalier, dit-il, nous t'avons attendu si longtemps ! Or te voici parmi nous, grâce à Dieu. Je t'en prie, chevalier, presse-moi dans tes bras, que mon âme se réjouisse de voir mon corps mourir sur le sein d'un homme tel que toi. » Galaad embrassa le comte avec autant de délicatesse que de tendresse, et celui-ci, inclinant la tête comme un homme à son dernier souffle, murmura : « Beau Père des Cieux, je remets entre tes mains mon âme et mon esprit^[49]. » Puis il retomba sur sa couche, et tout le monde le croyait mort quand il se reprit à dire : « Galaad, le Haut Maître te fait savoir que tu as en ce jour rendu justice en son nom. Il te faut maintenant te rendre au plus tôt chez le roi blessé. Il t'attend, afin que la guérison de son corps soit la guérison de tout le royaume. Partez tous trois le plus vite que vous pourrez. » Sur ce, son âme quitta son corps. Galaad et ses compagnons le pleurèrent longuement, tant les touchaient les tourments que cet homme avait éprouvés en sa vie, quoiqu'il se fût toujours montré un loyal seigneur et un fervent ami de Dieu.

Le lendemain, les trois compagnons, ayant abandonné la nef dans le port, se remirent en route avec la sœur de Perceval et chevauchèrent jusqu'à la Gaste Forêt. Lorsqu'ils y furent entrés, ils aperçurent le Cerf Blanc et les quatre lions que Perceval avait déjà vus. « Galaad, dit-il, voici une merveille dont je ne m'explique pas le sens. Je crois vraiment que ces lions gardent le cerf, mais ce mystère me laisse pantois. – Sur ma foi, répondit Galaad, je n'en sais pas davantage, mais, comme toi, je voudrais bien en connaître le fin mot ! Suivons-les jusqu'à leur gîte. M'est avis en effet que cette aventure, Dieu nous l'envoie pour nous guider. »

Ils suivirent donc le cerf et les quatre lions jusqu'à une vallée où ils aperçurent, à la lisière d'un petit bois, une chapelle où un vieux prêtre se préparait à célébrer la messe. Le cerf y entra, puis les quatre lions. Les compagnons mirent pied à terre et les imitèrent, curieux de

savoir ce qu'ils allaient faire. Or, au moment de l'offertoire, il leur sembla que le cerf se changeait en homme et prenait place devant l'autel sur un siège magnifique, tandis que les fauves, eux, se métamorphosaient l'un en homme, l'autre en aigle, le troisième en bœuf. Seul le quatrième conservait son aspect de lion. Mais à tous les quatre avaient poussé des ailes qui leur auraient permis de voler dans les airs. Et, de fait, la messe allait s'achever quand ils s'emparèrent du siège sur lequel était assis le cerf et, le soulevant, l'emportèrent à travers une verrière sans briser celle-ci ni l'endommager. Alors une voix retentit qui disait : « Voilà de quelle manière le Fils de Dieu entra dans le sein de la Vierge Marie. »

Les trois compagnons et la jeune fille se jetèrent face contre terre, car la voix avait suscité une telle explosion de lumière et de sons qu'ils avaient cru voir la chapelle s'écrouler. Lorsqu'ils revinrent à eux, le prêtre était en train d'ôter ses ornements sacerdotaux. Ils s'approchèrent de lui, lui contèrent ce qu'ils avaient vu et lui demandèrent s'il pouvait leur en donner l'explication. « Ah ! seigneurs ! s'écria le vieux prêtre, soyez les bienvenus ! À ce que vous me dites, je vois que vous êtes du nombre des vrais chevaliers qui mèneront à bonne fin la quête du saint Graal après en avoir souffert les peines et les dangers. Vous êtes de ceux à qui seront révélés les mystères, et vous venez d'en voir une partie, car le cerf blanc qui s'est changé en homme est l'image de Notre Seigneur qui, revêtu d'un corps terrestre, devient un homme céleste après avoir triomphé de la mort. Voilà pourquoi il apparaît sous l'aspect d'un cerf immaculé, car le cerf se renouvelle incessamment, perdant chaque année ses bois qu'il recouvre l'année suivante. Quant aux lions qui le gardent, ils sont les évangélistes chargés de répandre son message d'amour et de vie. Or, si nombre de chevaliers ont aperçu le Cerf Blanc entouré de ses quatre lions, aucun jusqu'à présent n'avait été témoin de leur métamorphose. Enfin, sachez encore que, désormais, plus personne n'en pourra plus avoir la vision. »

Galaad et ses compagnons rendirent grâce à Dieu de leur avoir révélé ce mystère. Ils demeurèrent chez le vieux prêtre toute la journée et toute la nuit. Le matin suivant, après avoir entendu la messe, ils préparèrent leurs chevaux et reprirent leur route, le cœur plein de confiance, car ils savaient que plus rien ne les arrêterait dans leur quête.

Vers midi, ils approchèrent d'une forteresse de belle apparence, mais ils ne voulurent pas y entrer, car le chemin qu'ils suivaient le long des murailles se poursuivait bien au-delà. Or, ils venaient de dépasser la grande porte quand un chevalier se précipita vers eux et leur dit : « Seigneurs chevaliers, la jeune fille qui vous accompagne est-elle vierge ? – Par ma foi ! s'écria Bohort avec colère, elle l'est,

aussi sûr que Dieu existe ! Pourquoi cette question ? » En guise de réponse, le chevalier saisit au mors le cheval de Lawri et dit : « Par la sainte Croix, tu ne m'échapperas pas que tu n'aies d'abord satisfait à la coutume ! » En voyant sa sœur arrêtée de la sorte, Perceval éprouva un violent courroux. « Seigneur, dit-il, tu parles comme un fou car, en quelque lieu que ce soit, une jeune fille est franche de toute coutume, surtout lorsqu'elle est, comme celle-ci, de lignée royale. »

Dix chevaliers armés sortirent alors de la forteresse, accompagnés par une jeune fille qui tenait à la main une écuelle d'argent. Et tous dirent aux trois compagnons : « Beaux seigneurs, il convient que la demoiselle qui vous accompagne se soumette à la coutume d'ici. » Galaad demanda en quoi consistait la coutume en question. « Seigneur, répondit l'un des chevaliers, toute jeune fille vierge qui passe par ici doit emplir cette écuelle avec le sang de son bras droit, et nulle ne peut poursuivre sa route qui ne s'en soit acquittée dûment. – Maudit soit celui qui institua pareille coutume ! s'écria Galaad, car elle est franchement détestable ! Sachez-le donc, aussi longtemps que je serai en vie, cette jeune fille ne vous donnera pas ce que vous demandez ! – Pour Dieu ! approuva Perceval, je préférerais périr plutôt que de voir ma sœur subir cette coutume ! – Moi aussi ! s'écria Bohort, j'en atteste Dieu, je ne vous laisserai pas faire ! – Par ma foi ! répondit le chevalier, vous périrez donc tous les trois. Fussiez-vous les meilleurs chevaliers du monde, vous ne l'emporterez pas sur nous. »

On en vint donc aux mains, mais les trois compagnons eurent tôt fait d'abattre les dix chevaliers puis, frappant de l'épée, de les tuer jusqu'au dernier. À ce moment, soixante chevaliers sortirent de la forteresse, précédés d'un vieillard qui dit aux compagnons : « Beaux seigneurs, ayez pitié de vous-mêmes et ne vous faites point tuer. Ce serait dommage, car vous êtes de preux chevaliers, à ce qu'il semble. Aussi vous prions-nous de nous accorder ce que nous demandons. – Tu parles en vain, répondit Galaad, et nous ne sommes nullement disposés à vous laisser faire. – Vous voulez donc mourir ? reprit le vieillard. – Nous n'en sommes pas encore là, répliqua Galaad mais, effectivement nous aimerions mieux mourir que de subir tel déshonneur. »

Le combat commença et la mêlée fut rude. Les compagnons se voyaient assaillis de toutes parts, mais Galaad avait l'Épée aux Étranges Renges, et il en frappait de droite et de gauche, tuant si bien tout ce qu'il atteignait qu'on l'eût pris pour un diable plutôt que pour un mortel. Il avançait sans cesse, gagnant toujours du terrain sur ses adversaires, et ce sans jamais reculer d'un pas, tandis que Bohort et Perceval protégeaient ses flancs de sorte qu'on ne pouvait l'assaillir que de face.

La bataille dura jusqu'au milieu de l'après-midi, sans que les

compagnons eussent peur un seul instant ou perdissent pied, malgré l'extrême violence des assauts. Aussi ceux de la forteresse, voyant que ces trois chevaliers valaient une armée entière, se concertèrent-ils et finirent-ils par admettre qu'il fallait interrompre la lutte, au moins provisoirement, car la nuit qui tombait se faisait très obscure. Le vieillard qui avait déjà parlé aux compagnons vint à nouveau les trouver et leur dit : « Seigneurs, par amour et par courtoisie, nous vous prions d'accepter notre hospitalité ce soir. Nous vous promettons de vous remettre demain matin au point où vous en êtes maintenant. Savez-vous pourquoi je vous dis cela ? C'est que, dès que vous connaîtrez la vérité sur cette coutume, vous accepterez que la demoiselle accède à notre demande. » Galaad allait refuser sèchement cette proposition quand la sœur de Perceval le devança et dit à ses compagnons : « Je vous en prie, acceptez l'hospitalité qu'il nous offre. »

Ils conclurent donc une trêve et pénétrèrent dans la forteresse, et jamais ne se vit plus superbe accueil que celui que l'on réserva, ce soir-là, à Bohort, Galaad, Perceval et Lawri. On s'empressa à les servir, on les désarma, on les revêtit de manteaux splendides et on les conduisit dans une belle salle où les tables étaient prêtes. Le repas terminé, ils demandèrent ce qu'il en était exactement de la coutume de la forteresse, et en vertu de quel droit elle avait été établie.

« Seigneurs, je vais vous l'expliquer, dit l'un des chevaliers. La vérité est que réside ici, dans ce château, une dame à qui nous appartenons, nous et tous les gens du pays. C'est une jeune fille nantie de grandes qualités et issue de très bonne lignée. Elle ne possède pas seulement ce lieu-ci, mais nombre d'autres places fortes tout alentour, où elle fait régner la justice et la paix. Par malheur, voilà deux ans, Notre Seigneur permit qu'elle tombât malade. La voyant languissante depuis quelque temps, nous voulûmes savoir la cause de son mal, et nous finîmes par comprendre qu'il s'agissait de la lèpre. Nous fîmes alors venir les meilleurs médecins de ce pays et de bien d'autres afin de leur demander quels remèdes il convenait d'appliquer. Hélas ! aucun d'eux ne put nous venir en aide.

« Nous nous trouvions en plein désarroi et nous ne savions plus que faire quand un homme expert en l'art de médecine et de magie passa par ici. Nous le conduisîmes auprès de notre dame, et quand il l'eut bien examinée, il nous dit qu'il connaissait le moyen de lui rendre la santé : il fallait oindre notre dame d'une pleine écuellée du sang d'une fille vierge de lignée royale. Il promettait que, cela fait, notre dame guérirait aussitôt^[50]. Nous décidâmes donc de ne plus laisser passer une seule fille vierge par ici qu'elle n'eût donné une écuellée de son sang pour notre dame et maîtresse. Et, à cet effet, nous avons placé des gardes aux portes et tenons des chevaliers prêts à

intervenir le cas échéant. C'est ce qui est arrivé pour vous. Et voilà quelle est l'origine de la coutume et dans quel but nous l'avons instituée. Vous en ferez ce que vous voudrez. »

À ces mots, la sœur de Perceval appela ses trois compagnons, les emmena à l'écart et leur dit : « Amis très chers, vous le voyez, cette dame est malade. Or elle peut guérir si j'en décide ainsi. Toute cette affaire dépend de moi, de moi seule, et vous-mêmes n'en pouvez rien. Je sais fort bien que si je ne lui donne une écuellée de mon sang, jamais elle ne guérira. – Par Dieu tout-puissant ! s'écria Galaad, tu es bien trop frêle et trop faible pour subir un tel traitement ! – Et moi je crains que tu n'en meures ! ajouta Perceval. – Nous ne pouvons pas renoncer, déclara Bohort. Je préfère me battre jusqu'à la mort plutôt que de risquer la vie de cette jeune fille. – Sur ma foi, répliqua Lawri, si je mourais pour cette cause, je vous assure que ce serait un honneur pour moi tout comme pour ma parenté. Sachez donc qu'il me faut m'y résoudre, autant pour ces gens que pour vous. Autrement, vous devrez reprendre le combat demain, et les pertes en seront plus grandes que ne le serait ma propre mort. Je vous le confirme : j'accomplirai ce qu'ils désirent, afin que s'apaise votre querelle qui a déjà coûté trop de souffrances et de sang. Je vous conjure de me le permettre. » Après s'être concertés, tous trois finirent par y consentir, mais bien à contrecœur.

La sœur de Perceval appela donc ceux de la forteresse et leur dit : « Soyez joyeux. Vous ne vous battrez pas demain, car je vous promets de m'acquitter envers votre coutume. » Ils l'en remercièrent grandement et lui firent fête, rendirent honneurs et services de toutes sortes aux compagnons et leur préparèrent les plus beaux lits du monde. Mais, comme à son habitude, Bohort, conformément à sa promesse, ne mangea que du pain, ne but que de l'eau, et, négligeant le lit, dormit à même le sol.

Le lendemain matin, Bohort, Galaad, Perceval et Lawri entendirent la messe. Après quoi la jeune fille demanda que l'on fît venir la lépreuse qu'elle devait guérir. Lorsque celle-ci parut, les compagnons furent aussi horrifiés qu'effrayés, car son visage était si ravagé par la lèpre qu'il semblait impossible qu'elle eût pu survivre à des souffrances si inhumaines. Ils se levèrent, la firent asseoir auprès d'eux, et Lawri, ayant commandé d'apporter l'écuelle^[51], tendit son bras et se laissa ouvrir la veine avec une petite lame tranchante comme un rasoir. Le sang jaillit. Elle se signa, se recommanda à Dieu et dit à la dame : « Je risque la mort pour votre guérison. Pour l'amour de Dieu, priez pour mon âme, car voici peut-être ma fin venue. »

À ces mots, elle s'évanouit d'avoir perdu tant de sang, car l'écuelle était déjà pleine : Ses compagnons la soutinrent et tentèrent d'étancher le sang qui coulait encore de la coupure. Après un long

moment de pâmoison, elle put dire à Perceval : « Ah ! mon frère bien-aimé, je meurs pour la guérison de cette femme ! Je te prie de ne pas enterrer mon corps dans ce pays mais, dès que j'aurai péri, de me déposer dans la nef qui nous a amenés ici et de la laisser aller au gré du vent et comme Dieu en aura décidé. Sache aussi, mon frère, que vous ne devez pas vous-mêmes partir avec cette nef. Prenez des chevaux et continuez votre route le long des rivages, au travers des forêts, jusqu'à ce que vous parveniez à Corbénic où réside le Roi Pêcheur qui souffre tant de sa blessure. Ce n'est pas toi qui le guériras, mais Galaad. En revanche, c'est toi qui seras plus tard proclamé Roi du Graal. Mais, je te le dis, Corbénic ne te verra pas roi. Après que le Roi Pêcheur aura été guéri, il faudra que Galaad, Bohort et toi-même partiez plus loin, jusqu'à la cité de Sarras. Là seulement vous aurez la révélation des mystères du saint Graal. Là aussi vous retrouverez la nef dans laquelle vous m'aurez placée. Alors, pour mon honneur et pour le salut de mon âme, fais-moi enterrer au Palais Spirituel qui se dresse en plein cœur de cette cité de Sarras. Enfin, je puis te dire également que ni toi, ni Galaad ne reverrez la cour du roi Arthur. C'est Bohort qui s'en ira rendre compte au roi et à ses gens de tout ce qu'il aura vu. »

En entendant sa sœur parler ainsi, Perceval se mit à pleurer. Elle dit encore : « Mon frère, pourquoi pleurer pour si peu ? Nous sommes ici pour accomplir les desseins de Dieu, fussent-ils nous paraître obscurs et impénétrables. Partez demain tous trois, et que chacun d'entre vous suive sa propre voie jusqu'à ce que le Haut Maître vous rassemble chez le Roi Pêcheur. Ainsi parle Dieu par ma bouche, mon frère, et je vous prie, toi et tes compagnons, de suivre mes instructions jusqu'au bout. Ainsi seulement pourrez-vous mettre un terme aux aventures du saint Graal. » Tout en versant des larmes, les trois compagnons le lui promirent solennellement. Elle demanda alors à recevoir le corps du Christ, et l'on manda un sage ermite qui habitait près de là, à l'orée d'un bois. Il arriva bientôt, et Lawri communia avec une grande dévotion, recommandant son frère à la grâce de Dieu. Puis elle rendit le dernier soupir entre les bras de Perceval. Mais celui-ci en fut si triste et si désespéré qu'il pensa ne jamais s'en remettre. Et ses compagnons n'étaient pas moins affligés que lui.

Ce même jour, guérit la dame. Car dès qu'on l'eut lavée du sang de Lawri, elle se vit nettoyée de sa lèpre, et sa chair, jusqu'alors toute noire et horrible à voir, avait recouvré son éclatante beauté d'autrefois. Et si les habitants de la forteresse en furent tout joyeux, les trois compagnons le furent autant, car ils comprenaient que le sacrifice de la jeune vierge n'avait pas été inutile et que le miracle s'était produit^[52]. Ils firent embaumer le corps de Lawri et, conformément aux volontés qu'elle avait exprimées, ils allèrent le

déposer dans la nef, sur un lit recouvert d'un riche drap de soie. Cela fait, ils poussèrent la nef à la mer et, aussitôt, le vent gonfla les voiles et l'emmena au large avec tant de force qu'elle disparut bientôt à l'horizon.

Quand ils ne la virent plus, les trois compagnons se sentirent un long moment éperdus de tristesse, et Bohort finit par dire à Perceval qu'il regrettait que l'on n'eût pas joint un écrit au corps, pour que chacun sût qui était Lawri, et les circonstances de sa mort. Perceval le rassura : « J'ai déposé à son chevet une lettre qui explique ses origines, sa vie, sa mort et les aventures vers lesquelles elle nous a guidés. Si on la découvre quelque part en terre étrangère, on saura ainsi qui elle est. » Galaad l'en félicita et se réjouit en pensant que les gens qui la trouveraient un jour pourraient lui rendre les grands honneurs que méritait son dévouement.

Les habitants de la forteresse avaient escorté les trois compagnons jusqu'au port, et la plupart d'entre eux pleuraient d'émotion en pensant que cette jeune fille avait accepté la mort pour rendre la vie à leur dame. Cependant, ils eurent beau presser les chevaliers d'accepter l'hospitalité de la forteresse et d'y demeurer aussi longtemps qu'ils le désireraient, ceux-ci refusèrent même d'y rentrer, demandant seulement qu'on voulût leur donner des chevaux. Pleins de gratitude, les habitants se hâtèrent d'aller chercher les trois meilleurs destriers qu'ils purent trouver et les leur ramenèrent, tout sellés et sanglés.

Lorsqu'ils furent prêts à partir, Galaad, Bohort et Perceval virent le temps s'obscurcir et les nuages devenir très noirs. Ils se retirèrent vers une chapelle qui se trouvait un peu plus loin, au bord du chemin qu'ils avaient l'intention de suivre et, mettant leurs chevaux sous l'appentis, allèrent s'abriter à l'intérieur. Or, le temps empira, le tonnerre se mit à gronder, des éclairs zébraient les nues, et la foudre tomba sur la forteresse. La tempête dura toute la journée, si terrible qu'elle abattit au moins la moitié des remparts et des maisons de la forteresse, tant et si bien qu'au sortir de la chapelle les trois compagnons furent épouvantés de voir l'excès de dégâts qu'elle avait causés en l'espace de quelques heures.

Le ciel s'étant quelque peu éclairci, ils contemplaient, le cœur navré, ce spectacle de désolation quand apparut, venant de la forêt, un cavalier qui paraissait fort mal en point et qui s'écriait d'une voix plaintive : « Au nom de Dieu, secourez-moi ! Je suis en grand danger ! » Ils virent alors qu'il était poursuivi par un chevalier lourdement armé, monté sur un cheval noir, et par un nain qui criait : « Tu es mort ! Tu ne nous échapperas pas ! » Et le fuyard levait les bras au ciel en répétant sans cesse : « Seigneur Dieu, prends pitié de moi ! Ne me laisse pas périr dans le grand trouble où je me trouve ! »

Les trois compagnons prirent pitié de ce malheureux qui en appelait à Notre Seigneur, et Galaad annonça qu'il le secourrait. « Non, dit Bohort, c'est moi qui le ferai. Ton bras n'est pas nécessaire pour vaincre un seul chevalier. » Galaad s'inclina : « Fais donc comme tu l'entends. » Bohort se mit en selle et dit aux deux autres : « Amis, si je ne reviens pas, ne renoncez pas pour autant à la quête mais, dès le matin, remettez-vous en chemin, chacun pour soi, et allez jusqu'à ce que Dieu veuille nous rassembler tous trois dans la demeure du Roi Pêcheur. » Ils lui dirent d'aller en toute confiance sous la garde de Dieu et lui promirent que, dès le matin, ils se sépareraient pour poursuivre leur quête. Alors, Bohort se lança à la poursuite du malheureux qu'il voulait aider.

Galaad et Perceval restèrent toute la nuit à l'intérieur de la chapelle mais, au lieu de dormir, ils prièrent Dieu de protéger Bohort en quelque lieu qu'allât celui-ci. Pendant ce temps, le vent s'était à nouveau levé, et la pluie se mit à tomber avec violence, tandis que le tonnerre grondait. La tempête ne cessa qu'au matin. Quand le jour se leva, beau et clair, Bohort et Galaad sortirent de la chapelle, montèrent à cheval et s'approchèrent de la forteresse pour savoir ce qu'il était advenu de ses habitants. Or, en parvenant à la grande porte, ils s'aperçurent que tout avait brûlé et que les remparts n'étaient plus que ruines.

Leur surprise fut plus grande encore au-delà : ils ne virent en effet ni homme ni femme qui ne fussent morts. Ils errèrent partout, déplorant ce grand dommage et la perte de tous ces gens. À la grande tour dont les murs étaient renversés, les chevaliers gisaient dans les décombres, çà et là, foudroyés. À ce spectacle, les deux compagnons se dirent que ce sort tragique devait être une vengeance divine et que pareil désastre ne serait assurément pas arrivé si les habitants du lieu ne s'étaient pas rendus coupables de graves fautes. Or, tandis qu'ils échangeaient ces tristes impressions, une voix se fit entendre, qui disait : « Voici vengé le sang des vierges que l'on répandait ici pour la guérison terrestre d'une femme aussi déloyale que débauchée qui croyait retrouver beauté et santé en sacrifiant l'innocence et la pureté. »[53]

Après avoir erré longtemps dans la forteresse en contemplant cet affreux massacre, ils découvrirent auprès d'une chapelle un cimetière planté d'arbrisseaux feuillus et où se trouvaient près de soixante belles tombes. Or, on ne voyait là aucune trace de la tempête. Ils s'approchèrent et comprirent alors que là gisaient les jeunes vierges qui étaient mortes pour avoir donné leur sang. Sur les tombes, ils purent lire le nom de toutes celles qui avaient été sacrifiées, et ils constatèrent que, parmi elles, se trouvaient douze filles issues de lignée royale. Alors, ils comprirent que la détestable coutume avait été

maintenue trop longtemps dans la forteresse, et que le pays l'avait, pour son malheur, lui-même tolérée trop longtemps, puisque tant de nobles familles avaient été ainsi offensées ou détruites à cause d'une femme indigne.

Ils restèrent là, méditant tristement, jusqu'au milieu de la matinée. Puis ils quittèrent la forteresse et s'en furent vers la forêt. Avant d'y pénétrer, Perceval dit à Galaad : « C'est à présent que nous devons nous séparer et suivre chacun notre route, comme nous l'a recommandé ma sœur. Puisse Dieu nous octroyer de nous retrouver bientôt, car jamais je n'ai trouvé d'aussi douce compagnie que la tienne, Galaad, crois-le bien, et notre séparation me pèse lourdement. Mais il le faut, puisque tel est notre destin, ainsi qu'en a décidé Dieu lui-même. » Il retira son heaume, Galaad de même, et ils échangèrent un baiser pour sceller la grande affection qu'ils se portaient mutuellement. Après quoi, remontant en selle, ils se quittèrent à l'entrée de la forêt, et chacun suivit son chemin^[54].

10

Lancelot

Atteint d'une extrême lassitude et découragé, Lancelot se trouvait toujours sur le promontoire rocheux, du haut duquel il se voyait arrêté par trois obstacles peu faits pour le réconforter : la forêt, d'un côté, déployait son immensité sans chemins ; d'un autre, deux falaises abruptes barraient l'horizon ; du dernier enfin bouillonnaient les eaux profondes de la rivière. Comment se tirer, sans cheval et sans nourriture, d'un endroit pareil, si désolé et si désert qu'il semblait impossible que quiconque s'y aventurât ? Il résolut d'attendre là, sans bouger, qu'un signe lui survint et, sitôt que la nuit se fut mêlée au jour, il se dépouilla de ses armes, se coucha près d'elles et, sur une courte prière, s'endormit.

Ce fut la sensation d'une présence à peu de distance qui le réveilla en sursaut. Il faisait grand jour, et un cavalier escaladait prudemment la pente escarpée menant à son refuge. Secouant sa torpeur, Lancelot se leva et, regardant mieux, vit qu'il s'agissait d'une femme dont la chevelure très noire flottait au vent pardessus les pans d'un magnifique manteau d'écarlate. Et, bientôt, elle s'immobilisa devant lui et l'interpella en ces termes : « Eh bien, Lancelot, te voici en piteux état ! Aurais-tu perdu ta vaillance et ta prouesse depuis que tu as pris de si bonnes résolutions ? » Il ne put s'empêcher de tressaillir en reconnaissant Morgane qui, tout en parlant, le dévisageait de ses yeux brillants, avec l'ironie étrange qu'elle manifestait en certaines circonstances. Il la salua néanmoins et lui demanda ce qui l'amenait dans ces parages.

« Toi-même, Lancelot, répondit-elle. N'attendais-tu pas un signe du destin ? Eh bien, me voici : je suis venue t'aider, car je te crois en

grande difficulté. » Lancelot répliqua d'un ton de colère : « Cela ne te regarde pas, Morgane ; mes affaires ne sont pas les tiennes. Je me suis engagé dans la quête, et j'entends bien la mener jusqu'au bout. » Morgane éclata de rire. « Parlons-en, de cette quête ! dit-elle. Mais, mon pauvre Lancelot, tu le sais au fond de toi-même : la quête sera menée à son terme par d'autres que toi. Il ne suffit pas d'avoir renoncé à la reine pour accéder aux mystères du Graal. – Comment peux-tu savoir que j'ai renoncé à la reine ? – Oh ! rassure-toi, personne n'a trahi le secret de ta confession, Lancelot. J'ai seulement le pouvoir de discerner ce que les humains prétendent celer dans les recoins les plus intimes de leur être. Le but de ta vie était Guenièvre, le nieras-tu ? Or, maintenant, te voici entièrement voué à la coupe d'émeraude et à la Lance qui saigne. De là, je déduis simplement que tu as changé le but de ta vie. Il te fallait choisir entre Guenièvre et le Graal, n'est-il pas vrai ? »

Lancelot resta un moment songeur avant de grogner : « Où veux-tu en venir, Morgane ? – À ceci, répondit-elle. Puisque tu as renoncé à la reine, tu es libre, Lancelot, libre d'aimer qui tu veux. Et tu sais pertinemment que je suis la femme qui t'aime le plus au monde. Aime-moi, Lancelot, et je te ferai découvrir de bien plus grandes merveilles que celles du Graal. – Je n'ai pas seulement renoncé à Guenièvre, répondit Lancelot, j'ai renoncé à toutes les autres femmes. » Morgane sourit d'un sourire étrange, et ses yeux se fixèrent intensément sur le visage de Lancelot : « Tu ne comprendras jamais rien, Lancelot. Tu passes au milieu des plus grandes richesses du monde, et tu ne les vois même pas. – J'ai aussi renoncé aux richesses du monde. – Et voilà pourquoi tu te trouves si démun ! s'écria Morgane en riant franchement. Ah ! mais je vois que tu es fidèle à tes promesses, dussent-elles te fourvoyer dans les pires situations ! – Trêve de bavardages, rétorqua Lancelot, laisse-moi poursuivre ma quête comme je l'entends. »

Morgane alors descendit de son cheval, un superbe et puissant destrier noir. « Écoute, Lancelot, dit-elle, je pourrais te proposer de te prendre en croupe afin de te ramener vers des contrées plus accueillantes que celle-ci, mais tu refuserais, avec ton orgueil insensé. La seule idée de devoir à une femme ton salut te serait odieuse ! Et si je te confiais mon cheval et te demandais de m'emmener, tu refuserais de même ! – J'accepterais si je te voyais en danger. J'accepterais pour toi comme pour toute femme qui réclamerait mon aide, conformément à mon devoir de chevalier. Mais tu ne cours aucun danger, Morgane. Tu es bien trop habile pour avoir le moindre besoin d'autrui ! Aussi, je t'en prie, laisse-moi. – Quel entêtement ! Combien de fois t'ai-je proposé de t'associer à moi ! Ensemble, nous dominerions le monde, et tu le sais bien, Lancelot. – Je n'ai que faire de ton monde ! » s'emporta

Lancelot. Et, sur ce, Morgane regarda la rivière et murmura : « Mon monde n'est pas celui-ci. Quelque part dans la mer, bien au-delà de l'embouchure de cette rivière, se trouve une île merveilleuse où les pommiers donnent des fruits toute l'année. Nul n'y est affligé de tristesse, de maladie ni de langueur. Les oiseaux y chantent dans les arbres à toute heure, jour et nuit. La vieillesse et la mort y sont inconnues, et des femmes y accueillent les chevaliers pour leur procurer nourriture et boisson, repos et douceur. Voilà les grandes merveilles que je suis en mesure de te révéler, moi, car nul ne peut voir cette île, si je ne l'y mène en personne. Sache-le, Lancelot, hormis moi, personne ne peut t'y conduire. Renonce à ta quête : Dieu a dès longtemps décidé que tu ne la mènerais pas à son terme. Suis-moi, et nous régnerons sur cette île.

— Je connais trop tes ruses ! lui lança-t-il. Et, si je ne respectais pas en toi la sœur de mon roi, je prononcerais des paroles encore plus blessantes à ton égard. Pour la dernière fois, passe ton chemin et laisse-moi accomplir ma quête. – Tu as tort de t'obstiner ainsi, dit Morgane, et je vais te prouver que mes intentions sont pures. Puisque tu ne veux pas que je t'emmène en croupe, je vais te donner mon cheval. Il est fort et robuste, tu peux m'en croire. Moi, je n'en ai que faire pour partir d'ici, mais toi, il te sera des plus utiles. Va, Lancelot, prends-le et continue ta quête, puisque tel est ton seul et unique désir. »

Sans ajouter un mot ni se retourner, Morgane descendit de rocher en rocher jusqu'au bord de l'eau. Lancelot vit alors une nef aux voiles rouges avancer rapidement sur la rivière et accoster à l'endroit même où se tenait Morgane. À bord se trouvaient des femmes, vêtues de robes somptueuses de toutes couleurs, qui l'aidèrent à embarquer. Et, aussitôt, le vent gonfla les voiles avec tant de force que la nef, quittant le rivage, s'élança sur les eaux, tel un saumon qui, après le frai, se hâte de regagner son estuaire coutumier. En quelques instants, elle avait disparu. Lancelot se retrouva seul, près du cheval qui piaffait d'impatience. Alors il revêtit ses armes, sauta en selle et se mit à longer le rivage dans l'espoir de découvrir un chemin qui lui permît de traverser la forêt.

Après avoir erré longtemps, il parvint à un endroit où la rive était moins escarpée. Là, s'ouvrait un sentier qui s'enfonçait dans le bois, et Lancelot s'y engagea sans hésiter, dans l'espoir de trouver bientôt quelque ermitage où demander un peu de pain, car il commençait à avoir grand faim. Mais tout paraissait désert, et il chevaucha vainement presque tout le jour. Toutefois, vers le soir, il rencontra un chevalier qui se lamentait, courbé de douleur sur l'arçon. S'arrêtant à ses côtés, il lui demanda la cause de tant d'affliction.

« Seigneur, répondit le chevalier, fais demi-tour, pour l'amour de

Dieu, car si tu continues sur ce chemin, tu devras passer par un endroit redoutable et dangereux, celui-là même où j'ai été blessé. – De quel endroit parles-tu ? – Du passage, seigneur, qui se trouve au pied d'une forteresse que l'on nomme le Château des Barbes, parce que tout chevalier qui s'aventure dans ces parages doit ou bien abandonner sa barbe, ou bien se battre pour la conserver. J'ai refusé de donner la mienne, et je vais en mourir, je crains^[55]. – Par ma foi ! s'écria Lancelot, on ne peut te reprocher d'avoir été lâche, car tu as préféré risquer ta vie plutôt que de la livrer ! Et pourtant, voici que tu m'incites à me montrer moi-même couard en faisant demi-tour ? Hé ! j'aimerais mieux être blessé en me conduisant honorablement que conserver un seul des poils de ma barbe par lâcheté !

— Alors, seigneur, reprit le chevalier, que Dieu te protège, car cette forteresse, avec son passage, est autrement périlleuse que tu n'imagines ! Puisse Dieu y conduire un chevalier capable d'abolir cette coutume, aussi infamante que cruelle pour les étrangers qui se risquent de ce côté-ci. – Je serai celui-là ! » affirma Lancelot avec force.

Il quitta donc le chevalier et se dirigea vers la forteresse dont celui-ci lui avait parlé. Après avoir franchi un grand pont qui enjambait une rivière aux eaux abondantes, il aperçut, devant la porte, deux chevaliers solidement armés. Des valets leur tenaient des chevaux tout prêts, et leurs lances et leurs boucliers étaient appuyés contre la muraille d'enceinte. Lancelot remarqua aussi que le portail d'entrée était entièrement tapissé non seulement de barbes mais aussi de très nombreuses têtes d'hommes. Résolument, il s'avança néanmoins, mais au moment où il allait passer la porte, les deux chevaliers s'interposèrent.

« Seigneur, dirent-ils, arrête-toi, car il faut payer le passage. – Et depuis quand les chevaliers doivent-ils acquitter un droit de passage ? » protesta Lancelot d'un ton furibond. – Y sont tenus, dit l'un des hommes, tous les chevaliers qui portent une barbe. Les autres, les imberbes, en sont dispensés et peuvent aller librement. Mais toi, seigneur, ta barbe est particulièrement longue. Tu feras bien de nous la laisser de bon gré, car nous en avons grand besoin ! – Pour quoi faire ? demanda Lancelot. – Je vais te le dire : il y a, dans cette forêt, des ermites pour qui l'on en fait des chemises de crin. – Eh bien, rétorqua Lancelot, aussi vrai que, d'ordinaire, je ne porte pas de barbe, je vous le jure, celle que je porte actuellement ne leur servira pas de chemise ! – N'insiste pas, seigneur. La coutume doit être respectée. Tu feras comme les autres, ou bien tu le paieras très cher ! »

Fort irrité par ces paroles, Lancelot s'élança sus au chevalier et le frappa en pleine poitrine si violemment que sa lance le transperça et le précipita à terre, ainsi que sa monture. Voyant son compagnon

mortellement blessé, l'autre chevalier se précipita sur Lancelot de toutes ses forces ; sa lance se brisa contre le bouclier de Lancelot qui, contre-attaquant, l'envoya rouler à terre, si lourdement, par-dessus la croupe de son cheval, qu'il s'y brisa l'os de la cuisse.

La forteresse appartenait à une dame de haut lignage qui possédait aussi tout le pays avoisinant. Or, lorsqu'on vint lui annoncer qu'un chevalier inconnu, mais d'une grande habileté, lui avait tué l'un des gardiens de la porte et blessé l'autre gravement, elle fut d'autant plus étonnée qu'elle avait choisi ces deux hommes parmi les plus forts et les plus redoutables. Voulant savoir qui pouvait être l'inconnu, elle se rendit aussitôt à la porte de la forteresse, en compagnie de deux suivantes, et y arriva au moment où Lancelot, ivre de fureur, allait achever le chevalier blessé qui gisait à terre. « Seigneur ! s'écria-t-elle, ne le tue pas ! Fais-lui grâce et descends de ton cheval pour venir parler avec moi. N'aie aucune crainte, car je t'avoue pour vainqueur de ce combat. – Dame, intervint l'une des suivantes, je le reconnais : c'est Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc, le plus courtois des chevaliers du roi Arthur ! »

Cependant, Lancelot, qui avait mis pied à terre, s'avancait. « Que veux-tu de moi, dame ? demanda-t-il. – Je veux que tu viennes en mon manoir, répondit-elle, afin de réparer l'outrage que tu m'as infligé. – Dame, protesta-t-il, je ne t'ai outragée en rien et je n'ai nulle intention mauvaise envers toi. J'ai seulement défendu mon honneur contre ces chevaliers qui, vilement, prétendaient s'emparer de vive force de ma barbe, ainsi qu'ils faisaient à tous les chevaliers de passage. – Telle est la coutume, reprit la dame. Mais oublions tout cela, puisque tu es vainqueur. Je te pardonne l'offense que tu m'as faite, à condition toutefois que tu acceptes cette nuit mon hospitalité. – Certes, dit Lancelot, j'aurais mauvaise grâce à refuser ton invitation. J'accède donc volontiers à ton désir. »

Il pénétra alors dans la forteresse et fit mener son cheval après lui. La dame ordonna de porter le chevalier mort dans sa chapelle, de l'ensevelir, et de mander un médecin pour soigner celui qui était blessé. Après quoi, elle conduisit Lancelot jusqu'à son logis, le fit désarmer par ses suivantes et apporter à son intention un manteau magnifique. Alors seulement, elle révéla à Lancelot qu'elle savait qui il était et qu'elle tenait à grand honneur de recevoir en sa demeure l'un des plus valeureux compagnons de la Table Ronde.

Quand fut venue l'heure du repas, ils se mirent à table, et les premiers plats furent apportés par des chevaliers qui avaient des fers aux pieds et à qui l'on avait coupé une main. Le second service fut assuré par des chevaliers également dans les fers mais qui, ayant les yeux crevés, n'avançaient que guidés par des écuyers. Le troisième service fut assuré par des chevaliers toujours dans les fers mais qui

n'avaient plus qu'une main. Au quatrième tour, ce furent des chevaliers qui n'avaient plus qu'un pied. Pour le cinquième enfin, parurent de superbes chevaliers, fort élégants, qui, chacun portant une épée nue en main, présentèrent leur tête à la dame. La vue de tous ces chevaliers servant d'une manière si étrange déplut fort à Lancelot, mais il se garda de toute réflexion.

Le repas terminé, on se leva de table, et la dame emmena Lancelot dans la chambre qu'elle avait fait préparer pour lui. « Lancelot, dit-elle, tu as pu voir quelles sont la justice et la loi en cette forteresse. Tous ces chevaliers ont été vaincus parce qu'ils refusaient de donner leur barbe de bon gré alors qu'ils passaient à ma porte. – Dame, se contenta de dire Lancelot, ils ont subi un bien triste sort. – Tu l'aurais subi toi-même, fils du roi Ban, dit-elle, si tu n'avais été un bon chevalier. Mais puisqu'il en est ainsi, sache que depuis bien longtemps je désirais te voir. Si tu le veux, je ferai de toi le seigneur de ma forteresse et de ma personne. – Certes, répondit Lancelot, voilà une proposition qui m'honore grandement.

— Tu resteras donc avec moi dans ce manoir, car je t'aime plus qu'aucun autre chevalier au monde », conclut-elle. Lancelot se trouva fort embarrassé, car il ne voulait en rien déplaire à la dame, et il ne savait comment s'en défaire sans l'offusquer. « Je te remercie, dame, répondit-il enfin, mais je dois t'avouer que la chose m'est impossible : ayant fait le serment de poursuivre une quête, je ne saurais m'y dérober. Il me faudra partir demain matin. – Et où veux-tu donc aller ? – Chez le Roi Pêcheur, en son manoir de Corbénic, dame, et tant que j'aurai un souffle de vie, rien au monde ne pourra m'empêcher d'accomplir cette quête. – Je connais bien le Roi Pêcheur, dit la dame. Il se nomme Pellès, mais il a été blessé autrefois et a été saisi de langueur par la faute des chevaliers qui sont allés en sa forteresse et n'ont pas posé la question susceptible de le guérir. Tu as donc décidé d'aller à Corbénic ? – Oui. – Très bien, dit la dame. Dans ce cas, je serais coupable si je t'empêchais de tenir ton serment. Mais tu vas me promettre de repasser par ici à ton retour, si le Graal se montre à toi et si tu as le bonheur de poser la question qui convient au Roi Pêcheur. » Lancelot fut bien soulagé par cette proposition. « Certes, répondit-il, je te le promets volontiers, si toutefois telle est la volonté de Dieu. »

C'est alors que la suivante qui avait reconnu Lancelot intervint dans la conversation. « Dame, dit-elle, faudrait-il encore que le Graal apparût à Lancelot, mais je doute fort que cela advienne. Pour accéder au saint Graal, il faut être délivré de toute souillure, et je sais que ce chevalier ne l'est pas. Le saint Graal ne saurait se montrer à un chevalier aussi épris que lui. – Il est donc amoureux ? demanda la dame. – Certes, répondit la suivante, il aime la reine Guenièvre, l'épouse du roi Arthur, son seigneur, et aussi longtemps que cet amour

sera dans son cœur, il ne pourra contempler le saint Graal. »

En entendant ces paroles, Lancelot fut saisi d'une violente colère, mais il s'efforça de n'en rien laisser paraître. « Ainsi donc, Lancelot, reprit la dame, fort dépitée, tu en aimes une autre que moi ? – Dame, répondit-il, cette jeune fille raconte ce que bon lui semble, moi je n'y prête pas la moindre attention. » La dame n'insista pas, mais le doute s'était emparé de son cœur. Quant à Lancelot, il dormit fort mal, cette nuit-là, tant l'avait courroucé la demoiselle en dévoilant le secret de ses amours avec la reine. Et, le lendemain, il se hâta de quitter le manoir après avoir pris congé de la dame.

À peu de distance, il aperçut un cimetière qui entourait une chapelle et où un nain s'affairait à creuser une fosse. Il s'arrêta et lui demanda : « Pour qui creuses-tu cette fosse ? » Le nain lui répondit : « Pour le meilleur et le plus brave chevalier que j'aie jamais connu. Hélas, il a été tué hier, et c'est un bien grand malheur, tant pour moi, qui le servais fidèlement, que pour son amie, qui le pleure. Elle est dans la chapelle en train de le veiller, avant que nous ne le déposions dans sa tombe. » Lancelot mit pied à terre et pénétra dans la chapelle afin de s'enquérir si la femme n'avait pas besoin de son aide. Il la vit là, qui pleurait et se lamentait sur le corps d'un homme étendu au pied de l'autel. Il s'approcha, prêt à la réconforter, mais dès qu'il fut arrivé près du cadavre, la plaie que celui-ci portait à la poitrine se mit à saigner d'abondance^[56]. La jeune femme poussa un grand cri, se redressa et regarda Lancelot. « C'est donc toi qui as tué mon ami ! hurla-t-elle entre deux sanglots. Maudit sois-tu, toi qui oses venir narguer ta victime ! » Lancelot se hâta de sortir de la chapelle, sauta en selle et s'éloigna, l'esprit agité de sombres pensées.

En continuant sa chevauchée, il atteignit la limite de la forêt et parvint dans une région complètement désertique, très vaste, où ne vivait ni bête, ni même oiseau, car la terre était si sèche et si pauvre qu'on n'aurait rien trouvé pour s'y nourrir. Devant lui, dans le lointain, se profilaient toutefois les murailles d'une forteresse. Il s'en approcha et celle-ci lui parut immense, au point d'enserrer toute la région. Mais il remarqua que les murs d'enceinte étaient en partie effondrés. Il les franchit mais, à l'intérieur, ne vit que maisons effondrées et toutes noircies d'incendie. Tout n'étant que ruine et désolation, sauf un cimetière peuplé, lui, d'arbres verdoyants. Lancelot se hâta de quitter ces lieux que devait avoir, pensait-il, anéantis la colère de Dieu^[57].

De toute la journée, il ne rencontra ni homme, ni femme, ni animal, et il se demandait avec angoisse s'il pourrait jamais sortir de ce désert. Et il commençait à éprouver une fatigue extrême quand, le soir, il arriva sur le rivage de la mer, un rivage du reste non moins sinistre, car on n'y voyait qu'énormes rochers dénudés et arides contre

lesquels venaient déferler les vagues. Après avoir un moment longé la côte, il découvrit une crique de sable fin et décida d'y passer la nuit. Comme elle était parsemée de rares touffes d'herbe maigre, il envoya son cheval brouter vaille que vaille puis s'allongea sur le sable et, la tête appuyée sur son bouclier, adressa à Dieu une ardente prière. Il y déplorait son destin, les yeux pleins de larmes, perplexe au point de se demander s'il devait renoncer à la quête et retourner à la cour d'Arthur. Il lui revenait en mémoire tout ce qu'il avait accompli en sa vie, et il concluait qu'il n'avait rien fait d'autre que semer la mort et la dévastation partout où l'avaient porté ses pas. Enfin, brisé de fatigue et de chagrin, il s'endormit après s'être une dernière fois remis entre les mains de Dieu.

Or, pendant son sommeil, il entendit une voix qui disait : « Lancelot ! Lancelot ! lève-toi, prends tes armes et monte sur la première nef que tu verras sur la mer. » À ces mots, il tressaillit, ouvrit les yeux et vit autour de lui une si grande clarté qu'il se crut déjà au matin. Mais cette lumière ne tarda pas à disparaître, et il se retrouva dans l'obscurité. Cependant, comme ce qu'il venait d'entendre et de voir le tourmentait, il revêtit ses armes et traça sur son front le signe de la croix. Puis, comme il regardait vers la mer, il distingua une nef qui venait d'aborder. Sans hésiter, il se dirigea vers elle et, non sans s'être signé une nouvelle fois, bondit sur le pont. Or, à peine à bord, il crut respirer tous les meilleurs parfums du monde. En lui-même, il remercia Dieu de lui avoir permis de quitter le pays désolé qu'il venait de traverser et, se couchant, dormit toute la nuit d'un sommeil si paisible qu'il lui semblait n'être plus le même homme. Et quoiqu'il n'eût rien bu ni mangé depuis fort longtemps, ni la faim ni la soif ne le tourmentaient.

Au matin, quand il s'éveilla, il faisait grand jour et un soleil radieux. Voyant qu'un pavillon se dressait au milieu de la nef, il y entra et y découvrit un spectacle qui l'abasourdit : il y avait là, en effet, un lit magnifique sur lequel gisait une jeune fille morte dont le visage était découvert. Après s'être signé, il s'approcha, curieux d'apprendre qui était l'inconnue et de quel lignage. Il finit par découvrir sous la tête de la défunte une lettre qu'il déplia. Et il lut ceci : « Cette jeune fille fut la sœur de Perceval le Gallois. Elle demeura vierge d'intention et de fait sa vie durant. C'est elle qui changea le baudrier de l'Épée aux Étranges Renges que porte aujourd'hui Galaad, fils de Lancelot du Lac. » La lettre racontait ensuite comment et pourquoi était morte la jeune fille, et comment Perceval, Bohort et Galaad, après l'avoir fait embaumer, l'avaient placée dans cette nef par ordre d'une voix divine. Lancelot en fut si stupéfait qu'il resta longtemps immobile dans le pavillon. Mais au trouble qui bouleversait son cœur, finit par succéder la joie, une joie

qui l'envahit et dissipa toute la tristesse et tout le désespoir qui s'étaient accumulés en lui ces derniers jours. Tout heureux de savoir réunis Bohort, Galaad et Perceval, il éprouvait aussi une immense fierté que son fils possédât une épée merveilleuse. Et il souhaita ardemment de le rencontrer avant la fin de la quête, afin de lui parler et de lui témoigner son affection.

Il en était là de ses méditations quand il s'aperçut que la nef venait d'aborder une petite île sur le rivage de laquelle se dressait une chapelle. Un vieillard tout chenu se tenait sur le seuil. Lancelot le salua du plus loin qu'il put, et le vieillard lui rendit son salut d'une voix plus vigoureuse que Lancelot ne s'y attendait. Alors, le vieillard se leva, s'approcha du bateau et, s'asseyant sur une motte de terre, demanda à Lancelot quelle aventure l'avait amené en ce lieu. Lancelot qui raconta ce qui lui était arrivé et comment le destin l'avait fait aborder en cette île qu'il ne croyait pas connaître.

Quand le vieillard apprit qu'il se trouvait en présence de Lancelot du Lac, il témoigna sa surprise de le voir à bord de ce navire et l'interrogea sur la jeune fille morte qui gisait sous le pavillon. « Seigneur, lui dit Lancelot, viens voir toi-même, je t'en prie. » Il aida le vieillard à monter, le mena au chevet du lit magnifique et lui fit lire la lettre d'un bout à l'autre. Mais lorsqu'il découvrit que celle-ci parlait de l'Épée aux Étranges Renges, le solitaire s'écria : « Ah ! Lancelot ! je ne croyais pas vivre assez longtemps pour apprendre qu'enfin cette épée se trouve en possession de celui auquel elle était destinée. Mais tu es le plus malchanceux des hommes de ce siècle, pour n'avoir pas été du nombre de ceux qui ont vécu ces aventures merveilleuses. De toute évidence, ce sont ces trois hommes qu'a choisis Dieu pour achever la quête : ils sont les vrais chevaliers de Dieu, plus vrais que tu ne le fus jamais. Cependant, quelles que soient tes fautes passées, Lancelot, je crois que désormais, si tu voulais bien t'amender et mener une vie exempte de toute noirceur, tu pourrais obtenir la grâce du Seigneur. Mais laissons cela. Raconte-moi plutôt comment tu es entré dans cette nef. »

Lancelot lui fit le récit détaillé des aventures successives qui l'avaient mené jusqu'au rivage de la mer, et il lui parla de la voix qui l'avait appelé durant son sommeil. Le vieillard se mit à pleurer d'attendrissement. « Ah ! Lancelot ! sache que Notre Seigneur t'a témoigné son infinie bonté en te délivrant du pays maudit où tu t'étais égaré et en te donnant pour compagne de voyage cette jeune fille si pure et si sainte. Elle te protégera durant la navigation que tu as entreprise, et elle te mènera où Dieu veut. Et si tu sais tenir les promesses que tu as faites, si tu ne retombes pas dans tes erreurs et tes fautes, tu parviendras au lieu où tu désires tant aller. » Lancelot lui promit de bon cœur que désormais il ne se rendrait coupable d'aucun

acte contraire aux volontés du Seigneur. « Va, maintenant, ajouta le vieillard. Ne tarde plus. Reprends ta route sur la mer. – Et toi ? demanda Lancelot. M'accompagneras-tu ? – Non, répondit l'ermite, il convient que je reste ici. » Et, sur ces paroles, il redescendit à terre.

À ce moment, le vent qui se mit à souffler gonfla les voiles de la nef et l'éloigna sur-le-champ de l'île. Lancelot vit le vieillard se diriger vers la chapelle mais, avant d'y pénétrer, se retourner et il l'entendit dire : « Lancelot, Lancelot, ne m'oublie pas, car je suis un pécheur, moi aussi. Sous peu, tu verras Galaad. Alors, je te prie, parle-lui de moi et dis-lui de demander à Dieu qu'en sa douce pitié il ait compassion de moi. » Telles furent les dernières paroles du solitaire. Toujours poussée par un vent fort, la nef fendait les flots rapidement, mais sans qu'aucune vague vînt troubler sa course. Et Lancelot se mit à genoux et, tout heureux de savoir qu'il verrait bientôt Galaad, conjura ardemment Dieu de le conduire et de lui permettre, en quelque lieu que ce fût, d'approcher les grands mystères du saint Graal.

Il navigua ainsi plusieurs jours et plusieurs nuits durant, n'éprouvant ni faim ni soif tout comme s'il eût été nourri et abreuvé par la seule présence de la jeune morte. Il ne ressentait nul chagrin, nulle tristesse et de la sorte recouvra peu à peu sa confiance en Dieu ainsi qu'en lui-même. Et, une nuit, la nef aborda un rivage au-dessus duquel se discernait la masse d'une sombre forêt. Tendant l'oreille, Lancelot devina qu'un cavalier survenait au galop à travers les bois. Il le vit mettre pied à terre en face de la nef, desseller son cheval et, le laissant vaguer librement, se diriger vers le bord de l'eau. Il le vit encore se signer et sauter à bord, armé comme il l'était, sa lance au poing et son bouclier à son col.

Lancelot n'esquissa aucun geste pour s'armer lui-même, car il pensa immédiatement que la prédiction du vieillard de l'île était en train de s'accomplir et que c'était Galaad lui-même qui venait ainsi de le rejoindre. Une fois sur la nef, le nouveau venu dit : « Seigneur, je te souhaite bonne fortune. Mais, si tu le veux et si tu le peux, dis-moi qui tu es, car j'ai hâte de le savoir. » Lancelot se nomma. « Ah ! seigneur ! reprit le chevalier, béni sois-tu, vraiment, car je désirais ardemment te voir et t'avoir par-dessus tout autre pour compagnon. Ce n'est du reste que justice, puisque tu es mon origine. » À ces mots, il retira son heaume, tandis que Lancelot demandait : « Est-ce toi, Galaad ? – Oui, mon père, c'est moi, en vérité. » Ils s'embrassèrent, se firent le plus bel accueil du monde et manifestèrent leur joie d'être enfin réunis.

Puis, chacun conta à l'autre ses aventures depuis leur départ de la cour, et ils devisèrent ainsi jusqu'au lever du soleil. Alors, dans le jour beau et clair, ils se virent et se reconnurent, et merveilleuse fut leur joie. Cependant, Galaad, remarquant le pavillon, y entra et contempla un instant la morte avant de demander à Lancelot s'il savait la vérité

sur elle. « Oui, répondit-il, je la sais. La lettre qui se trouve à son chevet m'a tout révélé. Mais, pour l'amour de Dieu, mon fils, dis-moi ce qu'il en est de l'Épée aux Étranges Renges. – Oui, mon père, répondit Galaad, je vais te le dire. Regarde d'abord cette épée. » Il la retira du fourreau et la lui tendit. Lancelot la prit par la poignée et se mit à en baiser le pommeau, la lame, le fourreau lui-même, avant de la rendre à Galaad, en le priant de lui conter comment il l'avait trouvée. Galaad lui narra l'histoire de la nef fabriquée jadis sur les ordres de la femme du sage Salomon, l'histoire des trois morceaux de bois provenant de l'arbre planté par Ève, la première mère, et l'histoire des trois couleurs, blanche, verte et vermeille. Et Lancelot finit par avouer que, certes, jamais chevalier n'avait connu plus belle aventure.

Ils naviguèrent ainsi pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, ne sentant ni faim, ni soif et le cœur rempli de joie, côtoyant des îles étranges peuplées de bêtes merveilleuses, apercevant parfois dans les ténèbres des lumières qui brillaient au ciel, entendant aussi des musiques qui semblaient surgir de la mer. Et, un jour, sur l'heure de midi, ils virent que la nef venait d'aborder une grève, au bas d'une épaisse forêt que surplombait une grande croix dressée sur la falaise, face à la mer. Ils virent également un chevalier à l'armure blanche qui, monté très richement et menant à sa droite un cheval d'une éblouissante blancheur, sortait du bois et venait vers eux. Il salua les deux chevaliers puis dit : « Galaad, il est temps maintenant. Tu es resté assez longtemps en compagnie de ton père. Quitte cette nef, enfourche ce cheval et va où te mènera la fortune, afin d'achever les aventures du royaume de Bretagne. »

À ces mots, Galaad courut à son père, le baisa tendrement et, non sans verser d'abondantes larmes, lui dit : « Seigneur, je ne sais si je te reverrai jamais. Je te recommande à Dieu tout-puissant, notre Père à tous. Qu'il te garde à son service. » Très ému lui aussi, Lancelot serra son fils dans ses bras. « Galaad, dit-il, accomplis ton destin, car si tu es né, c'est pour mener à son terme la quête où nous nous sommes tous engagés, mais dont beaucoup ne reviendront pas ou seront écartés par la volonté de Dieu. » Puis ils se séparèrent. Galaad sauta sur le rivage, monta sur le cheval blanc et s'éloigna en compagnie du chevalier. Et quand il eut disparu dans la forêt, un grand vent se mit à souffler qui gonfla les voiles de la nef et l'éloigna du rivage.

Seul à bord, avec pour seule compagnie la jeune fille morte pour avoir, afin de sauver une lépreuse indigne, donné son sang, Lancelot erra sur la mer plusieurs jours et plusieurs nuits durant, ne sentant ni faim ni soif, mais le cœur étreint d'une grande tristesse, parce qu'il savait en lui-même qu'il ne reverrait jamais Galaad, son fils.

Un soir, vers minuit, il arriva sous les murailles d'une vaste

forteresse de belle apparence, percée d'une porte qui donnait sur l'eau et semblait ouverte. En y regardant toutefois de plus près, Lancelot vit que deux lions couchés de part et d'autre en gardaient l'entrée, de façon que quiconque voulait la franchir était obligé de passer entre eux. La lune brillait dans le ciel et Lancelot se demandait, aussi perplexe qu'étonné, ce qu'il convenait de faire quand il entendit une voix qui disait clairement : « Lancelot ! Lancelot ! sors de la nef et entre en cette forteresse. Tu y découvriras une grande part de ce que tu désires tant connaître. »

Il n'hésita pas et, courant à ses armes, les revêtit rapidement, puis sauta sur le rivage et s'approcha de la porte. Mais, en voyant les deux lions se dresser d'un air menaçant, il pensa qu'il ne passerait pas sans combattre. Il porta donc la main à l'épée, prêt à se défendre, mais il n'avait pas fini de dégainer que, descendant d'en haut, une main ardente le frappa rudement au bras, l'obligeant à lâcher son arme. Et retentit encore la voix, qui disait : « Homme outrecuidant et de peu de foi ! Comment peux-tu te fier à ton bras plutôt qu'à ton créateur ? Misérable ! douterais-tu de la puissance de celui qui t'a pris à son service ? »

Lancelot fut si mortifié de ces paroles et du coup qu'il avait reçu qu'il tomba à terre, tout étourdi, sans plus savoir s'il faisait jour ou nuit. Au bout d'un instant, toutefois, il se releva, ramassa son épée, la rengaina et, après s'être signé au front, se mit en marche vers la porte. Et les lions qui se tenaient dressés sur leurs pattes arrière ne bougèrent pas et se contentèrent de le regarder. Il passa entre eux sans encombre et s'engagea dans la grande rue qui s'ouvrait au-delà des remparts, se dirigeant vers le bâtiment le plus vaste qu'il repérât. Il ne vit du reste personne. Tout le monde était couché, la nuit battant son plein. Arrivé devant la haute demeure, il en poussa la porte et pénétra dans une grande salle, qui était déserte et passa outre, bien résolu à parcourir les lieux jusqu'au moment où il trouverait quelqu'un pour lui dire en quel pays il était.

Il parvint ainsi devant une porte étroitement close et y mit la main, espérant l'ouvrir en poussant ou tirant. Mais il eut beau faire, en dépit de tous ses efforts, le vantail ne bougea pas d'un cheveu. Or, prêtant l'oreille, il entendit une voix très douce qui chantait un chant dont il ne comprenait pas les paroles. D'ailleurs, la voix était tellement lointaine, tellement aérienne qu'il la prit pour une musique céleste et se dit que le saint Graal devait se trouver là derrière. Alors, il s'agenouilla, fondit en larmes et sanglota : « Mon Dieu, si jamais j'ai accompli rien qui ne fût une faute, par ta pitié, daigne me montrer quelque chose des saints mystères que j'ai toujours si ardemment désiré contempler. C'est une grâce que je te demande de m'accorder, Père tout-puissant, afin qu'ensuite je puisse mourir en paix avec toi et

avec moi-même. »

À peine avait-il fini de parler qu'il vit s'ouvrir la porte et, de la chambre, émaner une si étonnante clarté que le soleil, eût-on dit, y avait fait sa résidence. La demeure entière en fut aussi illuminée que si on y eût allumé tous les cierges et toutes les torches du monde. Et Lancelot y baignait avec tant de félicité qu'il en oublia tout le reste. Voulant absolument contempler la source de cette lumière, il s'avança vers la porte et allait la franchir quand une voix, celle-là même qu'il avait entendue au-dehors, retentit à ses oreilles : « N'entre pas, Lancelot, n'entre pas ! disait-elle. Tu n'es pas digne d'aller plus loin. Et n'enfreins pas cette défense, ou tu auras lieu de t'en repentir. » À ces mots, Lancelot recula, effrayé par le ton menaçant qu'avait adopté la voix, très affligé surtout par l'interdiction qu'elle venait de lui signifier. De la place où il était, il essaya néanmoins de voir qui se trouvait dans la chambre.

Avec émerveillement, il aperçut la table d'argent qu'il avait déjà vue et, dessus, sous une étoffe de soie transparente, la coupe d'émeraude. Assis devant celle-ci, un vieillard revêtu d'habits sacerdotaux semblait célébrer le rituel de la messe. Au moment de l'élévation, Lancelot crut distinguer, au-dessus des mains levées du vieillard, trois hommes : deux d'entre eux remettaient l'autre, plus jeune, au prêtre, et le prêtre le soutenait tout en le montrant aux fidèles.

À la stupeur de Lancelot, l'officiant paraissait faiblir sous le poids de l'homme qu'il portait. Et de fait, tout à coup, le vieux prêtre s'effondra, comme pris de faiblesse, face contre terre. Ce que voyant, Lancelot se précipita pour l'aider, parce qu'aucun des gens qui entouraient le prêtre ne semblait songer à le soutenir, et cette impulsion lui fit oublier la défense de franchir le seuil. Pénétrant dans la chambre, il s'approcha de la table d'argent mais, au moment même où il allait frôler celle-ci, il sentit un souffle, aussi chaud que poignée de braises, le frapper au visage avec tant de virulence qu'il se crut la tête entièrement brûlée. Incapable d'avancer d'un pas, immobile et comme paralysé, il n'entendait plus rien, ne voyait plus rien. Il sentit seulement que des mains l'empoignaient de toutes parts, l'emportaient puis le jetaient dehors. Il heurta rudement le sol et perdit conscience.

Le lendemain à l'aube, les gens de la forteresse découvrirent en se levant Lancelot gisant devant la porte de la chambre. Et tous furent très surpris, car ils ne le reconnurent pas et, loin de comprendre ce qui s'était passé, ils se demandaient comment ce chevalier avait pu impunément s'aventurer là. Ils l'invitèrent à se lever, mais en vain. Il semblait ne pas les entendre et demeurait si bien immobile que, le croyant mort, ils s'empressèrent de le désarmer pour s'en assurer. Lors, ils s'aperçurent que s'il respirait, il ne pouvait plus parler ni bouger. Il

demeurait inerte comme une motte de terre. Aussi l'emporta-t-on, et on le coucha sur un lit somptueux, dans une chambre bien à l'écart, afin que le bruit ne le fît pas souffrir. Toute la journée, ses hôtes le veillèrent du mieux qu'ils purent, lui adressant souvent la parole dans l'espoir d'obtenir l'ombre d'une réponse ou d'un signe de vie. Mais il restait muet, les yeux clos, on l'eût cru sorti de ce monde. Et plus on écoutait son pouls et le battement de son cœur, moins on comprenait pourquoi ce chevalier, parfaitement en vie et apparemment sauf de toute blessure, se révélait incapable de prononcer le moindre mot. Aux yeux de certains, pourtant, il ne pouvait s'agir là que d'un châtiment divin : « Il n'est pas possible, disaient-ils, qu'un homme se trouve en pareil état sans s'être rendu coupable d'un noir forfait ! Celui-ci a dû si fort offenser Dieu que Dieu l'a privé de l'usage de la parole et du mouvement. »

Du reste, parmi les gens qui se tinrent à son chevet ce jour-là et le jour suivant, les uns le prétendaient mort, et les autres en vie. « Au nom de Dieu ! protesta un sage vieillard qui se trouvait là et qui connaissait bien des choses en fait de médecine, je vous le dis en vérité, loin d'être mort, il est aussi plein de vie que le plus vigoureux de vous tous ! En conséquence, je vous engage à le bien soigner jusqu'à ce que Notre Seigneur lui rende sa santé de naguère. Nous saurons alors de sa bouche qui il est, de quel pays il vient et quelle est la cause de son état. Quant à moi, je jurerais qu'il a dû être l'un des meilleurs chevaliers de ce monde et qu'il le sera encore lorsque Dieu voudra. Bien que ses jours ne me semblent pas en danger, je ne saurais cependant affirmer combien de temps peut durer cette étrange langueur. » Chacun convint que c'était là parler sagement, et l'on veilla donc Lancelot plusieurs jours et plusieurs nuits sans discontinuer, quoique aucun son ne sortît de ses lèvres et qu'il ne remuât ni main ni pied de tout ce temps. Et ceux qui prenaient soin de lui le plaignaient, disant : « Dieu tout-puissant ! quel dommage que ce chevalier soit en une telle torture, lui qui, selon toute apparence, se distinguait par la vaillance et la beauté ! » Et de pleurer en répétant ces plaintes. Mais ils avaient beau sans cesse s'interroger, ils ne parvinrent jamais à reconnaître Lancelot, le fils du roi Ban, quoique nombre d'entre eux l'eussent rencontré à maintes reprises.

Or, un jour, vers l'heure de midi, il ouvrit les yeux et se redressa sur sa couche. Et lorsqu'il vit tant de gens l'entourer, il se mit à se lamenter. « Ah ! Dieu ! dit-il, pourquoi m'avoir éveillé si tôt ? J'étais plus heureux que je ne fus jamais. Qui donc en effet pourrait se déclarer sur terre plus favorisé que moi, ou plus sage, moi qui ai vu si ouvertement les grandes merveilles de tes mystères avant d'en être frappé ainsi ? » En entendant ces paroles, l'assistance éprouva une joie extrême et l'interrogea sur ce qu'il avait vu de si extraordinaire. « J'ai

vu, répondit-il, de si grandes et heureuses merveilles que je ne saurais nullement vous les décrire. Mon cœur lui-même est incapable de les comprendre tant elles étaient hautes et insaisissables, n'étant point d'ici-bas. Par malheur, ma vision fut imparfaite. N'eussé-je été si chargé de fautes, j'aurais vu bien davantage encore. Mais Dieu a trouvé en moi tant de déloyauté qu'il m'a envoyé le châtement que je méritais. Voilà pourquoi j'avais perdu l'usage de mes yeux, de mes oreilles et de mes membres. »

Alors, les témoins de sa singulière résurrection lui apportèrent de la nourriture et de la boisson. Il mangea et but d'abondance, en homme qui jouit de sa pleine santé. Et quand il se fut rassasié et réconforté, il demanda à ceux qui l'entouraient : « Beaux seigneurs, pouvez-vous m'expliquer comment je me trouve ici ? Je ne me souviens pas d'y être venu de mon plein gré ! » Ils lui racontèrent comment ils l'avaient trouvé, un matin, gisant devant la porte de la chambre, et comment ils l'avaient veillé des jours et des nuits, sans jamais savoir s'il était mort ou vif.

Leur récit plongea Lancelot dans de profondes réflexions, car il ignorait comment interpréter ce qui lui était arrivé. « Certes, se dit-il, j'ai obtenu de voir le saint Graal, et sa lumière m'a inondé mais, lorsque j'ai voulu l'approcher, j'ai été frappé comme de la foudre. Serais-je atteint d'une souillure que jamais je ne pourrai laver ? » Il se sentait lourd de tristesse et d'amertume, quoique, en même temps, l'irradiât une grande joie. N'avait-il pas prié Dieu de le laisser contempler une part des mystères et n'avait-il pas été exaucé ? Cela signifiait que Dieu l'avait pris en pitié. Il dit à ceux qui l'entouraient : « Maintenant que, grâce à Dieu, je me sens guéri, j'aimerais me retrouver tel qu'auparavant. » On lui apporta de l'eau et de quoi se laver. Il rasa lui-même sa barbe, en homme qui sacrifie volontairement une part de lui-même, et quand il eut revêtu une robe de lin fraîche et neuve, il sembla métamorphosé. « Dieu tout-puissant ! s'écrièrent les habitants du manoir, Lancelot du Lac ! Sois le bienvenu, Lancelot, nous ne t'avions pas reconnu tant tu étais malade et changé. Sois vraiment le très bien venu parmi nous ! » Lancelot leur rendit leur salut puis demanda où il était : « Seigneur, répondirent-ils, tu es à Corbénic, en la forteresse de Pellès, notre roi. »

La nouvelle se répandit partout que le chevalier inconnu que l'on avait découvert inanimé n'était autre que Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Bénoïc, et on en vint à l'annoncer au roi Pellès qui gisait sur sa couche, souffrant plus que jamais de sa blessure. Il se fit néanmoins porter jusqu'à la chambre où était Lancelot afin de lui faire bon accueil. Il lui apprit également que sa fille, la mère de Galaad, était morte. Lancelot en fut fort affligé car, malgré tout ce qui s'était passé, il avait toujours tenu la fille du Roi Pêcheur en très haute estime et

amitié.

Il demeura quatre jours à Corbénic, pour le grand plaisir du roi qui désirait depuis longtemps sa compagnie. Mais, le cinquième jour, pendant le dîner, alors que le saint Graal avait recouvert la table d'une abondance inouïe de mets, survint une étrange aventure. Les convives virent en effet les portes de la grande salle se fermer sans que nul y eût mis la main, et un chevalier tout armé, monté sur un grand cheval, s'y présenta lors, criant : « Ouvrez ! ouvrez ! » Les gardes du roi Pellès refusèrent de le laisser entrer, mais il cria tant et si fort que le roi lui-même, quittant la table, se fit porter jusqu'à la fenêtre et dit à l'importun, toujours juché sur son cheval qui piaffait d'impatience : « Seigneur chevalier, tu n'entreras point. Tant que le saint Graal sera ici, nul ne pénétrera dans cette salle qui ne soit compagnon de la quête. Tu n'es pas de ceux qui doivent y avoir accès. Éloigne-toi donc et retourne en ton pays. Nous ne te voulons aucun mal, et tu n'en subiras jamais de notre part, mais il faut que tu le comprennes, ta place n'est pas parmi nous. »

En entendant ces paroles, le chevalier fut saisi d'une grande tristesse et d'une grande angoisse. Il ne savait que faire mais, voyant bien qu'il ne réussirait jamais à entrer, il fit faire demi-tour à son cheval et s'éloigna. Or le roi Pellès, le voyant si affligé, lui cria : « Seigneur chevalier ! puisque tu es venu jusqu'ici, je te prie de nous dire qui tu es. – Seigneur, répondit le chevalier, je n'ai aucune raison de te cacher mon nom : je suis Hector des Mares, chevalier de la Table Ronde. Et j'ajouterai que je suis le frère de Lancelot du Lac. – Par Dieu tout-puissant ! dit le Roi Pêcheur, je te connais bien, et je suis d'autant plus désolé et triste maintenant que j'aime tendrement ton frère et qu'il se trouve en ce moment des nôtres. »

En apprenant que Lancelot, l'homme qu'il craignait le plus au monde pour sa prouesse, était là, Hector se sentit troublé à l'extrême. Il s'écria : « Ah ! Dieu ! ma honte redouble et s'accroît sans cesse ! Jamais je n'aurais eu la hardiesse de paraître devant mon frère, puisque j'ai failli là où les vrais chevaliers ne faillirent pas. Je le sais maintenant, hélas ! Ni Gauvain ni moi n'aurons la joie de connaître les saints mystères du Graal. » Et, piquant des deux, il s'en fut par les rues de la forteresse, pleurant et se lamentant sur son sort, tandis que les habitants lui jetaient des pierres et le maudissaient d'être un mauvais chevalier, indigne de paraître devant la lumière du saint Graal.

Le roi se fit ramener à la table où Lancelot était resté, et il lui donna des nouvelles d'Hector des Mares. Or, en apprenant que son frère était venu jusque-là et s'était vu refuser l'entrée, Lancelot sentit un si vif chagrin l'envahir qu'il ne put retenir ses larmes et que tous ceux qui étaient autour de la table le virent pleurer. Aussi le roi Pellès regretta-t-il fort d'avoir parlé d'Hector à Lancelot. Il ne l'eût jamais

fait s'il avait un seul instant pensé que Lancelot dût en éprouver tant de peine. Il lui dit alors : « Seigneur, pardonne-moi de t'avoir donné ces nouvelles. Je ne voulais ni t'offenser ni te causer pareil chagrin. – Je te le pardonne bien volontiers, répondit Lancelot, car je sais que, tu ne l'as pas fait pour m'attrister. Hélas ! mon frère n'est pas plus digne que moi de contempler les merveilles du saint Graal. »

Le repas terminé, il demanda ses armés et avisa le roi de son intention de retourner à la cour du roi Arthur. « Je sais, ajouta-t-il, que désormais ma quête est terminée. Je n'ai plus rien à faire en ce pays, puisque c'est mon fils Galaad qui mettra un terme aux aventures. » Ému de sa tristesse et de sa lassitude, le roi Pellès lui fit amener un très beau cheval et, le recommandant à Dieu, lui souhaita d'être toujours un bon et fidèle compagnon du roi Arthur. Lancelot sortit du manoir, monta en selle, et après avoir salué les habitants de la forteresse, s'élança par la grande porte en direction de la forêt voisine.

Il chevaucha à grandes journées par les terres étrangères sans s'arrêter nulle part, sauf pour dormir où il pouvait. Il se garda bien de repasser par le Château des Barbes, puisqu'il n'avait pas eu à poser la question cruciale au roi blessé. Il ne passa point non plus, chez la Dame des Griffons, car il avait le sentiment de n'avoir pas mené la quête à son terme. Et il allait, galopant sans cesse à travers les prés, les landes et les vallées, franchissant les forêts sans même s'en rendre compte, le cœur étreint d'une grande angoisse : que serait désormais sa vie ?

Un soir, il prit son gîte dans une blanche abbaye où les frères lui firent grand honneur parce qu'il était chevalier errant. Mais il ne dit pas son nom, et aucun des moines ne le lui demanda. Le matin suivant, après la messe, il sortit de l'église et reprit sa course à travers la forêt. Soudain, à un détour du chemin, il aperçut, auprès d'une chapelle, un splendide tombeau d'aspect tout récent. Il s'approcha pour le voir, sûr qu'un monument si beau devait receler le corps d'un grand prince. Il descendit de son cheval et lut l'inscription gravée sur la dalle : « Ici repose Baudemagu, roi de Gorre, que tua sans le vouloir Gauvain, fils du roi Loth et neveu du roi Arthur. » Lancelot en fut tout attristé, car il aimait de grande affection le roi Baudemagu. Eût été son meurtrier tout autre que Gauvain, il n'eût pas échappé à la vengeance de Lancelot. « Hélas ! murmura celui-ci, que de peines et que de souffrances dans cette quête ! Et quelle perte que Baudemagu pour ceux de la maison du roi Arthur comme pour les gens du royaume de Bretagne ! » Les larmes aux yeux, il se remit en selle et poursuivit sa route vers Kamaalot.

Il y parvint un soir, alors qu'Arthur avait déjà fait corner l'eau pour le repas. Le roi l'accueillit avec grande joie et le fit asseoir près

de lui à sa table. Quant à la reine Guenièvre, elle le regarda avec une tristesse étrange dans les yeux. Il y avait là Hector des Mares, Girflet, fils de Dôn, Kaï, le sénéchal, et quelques autres qui, rentrés sans succès de la quête, en éprouvaient une grande honte. Et, cette nuit-là, Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Bénoïc, ne put trouver le sommeil, tant le tourmentaient le chagrin et le remords de s'être si souvent égaré sur les chemins tortueux qui menaient vers la demeure du Roi Pêcheur^[58].

La Guérison du Roi Pêcheur

Après avoir quitté Galaad, Perceval s'était engagé dans une lande d'une hideur incomparable, hiver comme été, car ne s'y voyait feuille ni verdure et ne s'y entendait chant d'oiseau. La terre, aride et brûlée, en était toute lézardée de profondes crevasses. Il chevauchait déjà depuis un certain temps lorsqu'il aperçut devant lui la silhouette familière d'une jeune femme montant une mule et qui s'en allait dans la même direction que lui. Il la reconnut tout de suite et, piquant des deux, l'eut bientôt rejointe. « Onnen, ma cousine ! s'écria Perceval, où vas-tu ainsi ? » La jeune femme se retourna, et Perceval vit avec stupeur qu'elle n'était plus chauve : noire, abondante, sa chevelure retombait en flots harmonieux sur ses épaules. « Ma cousine, dit Perceval, quel est donc ce prodige ? La dernière fois que je t'ai vue tu n'avais pas un seul cheveu sur la tête ! Je suis fort heureux de te retrouver en pleine beauté. »

La jeune femme sourit. « Oui, Perceval, dit-elle, le miracle s'est accompli parce que les temps sont venus. Bientôt, le Roi Pêcheur sera guéri de sa blessure par le Bon Chevalier. Quant à toi, Perceval, qui étais responsable de bien des maux, tu t'es racheté en faisant de ton mieux pour sauver le royaume. Autrefois, je portais mon bras pendu à mon col par une étole d'or et de soie, parce que je pensais que j'avais eu tort de servir les chevaliers qui, venus à la cour du Roi Pêcheur, n'avaient point posé de question. Maintenant, Perceval, je te sais sur le chemin qui mène à Corbénic, et comme rien ne t'empêchera d'accomplir la quête, j'ai décidé de libérer mon bras. Quant à la jeune fille qui courait à pied derrière le char aux trois cerfs, elle va maintenant à cheval, son supplice a pris fin. Sois donc béni, Perceval,

pour avoir fait preuve de ta valeur, grâce aux vertus d'un noble cœur et aux mérites d'une illustre lignée. Tu es digne d'accompagner le Bon Chevalier vers les mystères du saint Graal et de devenir bientôt roi du Graal. Encore reste-t-il bien des périls à surmonter.

— Quels périls, ma cousine ? demanda Perceval. Est-il quelqu'un qui te menace ? Es-tu poursuivie de maudits chevaliers qui en voudraient à ta personne ? — Il ne s'agit pas de cela, Perceval, répondit-elle, mais de tout autre chose, d'une redoutable épreuve devant laquelle a reculé Gauvain, le neveu du roi Arthur, lors de son passage dans ces parages. Je pense qu'il t'appartient de la surmonter. — En quoi consiste-t-elle donc ? — Tu vois cette forteresse, là-haut, derrière le bois ? On l'appelle la forteresse de l'Ermite Noir, et personne n'ose s'en approcher. Pourtant, si tu veux poursuivre, il te faudra forcément passer sous ses murailles. Or, à leur sommet, bien à l'abri derrière les créneaux, se trouvent des archers qui lancent leurs traits avec tant de force que nul ne peut leur résister. À les entendre, ils ne cesseront de tirer qu'à ton arrivée. Mais je sais bien, moi, pourquoi ils le feront à ce moment-là : c'est qu'ils projettent de t'enfermer dans la forteresse et de t'y mettre à mort dès l'instant qui leur conviendra. Cependant, sache qu'aucun d'entre eux n'a le pouvoir de te tuer, Perceval, excepté le seigneur lui-même, l'Ermite Noir, qui est l'homme le plus malfaisant que je connaisse. Et comme il est bien résolu à te mettre à mort, voici ce que je te conseille : confie-moi ton bouclier et prends celui-ci. Sa blancheur les empêchera de te reconnaître, et toi tu pourras d'autant mieux te défendre d'eux. » Comme sa cousine le lui proposait, Perceval échangea donc son bouclier contre l'autre, lequel était entièrement blanc, sans la moindre marque qui permît d'identifier son propriétaire.

Là-dessus, il s'avança hardiment vers la forteresse de l'Ermite Noir, tandis que sa cousine le suivait à une certaine distance. Comme il allait à vive allure, les archers, ne le reconnaissant pas, lui décochèrent leurs traits redoutables, et ceux-ci se fichèrent dans le bouclier blanc. Il s'approcha néanmoins du pont, qui était levé, et sous lequel coulait un torrent impétueux. Or, dès qu'il l'eut atteint, celui-ci s'abassa, et les archers cessèrent de tirer, car ils venaient de le reconnaître. La porte s'ouvrit pour le laisser entrer, car les habitants de la forteresse se croyaient capables de le tuer en un seul assaut. Mais il leur suffit de le voir, fièrement campé sur son destrier, parcourir la grande rue, pour que, renonçant d'emblée à leurs intentions, ils préférassent ne pas engager de combat, eu égard, disaient-ils, aux privilèges de leur seigneur et maître.

Poursuivant donc son chemin, Perceval pénétra tout armé dans une vaste salle dont les murs étaient ornés de splendides tapisseries. Des gens de mine effrayante se tenaient là, entourant celui qu'on

appelait l'Ermite Noir et qui, déjà sur son cheval, attendait, tout armé et prêt à combattre. Dès que Perceval l'aperçut, il se précipita sur lui avec une telle violence que toute la salle trembla lorsque se choquèrent leurs armes. L'Ermite Noir y brisa sa lance, mais le coup porté sur le côté gauche de son bouclier fut si fort qu'il le fit tomber au bas de son cheval et, dans sa chute, se briser deux côtes, accident qui le rendit incapable de se relever. Perceval vit alors, avec surprise, que les acolytes de l'Ermite Noir, au lieu de lui porter secours, soulevaient une dalle qui donnait accès à une grande fosse creusée sous la salle et d'où émanait une effroyable puanteur. Et, là-dessus, saisissant le blessé par les bras et les jambes, ils le précipitèrent dans l'ordure de cet abîme puis replacèrent dessus la dalle et vinrent rendre hommage à Perceval, se rendant à sa merci et l'avouant pour leur seigneur.

Onnen alors fit son entrée, toujours sur sa mule et, allant tout droit vers son cousin, lui dit : « Perceval, voici ton ultime combat avant la demeure du Roi Pêcheur. Sache que l'Ermite Noir mettait tout en œuvre pour tuer les chevaliers qui se rendaient à Corbénic, à seule fin d'empêcher que le Roi Pêcheur pût guérir de sa blessure. Au surplus, il terrorisait les chevaliers de ce pays-ci, les obligeant à accomplir des forfaits sous peine de périr de sa propre main. Voilà pourquoi ces gens sont si heureux que tu l'aies vaincu, et voilà pourquoi ils te choisissent comme leur seigneur. – Ils me font là grand honneur, dit Perceval, mais je voudrais bien savoir, chère cousine, pourquoi cet Ermite Noir s'opposait si fort à la guérison du Roi Pêcheur. – C'est une longue histoire, répondit Onnen, mais je vais tenter de te la conter. » [59]

Elle descendit de sa mule et enjoignit à Perceval de la suivre dans la cour qui s'étendait devant la grande salle. Mettant lui-même pied à terre, il s'exécuta, menant son cheval par la bride. Sa cousine le fit asseoir à côté d'elle sur le perron et lui narra ceci : « Sache, Perceval, que l'Ermite Noir se nommait en réalité Klingsor, et qu'il était un redoutable magicien, le maître des esprits malins infestant ce pays. Lui sont imputables les meurtres innombrables de chevaliers défendant les domaines du Roi Pêcheur. Il est responsable des souffrances infligées aux habitants de son pays. C'est lui qui, par ses sortilèges, a si bien calciné cette terre qu'elle ne produit plus rien et que les animaux eux-mêmes en ont été chassés. Mais les faits dont il s'est rendu coupable ici sont des bagatelles, comparés aux inventions surprenantes qu'il a mises en œuvre dans d'autres contrées. Je vais te dire quel homme abominable était Klingsor. Hélas, que de gens sur terre ont pâti et souffert par sa faute !

« Klingsor, ou l'Ermite Noir, si tu préfères, était issu d'une illustre famille, puisque l'un de ses ancêtres était ce Virgile dont on connaît

les écrits et qui fut en son temps l'inventeur de maint sortilège magique^[60]. Or voici ce qu'il advint à Klingsor : il commença par s'illustrer comme chevalier et marcha si vaillamment dans le noble sentier de la gloire qu'il s'acquît tout le renom souhaitable. Hommes et femmes chantaient également ses louanges, mais la démesure de son orgueil devait lui faire un jour payer fort cher sa renommée passablement imméritée.

« À l'époque, régnait en Sicile un roi de haut mérite nommé Ibert dont l'épouse, une femme de haut lignage, s'appelait Iblis^[61]. Cette dame était douée d'une grande beauté, et chacun vantait ses mérites et son intelligence. Or, comme Klingsor était fort prisé des femmes et que sa réputation flatteuse déchaînait en sa faveur les passions les plus folles, la belle Iblis s'éprit de lui. Et il répondit si volontiers à cet amour qu'il devint bientôt le maître du cœur et du corps de la reine. Malheureusement pour lui, le secret de leur liaison fut ébruité, et le roi Ibert, bientôt alerté, entra dans une fureur noire et résolut de se venger cruellement.

« Un jour, il tendit un piège à Klingsor en prétendant s'absenter pour plusieurs jours. Mais il revint en cachette et trouva celui-ci couché contre son épouse et dormant dans ses bras. Klingsor s'y trouvait au chaud, sans aucun doute, mais il lui fallut expier durement son bien-être, car, de sa propre main, le roi lui rasa l'entrejambe, estimant n'exercer là que son droit, et il le mutila si parfaitement que Klingsor fût désormais incapable de donner du plaisir à aucune femme. Atrociement mortifié, Klingsor décida qu'il se vengerait de l'humanité tout entière.

« Il est une ville qu'on nomme Persida, quoiqu'elle ne se trouve pas en Perse, et où, du moins le dit-on, fut inventé l'art de sorcellerie. Klingsor s'y rendit et en rapporta les moyens de réaliser tous ses désirs – malins en tout cas – grâce à une subtile et puissante magie. Sa mutilation l'avait rendu haineux pour les hommes comme pour les femmes, dès lors que les distinguaient sens de l'honneur, vertu, mérite. Et sa plus grande jouissance, il la prenait à les priver de leurs joies et de leurs plaisirs.

« Après avoir sévi dans divers pays, Klingsor aborda un jour cette terre. En ce temps-là régnait à Kaersefin un roi du nom d'Irawt. Il accueillit Klingsor avec courtoisie et ce dernier le servit fidèlement pendant de nombreux mois. Mais Irawt s'était aperçu que Klingsor possédait des pouvoirs magiques et, redoutant qu'il ne les tournât contre son propre trône, lui fit don de la colline où nous sommes, et où se dressait déjà une belle forteresse. Par la même occasion, il lui confia le gouvernement du pays à huit milles à la ronde. Par sa magie, Klingsor aménagea si bien cette forteresse qu'il en fit un endroit inaccessible et terrifiant, et il sut également réduire en esclavage ses

anciens vassaux. Ils étaient contraints à lui obéir aveuglément, car ils savaient bien qu'à la moindre révolte, la moindre obstruction, Klingsor aurait fait agir les esprits malins qui se trouvent entre terre et ciel et dont il savait utiliser les pouvoirs.

« Voilà, Perceval. Je t'ai dit l'essentiel au sujet de l'Ermite Noir. Si tu l'as terrassé, c'est que les esprits malins ne pouvaient intervenir contre un protégé de Dieu. Klingsor avait fait creuser cette fosse sous la grande salle pour y faire jeter ses victimes car, disait-il, les âmes des gens qu'il tuait ou faisait tuer devenaient des esprits à son service. Il était donc juste de le précipiter dans l'abîme qu'il avait lui-même imaginé. Et tout ce que possédait l'Ermite Noir t'appartient désormais, car, de son vivant, il avait lui-même proclamé publiquement que quiconque sortirait vivant de cette aventure deviendrait le maître unique de sa fortune. Les gens qui habitent cette terre, chevaliers, sergents, vilains et artisans, ainsi que les femmes, qu'elles soient de haut rang ou simples servantes, tous n'obéiront désormais qu'à toi. Mais tu découvriras aussi dans cette forteresse des gens qui ne sont pas chrétiens et que Klingsor a faits prisonniers dans des pays lointains sans qu'ils fussent coupables d'aucune faute. Permits donc à ces captifs de retourner auprès de ceux que navre leur absence. – J'y consens volontiers », dit Perceval [62].

Il réunit alors tous les chevaliers qui se trouvaient dans la forteresse et leur ordonna d'héberger désormais et de traiter le mieux possible les chevaliers de passage. Ils en firent le solennel serment devant lui et devant Onnen. Puis il ordonna de libérer les prisonniers et de les laisser aller, sans nulle condition, où bon leur semblerait. Enfin, après avoir pris les dernières dispositions qui convenaient, il recommanda tout le monde à Dieu et, remontant en selle, sortit de la forteresse. Sa cousine l'accompagna jusqu'à une rivière qui coulait entre deux collines. « Ici, je dois te quitter, Perceval, lui dit-elle. À présent, plus rien ne t'empêchera d'aller ton chemin. Et sois-en sûr, tu retrouveras bientôt tes compagnons Bohort et Galaad. » Ayant prononcé ces paroles, celle qui avait été la Demoiselle Chauve fit faire demi-tour à sa mule et s'enfonça dans le profond des bois.

Pendant ce temps, Bohort errait par landes et vallées, désespéré de n'avoir pas sauvé le chevalier blessé que poursuivaient un autre chevalier et un nain, et qui les avait implorés, Galaad, Perceval et lui. Certes, il n'avait rien épargné pour ce faire, mais il était arrivé trop tard : il avait découvert le chevalier mort, près d'une source, et dû se contenter de le faire inhumer dans le cimetière qui se trouvait près d'un ermitage. Depuis lors, il traquait sans répit le chevalier et le nain, s'informant partout de leur passage et de leur identité, mais sans trouver nulle part personne capable de le renseigner. Et il était tout

chagrin et honteux d'avoir failli à la mission qu'il s'était assignée.

Or, un jour, au cours de son errance, Bohort parvint au Château Périlleux dont la dame avait recueilli, soigné puis guéri, avec l'aide de Lancelot, le preux Méliot. Bohort entra dans la cour de la forteresse et, en descendant de cheval, vit accourir une jeune femme tout éplorée, qui n'avait même pas la force de parler tant la bouleversait l'émotion. Les larmes ruisselaient à flots sur ses joues. « Jeune fille, interrogea Bohort, quelle est donc la cause de ton chagrin ? » Elle répondit au milieu de ses sanglots : « Un chevalier que j'ai gardé et soigné ici, seigneur. – Qui est-il ? demanda Bohort. – Il s'agit de Méliot, l'un des bons chevaliers du roi Arthur. Il s'est montré pour moi le meilleur des hommes, et le plus courtois. Je l'aimais d'un tendre amour et j'ai tout fait pour le sauver. J'avais même prié Lancelot, le fils du roi Ban de Bénoïc, de me rapporter ce qu'il fallait pour guérir ses plaies, et Lancelot m'a tenu parole, en fidèle chevalier qu'il est. Hélas ! à peine guéri, Méliot s'est trouvé en face d'un de ses plus mortels ennemis, Brudan, le fils de Brian des Îles, un mauvais chevalier qui tue pour son plaisir. Il se fait toujours accompagner d'un nain, son âme damnée qui, par trahison et par haine, le pousse et l'entraîne à méfaire.

— Qu'est devenu Méliot ? demanda Bohort. – Hélas ! s'écria la jeune femme avec des sanglots redoublés, je viens d'apprendre que le maudit Brudan l'a tué ! Ah, Dieu veuille qu'il soit vengé, car Brudan l'a tué par trahison et non en combat loyal. – Dame, répondit Bohort, je vengerai moi-même Méliot. » Celui-ci, en effet, il le comprenait, ne faisait qu'un avec le fuyard qu'il avait vainement souhaité protéger. « Dis-moi, dame, reprit-il, où puis-je rencontrer ce Brudan qui me paraît si déloyal ? – Il rôde sans cesse dans la Gaste Forêt, répondit la jeune femme, car il est toujours en quête d'une aventure susceptible de satisfaire ses instincts meurtriers. »

Bohort se disposait à repartir quand une jeune fille fit irruption dans la cour de la forteresse, montée sur un palefroi qu'elle avait dû durement mener, car il était tout en sueur. « Chevalier ! chevalier ! cria-t-elle, au nom de Dieu, je réclame ton secours, car je n'ai trouvé personne dans cette forêt qui fût capable de me venir en aide ! – Pourquoi as-tu donc besoin de secours ? demanda Bohort. – Seigneur, répondit-elle, un chevalier, suivi d'un nain, est en train d'enlever de force ma maîtresse, qui s'en allait à la cour du roi Arthur ! » Bohort regarda la dame du Château Périlleux : « Voici celui que nous cherchons ! s'écria-t-il. Je sauverai cette femme et je vengerai mon compagnon Méliot, je le jure, sur mon honneur de chevalier. »

Il se hâta de sortir de la forteresse et, éperonnant sa monture, prit le galop en direction de la forêt. Comme la jeune fille le suivait, lui indiquant la direction qu'avait prise le ravisseur, il ne tarda guère à le rejoindre et reconnut effectivement en lui le poursuivant du

malheureux Méliot. Au surplus, le nain, derrière, semblait exciter son maître à maltraiter sa proie. Bohort entendait les cris lamentables de celle-ci. Elle implorait, d'une voix à fendre le cœur, la clémence du chevalier, mais lui ne promettait que d'être impitoyable et, encouragé par les rires et les quolibets du nain, lui frappait du plat de son épée la tête et le dos. Bohort surgit là-dessus et l'intercepta :

« Il me semble, s'écria-t-il, que tu traites fort méchamment cette demoiselle ! Quel tort t'a-t-elle donc causé ? » Brudan des Îles s'était arrêté, le visage empourpré de colère. « De quoi te mêles-tu ? répliqua-t-il avec arrogance. Mes affaires avec cette fille ne regardent, je pense, que moi ! – Si pourtant je m'en mêle, reprit Bohort, c'est qu'un chevalier digne de ce nom ne laissera jamais maltraiter dame ou jeune fille ! – Et tu te figures que tu m'empêcheras, toi, d'agir comme bon me semble ? ricana Brudan. Je n'ai pas l'habitude de recevoir de leçons d'autrui ! – Eh bien ! conclut Bohort, il se pourrait fort que tu en reçoives une incessamment. »

Mais Brudan ne l'écoutait même pas. Et, pour montrer dans quel mépris il tenait les menaces de Bohort, il leva de nouveau son épée et en donna à la jeune fille un coup si violent qu'elle chancela et que le sang lui coula de la bouche et du nez. « Cette fois, s'écria Bohort, c'en est trop ! Je te défie, Brudan des Îles, et ce, non seulement pour défendre celle que tu traites si odieusement, mais aussi pour venger le chevalier Méliot que tu as lâchement attaqué et qui en est mort. Or, sache que je m'étais mis en tête de le protéger de ta méchanceté. Par Dieu tout-puissant, je te ferai payer, et très cher, les forfaits dont tu t'es rendu coupable ! » Brudan éclata d'un rire grossier. « Tu n'es sûrement pas assez brave pour t'en prendre à moi ! – Eh bien, nous allons le savoir ! »

Bohort recula pour mieux prendre son élan et, se précipitant sur son adversaire de toute la vitesse de son cheval, il le frappa si fort qu'il lui transperça son bouclier, troua son haubert, puis lui enfonça la lance dans le corps avec une telle rage qu'il renversa tout ensemble la monture et le cavalier, lequel, dans sa chute, se cassa les jambes. Bohort bondit à terre et, l'épée au poing, sans même écouter les gémissements du vaincu, lui enleva la coiffe, délaça le heaume et trancha la tête. Alors, saisissant ce chef sanglant par les cheveux, il le tendit à la jeune fille qui avait regardé le combat avec autant d'effroi d'abord qu'ensuite de soulagement. « Tiens, lui dit-il, je t'en fais présent. Et puisque tu dois aller chez le roi Arthur, je te prierai de le lui apporter. Tu lui diras que Bohort de Gaunes te l'a offert et lui raconteras ce que prétendait faire de toi ce maudit Brudan des Îles. Enfin, tu n'oublieras pas d'ajouter qu'il était le meurtrier de notre bon compagnon Méliot, neveu de Gauvain. » Cela dit, il chercha du regard le nain mais ne le put découvrir. Sans doute s'était-il caché dès le

début de la querelle, ou s'était-il enfui quand il avait vu son maître vaincu. Bohort jugea inutile de le poursuivre et, après avoir recommandé à Dieu la jeune fille qu'il venait de délivrer, il retourna au Château Périlleux où la dame l'attendait avec impatience.

En apprenant comment s'était déroulé le combat et comment il avait vengé la mort de Méliot, le chagrin de celle-ci s'atténua un peu au profit de la gratitude et, comme elle offrait de grand cœur l'hospitalité, Bohort, qui commençait à ployer sous la fatigue, accepta volontiers. Néanmoins, fidèle à sa promesse, il refusa toute autre nourriture que du pain, toute autre boisson que de l'eau, et il coucha, cette nuit-là comme les précédentes, sur le plancher de la chambre où on lui avait préparé un bon lit. Le lendemain matin, il vint prendre congé de la dame du Château Périlleux : « Bohort, lui dit-elle, je sais ce que tu cherches. Méliot et Lancelot du Lac partageaient ta quête, mais l'un est mort et je ne sais ce qu'est devenu l'autre. Prends le chemin qui se trouve à gauche de la forteresse ; lorsque tu rencontreras une rivière, suis-la jusqu'à l'endroit où elle s'élargit. Là, tu découvriras ce que tu cherches. » Bohort remercia la dame, la recommanda à Dieu et, faisant prendre de l'élan à son cheval, s'éloigna au grand galop dans la direction qu'elle lui avait indiquée.

Pour Galaad, après qu'il se fut séparé de son père et eut suivi le chevalier blanc dans la forêt, il ne tarda guère à perdre de vue celui-ci. Et il eut beau appeler, il eut beau battre les alentours, il n'en trouva nulle trace. Laissez seul en pleine forêt, il se guida vaille que vaille à la lumière de la lune qui filtrait au travers des frondaisons. Il chevaucha ainsi jusqu'au jour, et le soleil était déjà haut quand il rencontra un ermite qui sortait de sa chapelle et qui, au seul aspect de la croix vermeille qui écartelait le bouclier, prit la parole en ces termes : « Chevalier, je vois que tu es chrétien, et voilà bien longtemps que je n'en avais vu un seul. Car le roi du Château des Ombres, notre suzerain, a renié Dieu et la Vierge Marie pour adorer des idoles sanguinaires, et comme il n'hésite pas à tuer ceux qui le défient, nous autres ermites n'osons plus guère demeurer dans ces parages.

— Par Dieu tout-puissant ! s'écria Galaad, il ferait beau voir que vous fussiez obligés de quitter la forêt que vous avez choisie pour y vivre et y prier. Je jure qu'avec l'aide de Dieu d'abord, et la mienne ensuite, vous y resterez. Combien êtes-vous d'ermites ? — Seigneur chevalier, onze de mes semblables m'attendent dans un bois, non loin d'ici, pour débattre si nous devons demeurer en ces lieux ou partir nous réfugier dans les domaines du roi Arthur. Nous le tenons pour un bon roi qui accueille volontiers chez lui les chrétiens que l'on persécute dans les autres royaumes. — C'est exact, dit Galaad, mais je te déconseille de partir. Je vais mettre bon ordre à tout cela. —

Seigneur, reprit l'ermite, tu ne connais pas le roi félon. Non seulement il est cruel et perfide, mais il a à son service de redoutables guerriers qui n'ont pas de scrupules à frapper les gens de rencontre quels qu'ils soient, hommes, femmes ou enfants. »

Sans répondre rien, Galaad accompagna l'ermite jusqu'au lieu du rendez-vous et, là, conseilla à chacun de retourner dans son ermitage. Lui-même se faisait fort de débarrasser le pays de la tyrannie scandaleuse du roi des Ombres. « Je ne vous demande, leur dit-il, que de prier Notre Seigneur pour moi. Conjurez-le de me guider et de soutenir mon bras contre ceux qui, s'étant vu confier par Dieu des terres à mettre en valeur et des habitants à protéger, se comportent en dépositaires indéliçats ! » Là-dessus, il se fit indiquer le chemin qui menait au Château des Ombres, et s'en fut au plus vite à travers la forêt, dans l'espoir de régler sans tarder leur compte aux mécréants qui prétendaient expulser ceux dont le seul tort était d'avoir choisi la seule compagnie de Dieu de préférence au contact corrupteur des hommes.

Il ne tarda guère à découvrir le Château des Ombres et, s'en approchant avec prudence, remarqua que l'entrée en était des mieux défendues par des chevaliers placés de part et d'autre des tours de garde, au débouché du pont lancé sur un torrent dont les flots impétueux faisaient un tumulte incessant. Sur le pont se dressait, à deux portées d'arc, une chapelle exactement semblable à celle de Kamaalot, et à l'intérieur de laquelle se trouvait un tombeau dont on ignorait ce qu'il recelait. Cependant, à en croire les chevaliers qui gardaient la porte, une prophétie fort ancienne affirmait qu'un chevalier portant un bouclier frappé d'une croix vermeille conquerrait cette forteresse sur un roi qui aurait renié Dieu. Aussi, lorsque Galaad se présenta devant le pont, les chevaliers qui aperçurent la croix vermeille de son bouclier commencèrent-ils à redouter le pire.

Lui, cependant, s'était engagé sur le pont, menant son cheval au pas. Arrivé devant la chapelle, il s'arrêta, mit pied à terre, déposa sa lance et son bouclier contre le mur et entra dans le sanctuaire pour examiner la tombe. Ayant constaté qu'effectivement la dalle de marbre ne comportait aucune inscription, il se baissa, en saisit le rebord et la souleva sans difficulté. À l'intérieur gisait le corps d'un chevalier dont le nom, Joseph, était gravé, dans la pierre mais sans autre précision. Du reste, un parfum suave embauma l'atmosphère et, s'exhalant bien au-delà de la chapelle, atteignit même la porte de la forteresse.

C'est ainsi que les gens apostés là ne doutèrent plus que le tombeau n'eût été ouvert. Et comme la prophétie stipulait qu'il ne pourrait l'être que par le chevalier qui se rendrait maître du Château des Ombres, leur inquiétude redoubla. Bientôt alerté, le roi du

Château les rassura néanmoins, en prétendant que le chevalier ne pourrait rien contre eux. Là-dessus, Galaad sortit de la chapelle, enfourcha son destrier blanc, plaça son bouclier devant sa poitrine et, brandissant sa lance, s'élança vers la porte. Trois des défenseurs s'en détachèrent pour l'affronter, mais il frappa le premier si rudement qu'il l'envoya voler dans le torrent. Quant aux deux suivants, ils eurent beau lui tenir tête assez longtemps, ils finirent, taillés en pièces, à leur tour dans les flots.

Un deuxième groupe se rua alors contre Galaad qui, ayant brisé sa lance, dégaina l'Épée aux Étranges Renges et en frappa tant et sans relâche ceux qui se risquaient devant lui qu'à la fin il les renversa tous et les jeta eux aussi dans les tourbillons. Ainsi se succédèrent contre lui sept groupes de chevaliers, mais le septième, comprenant sa cause perdue, se rendit. Or, lorsque le roi du Château des Ombres qui, depuis les remparts, assistait au combat, vit ses derniers chevaliers remettre à Galaad leurs épées, il sombra dans un désespoir si extrême que, gagnant le lieu le plus élevé du mur d'enceinte, il releva sa cotte de mailles, puis, tirant son épée, se l'enfonça dans la poitrine et, par-dessus les remparts, tomba dans les eaux du torrent.

Au même moment, les douze ermites sortirent de la forêt et se dirigèrent vers le Château des Ombres. En franchissant le pont, ils virent que le tombeau de la chapelle avait été ouvert. « Nous savons maintenant que cet homme est le Bon Chevalier », dit l'un d'eux. Et tous approuvèrent avant d'entourer Galaad qu'ils félicitèrent tout en louant Dieu qui l'avait aidé à triompher du roi félon. « Hélas ! reprit l'un des ermites, si le roi des Ombres est mort, il reste, à l'intérieur de la forteresse, un lieu redoutable nommé le Château Tournoyant. D'après ce que nous savons, il fut construit, voilà fort longtemps, par Virgile, lequel avait là déployé toute sa science, tandis que les Philosophes se lançaient à la recherche du Paradis Terrestre^[63]. Mais sache, Bon Chevalier, que, selon la prophétie, ce château doit cesser de tourner lorsque surviendra un chevalier portant un bouclier orné d'une croix vermeille. – Montrez-moi ce château », dit Galaad.

Les ermites et lui pénétrèrent donc dans la forteresse dont ils empruntèrent la grande rue. Les habitants qui s'y étaient massés tout du long ne leur manifestaient aucune hostilité, loin de là, car ils saluaient les saints hommes et leur témoignaient le plus profond respect. Au milieu de la forteresse s'élevait un vaste édifice entouré d'eaux vives et ceinturé de murs. En s'approchant davantage, on voyait que le château tournait sur lui-même plus vite que le vent et que, postés sur ses créneaux, des archers de cuivre maniaient leurs armes avec tant d'efficacité qu'il n'était guère aisé de se protéger de leurs traits. À côté de ces automates se tenaient des hommes en chair et en os qui sonnaient du cor et de la trompette avec une vigueur telle

qu'il semblait que la terre tremblait. Au bas, enfin, devant l'entrée, des lions et des ours enchaînés poussaient d'horribles rugissements. « Voici le Château Tournoyant, Bon Chevalier, reprit l'un des ermites. D'après la prophétie dont nous te parlions, seul peut y entrer celui qui sera admis aux plus hauts mystères du saint Graal. Mais elle dit également qu'il doit le faire sans lance ni bouclier, muni seulement d'une épée devant laquelle reculeront les créatures diaboliques qui animent ce château. » Sans hésiter un instant, Galaad confia son bouclier aux ermites, descendit de selle, tira son épée et s'avança vers le château.

Arrivé sous la muraille, il heurta si rudement le vantail avec son épée qu'il l'enfonça d'au moins trois doigts dans le chambranle en marbre, et que, terrifiés, les lions et les ours enchaînés qui gardaient la porte allèrent se cacher au fond de leurs cages. Quant au château, il s'arrêta brusquement de tourner, tandis que les archers de cuivre cessaient de décocher leurs flèches. Alors, de toute la forteresse montèrent les cris de joie des habitants, trop heureux de se voir enfin libérés du sortilège qui accablait leur pays. Et ils allaient partout, répétant qu'était arrivé celui par qui seraient découverts les grands mystères du Graal.

Cependant, Galaad ne voulut point s'attarder là. Il prit congé des ermites en leur recommandant de faire choisir par les gens du pays un nouveau souverain qui fût juste et bon, puis remonta sur son cheval blanc et, le bouclier à la croix vermeille pendu à son col, s'éloigna le long du torrent. Il savait maintenant que jamais il n'avait été si proche de la demeure du Roi Pêcheur^[64].

C'était l'époque de l'année où le roi Pellès souffrait le plus durement de sa blessure. Dans le manoir de Corbénic, on l'entendait alors pousser à mainte et mainte reprise des cris lamentables. Son regard trahissait les tortures qu'il endurait. Nul remède ne pouvait assoupir ses maux, et personne n'avait le pouvoir de lui porter secours. En ces moments si pénibles, le désespoir s'emparait du roi, et il se prenait à supplier ses chevaliers de le tuer pour mettre un terme à ses douleurs.

« Si vous étiez des amis fidèles, leur disait-il alors souvent, vous prendriez mes tortures en pitié. Combien de temps devrai-je encore souffrir ainsi ? Si vous souhaitez vraiment qu'un jour justice vous soit rendue, gardez-vous bien, car Dieu vous demandera compte de mes souffrances. J'ai toujours tenu tout mon pouvoir à votre disposition depuis le jour où j'ai pris les armes pour la première fois. S'il est vrai que j'ai commis une faute et que nombre d'entre vous en ont été témoins, convenez que je l'ai expiée assez durement. Si vous êtes des hommes au cœur loyal, délivrez-moi, je vous en conjure, au nom même de la chevalerie à laquelle nous appartenons. Mais non, hélas, j'ai parcouru monts et vallées, j'ai rompu lance sur lance en de

nombreux combats, j'ai manié l'épée de telle sorte que les ennemis fuyaient à mon approche et vous ne m'en savez nul gré !

« Hélas ! je suis banni du royaume de la joie. Mais, au jour du Jugement, j'élèverai ma plainte contre vous tous, et votre perdition est assurée si vous ne consentez que je meure. Pourtant, ma misère devrait vous emplir de compassion ! Que vous ayez, de vos yeux, vu mon malheur ou bien qu'on vous ait conté comment j'ai reçu le Coup Douloureux, comment pouvez-vous encore me juger digne d'être votre seigneur ? Je suis incapable de gouverner sagement ce royaume ! Et, sachant que cette terre est devenue stérile à cause de ma blessure, comment pouvez-vous tolérer cela ? »

Ainsi se plaignait le roi Pellès. Les chevaliers l'écoutaient en pleurant, navrés et désolés que ses souffrances fussent insupportables. Et ils l'en auraient volontiers délivré s'ils n'avaient eu la certitude qu'un jour viendrait celui qui poserait la question essentielle et, ce faisant, guérirait la blessure.

Pendant cette période, il arrivait donc à Pellès de demeurer prostré quatre jours entiers, les yeux obstinément fermés. On le portait alors devant le Graal et, là, sa faiblesse le contraignait à ouvrir les yeux. La contemplation de la sainte coupe le réconfortait un instant mais, quand on le ramenait dans sa chambre, ses douleurs redoublaient, et par là même ses lamentations.

Quand cet amer et poignant supplice lui infligeait ce tourment mortel, on répandait des parfums dans l'air pour chasser l'odeur de la plaie. Le tapis, devant le roi, était jonché d'épices, d'essences de térébinthe, de bois odorants et d'aromates de toute espèce. On plaçait aussi à côté de lui de l'ambre gris acheté à grands frais. L'odeur en était agréable. Et, de tous côtés, on foulait aux pieds des brins de girofle, de muscade et de thériaque, de sorte qu'à chaque pas se combattait la puanteur âcre de la gangrène. Enfin, dans la grande cheminée, brûlait en permanence du bois d'aloès.

Les montants du lit de sangle sur lequel gisait le roi étaient en corne de vipère et, pour éviter que l'odeur du poison ne le suffoquât, on répandait sur les coussins des poudres de plantes aromatiques. La couverture sur laquelle il était étendu était taillée dans un somptueux tissu de soie brodé d'or. Son lit était en outre serti de pierres précieuses multicolores, rubis, topazes, émeraudes, béryls et bien d'autres encore, venues de tous les pays du monde. Certaines ayant la vertu d'inspirer l'allégresse, d'autres celle d'apporter le bonheur et la guérison, celui qui savait en user avec art pouvait y puiser bien des forces secrètes. Ainsi, grâce à elles, maintenait-on Pellès en vie durant les journées de l'année qui lui étaient les plus pénibles et les plus douloureuses.

L'accablement était précisément à son comble dans la forteresse quand survint celle qu'on nommait tantôt la Demoiselle Chauve et tantôt la Demoiselle au Char. Elle descendit de sa mule au trot allègre devant le manoir où gisait le Roi Pêcheur. On la fit entrer et on la mena près du roi. Elle dit alors : « Roi Pellès, regarde-moi, je t'en prie. » Le roi souleva la tête et, ouvrant les yeux, fut abasourdi par la chevelure magnifique qui ornait la tête de la jeune fille. « Oui, roi Pellès, dit-elle, me revoici telle que j'étais jadis. Reprends courage, car trois chevaliers se dirigent vers Corbénic : l'un d'eux est ton neveu, celui qui n'avait pas posé de question lors de son passage ici ; le deuxième est le cousin de Lancelot que tu connais pour l'avoir déjà accueilli ici ; quant au troisième, il est celui que tu attendais avec tant d'impatience, car il a maintenant le pouvoir de guérir ta blessure. »

Quand ceux de la forteresse apprirent que la Demoiselle Chauve avait recouvré sa chevelure et qu'elle venait d'annoncer l'arrivée du Bon Chevalier, l'espoir triompha dans les cœurs. Et ils se disaient les uns aux autres : « Nos peines vont prendre fin. Voici que s'approche celui que nous avons tant désiré depuis que la douleur nous tient enserrés dans ses liens. Une grande joie nous attend, et nous ne saurions assez faire pour que ce jour-ci soit celui du bonheur pour notre roi et pour nous-mêmes. »

C'est ainsi que Galaad, Perceval et Bohort, qui s'étaient retrouvés sur les rives de l'estuaire, firent leur entrée à Corbénic. Dès qu'ils furent à l'intérieur de la forteresse, ils furent entourés par une foule nombreuse de chevaliers, de pages, d'écuyers, de sergents et de valets qui leur souhaitaient la bienvenue. On les conduisit au manoir et là, après les avoir désarmés, on leur apporta de riches vêtements taillés dans une même étoffe. Lorsqu'ils furent ainsi parés, on les mena dans la grande salle et on les fit asseoir, tandis que les chevaliers prenaient place autour d'eux. Et on leur servit un vin délicieux dans des coupes d'or^[65].

Or, vers le soir, le temps changea et s'obscurcit brusquement. Un grand vent se leva, qui pénétra dans la salle, bouleversant tout sur son passage, et si chaud que plusieurs chevaliers s'en crurent brûlés tandis que d'autres cédaient à la terreur. Et l'on entendit une voix qui disait : « Que ceux qui ne doivent pas s'asseoir à la table du saint Graal sortent d'ici, car voici venu le temps où les vrais chevaliers de Dieu seront nourris de ce qu'ils ont toujours désiré. »

À ces mots, tous se levèrent et quittèrent la salle, hormis le fils du roi Pellès et une jeune fille, celle-là qui portait le Graal depuis que la fille du Roi Pêcheur avait conçu Galaad. Avec eux demeurèrent les trois compagnons, curieux des prodiges qui allaient se manifester. Quelques instants plus tard, ils virent entrer par la porte neuf chevaliers armés qui, après avoir retiré leurs heaumes et leurs

hauberts, s'inclinèrent devant Galaad et lui dirent : « Seigneur, nous sommes venus en grande hâte pour nous asseoir avec toi à la table où nous sera donnée la céleste nourriture. » Galaad leur répondit qu'ils arrivaient à temps puisque lui-même et ses deux compagnons les avaient précédés de fort peu. Tous s'étant assis, il leur demanda d'où ils venaient. Trois d'entre eux répondirent qu'ils arrivaient de la Gaule, trois de l'Irlande, les trois derniers du Danemark.

Tandis qu'ils parlaient, ils virent sortir d'une chambre un lit de singe porté par quatre jeunes filles et sur lequel gisait un homme qui semblait tout meurtri et qui arborait une couronne d'or. Perceval et Bohort reconnurent aussitôt en lui le Roi Pêcheur. Quant à Galaad, bien que le blessé fût son grand-père, il le voyait en quelque sorte pour la première fois, puisque, à peine né, on l'avait emmené pour l'élever loin de Corbénic. Les jeunes filles déposèrent doucement le lit au milieu de la salle et se retirèrent. Le Roi Pêcheur leva alors la tête et dit à Galaad : « Sois le bienvenu, Bon Chevalier. Plongé dans une souffrance telle que nul autre homme n'en a connue, j'ai ardemment désiré ta venue. Mais, s'il plaît à Dieu, voici venu le temps où je cesserai de souffrir et où ce malheureux royaume sera rendu à sa plénitude. »

Sur ce, Perceval se leva, alla s'incliner devant le lit où gisait le Roi Pêcheur, et il dit doucement : « Mon oncle, de quoi souffres-tu ? » [66] Le visage du roi s'éclaira d'une grande joie. « Enfin ! murmura-t-il. Voilà bien longtemps que tu aurais dû me poser cette question, Perceval, mon neveu, fils de ma sœur. Je souffre d'une blessure qui m'a été infligée par une lance, la lance que tu as déjà vue et dont la pointe dégoutte de sang. » À ce moment, le vent se mit de nouveau à tourbillonner dans la salle, aussi chaud que la première fois, et la même voix ébranla les airs, disant : « Que ceux qui n'ont pas été compagnons de la quête sortent d'ici : ils n'ont pas droit d'y demeurer plus longtemps. » Aussitôt, le fils du roi Pellès et la jeune fille quittèrent la salle. Seul y resta le Roi Pêcheur, entouré de ceux qui se reconnaissaient comme compagnons de la quête.

Ils respectèrent un long moment le plus grand silence, dans la pénombre, car la nuit devenait en plus en plus obscure. Alors, comme ils se demandaient ce qui allait se passer, ils crurent voir descendre du ciel un homme en habit d'évêque, la crosse à la main et la mitre en tête. Quatre anges semblaient le porter sur un siège splendide. Cet homme avait au front des lettres qui disaient : « Voici Joseph, premier évêque de ce royaume, que Notre Seigneur consacra au Palais Spirituel, en la cité de Sarras. » Les chevaliers avaient beau déchiffrer ces lettres sans difficulté, ils se demandaient avec surprise ce qu'elles pouvaient bien signifier, puisque le Joseph dont elles parlaient était mort depuis bien des siècles.

Ils en étaient là, tout perplexes, quand ils aperçurent une table d'argent qui, comme portée par des mains invisibles, semblait voler dans les airs. Et, sur cette table, il y avait une magnifique coupe d'émeraude d'où émanait une lumière si puissante qu'ils en furent tout éblouis. Puis, toujours portée par des mains invisibles, une lance apparut qui vint se poser sur la table. Et chacun put voir que des gouttes de sang coulaient de sa pointe. Sur ce, l'homme en habit d'évêque se mit à parler : « Ah ! chevaliers ! ne vous étonnez pas de me voir devant vous comme je suis devant la coupe sainte. De même que je l'ai servie durant toute ma vie terrestre, je continue à la servir en tant qu'esprit. »

Il se leva, s'approcha de la table d'argent et se prosterna, coudes et genoux au sol. Puis il se redressa, prit la lance et en plongeant le fer dans la coupe d'émeraude avant de la redéposer sur la table d'argent. Ensuite, il procéda comme pour célébrer une messe. Au bout d'un moment, il prit dans la coupe une hostie faite en semblance de pain et, lorsqu'il l'éleva, il sembla à toute l'assistance qu'elle prenait la forme d'un enfant au visage rouge et embrasé. Joseph la tint un instant en l'air puis la remit à l'intérieur de la coupe. Enfin, quand il eut accompli tous les gestes et prononcé toutes les paroles qui incombent à un prêtre célébrant la messe, il se tourna vers Galaad, lui donna un baiser et le pria de baiser à son tour ses frères, les compagnons de la quête. Galaad obéit.

Joseph reprit alors la parole. « Chevaliers de Jésus-Christ, dit-il, vous qui avez subi peines et souffrances pour contempler une partie des merveilles du saint Graal, asseyez-vous à cette table. Vous y serez nourris, de la main même de notre Sauveur, de la meilleure nourriture qu'ait jamais goûtée chevalier... Et vous pourrez dire que votre peine n'est pas perdue, puisqu'elle vous aura valu la plus haute récompense du monde. » Après avoir ainsi parlé, Joseph disparut sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. Les chevaliers s'assirent alors à la table, non sans grande frayeur, et le visage inondé de larmes.

Ils virent alors émerger de la coupe un homme entièrement nu dont les pieds, les mains et la poitrine saignaient. Et cet homme leur dit : « Mes chevaliers, mes fidèles, mes enfants, vous qui, dans cette vie mortelle, êtes devenus créatures spirituelles après m'avoir tant cherché, je ne puis plus me cacher à vos yeux. Je veux que vous puissiez voir une part de mes mystères et de mes secrets, puisque vos exploits et votre persévérance vous ont menés jusqu'à cette table où nul chevalier ne s'était assis depuis l'époque de Joseph d'Arimathie. Pour les autres, ils en ont eu la part qui revient aux bons serviteurs, c'est-à-dire qu'ils ont été nourris par la grâce de cette sainte coupe. Mais ils ne l'ont pas eue aussi directement que vous l'aurez vous-mêmes maintenant. Recevez donc la haute nourriture que vous

désiriez depuis si longtemps et pour laquelle vous avez subi tant de souffrances. »

Il prit la coupe et s'approcha de Galaad. Celui-ci s'agenouilla en joignant les mains, et ses compagnons firent de même, afin de recevoir en leur bouche, des mains mêmes du Sauveur, l'hostie que le commun des humains ne peut recevoir que des mains d'un prêtre. Mais seuls les douze chevaliers eurent cet honneur : le Roi Pêcheur, qui gisait sur sa couche et qui regardait avec ravissement, paraissait complètement étranger à la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Quand ils eurent tous reçu l'hostie, celui qui les avait nourris dit à Galaad : « Fils, toi qui es aussi pur que peut l'être un homme terrestre, sais-tu ce que je tiens dans mes mains ? – Non, répondit Galaad, je l'ignore. – Je vais te le révéler : cette coupe est creusée dans l'émeraude qui jadis ornait le front du Porte-Lumière, avant qu'il ne tombât dans l'abîme d'enfer où son orgueil le précipita. C'est dans cette coupe que mon fidèle serviteur Joseph recueillit le sang de ma poitrine lorsqu'il me descendit de la Croix et me mit en son tombeau^[67]. Mais tu ne l'as pas encore vu aussi manifestement que tu le verras un jour, et sais-tu où ? dans la cité de Sarras, au Palais Spirituel. Tu dois donc t'y rendre et accompagner cette coupe et cette table qu'on ne reverra jamais plus, et sais-tu pourquoi ? Parce que le saint Graal n'est pas assez honoré sur cette terre et qu'un jour ou l'autre, il pourrait devenir la proie des méchants.

« Aussi t'en iras-tu demain matin jusqu'à la mer. Sur le rivage, tu trouveras la nef où tu pris l'Épée aux Étranges Renges. Mais tu ne seras pas seul : je désire que tu emmènes Perceval et Bohort qui ont été de fidèles compagnons de la quête. À vous trois, vous emporterez la table et la coupe, recouvrant celle-ci d'un voile afin que nul autre que vous ne la puisse voir. Vous partirez donc très tôt, dès le lever du jour, afin que votre départ n'ait d'autre témoin que le roi Pellès. Car il a été mon loyal serviteur et le sera encore longtemps. Galaad, je désire en effet que tu ne quittes pas ce pays sans avoir guéri cet homme qui a tant souffert et qui espère malgré tout en moi. Tu prendras la Lance et l'appliqueras sur la blessure de Pellès. C'est la seule chose susceptible de le guérir, et tu es le seul homme susceptible d'accomplir ce miracle.

— Mais, dit Galaad, pourquoi ces neuf ne nous accompagneraient-ils pas ? – Parce que je ne le veux point, et parce que ceci doit être à la semblance de mes apôtres. De même qu'ils mangèrent avec moi le jour de la Cène, de même vous avez mangé aujourd'hui à la table du saint Graal. Et vous êtes douze, comme il y eut douze apôtres. Mais ensuite, de même que je les ai séparés pour les envoyer à travers le monde, de même vous séparé-je aujourd'hui les uns des autres. »

Après avoir prononcé ces dernières paroles, l'homme nu dont les

plaies aux mains, aux pieds et à la poitrine saignaient, disparut subitement sans qu'aucun des assistants pût savoir ce qu'il était devenu. Ils se regardèrent les uns les autres, doutant des visions qu'avaient vues leurs yeux et des paroles qu'avaient entendues leurs oreilles. Alors, Galaad se leva, s'approcha de la Lance posée sur la table, la prit entre ses mains et alla en placer le fer sur l'horrible blessure du roi Pellès. Celui-ci poussa un grand cri et se redressa. « Que Dieu soit béni ! s'écria-t-il. Voici la fin de mes souffrances ! Dieu a eu pitié de moi ! » Il se mit à pleurer abondamment, de joie et non plus de douleur. Il se leva comme s'il n'avait jamais été malade ou blessé, s'habilla et vint embrasser chacun des chevaliers présents, et, au comble de l'allégresse, il disait que son royaume était enfin sauvé puisque lui-même avait recouvré toute sa santé et son énergie.

Sur la fin de la nuit, Bohort, Perceval et Galaad sortirent du manoir et descendirent dans la cour où les attendait le roi Pellès, plus valide qu'il ne l'avait jamais été. Il avait fait préparer leurs chevaux et leurs équipements. Et c'est en sa compagnie qu'ils descendirent jusqu'au port, situé à peu de distance du large estuaire que formaient la rivière et la mer. Là, se balançait la nef de l'Épée aux Étranges Renges, et, quand ils y furent montés, ils s'aperçurent que la table d'argent et le saint Graal se trouvaient à bord, recouverts d'un voile de soie vermeille qui jetait un tel éclat qu'on en était presque ébloui. Le Roi Pêcheur, qui était monté avec eux, contempla une dernière fois la merveille qu'il ne verrait plus jamais puisque, Dieu en avait ainsi décidé, le saint Graal allait sortir de son royaume. Ensuite, il dit à Galaad : « Bon Chevalier, sache que je n'ai jamais eu en ma vie pareil bonheur à celui que j'ai éprouvé en ta compagnie. Grâce te soient rendues pour m'avoir guéri des terribles souffrances que j'endurais, ainsi que pour avoir rendu la vie à mes gens que désespérait la vue de leurs terres incultes et stériles. Que Dieu te conduise maintenant où tu dois aller. » Puis, se tournant vers Perceval, il ajouta : « Quant à toi, beau neveu, je sais que ta mission n'est pas terminée et que tu seras longtemps encore le gardien de cette chose sainte que j'ai de mon mieux préservée de toutes les convoitises. » Enfin, dévisageant Bohort, il lui souhaita, comme à ses deux compagnons, la force et le courage d'accomplir jusqu'à son terme la quête dont nul pays au monde ne vit jamais l'équivalent. Les trois compagnons embrassèrent tendrement le Roi Pêcheur après l'avoir reconduit à terre et le recommandèrent à Dieu. Sur ce, s'étant signés, ils remontèrent à bord. Dès qu'ils y furent, le vent qui, jusque-là, s'était tu, frappa si violemment les voiles que la nef instantanément quitta le rivage et, traversant rapidement l'estuaire, gagna la haute mer à une allure de plus en plus vive.

Sur la rive, dans les rayons du soleil qui surgissait derrière les collines, Pellès, le Roi Pêcheur qui avait été, malgré sa terrible

blessure, le fidèle gardien du saint Graal, avait les larmes aux yeux. Il regarda s'éloigner la nef où se trouvaient ceux qui désormais mèneraient à leur terme les aventures du Graal, ces trois compagnons au nombre desquels se trouvaient son petit-fils et son neveu. Puis, quand la nef eut disparu dans la brume du matin, le Roi Pêcheur retourna vers la forteresse de Corbénic^[68].

Le Royaume perdu

Galaad, Perceval et Bohort errèrent longtemps sur les flots sans savoir où Dieu entendait les mener. Ils se souvenaient certes des paroles de l'homme nu qui les avait nourris de l'hostie : la révélation des grands mystères du saint Graal, ils l'auraient dans le Palais Spirituel, au cœur de la cité de Sarras ; mais cette cité de Sarras, ils en ignoraient tout, hormis que Joseph y avait été le premier évêque consacré du royaume de Bretagne. Et les trois compagnons allaient ainsi, longeant des côtes rocheuses d'aspect inhospitalier, se retrouvant soudain en haute mer, sans autre spectacle que celui des vagues et des nuages qui parfois s'amoncelaient au ciel. Ils ne souffraient ni de la faim, ni de la soif, car le saint Graal les nourrissait de sa présence, et passaient leur temps à prier et à contempler la splendeur du soleil, le matin, quand il se levait, le soir, quand il se couchait, et à rendre grâces à Dieu de la beauté de la création.

Le matin du quatrième jour, ils s'aperçurent que la nef avait abordé dans une crique au-dessus de laquelle se dressait une très ancienne forteresse. Tous trois se demandèrent s'ils ne devaient pas descendre de leur bateau, car celui-ci semblait aussi immobile que si la volonté de Dieu l'eût destiné à conduire ses passagers en cet endroit précis. « Attendons un signe », dit Galaad. Ils commençaient à se désespérer quand ils virent un chevalier tout armé longer le rivage. Ils le hélèrent et lui demandèrent en quel pays ils se trouvaient.

« Seigneurs ! s'écria le chevalier, repartez au plus vite ! Gardez-vous de descendre à terre, car vous n'y gagneriez que misères et douleurs. Les gens de ce pays ne sont pas chrétiens, seigneurs, et moi, seule une trêve me permet de passer par ici. La reine de ce pays est la

sœur du roi d'Oriande que Lancelot du Lac a tué en combat et dont il a pris les terres païennes. À présent, le monde entier rend hommage à Jésus-Christ, mais cela affecte profondément la reine qui hait tous les adeptes de la nouvelle religion. Voilà longtemps déjà, elle a prié ses dieux de la priver de la vue jusqu'à ce que ce culte ait été réduit à néant. Et elle est devenue aveugle. Elle fait répandre en tous lieux que ses dieux l'ont exaucée, mais je puis vous affirmer, seigneurs, que c'est Notre Seigneur qui l'a punie de ses mauvaises intentions. Et si je vous raconte cela, c'est dans l'espoir que vous évitiez des lieux où vous arriverait malheur.

— Chevalier, repartit Galaad, nous te savons gré de tes avertissements, mais il n'est pas de plus bel exploit que celui qu'on accomplit pour exalter la gloire de Dieu. Or nous nous sommes consacrés à cette tâche, sache-le, et n'y faillirons point. Notre Seigneur lui-même s'est imposé peines et souffrances lorsqu'il accepta d'être mis en croix : chacun de nous doit en faire autant. – Seigneurs, reprit le chevalier, je vous crois volontiers, mais je doute que vous puissiez triompher des démons qui règnent sur ce pays. – C'est notre affaire », conclut Galaad. Le chevalier reprit sa course le long du rivage après les avoir recommandés à la sauvegarde divine.

Les trois compagnons revêtirent leurs armes et, descendant à terre, se dirigèrent vers la forteresse dans l'enceinte de laquelle se dressait une haute tour d'aspect fort ancien. Aux abords de la grande porte, ils remarquèrent un jeune homme qui portait un collier de fer relié à une grosse barre de fer fixée dans la porte par une chaîne aussi longue que le pont qui franchissait un fossé très profond. En les apercevant, le captif s'avança vers eux autant que le lui permettait sa chaîne. « Seigneurs ! s'écria-t-il, puisque vous êtes chrétiens, je le vois à la croix vermeille que l'un de vous porte sur son bouclier, ne pénétrez pas dans cette forteresse, pour l'amour du ciel. – Et pourquoi donc ? demanda Galaad. – Seigneur, reprit le jeune homme, je vais te le dire. Chrézien comme vous, je suis tombé au pouvoir des gens qui possèdent ce pays, et ils m'ont obligé à garder leur porte de la façon que vous voyez. Sachez, au reste, chevaliers, que cette forteresse est la plus horrible que je connaisse et qu'on ne la nomme pas pour rien le Château Enragé. Trois chevaliers y résident, trois frères, aussi jeunes que beaux ; mais dès qu'ils aperçoivent un chevalier chrétien, ils perdent la tête et deviennent furieux. Alors, rien ni personne ne peut leur résister. Leur sœur habite aussi dans cette forteresse. Cette jeune fille, l'une des plus belles que j'aie jamais vue, les surveille lorsqu'ils sont pris de rage et tente de les modérer. Eux la redoutent trop pour oser lui désobéir en rien. Et, assurément, sans elle, ils maltraiteraient autrement plus les gens qu'ils ne font. Comme je suis leur esclave, ils parviennent à me supporter, et je n'ai rien à craindre de leur part.

Mais je vous assure que, des chevaliers chrétiens qui sont entrés ici, aucun n'est jamais ressorti.

— Ami, répondit Galaad, mes compagnons et moi y entrerons quand même, car nous sommes persuadés qu'à lui seul Dieu a plus de pouvoir que tous les diables de l'enfer réunis. » Et, sans plus s'attarder, Galaad, Bohort et Perceval franchirent la porte et se dirigèrent vers la haute tour. Or, depuis l'une des fenêtres, la jeune fille dont avait parlé le malheureux gardien les avait aperçus ; et la croix vermeille du bouclier de Galaad n'avait pas manqué de la renseigner sur leur religion. Aussi se précipita-t-elle au-dehors pour les devancer : « Seigneurs ! s'écria-t-elle, n'allez pas plus loin et n'entrez pas dans cette tour ! Trois des plus beaux chevaliers qu'on ait jamais vus y jouent au trictrac et aux échecs, mais leur beauté n'a d'égale que leur cruauté et, de rage, pour peu qu'ils vous voient, ils vous feront périr ! – Jeune fille, répondit Galaad, si Dieu le veut, ainsi que toi-même, rien de tel n'advientra, mais un bel et bon miracle. Pourquoi s'étonner ? Ceux qui refusent de croire en Dieu deviennent enragés quand ils voient ce qu'il est capable d'accomplir ! » Sans plus attendre, les trois compagnons pénétrèrent dans la tour et montèrent jusqu'à la chambre où se tenaient les trois frères. Au vu des intrus, ceux-ci se levèrent d'un bond, et, roulant des yeux furibonds, se déchirèrent les vêtements en hurlant comme des démons, puis s'emparèrent de hallebardes et d'épées qui se trouvaient disposées là, bien résolus à venger l'injure ; mais leur démente devint si furieuse qu'ils se précipitèrent les uns sur les autres, s'entre-déchirèrent et s'entre-tuèrent sans causer le moindre mal aux trois compagnons.

Cependant, la jeune fille manifestait son désespoir que ses propres frères eussent ainsi trouvé la mort, elle se lamentait, pleurait, déplorait de n'avoir pu intervenir afin de les calmer : « Ah ! jeune fille ! dit Perceval, cesse de pleurer, je t'en prie. Renonce plutôt à tes croyances néfastes, car tous ceux qui refuseront de croire en Dieu périront tels des enragés ou tels des démons. » [69] Galaad fit emporter les trois cadavres par des écuyers et leur ordonna de les jeter à l'eau. Puis, quand ils se furent exécutés, il les tua tous parce qu'ils refusaient de croire en Dieu [70]. Ainsi la forteresse fut-elle entièrement débarrassée des païens. Seules furent épargnées la jeune fille et les femmes qui la servaient.

Perceval redescendit vers la porte de la forteresse libérer l'esclave chrétien qui les avait avertis. Il lui ôta sa chaîne et le mena dans la grande salle où la jeune fille persistait à se lamenter, malgré les consolations que lui prodiguaient Galaad et Bohort. « À quoi bon pleurer sur tes frères ? dit Perceval. Ils ont subi le sort qu'ils méritaient, et tu souffrais la première de leur violence et de leur folie. » La jeune fille, qui était extrêmement belle, se mit à regarder

Perceval et il lui parut si singulièrement beau que, par courtoisie à son égard, elle sécha ses larmes. Au fond d'elle-même, elle ne pouvait s'empêcher d'en devenir amoureuse. Elle se disait que, s'il consentait à abandonner son Dieu pour ceux auxquels elle croyait, elle ferait volontiers de lui le seigneur de sa forteresse et des terres qui en dépendaient. Et elle se montrait si songeuse que Perceval finit par lui demander à quoi elle pensait.

« Seigneur, répondit-elle, si j'osais, je te demanderais d'abandonner ta religion et de m'épouser. Tu serais le mieux aimé de tous les hommes, et je ferais de toi le maître de mes domaines. – Cela ne se peut ! répliqua sèchement Perceval. Sache-le, jamais je n'abandonnerai mon Dieu pour les tiens. Et j'ajoute que si tu avais été un homme, vu les dispositions qui sont les tiennes, tu aurais perdu la vie avec tous les autres. Mais, j'en suis sûr, tu reviendras d'erreur. » Sur ce, il alla rejoindre Bohort et Galaad qui examinaient la salle : émerveillés de la voir si vaste et si magnifique, ils déplorèrent que splendeurs semblables se trouvassent aux mains de mécréants. Au même moment, la jeune fille revint vers Perceval. « Seigneur, lui dit-elle, si tu veux bien me promettre de m'aimer comme un chevalier doit aimer une demoiselle, je suis décidée à adopter ta religion par amour pour toi. – Cela, je le peux, répondit Perceval. Sur ma foi de chrétien, je te promets, jeune fille, que, si tu acceptes de recevoir le baptême, je t'aimerai comme ceux qui croient sincèrement en Dieu doivent aimer les dames et les demoiselles^[71]. – Seigneur, dit la jeune fille, je ne t'en demande pas davantage. »

Elle fit à l'instant venir un saint ermite qui avait obtenu la permission de vivre dans la forêt. Aussitôt averti de la situation, il s'empressa si bien de la baptiser, elle et ses suivantes, que, tout heureuse d'être chrétienne, elle changea complètement de dispositions d'esprit. L'ermite demeura longtemps auprès d'elle, l'instruisant dans sa doctrine et célébrant pour elle les offices. La jeune fille mena alors une existence vertueuse et gouverna sagement ses domaines.

Quant aux trois compagnons, fort satisfaits de l'heureux dénouement de leur aventure, ils regagnèrent sans tarder la nef qui les attendait au rivage, sous les murailles de la forteresse. À peine y étaient-ils montés, que le vent se leva et gonfla les voiles, les emportant rapidement vers la pleine mer. À cela, ils connurent que Dieu lui-même les avait menés en ce pays pour y faire œuvre de missionnaires.

Ils naviguèrent trois jours et trois nuits et, au matin du quatrième jour, s'aperçurent qu'ils se trouvaient dans un petit port. Une foule énorme assaillait le rivage et se pressait aux portes d'un château. Galaad interrogea un jeune écuyer qui en venait sur le propriétaire de celui-ci : « Il appartient à la reine Jandrée, seigneur, répondit-il. Elle

s'est fait conduire devant la porte avec tous ses gens, car on lui a mandé que les trois chevaliers du Château Enragé étaient morts et que trois chevaliers étrangers, après s'être emparés de la forteresse, avaient fait baptiser la demoiselle. Elle s'étonne fort de ces événements et redoute qu'on ne la dépouille de ses terres, car son frère Madaglan d'Oriande étant mort, lui aussi, des mains d'un chevalier du roi Arthur, elle ne peut espérer de secours de personne. On lui a dit également que l'un des vainqueurs du Château Enragé – celui qui possède un bouclier orné d'une croix vermeille, et qu'on nomme le Bon Chevalier – était invincible. Aussi lui inspire-t-il tant de crainte qu'elle préfère gagner un autre de ses châteaux, plus solidement et plus sûrement fortifié que celui-ci. »

Le jeune écuyer s'étant retiré, les trois compagnons s'entre-regardèrent, perplexes quant à la conduite qu'ils devaient tenir. « Si nous sommes ici, dit enfin Bohort, c'est que Dieu nous y a menés. Il nous faut donc agir. – Tu as raison, dit Galaad, allons trouver la reine Jandrée. » Or, comme ils entreprenaient de s'armer, un homme qui les regardait faire depuis l'entrée du château interpella la reine en lui criant : « Dame ! Vois ce chevalier ! Son bouclier est orné d'une croix vermeille ! Et voici qu'il débarque avec deux compagnons ! – Hélas ! soupira la reine, je crains fort qu'il ne soit celui dont on m'a parlé. Que fait-il maintenant ? – Tous trois s'avancent vers nous, répondit un chevalier. – Eh bien ! dit-elle, qu'on me les amène. Je suis curieuse d'entendre ce qu'ils me diront. »

Galaad, Bohort et Perceval étaient arrivés devant la porte du château. Galaad s'avança et, se rappelant que la reine était aveugle et qu'elle ne se déplaçait que guidée par deux suivantes, il se présenta à elle en ces termes : « Reine, nous sommes des chevaliers étrangers et nous venons te saluer. – J'en suis fort aise, répliqua-t-elle. Mais que venez-vous faire ici ? – Rien d'autre que ton bien, si toutefois tu y consens. – Vous arrivez du Château Enragé, je suppose ? On y a tué les trois frères, de nobles chevaliers que j'aimais beaucoup. En seriez-vous les meurtriers ? – Non pas, reine, dit Galaad. Quand nous nous sommes présentés à eux, ils ont été pris d'un tel accès de rage qu'ils se sont entre-tués. – Cependant, reprit la reine, vous êtes chrétiens, et vous devriez le savoir, j'abhorre les chrétiens. – Certes, répliqua Galaad d'un ton calme, et je le savais. Aussi, mes compagnons et moi-même venons-nous te trouver dans l'espoir de te convaincre que nous sommes non des criminels mais des hommes fiers de servir leur seigneur. Car notre Dieu est le seigneur de tous les êtres et de toutes les choses. »

La reine réfléchit un instant puis : « C'est toi qui l'affirmes, dit-elle, mais je n'en crois rien. Nos dieux à nous sont plus puissants que le tien. – Dans ce cas, répliqua Galaad, faisons-les juges de notre

différend. Pourquoi es-tu aveugle, reine Jandrée ? – Parce que je l’ai voulu. – Comment cela ? – J’ai demandé à mes dieux de m’accorder la cécité jusqu’au jour où auront disparu les chrétiens. – Et si je priais mon Dieu, moi, de te rendre la vue malgré toi ? – C’est un défi ? s’écria la reine avec colère, eh bien, soit, je l’accepte. Et je vous prie de ne pas vous en aller avant la conclusion de l’épreuve. Vous serez mes hôtes, cette nuit. »

Toujours guidée par ses suivantes, la reine Jandrée précéda dans le château ses hôtes, Galaad, Bohort et Perceval. Et les habitants furent bien étonnés qu’elle y eût admis ces chrétiens, surtout celui dont le bouclier était orné d’une croix vermeille, car, depuis qu’elle était aveugle, elle avait fait tuer tous ceux qui étaient tombés en son pouvoir. Et c’était même pour s’épargner la vue d’un adepte de la nouvelle religion qu’elle avait renoncé à l’usage de ses yeux. Or, voici qu’elle changeait soudain d’avis ! En fait, elle aurait bien aimé les voir, ces chevaliers étrangers, notamment celui qui lui avait parlé, car on le lui avait décrit comme le plus beau chevalier du monde, ainsi que le plus valeureux.

Au demeurant, les trois compagnons furent traités avec les plus grands égards et se virent attribuer une grande chambre avec trois lits pour dormir à l’aise. La nuit fut calme et tranquille mais le matin, dès l’aube, la reine fit convoquer tous ses vassaux et, ceux-ci une fois rassemblés, elle sortit elle-même de sa chambre et se rendit dans la grande salle. Galaad, Bohort et Perceval s’y trouvaient au milieu des autres. Et tous furent abasourdis, car elle voyait à nouveau, aussi clair qu’autrefois. Et si tous s’en émerveillèrent, les plus satisfaits furent évidemment les trois compagnons.

« Seigneurs, dit-elle, écoutez tous, que je vous raconte mon aventure. Quand je me suis couchée, hier soir, j’étais aveugle, je ne voyais rien. Je priai alors mes dieux de me rendre la vue. Il me sembla qu’ils me répondaient qu’ils n’en avaient pas le pouvoir mais m’ordonnaient de faire mettre à mort les trois chevaliers étrangers auxquels j’accordais l’hospitalité. Et ils me menaçaient de leur colère si je m’avisais de désobéir. Je compris alors que leur irritation provenait du fait qu’ils étaient incapables de m’exaucer. N’ayant désormais rien à perdre, je me tournai vers le Dieu des chrétiens, le priant humblement, s’il avait autant de pouvoir et de force que d’aucuns le disent, de me rendre la vue. Et je lui promis, au cas où il le ferait, de croire en lui très sincèrement et pour toute ma vie. Là-dessus, je m’endormis.

« Pendant mon sommeil, je fus visitée par un songe. Je rêvai que je voyais une dame de grande beauté mettre au monde un enfant en ces lieux mêmes. Elle était nimbée d’une clarté comparable à celle du soleil. Quant au nouveau-né, qui était beau, charmant et de douce

apparence, il était entouré de créatures magnifiques dotées d'ails, comme les oiseaux, et qui se livraient à des transports d'allégresse. Aussi longtemps que dura ma vision, je fus plongée dans le ravissement, mais mon rêve changea brutalement : je vis qu'on liait un homme à un poteau, qu'on le fouettait rudement de verges, si rudement même que le sang lui giclait de partout. Ses bourreaux n'avaient aucune pitié de lui ; moi, je ne pouvais m'empêcher de verser des larmes. Puis je vis qu'on l'attachait à une croix, qu'on lui clouait les mains et les pieds, qu'on lui transperçait la poitrine avec une lance et que son sang coulait abondamment. Je vis aussi un homme d'aspect vénérable qui recueillait ce sang dans une coupe d'émeraude. Et je sanglotais si fort dans mon rêve que je finis par m'éveiller. Alors, je m'aperçus que je voyais aussi bien et aussi nettement qu'autrefois. Voilà, seigneurs, je vous ai dit la vérité : mes dieux ont été impuissants à me rendre la vue, mais le Dieu des chrétiens a eu pitié de moi, quoique je fusse son ennemie. »

Un grand brouhaha parcourut la salle. Les vassaux de la reine n'en revenaient pas de pareille merveille, mais ils étaient tous très émus en pensant que le Dieu des chrétiens avait eu pitié d'une femme dont la haine s'était acharnée si longtemps contre ceux et celles qui croyaient en lui. « Voilà pourquoi, reprit la reine, je désire que vous renonciez à ce que vous avez adoré jusqu'à présent et que vous reconnaissiez le Dieu des chrétiens comme le vrai dieu de lumière. Quant à ceux qui refuseraient de se convertir, je les ferai mourir dans des supplices ignominieux. »

C'est ainsi que la reine Jandrée se fit baptiser, et que ses vassaux l'imitèrent, car ils n'avaient nulle envie d'être massacrés. Quant à Galaad, Bohort et Perceval, ils avaient regagné leur nef, et celle-ci, dès qu'ils furent montés à bord, s'éloigna du rivage et vogua bientôt en pleine mer [72].

Ils errèrent longtemps au gré des flots. Mais Galaad avait l'air triste. On l'eût dit obsédé par une pensée douloureuse. Il restait des heures durant à l'arrière de la nef, à genoux la plupart du temps, parfois assis, mais les yeux toujours perdus dans le vague et comme aveugle au monde environnant. Ce comportement commençant à l'inquiéter, Perceval se résolut à l'interroger, au nom de leur compagnonnage, sur cet étrange chagrin. « Ah ! Perceval, mon ami ! répondit Galaad, je vais te dire la vérité. L'autre jour, quand nous vîmes une partie des merveilles du saint Graal que Notre Seigneur nous montrait par amour et compassion, je contemplais les choses secrètes qui ne sont dévoilées qu'aux seuls fidèles de Jésus-Christ. Or, tandis que je voyais ce que nul esprit d'homme terrestre ne saurait même imaginer, ce que nulle parole humaine ne saurait décrire, mon cœur fut pénétré d'une telle joie et d'une telle suavité que si j'étais

mort à cet instant-là, hélas, jamais mortel n'eût connu de trépas plus heureux ! Je t'assure, Perceval, devant moi se pressait une telle affluence d'anges – et ce, au sein d'une si prodigieuse abondance de biens spirituels ! – que je me crus transporté de la vie terrestre à la vie céleste, dans la joie et la gloire de Dieu. Et je puis te l'avouer, Perceval, je n'ai qu'un espoir, quitter ce monde le plus tôt possible, si Dieu le veut, en contemplant les merveilles du saint Graal ! » Extrêmement troublé par ces révélations, Perceval n'en laissa rien paraître, de peur de gêner le rêve de son compagnon. Mais, en lui-même, il se disait que Galaad n'était pas tout à fait un être humain, qu'il était peut-être un ange que Dieu leur avait envoyé pour les guider vers les plus hauts mystères de ce monde.

Dans la nef, se trouvait un lit, celui-là même sur lequel ils avaient découvert l'Épée aux Étranges Renges. Mais ce lit était des plus singuliers, car entièrement de bois et dépourvu de coussins. À sa tête était fichée une petite latte entre les planches, et une seconde au pied, toutes deux séparées par la largeur du lit dont les montants étaient soit blancs comme neige fraîche, rouges comme le sang, ou verts comme l'émeraude. À sa base enfin, pouvait se lire une inscription qui disait : « Seul le Bon Chevalier pourra s'allonger un jour sur cette couche faite du bois de l'Arbre de Vie. » Mais, jusque-là, aucun des trois compagnons n'avait éprouvé le désir de tenter l'épreuve.

Un jour, cependant, où la mer était calme et le vent muet, Bohort et Perceval dirent à Galaad : « Ami très cher, tu ne t'es jamais couché sur ce lit. Il nous semble pourtant qu'il a été appareillé exprès pour toi, l'inscription l'indique assez clairement. Tu dois donc en user, Galaad, puisque tels sont les ordres du Seigneur. » Sans se faire autrement prier, Galaad s'y étendit donc de tout son long et tomba dans un profond sommeil. Il dormit de la sorte si longtemps que, lorsqu'il s'éveilla, la nef se trouvait dans un port que surplombait une vaste cité. « Où sommes-nous ? demanda-t-il. – À Sarras, répondit Perceval. Nous y sommes arrivés durant ton sommeil. » Au même moment, une voix se fit entendre, qui semblait apportée par le vent du large : « Chevaliers ! disait-elle, sortez de la nef, prenez à vous trois la table d'argent et portez-la dans la cité de Sarras, mais ne la déposez pas que vous n'ayez atteint le Palais Spirituel où Notre Seigneur consacra Joseph comme premier évêque de ce pays. »

Ils allaient soulever la table quand ils aperçurent, sur les flots, la nef dans laquelle, jadis, ils avaient déposé le corps de Lawri, la sœur de Perceval. Et ils se dirent l'un à l'autre : « Par Dieu tout-puissant, cette demoiselle a bien tenu sa promesse de venir nous rejoindre ici ! »

Ils prirent alors la table d'argent, Bohort et Perceval par-devant, Galaad par-derrière et, quittant la nef, ils se mirent en marche vers la cité. Ils arrivaient à la porte, quand Galaad eut une faiblesse et vacilla

sous le poids de la table qui était très lourde. Or, sous la porte, se trouvait un homme qui, soutenu par des béquilles, attendait que les passants voulussent bien lui donner l'aumône pour l'amour de Dieu. Galaad le héla : « Brave homme ! viens et aide-nous à porter cette table ! – Ah ! seigneur, répliqua le mendiant, que dis-tu là ? Voilà dix bonnes années que je ne puis marcher sans le secours d'autrui ou de mes béquilles ! – Ne t'en soucie point, reprit Galaad, viens et lève-toi sans crainte, car tu es guéri. » À ces paroles, l'homme essaya de se lever et, à sa grande stupéfaction, y réussit parfaitement, se trouvant même aussi vigoureux que s'il n'eût jamais été infirme. Il courut donc à la table, la prit par le même bout que Galaad et, en entrant dans la cité, il claironnait à tous ceux qu'ils rencontraient le miracle que Dieu venait de réaliser pour lui.

En arrivant au Palais Spirituel, très haute forteresse située aux confins de la cité, ils découvrirent qu'il était vide et inhabité depuis des lustres mais que, loin d'être en ruine, il semblait s'être pétrifié dans le temps. Ils se présentèrent à la porte, laquelle s'ouvrit d'elle-même, et entrèrent dans une grande salle où ils aperçurent les sièges que Notre Seigneur avait jadis apprêtés pour Joseph et ses compagnons, les gardiens du saint Graal. C'est dans cette salle que Bohort, Perceval et Galaad déposèrent la précieuse table, toujours recouverte du voile écarlate qui dissimulait aux yeux de tous la coupe d'émeraude ainsi que la mystérieuse lumière qui en émanait.

Cependant, les gens de la cité étaient tous accourus pour regarder l'infirme qui venait d'être guéri, et ils se faisaient détailler par lui les circonstances du miracle. Quant aux trois compagnons, une fois qu'ils eurent déposé la table d'argent, ainsi que le leur avait commandé la voix, ils retournèrent au port et montèrent à bord de la nef où gisait la sœur de Perceval, et ils rapportèrent le corps au Palais Spirituel, le déposèrent dans un caveau, et rendirent à la mémoire de Lawri les honneurs qu'elle méritait, tout cela conformément aux volontés qu'elle avait elle-même exprimées.

L'arrivée des trois compagnons dans la cité de Sarraç n'était évidemment pas passée inaperçue. Chacun racontait de quelle manière ils avaient guéri le mendiant et transporté une table dans le Palais Spirituel. Quand le roi de la cité, qui se nommait Escoran, apprit ces nouvelles, il en fut si intrigué que, sans tarder, il ordonna d'amener les étrangers dans son palais. Ils ne manquèrent pas de se rendre auprès de lui et, après qu'ils l'eurent salué avec la plus grande courtoisie, il leur demanda qui ils étaient, ce qu'ils venaient faire dans sa cité et ce qu'ils avaient apporté sur la table d'argent. Galaad et ses compagnons lui dirent la vérité et lui racontèrent les merveilles du saint Graal, l'avisant aussi des pouvoirs dont Dieu avait doté la coupe d'émeraude.

Mais le roi Escoran n'était pas chrétien. Au récit que lui fit

Galaad, il ne put s'empêcher de rire. Et comme les trois compagnons insistaient pour le convaincre, il finit par se mettre en colère et par ordonner qu'on les emprisonnât, tels des imposteurs désireux d'abuser de la crédulité publique. Il avait également commandé qu'on les laissât sans nourriture et sans boisson. Mais Bohort, Galaad et Perceval furent à peine au cachot que Notre Seigneur, qui ne les avait pas oubliés, leur envoya le saint Graal : et ils furent nourris et abreuvés aussi longtemps qu'ils demeurèrent enfermés.

Au bout de deux semaines, le roi Escoran se sentit très mal. Se devinant atteint d'une maladie mortelle, il manda les trois compagnons près de lui et leur cria merci pour les avoir ainsi maltraités. Ils lui pardonnèrent de bon cœur et le réconfortèrent en ses derniers instants, car il mourut peu après.

Après les obsèques, les gens de la cité se trouvèrent dans un grand embarras, car Escoran n'avait aucun héritier, et eux-mêmes ne savaient qui choisir pour lui succéder. Ils se consultèrent longuement et, pendant qu'ils discutaient âprement, une voix se fit entendre au-dessus d'eux, qui leur disait : « Prenez le plus jeune des trois compagnons étrangers qui ont été si longtemps emprisonnés. Il vous protégera et vous donnera de bons avis tant qu'il vivra parmi vous. » Ils obéirent à l'ordre de la voix, allèrent chercher Galaad et en firent leur seigneur en lui posant une couronne sur la tête. Or, lui, quoiqu'il n'eût aucune envie de régner sur cette cité, n'eut garde de se récuser car, faute de consentir, lui-même et ses compagnons eussent été sûrement massacrés.

Seulement, une fois maître du pays, il fit placer sur la table d'argent une arche d'or sertie de pierres précieuses dont il couvrit le saint Graal. Et, tous les matins, dès qu'il était levé, il venait avec ses deux compagnons dire ses prières et faire ses oraisons dans la grande salle du Palais Spirituel. Or, un jour qu'ils se trouvaient en méditation devant la coupe d'émeraude, ils aperçurent un bel homme en habit d'évêque qui, après être resté très longtemps agenouillé devant la table, se mit à célébrer le rituel de la messe. Lorsqu'il en fut à l'offertoire, il ôta la patène de sur la coupe et appela Galaad : « Viens, fidèle entre tous fidèles, viens, et tu verras ce que tu as toujours désiré voir. »

Galaad s'avança vers la table et s'inclina au-dessus de la coupe. Et à peine y eut-il jeté les yeux qu'il se mit à trembler, car sa chair mortelle apercevait les choses spirituelles. Il tendit les mains au ciel et dit : « Seigneur, je t'adore et je te remercie d'avoir exaucé mon désir, car je vois à découvert ce qu'aucune langue ne saurait décrire ni aucun cœur imaginer. Je contemple ici l'origine des grandes hardiesses et la cause des prouesses. Je vois ici les merveilles de toutes les merveilles. Puisqu'il en est ainsi, doux Seigneur, puisque tu m'as

octroyé l'objet de tous mes désirs, je te supplie de me faire passer, en l'état de joie où je me trouve, de la vie de la terre à la vie du ciel, car il ne me serait plus possible de continuer à vivre maintenant que me sont connus les grands secrets du monde. »

Bohort et Perceval le virent alors s'agenouiller et distinguèrent nettement l'homme vêtu d'habits épiscopaux : il se penchait vers Galaad et lui tendait une hostie qu'il venait de prendre dans la coupe d'émeraude. Galaad demeura immobile un instant, comme attentif à des paroles inaudibles pour ses compagnons, puis il se releva et, se retournant vers Perceval : « Perceval, dit-il, c'est maintenant à toi de garder les merveilles. » Et il l'embrassa. Il alla ensuite vers Bohort et, après l'avoir tendrement embrassé, lui murmura doucement : « Bohort, salue pour moi mon père Lancelot quand tu le reverras. » Enfin, il revint vers la table et se prosterna, coudes et genoux à terre. Il n'y était pas depuis longtemps qu'il tomba, la face contre les dalles, car déjà son âme avait quitté son corps. Bohort et Perceval virent alors une grande merveille : une éclatante lumière entoura le corps de Galaad, et dans cette lumière ils aperçurent une main descendue du ciel sans qu'on aperçût l'être auquel elle appartenait. Et cette main alla droit sur la coupe d'émeraude, la saisit et l'emporta. La lumière disparut alors. Bohort et Perceval se retrouvèrent seuls dans la grande salle du Palais Spirituel, face à la table d'argent devant laquelle gisait Galaad. Et, sur la table, ils ne virent plus le saint Graal.

Quand ils comprirent que Galaad était vraiment mort, une grande tristesse s'empara d'eux. Ils s'en allèrent porter la nouvelle au-dehors, et les gens de la cité en menèrent grand deuil. On creusa la tombe de Galaad à l'endroit même où il était mort. Lorsqu'il fut enterré, ceux de la cité se réunirent pour délibérer, et ils choisirent Perceval comme roi, lui mettant la couronne d'or sur la tête et lui demandant de les protéger. Perceval leur promit de faire pour le mieux tant que Dieu voudrait qu'il restât dans la cité de Sarras. Et, tous les jours, accompagné de Bohort, il venait prier sur la tombe de Galaad, au Palais Spirituel.

Une nuit, cependant, Perceval eut un rêve étrange qu'il raconta le lendemain à Bohort. Il naviguait, solitaire, sur une nef à travers une mer semée d'îles. Après avoir erré longtemps, il apercevait un château sur l'une des îles et, bientôt, la nef qui le portait abordait le rivage de celle-ci, juste au bas des remparts du château. Au même moment, il entendait, provenant du sommet des murailles, le son très mélodieux de quatre trompettes d'airain. Levant la tête, il voyait que ceux qui en sonnaient étaient vêtus de blanc.

Descendu à terre, il allait alors vers le château et y pénétrait. Il traversait des salles toutes plus somptueuses les unes que les autres et des cours remplies de bosquets et de massifs de fleurs. Sous un grand

arbre à la vaste frondaison, il apercevait une magnifique fontaine, extraordinairement limpide, au fond de laquelle étincelait un tapis de pierres précieuses. Près de la fontaine étaient assis deux hommes qui, malgré des barbes et des cheveux plus blancs que neige, avaient des visages juvéniles. Dès qu'ils le voyaient, ils se levaient et le saluaient en l'appelant par son nom. Puis ils l'emmenaient dans une salle, la plus vaste et la plus belle de la forteresse, où se trouvaient de nombreuses tables d'or et d'ivoire.

L'un des deux hommes qui l'accompagnaient lançait alors un triple appel en sonnant du cor. Aussitôt entraient ensemble dans la salle trente-trois jeunes religieux âgés d'environ trente ans et qui, tous vêtus de blanc, portaient une croix vermeille sur la poitrine. Sitôt entrés, ceux-ci se recueillaient, battaient leur coulpe et se lavaient les mains dans un magnifique bassin d'or avant de prendre place à table. Les deux anciens faisaient asseoir Perceval tout seul, lui, à la table principale. Alors, on leur servait une nourriture qui lui paraissait délicieuse ; mais il prenait plus de plaisir à regarder autour de lui qu'à manger tant l'émerveillait ce qui l'entourait.

Il voyait soudain une chaîne d'or qui, suspendue au plafond et toute sertie de pierres précieuses au doux scintillement, comportait en son beau milieu une couronne d'or. Et voici que la chaîne se mettait à descendre, semblant ne tenir en l'air que par la volonté de Dieu. Et, aussitôt, les religieux découvraient une grande et large fosse qui se trouvait au centre de la salle, de sorte qu'il en pouvait très bien distinguer l'ouverture d'où montaient – il l'entendait parfaitement – des cris terribles et des clameurs déchirantes. Et il était fort perplexe quant à ces manifestations de douleur, lorsque la chaîne remontait et disparaissait comme par miracle. Les religieux refermaient alors la fosse. Et, le repas terminé, les hommes en blanc se levaient de table et, après avoir rendu grâces à Dieu, s'en retournaient d'où ils étaient venus.

Les deux anciens disaient alors à Perceval : « La chaîne d'or que tu as vue est extrêmement précieuse, et la couronne aussi. La salle où nous nous tenions est une salle royale, sache-le bien, et tu y reviendras le jour où tu verras apparaître, devant la cité de Sarraz, une nef dont la voile sera ornée d'une croix vermeille. Son apparition te signifiera que vient de t'échoir la couronne d'or. Alors, tu seras roi d'une île qui est toute proche d'ici, et où l'on trouve tout en abondance, où nul ne manque des biens nécessaires à l'existence d'êtres humains, car un homme de grande valeur y a régné et l'a ainsi amplement pourvue. Celui-ci ayant été ensuite, pour tous ses bienfaits, choisi pour être roi d'un plus grand royaume, les habitants de l'île désirent à présent que son successeur soit d'égale valeur. Veille donc, Perceval, lorsque ce jour viendra, à te montrer digne de leurs espérances, car c'est une

terre bénie que cette île-là, sois-en certain. Fais en sorte également d'y transporter les corps de ta sœur et du Bon Chevalier dont le bouclier était orné d'une croix vermeille. » C'est à ce moment-là que Perceval s'était réveillé, abasourdi par tout ce qu'il venait de voir et d'entendre dans son rêve.

« Que penses-tu de tout cela ? demanda-t-il à Bohort. – Je sais une chose, répondit Bohort, et cette chose est certaine : avant de mourir, Galaad t'a dit que tu étais désormais le gardien des merveilles. » Perceval demeura un long moment silencieux. « Les merveilles ! murmura-t-il, quelles pourraient-elles être, à présent que le saint Graal a disparu ? – Tu oublies la chaîne et la couronne d'or, répondit Bohort, et tu ne sais ce qu'est la fosse que tu as vue dans ton songe, la fosse d'où s'échappaient tant de cris. – C'est vrai, admit Perceval, et je voudrais bien percer tous ces mystères. Vois-tu, Bohort, nous avons été, nous, témoins de prodiges que personne d'autre n'a eu le bonheur de contempler, mais je ressens toujours en moi un grand vide, quelque chose comme si j'étais passé à côté d'un immense trésor sans même le remarquer. – Nous ne sommes que des hommes, répondit Bohort, et nous ne voyons que ce que Dieu juge bon de nous montrer. »

Bohort demeura plus de trois mois auprès de Perceval. Un jour que celui-ci se trouvait dans la salle du Palais Spirituel, priant devant la tombe de Galaad, il entendit sonner très haut une trompette d'airain, du côté de la mer, et cet appel lui rappela le songe qu'il avait fait. Il s'approcha d'une fenêtre et, regardant au-dehors, aperçut une grande nef dont la voile était ornée d'une croix vermeille. Quand la nef eut jeté l'ancre dans le port, Perceval en vit sortir des hommes vêtus de blanc qui portaient deux magnifiques coffres, l'un d'or, l'autre d'argent. Ils se dirigèrent tout droit vers le Palais Spirituel et y pénétrèrent. Là, ils ouvrirent le tombeau de Galaad et déposèrent le cercueil dans le coffre d'or. Puis, ils procédèrent de même avec celui de Lawri qu'ils déposèrent dans le coffre d'argent. Une fois refermés les coffres, ils les transportèrent dans la nef, Perceval les y suivit.

Mais, avant de monter à bord, Perceval prit Bohort dans ses bras et lui dit : « Bohort, mon ami très cher, je dois suivre le destin que Dieu a tracé pour moi. Je ne te reverrai plus, mais sois sûr que je te garderai dans mon cœur tant que je vivrai. Salue pour moi le roi Arthur, la reine Guenièvre et tous nos compagnons de la Table Ronde. Car tu dois revenir à la cour et rendre compte de ce que nous avons fait. » Les larmes inondaient les joues de Bohort tandis que Perceval s'embarquait. Les hommes en blanc levèrent l'ancre et la nef, dont les voiles étaient gonflées par un vent puissant, eut tôt fait de disparaître à l'horizon, sous les yeux ébahis des habitants de Sarras qui s'étaient rassemblés pour regarder ce surprenant spectacle.

Le lendemain, Bohort constata que le Palais Spirituel commençait

à se détériorer. Pierre par pierre, les murs s'effondrèrent tout au long de la journée et, le soir, il ne resta plus qu'un monceau de ruines. Quittes à s'en étonner grandement, ceux de la cité décrétèrent que jamais personne n'irait souiller de ses pas ce qui avait été le Palais Spirituel. Quant à Bohort, dès que la nuit fut tombée, il monta à bord de la nef qui les avait amenés à Sarras et qui se trouvait toujours dans le port. Dès qu'il y fut, le vent se mit à souffler et poussa la nef en pleine mer. Il navigua ainsi toute la nuit et, au matin, quand le soleil se leva, il s'aperçut que le navire s'était échoué sur un rivage de sable et de galets. Il prit ses armes et descendit à terre, espérant rencontrer quelqu'un qui pût le renseigner sur la terre où il se trouvait. Il marcha longtemps et eut enfin le bonheur de découvrir un manoir où résidait une veuve. Celle-ci l'accueillit fort courtoisement et lui apprit qu'il se trouvait à deux journées de Kamaalot. Bohort s'en réjouit fort. La dame lui procura un cheval et, après avoir remercié celle-ci, il sauta en selle, très impatient de retrouver le roi Arthur et ses compagnons.

Chevauchant sans trêve, il arriva le surlendemain, vers l'heure de midi, aux portes de la forteresse. La première personne qu'il rencontra fut son frère Lionel qui le reconnut immédiatement, se jeta dans ses bras, tout en larmes et l'implorant de lui pardonner ce qui s'était passé. Trop heureux d'avoir fait sa paix avec lui, Bohort aperçut ensuite le roi Arthur qui, à l'annonce de son arrivée, se précipitait à sa rencontre. Le roi lui témoigna les plus grandes marques de joie et l'accueillit avec beaucoup d'affection. Et tous les compagnons qui se trouvaient là l'entourèrent bientôt, très émus de le revoir car ils l'avaient tous à jamais cru perdu. Il embrassa tendrement son cousin Lancelot et alla saluer la reine Guenièvre. Puis vint le tour d'Yvain, fils d'Uryen, de Gauvain, d'Hector et de quelques autres, accourus pour lui témoigner leur joie. Pour une fois même, Kaï s'abstint de lancer des piques désagréables. Bohort enfin vit également Girflet, fils de Dôn, qu'accompagnait la belle Brunissen. Mais il constata que régnait à la cour un climat de tristesse, comme si chacun se sentait honteux et mortifié d'avoir échoué dans la quête du saint Graal...

Le soir, le roi Arthur réunit tous ses chevaliers autour de la Table Ronde. Il avait mandé des scribes et pria Bohort de raconter les aventures dont il avait été témoin. Bohort en fit le récit détaillé, sans rien omettre de ce qu'il avait vu et entendu et les scribes prirent grand soin de noter chacune de ses paroles. Quand il eut terminé, un pesant silence étreignit l'assistance, chacun méditant le sens de ce qui venait d'être dit. Arthur, enfin, prit la parole : « C'est une grande gloire pour nous que cette quête du saint Graal, dit-il, mais hélas ! j'y aurai perdu bon nombre de chevaliers qui nous faisaient honneur. Galaad n'est plus. Sagremor, Baudemagu, Yvain l'Avoutre ont péri. Perceval s'en est allé bien loin de nous. Et Merlin me l'a bien prédit, je ne vivrai

moi-même plus guère, maintenant que les aventures du Graal sont achevées. » Des larmes coulèrent sur les joues du roi, et, tout songeur, il se leva et gagna lentement la prairie, face à la forteresse, pour méditer.

La nuit tombait. Les chevaliers quittèrent les uns après les autres la grande salle, sans mot dire, le cœur lourd et oppressé. Quant à Bohort, il demeura seul, sur son siège, plongé dans les souvenirs qu'il venait d'évoquer. C'est alors que Morgane doucement entra dans la salle. Elle alla vers lui et déclara : « En somme, nul ne sait plus où se trouve le saint Graal ! Était-il bien nécessaire de vous lancer tous dans de telles aventures ? – Il le fallait, répondit Bohort, telle était la volonté de Dieu. » Morgane se mit à rire. « La volonté de Dieu ! railla-t-elle. Peut-être, mais surtout votre désir de conquérir le monde, d'en savoir plus que les autres ! Ah, mais tout le monde ne peut être Galaad ! – Ni Perceval, ajouta Bohort, car c'est lui maintenant qui garde les merveilles, en ce royaume de Bretagne. – Mais tu ignores où il se trouve ! En fait, Bohort, tu as été le témoin de ces aventures, mais tu en sais moins que si tu n'avais pas quitté un seul jour la cour. » À ces mots, Bohort ressentit une grande amertume. La sœur d'Arthur avait raison : il avait tout vu, tout entendu et, néanmoins, ne savait rien, mesurant du coup combien grande était son ignorance et celle des hommes face aux grands mystères du monde.

Morgane s'était approchée d'une des fenêtres et son regard errait sur la campagne. Tout à coup, elle s'immobilisa, troublée, semblait-il, par un événement extérieur. Bohort la regarda sans comprendre. « Ce qui m'inquiète, dit-il encore, c'est l'avenir. Maintenant que nous savons inaccessible le saint Graal, quel but nous reste-t-il dans la vie ? Qu'allons-nous devenir s'il ne se passe plus rien ? » Morgane se retourna et éclata d'un grand rire. « Rassure-toi, Bohort, il se passe et se passera toujours quelque chose ! » ricana-t-elle avant de disparaître dans la pénombre.

Bohort se leva, se dirigea à son tour vers la fenêtre et s'accouda sur l'entablement. De là, il aperçut la reine Guenièvre qui se glissait le long des murailles vers le verger, prenant grand soin de se couler dans l'ombre. Mais il vit aussi Lancelot qui, contournant un bosquet, s'en allait dans la même direction [73].

[1] Voir *Le Cycle du Graal*, 2e époque, notamment au chapitre XI, « la Lance et le Coup douloureux » Cet épisode est certainement l'un des plus énigmatiques de toute la légende, car il mêle des éléments archaïques, remontant à la plus lointaine mythologie celtique, des éléments supposés historiques empruntés à l'époque arthurienne (Ve siècle), justifiant d'une façon inattendue la mystérieuse blessure du Roi Pêcheur, que la version allemande de Wolfram von Eschenbach explique comme étant la conséquence d'une faute commise contre la « pureté de la lignée » du Graal. Il y a d'énormes différences entre la version commune, anglo-française, et la version allemande, franchement teintée de racisme.

[2] G. Dottin, *L'Épopée irlandaise*, éd. de 1980, p. 17.

[3] G. Dottin, *L'Épopée irlandaise*, p. 58.

[4] Ogam, X, pp. 371-380.

[5] Il s'agit bien entendu de Galaad, que Lancelot n'a jamais vu. Ce détail accentue le parallélisme des deux personnages : le père a été élevé *par des femmes* dans le monde féerique de la Dame du Lac ; le fils, en vertu de sa christianisation totale, est élevé par d'autres femmes, mais dans un monde monastique, probablement cistercien. Néanmoins, le thème est celtique : dans toutes les épopées archaïques, les héros sont élevés et éduqués par des femmes guerrières et magiciennes, donc liées d'une façon ou d'une autre au surnaturel.

[6] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map.

[7] D'après le prologue du *Roman de Jaufré*, récit occitan du début du XIII^e siècle. Texte édité par C. Brunel, Paris, 1943. Traduction française de R. Lavaud et R. Nelli dans *Les Troubadours*, Bruges, 1960. Traduction française partielle par Michel Zink dans *La Légende arthurienne*, Paris, 1989.

[8] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map.

[9] La tradition locale fait de Glastonbury le premier siège épiscopal de toute la Grande-Bretagne et prétend que le premier évêque en fut Joseph d'Arimathie. Cette tradition, évidemment fausse, a été inventée par les moines de Glastonbury au XI^e siècle, à l'instigation d'Henry II Plantagenêt.

[10] Le déjeuner, au Moyen Âge, est l'équivalent du *breakfast* – de ce que nous appelons le « petit déjeuner » (étymologiquement, « rupture de jeûne »). Le repas de midi était à l'époque nommé dîner, celui du soir, souper.

[11] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map. Le dernier paragraphe est emprunté à l'épisode correspondant de *Perlesvaux*.

[12] Il s'agit bien entendu d'un château féerique. Comme on le verra plus loin, l'amie d'Urvoen, qui peut déchaîner des tempêtes et se transformer en oiseau, n'est autre que la fée Morgane. Une aventure analogue était déjà arrivée à Lancelot (voir *Le Cycle du Graal*, 3^e époque, chap. IV), mais elle comportait moins de péripéties. Le thème des femmes-oiseaux féeriques est très répandu dans la tradition celtique, tant irlandaise (Morrigan qui se transforme en corneille) que galloise (cf. l'épisode des corbeaux d'Owein, *Le Cycle du Graal*, 1^{ère} époque). Le nom d'Urvoen (ou Urbain) paraît bien être le même que celui du roi Uryen Rheged, père d'Yvain, maître d'une troupe de corbeaux qui défendent son lignage, et dont certaines versions font l'époux – temporaire – de Morgane.

[13] On peut comparer cet épisode avec un court récit gaélique d'Irlande, *L'Histoire de Derbforgaile*, dont l'héroïne est amoureuse de Cúchulainn sans l'avoir jamais vu. Comme elle appartient au peuple féerique, elle et sa suivante se transforment en cygnes et viennent voler au-dessus de Cúchulainn. Mais celui-ci « jeta sur les oiseaux une pierre qui passa entre leurs côtes et resta dans la poitrine de l'un d'eux. Aussitôt, deux formes humaines apparurent sur le rivage » (J. Markale, *L'Épopée celtique d'Irlande*, nouv. éd., Paris, Payot, 1993, p. 127).

[14] D'après le *Didot-Perceval* (début du XIII^e siècle), éd. par William Roach, Philadelphie, 1941, texte qui suit la tradition de Robert de Boron.

[15] D'après la *Troisième Continuation de Perceval*, attribuée à Manessier.

[16] D'après un épisode de la *Seconde Continuation*, attribuée à Wauchier de Denain.

[17] C'est la même blessure que celle du Roi Pêcheur. En fait, Perceval est, à l'instar de Pellès, atteint aux parties sexuelles ; mais si cette blessure empêche le Roi Pêcheur de régner normalement, celle de Perceval est une sorte de clef symbolique (il renonce à toute activité sexuelle) pour ouvrir la porte qui mène vers le Château du Graal.

[18] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map.

[19] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map.

[20] D'après un épisode de *Perlesvaux*, récit anglo-normand des environs de l'an 1200, éd. par Nitze et Jenkins (Chicago, 1932-1937), sous le titre *Le haut livre du Graal*.

[21] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map.

[22] L'étrange histoire de Brunissen qui ne peut trouver de repos qu'après avoir écouté le chant des oiseaux ne saurait être comprise indépendamment du thème mythologique, fréquent dans les textes gallois, des « oiseaux de Rhiannon, qui réveillent les morts et endorment les vivants ». Rhiannon (*Rigantona*, la « grande reine ») est l'une des personifications de la déesse mère. Voir J. Markale, *La Femme celte*, Paris, Payot, 1992, pp. 111-112 et surtout pp. 143-157. Il ne faut pas oublier que le Girflet, fils de Do, des textes français ou le Jaufré, fils de Doson, du récit occitan qui est ici suivi, n'est autre que le Gilvaethwy, fils de Dôn, des textes gallois. Or, Dôn est un autre nom de la déesse mère. On peut donc considérer Brunissen comme l'image juvénile de celle-ci, image nettement incestueuse qui hante l'inconscient de Girflet-Jaufré, tout au long de sa quête.

[23] La *question qu'on ne doit pas poser*, à Monbrun, est le parallèle inversé de la question qu'on doit poser, à Corbénic. Le manoir de Brunissen est donc un faux Château du Graal ou tout au moins un équivalent « païen », préchrétien, de la forteresse du Roi Pêcheur. La chose est d'autant plus flagrante que les lamentations de Monbrun évoquent irrésistiblement celles dont est témoin le héros dans *Peredur*, version galloise et archaïque de la Quête. Voir, dans *Le Cycle du Graal*, 6^e époque, le chapitre III intitulé « L'Occasion perdue », et notamment la page 103, rédigée d'après le texte gallois.

[24] D'après le *Roman de Jaufré*.

[25] Le texte de *La Quête du saint Graal* ici suivi, est un véritable plaidoyer en faveur d'un renouveau tant théologique que rituel qui porte la marque de la réforme cistercienne : fréquente confession, fréquente communion, respect de la virginité ou de la chasteté consentie, culte du Précieux Sang, comme à Bruges et à Fécamp, rappel d'une morale chrétienne très exigeante en matière de sexualité et de mariage. Les éléments du récit, intégralement païens, ont été magnifiquement récupérés par les clercs au profit de l'illustration d'un mode de vie conforme à la spiritualité telle qu'on la proposait au XIII^e siècle. Rien de tout cela ne figurait chez Chrétien de Troyes ni chez ses premiers continuateurs, encore moins dans la version galloise de *Peredur*. Cette

« récupération » commence à apparaître dans *L'Histoire du Graal* de Robert de Boron, se prolonge dans le *Perlesvaux* d'inspiration clunisienne. Mais c'est dans *La Quête* attribuée à Gautier Map que se révèle le mieux cette évolution, ce qui justifie pleinement son appellation de « version cistercienne ».

[26] On voit de quelle manière le thème du Graal a pu devenir un symbole fréquent chez les alchimistes, et d'autant plus facilement que la version allemande de Wolfram von Eschenbach présentait le Graal comme une pierre merveilleuse tombée du ciel, et sur laquelle chaque vendredi une colombe venait déposer une hostie.

[27] Ici est en fait décrit le premier stade des opérations alchimiques, celui de « l'œuvre au noir », où il faut calciner la matière primitive afin d'en éliminer toutes les impuretés.

[28] Tous les traités d'alchimie du Moyen Âge insistent sur la nécessité, pour qui veut découvrir la Pierre Philosophale, d'agir à la fois sur la matière extérieure et sur son propre être, en modifiant celui-ci selon une méthode parallèle à celle qui mène à la transmutation matérielle.

[29] Il s'agit d'une véritable joute théologique comme l'époque en connut souvent autour de saint Thomas d'Aquin. On retrouve là l'éternel dilemme entre la position augustinienne (l'homme, né pécheur, ne peut se sauver sans une grâce spéciale de Dieu) et la position pélagienne (l'homme peut se sauver par sa seule volonté, sans qu'il soit besoin d'intervention divine). Le thomisme a, lui, privilégié une espèce de moyen terme entre prédestination (saint Augustin) et libre arbitre absolu (Pélage). Les échos de ces discussions passionnées foisonnent dans le texte attribué à Gautier Map. Cette dispute rebondira au XVII^e siècle lors de la confrontation des jansénistes et des molinistes, ainsi qu'en témoignent les *Provinciales* de Pascal.

[30] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map.

[31] Il s'agit d'un récit en vers du XIII^e siècle, très célèbre au Moyen Âge, et qui appartient à la série de contes dits « lais bretons », quoique l'action s'en déroule en Normandie, sur les bords de la Seine.

[32] D'après *Le Roman de Jaufré*.

[33] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map.

[34] Il s'agit évidemment du féerique « Château des Filles-Fleurs » dans lequel Perceval a déjà séjourné. Voir *Le Cycle du Graal*, 6^e époque.

[35] Voir *Le Cycle du Graal*, 5^e époque.

[36] D'après un épisode de la branche VIII de *Perlesvaux*. Certains détails sont également empruntés à la *Seconde Continuation*.

[37] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map.

[38] Synthèse entre *La Quête du saint Graal* et le *Tristan en prose*, recueil de différents récits du milieu du XIII^e siècle (ici manuscrit F. 24.400 du XV^e siècle).

[39] C'est le Festin du saint Graal, mais diaboliquement inversé.

[40] D'après un épisode du *Tristan en prose* (manuscrit F. 24.400).

[41] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map.

[42] On voit ici l'intransigeance des théologiens du XIII^e siècle. L'épisode illustre parfaitement cet état d'esprit qui se traduisait par une lutte sans merci contre les soi-disant hérésies (les bûchers de l'Inquisition en fournissant l'exemple le plus connu).

[43] D'après le *Tristan en prose* (manuscrit F. 24.400).

[44] Il s'agit de « L'Épée aux Étranges Rengues » dont il est question dans *L'Histoire du saint Graal* de Robert de Boron (voir *Le Cycle du Graal*, 1^{ère} époque). Les « étranges renges » sont, d'après ce récit, les éléments du baudrier confectionné avec du chanvre par la femme de Salomon. Le thème de l'épée qui ne peut être tirée hors de son fourreau que par le Prédestiné se réfère évidemment à la notion de virginité, celle-ci étant réservée à l'Élu. Tout l'épisode est rempli d'éléments qui relèvent de la psychanalyse plus que de la théologie. Le symbolisme sexuel de l'épée aux étranges renges ne fait aucun doute : il ne faut pas oublier que le but réel de la quête du Graal, dans quelque idéologie que baigne le mythe, demeure la régénération d'un royaume stérile parce que son roi, blessé aux parties viriles, est devenu impuissant.

[45] On pense invinciblement à l'onction sacerdotale – féminine – donnée par Marie de Magdala à Jésus dans la maison de Béthanie : « Alors Marie, prenant une livre d'un parfum de nard pur, de grand prix, oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux. Et la maison s'emplit de la senteur du parfum » (Jean, XII, 3). Marie de Magdala était vraisemblablement une grande prêtresse du culte de l'antique déesse mère. La sœur de Perceval, de lignée royale, est l'élément féminin, réminiscence de la déesse mère celtique indispensable à la réussite de la quête.

[46] Voir le chapitre intitulé « La véritable histoire du saint Graal » dans *Le Cycle du Graal*, 1^{ère} époque. Les détails concernant l'Arbre de Vie font partie d'antiques traditions gnostiques qui furent intégrées, vers l'an 1200, dans les romans arthuriens d'origine celtique.

[47] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map.

[48] Cet épisode de *La Quête du saint Graal* est révélateur d'un état d'esprit qui nous choque à l'époque des « Droits de l'Homme ». Mais c'est la mentalité des XI^e et XIII^e siècles : la pensée de Bernard de Clairvaux et de ses disciples cisterciens n'est ici que trop flagrante. Elle a servi de justification à l'Inquisition, à la Guerre sainte, la Croisade (contre les Infidèles et contre les hérétiques), aux procès de sorcellerie, au Jugement de Dieu et aux ordalies.

[49] Détail intéressant car, à partir du XIII^e siècle, le dualisme thomiste marque pour jamais la théologie chrétienne occidentale : au corps matériel et périssable s'oppose fondamentalement le principe de l'âme immortelle et subtile. Alors qu'avant Thomas d'Aquin, la doctrine chrétienne admettait l'existence de trois principes : l'esprit, l'âme et le corps, en cela conforme à la théologie hébraïque et, on l'a trop oublié, aux

spéculations métaphysiques ternaires des Celtes que symbolisent notamment le « triskell » (triple spirale), la feuille de trèfle et le principe de la triade (trois propositions, trois visages ou trois noms d'une même divinité unique).

[50] On retrouve ici le rituel magico-médical déjà rencontré dans *Le Roman de Jaufré* à propos du géant lépreux, sauf qu'il s'agissait de sang d'enfants. On remarquera l'importance exceptionnelle du sang virginal ou du sang d'enfants innocents. Le schéma primitif de la Quête du Graal narre, on le sait, le rachat par le sang d'une faute mystérieuse commise dans un passé plus ou moins lointain, faute qui, dans certaines versions comme celle de Wolfram von Eschenbach, est une atteinte à la pureté de la race. Cela montre, hélas ! combien le thème du Graal peut être actuel dans un monde en proie à des turbulences à propos de « pureté ethnique ».

[51] Dans le texte original de *La Quête du saint Graal*, le Graal n'est ni une pierre ni un plateau, ni une coupe d'émeraude, mais l'écuelle dans laquelle Jésus mangea l'agneau pascal en compagnie de ses apôtres. L'équivalence est donc bien marquée ici entre le Graal (pour lequel Galaad sera en fait sacrifié) et l'écuelle de sang salvateur qu'au prix de sa vie remplira la sœur de Perceval pour sauver une femme malade. Cet épisode est loin d'être gratuit dans le déroulement de la Quête d'inspiration cistercienne.

[52] Il y a évidemment une équivalence entre le sacrifice de Jésus, qui répand son sang sur la croix (dont une partie – l'équivalent de l'écuellée – est, selon la légende, recueillie dans le Graal par Joseph d'Arimathie) pour sauver l'humanité de la lèpre morale qui la défigure, et le sacrifice de la sœur de Perceval. À ce détail près que c'est une femme, une vierge bien sûr, qui est en l'occurrence la victime expiatoire. Cependant, dans la société andocratique au sein de laquelle est rédigé le récit cistercien de la Quête, la femme ne saurait guérir qu'une maladie physique et non spirituelle.

[53] Cette conclusion fait évidemment penser à l'histoire – authentique – de la « comtesse sanglante », Erzbeth Bathory. Voir J. Markale, *L'Énigme des Vampires*, Paris, Pygmalion, 1991.

[54] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map.

[55] Cet épisode, qui peut paraître ridicule aux lecteurs de ce siècle-ci, doit être replacé dans le contexte de l'époque : la barbe étant un symbole de virilité, l'homme qui la perdait de force ou par lâcheté se retrouvait « diminué » (cf., dans la Bible, l'histoire de Samson). De plus, chez les Celtes, et plus particulièrement chez les Gallois, l'expression courante « Honte sur ma barbe ! » montre quelle valeur symbolique avait la barbe dans la vie sociale.

[56] D'après une croyance du Moyen Âge, attestée par de nombreux textes, les plaies d'un mort se rouvraient et saignaient en présence de son meurtrier. Il s'agit ici du chevalier que Lancelot a tué la veille devant la porte de la forteresse.

[57] D'après plusieurs épisodes de la branche VI de *Perlesvaux*.

[58] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map.

[59] D'après un épisode de la branche XI de *Perlesvaux*.

[60] En raison de sa 4^e Églogue, où l'on prétendait déceler l'annonce de la venue du Christ, le poète passait au Moyen Âge pour prophète, donc magicien (la tradition liant volontiers les pratiques des deux). Voilà pourquoi Dante fait de lui son guide aux Enfers.

[61] Vraisemblablement anagramme de Sibyl – autrement dit la Sibylle de Cumes dont Virgile, précisément, fait dans *L'Énéide* l'introductrice d'Énée aux Enfers.

[62] D'après le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach.

[63] Toujours la réputation de magie attachée au poète latin. Le récit de *Perlesvaux*, ici suivi, foisonne de réflexions qui opposent la foi chrétienne à la science et à la philosophie de l'Antiquité, toutes deux considérées comme des tentatives diaboliques. On peut également voir là l'écho de la lutte perpétuelle entre thèses matérialistes et thèses spiritualistes. Quant au thème du Château Tournoyant, qui abonde dans les récits médiévaux, il convient de le relier aux recherches sur les automates et aux balbutiements d'une technologie qui se développe (en Allemagne, notamment) et que l'on a fréquemment tendance à confondre avec la sorcellerie.

[64] D'après deux épisodes de la branche IX de *Perlesvaux*.

[65] D'après le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach.

[66] Cette formulation de la question ne figure que chez Wolfram.

[67] Le texte de *La Quête du saint Graal*, que l'on suit ici, dit exactement : « C'est le plat dans lequel Jésus-Christ mangea l'agneau avec ses disciples le jour de Pâques. » Il y a évidemment confusion entre la Pâque chrétienne et la Pâque juive (qui correspond au Jeudi saint). En plus, le texte de *La Quête* fournit une étymologie du mot « graal » : « C'est le plat que jamais mécréant ne vit qu'il n'en fut accablé. Et parce que ce plat fut au gré de toutes bonnes gens, on l'appelle le saint Graal » (*Gréal* dans l'original). On sait que le mot « Graal » provient de l'ancien occitan *gradal* qui signifie simplement « coupe » ou « récipient ». Il ne faut pas oublier non plus que, dans les manuscrits, la forme *sangréal* est la plus courante. Or, *sangréal* peut tout aussi bien signifier « saint Graal » que « sang royal », ce qui ramène d'une part à l'histoire primitive de la quête (vengeance-rachat par le sang d'un roi) et d'autre part à l'affirmation de l'existence d'une lignée royale initiatrice.* Pour respecter la cohérence du schéma du cycle, j'ai éliminé l'écuelle (qui n'apparaît que dans *La Quête*) et repris la tradition gnostique de l'émeraude tombée du front de Lucifer et dont Joseph d'Arimathie aurait fait une coupe.

* Voir aux éditions Pygmalion/Gérard Watelet : *L'Énigme Sacrée* de M. Baigent, R. Leigh et H. Lincoln.

[68] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map.

[69] Illustration parfaite de la certitude exprimée par l'adage : « Hors de l'Église, point de salut. » Le texte ici suivi de *Perlesvaux* relève de la littérature de combat dirigée contre les résurgences du paganisme aux alentours de l'an 1200.

[70] L'état d'esprit qui anime ce récit est le même que celui des Inquisiteurs et des Croisés. Il ne faut pas

oublier que les auteurs de *Perlesvaux* étaient des moines clunisiens de l'abbaye de Glastonbury, soit des partisans d'une christianisation par la force des populations non encore converties. En l'occurrence, Galaad et ses compagnons « ne font pas dans la dentelle ». Ils emploient les moyens qui sont les leurs : leurs armes, puisqu'ils sont chevaliers au service de l'Église.

[71] C'est-à-dire en bon et loyal chevalier au service des chrétiens et particulièrement des dames.

[72] D'après un épisode de la branche XI de *Perlesvaux*.

[73] D'après *La Quête du saint Graal*, attribuée à Gautier Map, ainsi que quelques épisodes de la branche XI de *Perlesvaux*.

Table of Contents

INTRODUCTION

Avertissement

1 Les Présages incertains

2 Le Bon Chevalier

3 Les Égaréments de Perceval

4 Les Angoisses de Lancelot

5 Le Verger de Brunissen

6 Bohort de Gaunes

7 Les Grandes Tribulations

8 La Nef merveilleuse

9 Le Sacrifice

10 Lancelot

11 La Guérison du Roi Pêcheur

12 Le Royaume perdu